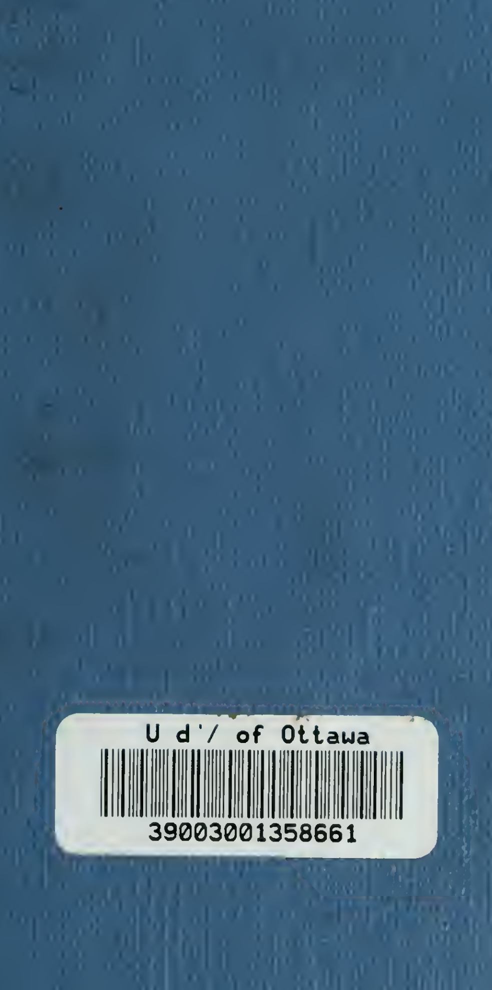
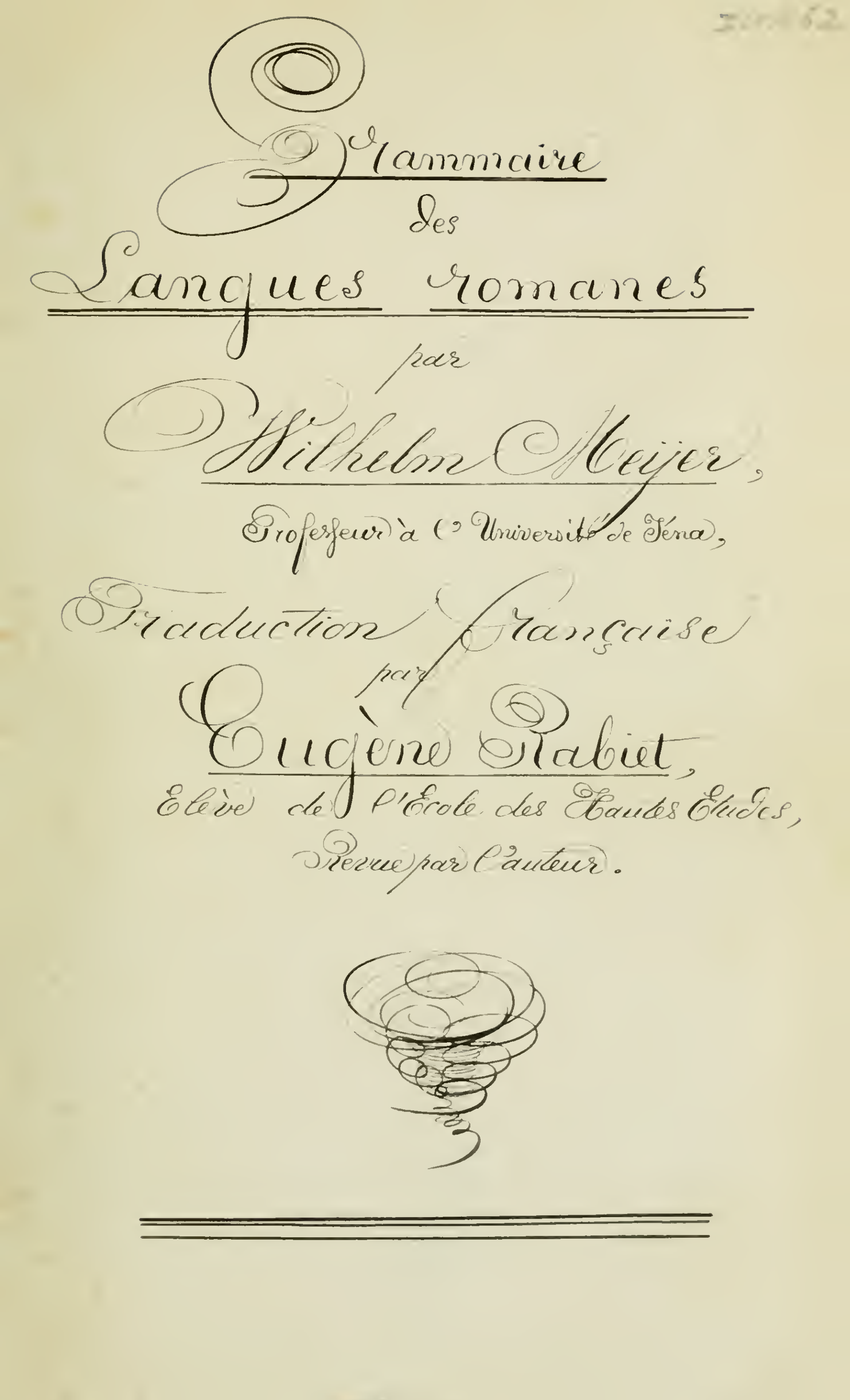





Grammaire
des
Langues romanes
par
Wilhelm Meyer,
Professeur à l'Université de Iéna,
Traduction française
par
Eugène Rabiet,
Elève de l'Ecole des Hautes Etudes,
Revue par l'Auteur.

INTRODUCTION

---

1. L'étude scientifique du langage a un double objet; elle doit porter d'abord sur la forme du mot et ensuite sur son sens, c'est-à-dire sur ce qu'il représente non comme produit physiologique du son rendu par l'air à travers les organes vocaux, mais comme intermédiaire de rapports psychologiques avec d'autres hommes. On ne peut, il est vrai, séparer complètement ces deux études; néanmoins, chacune d'elles occupe la première place dans une des deux branches de la science. Les éléments constitutifs du mot sont, avant tout, les sons; c'est pourquoi on place la phonétique à la base des études grammaticales. Au point de vue du développement et de la transformation des sons d'une langue, la signification du mot est à peu près indifférente puisqu'il ne s'agit, en phonétique, que d'un développement physiologique. Néanmoins, il ne faudrait pas ne tenir aucun compte du sens d'un mot pour l'étude de sa forme; le sens peut souvent troubler le développement phonétique régulier. En regard du latin *u* dans *nŭrus*, *nŭptĭa*, les langues romanes offrent le représentant du latin *ŏ* : roum. *noră*, eng. *nozza*, ital. *nuora*, *nǫzze*, franç. *noce*, esp. *nuera*, port. *nǫra ;* il y a eu confusion entre ces deux mots et *novius* le fiancé, *novia* la fiancée, ou bien encore *nurus* a été influencé par *sǫcrus*. Au latin *frīgidus* répondent l'italien *freddo*, l'engadin *fraid* et le français *froid* dont la voyelle suppose *ĭ* ; vraisemblablement, il y a eu confusion entre *frīgidus* et *rĭgidus*. De plus, la signification que le mot a dans la proposition a souvent une grande influence sur sa forme extérieure, v. chap. IV.

(2) A la phonétique se rattache l'étude des flexions. Celle-ci décompose les mots non en leurs sons isolés, mais en deux parties, dont l'une, le thème, porte l'idée et dont l'autre, la désinence, exprime les rapports du mot avec les autres mots de la proposition : *am-o patr-em*. *Am*, *patr*, éveillent d'une manière générale, le premier, l'idée d'une action, le second, l'idée d'un être ; *o* indique que la personne qui parle accomplit dans le présent l'action exprimée par *am*, et *em* marque que l'être est atteint par l'action. Voilà donc en quoi on peut dire que l'étude des flexions porte sur le sens du mot. Les désinences sont néanmoins soumises aux changements phonétiques dans la même mesure que les autres éléments du mot. En effet, en phonétique, il reste indifférent que l'*m* de *patrem* ait une tout autre signification que celle de *amem* ; donc, dans la mesure où l'étude des flexions formera une partie essentielle de la phonétique, elle montrera comment les éléments flexionnels se sont modifiés phonétiquement. Mais l'influence du sens sur le développement de la forme, que nous avons déjà constatée pour le mot isolé, nous la retrouvons, et à un bien plus haut degré, dans l'étude des flexions. Dans *amo* et *ama-b-am*, *o* et *am* expriment les mêmes rapports : l'idée de l'action est rattachée à la personne qui parle ; et, comme le langage tend à donner à des fonctions semblables la même expression, l'*o* du présent a pénétré dans l'imparfait, d'où l'italien *amo*, *amavo* au lieu de *amo*, *amava*. L'étude des flexions porte donc, en définitive, sur les troubles que le développement phonétique subit dans les désinences de flexion par suite de la signification fonctionnelle.

L'étude de la formation des mots est étroitement liée à l'étude des flexions : *can-ere* joint à l'idée du chant celle de l'action de chanter ; *can-tor*, celle de la personne qui fait l'action ; *cant-us*, celle de la chose chantée ou du chant ; *cant-abilis*, celle d'une qualité, etc. L'idée est ici d'une importance encore plus grande que dans la flexion ; l'élément psychologique et par conséquent subjectif, bref l'élément conscient l'emporte sur le principe instinctif inconscient. Tandis que les désinences verbales s'attachent à peu près sans exception à chaque verbe, on ne peut pas, par exemple, former de n'importe quel verbe

un substantif en *-mentum*. C'est avec un certain arbitraire que le sentiment individuel ou général juge de ce qui est permis et de ce qui ne l'est pas. L'étude des suffixes a peu de rapports (3) avec la phonétique ; si à la place de *pullicenum*, on trouve en italien, en provençal et en français *pullicinum* (ital. *pulcino*, prov. *pousi*, a.-franç. *pousin*), on dira que le maintien de *ẹ* qui, dans ces langues, serait la règle, n'a pas eu lieu, et que *in* s'est introduit parce que *-inum* est un suffixe très répandu alors que *-enum* est très rare. Les changements phonétiques amenés par l'union de la racine et du suffixe sont également très peu importants ; la difficulté consiste dans la fonction, la signification des suffixes.

Ainsi la formation des mots conduit directement à la syntaxe, c'est-à-dire à l'étude des rapports des mots entre eux. La flexion nous indique que dans *amo patrem* le second mot dépend du premier, la syntaxe nous dit quelle est la nature de cette dépendance. La flexion expose donc le fait du rapport et la syntaxe en explique le comment. Au chapitre IV, il sera expliqué dans quelle mesure les rapports syntaxiques influent à leur tour sur les éléments phonétiques du mot. Comme dernière partie de la grammaire, il y aurait à nommer l'étude de la signification. La syntaxe en traite, il est vrai, dans une large mesure ; elle étudie la signification des prépositions, des conjonctions, des adverbes, bref, de tous les mots qui n'ont pas une valeur propre, mais expriment uniquement les rapports d'autres classes de mots entre eux. Il reste encore les changements de signification dans le verbe, le substantif et l'adjectif. On passe de là tout naturellement à la représentation de la vie des mots, à l'étude de leur naissance et de leur mort. Par là même que *totus* prit de plus en plus au pluriel le sens de *omnis*, celui-ci devint superflu ; le premier se grava dans les mémoires tandis que le second disparut, d'où roum. *tot*, eng. *tuott*, ital. *tutto*, franç. *tout*, esp. *todo* dans le sens du latin *omnis* qui n'a laissé de traces que dans l'ital. *ogni*. Les recherches sur ce point sont rendues difficiles par ce fait que les influences extérieures les plus diverses ont souvent eu une action décisive sur la signification du mot. *Villa* désigne par opposition à *civitas* la « propriété rurale » ; encore aujourd'hui la *villa*

(4) *nazionale* à Naples et la *villa Borghese* à Rome sont de grands jardins. Sous les climats plus rigoureux du Nord, dans la Haute-Italie et en France, l'idée de « construction » commence à apparaître : *villa* signifie « maison de campagne ». En France, lorsque les *villes* qui s'étendaient devant les portes furent englobées dans les constructions croissantes et que les terrains attenants furent recouverts de maisons, le nom de *ville* resta, mais l'idée qui y était attachée changea ; le mot *ville* désigna les nouveaux quartiers, et, comme ces nouveaux quartiers formèrent la plus grande partie du territoire, il désigna bientôt l'ensemble ; l'appellation de *cité* resta à l'ancienne partie qui de tout temps avait porté ce nom, mais qui fut complètement dépossédée de sa situation prépondérante. L'extension géographique des mots est étroitement liée à leur signification et à leur histoire ; mais la science ne pourra s'occuper de ce point que lorsque le vocabulaire des dialectes sera plus connu qu'il ne l'est actuellement.

Pour l'étude de la signification des mots en roman, il y a lieu de renvoyer à A. DARMESTETER, *La vie des mots étudiée dans leurs significations*, Paris, 1886. L. ŞAINEANŬ, *Incercare asupra semasiologiei limbei române*, Bucureşti, 1887.

2. La philologie romane a pour but d'exposer comment le vocabulaire latin s'est modifié, pour la forme et le sens des mots, dans les différents pays où l'on a parlé roman. Quelques pays sont sortis du domaine de la Romania que les Romains avaient conquis et civilisé ; ce sont l'Afrique, la Grande-Bretagne, la Germanie, la Pannonie et l'Illyrie. Dans l'albanais, qui est le représentant actuel de l'ancien illyrien, la masse des éléments latins est si considérable que, pour l'étude des langues romanes, on ne peut les laisser complètement de côté. Les emprunts du kymrique et du germanique au latin sont de moindre importance pour le développement linguistique purement roman. Quant au basque, le triage des emprunts latins n'est pas encore fait d'une manière suffisamment précise pour qu'on puisse, à l'heure actuelle, porter un jugement sur eux. Enfin, il faut laisser de côté la question de savoir si la langue berbère a pris quelque chose au latin. Sur les côtes de Dalmatie,
(5) dans l'île de Veglia, il y avait encore, au commencement de

notre siècle, un reste de roman, fortement influencé toutefois par le vénitien; il est resté un certain nombre de mots dans les dialectes slaves de la région. Du xiie au xive siècle, on parla français en Angleterre; la variété linguistique qui s'y développa est ce qu'on appelle l'anglo-normand; mais, à cause d'évènements politiques défavorables aux Romans, la langue germanique est redevenue dominante dans ce pays depuis le xive siècle; toutefois son vocabulaire n'a pas été médiocrement enrichi par l'apport d'éléments français. Le moyen haut-allemand et le moyen bas-allemand ont, eux aussi, par suite de leur contact avec les parlers romans, et plus encore à cause de la dépendance presque complète de leurs littératures vis-à-vis de la littérature française, emprunté un nombre considérable de mots français. Une utilisation systématique de toutes ces sources indirectes du roman est en dehors du cadre d'une grammaire romane; les éléments latins du kymrique et de l'anglo-saxon sont importants pour la connaissance du latin vulgaire; ils peuvent à l'occasion servir pour déterminer la date des transformations phonétiques; mais pour la période linguistique romane proprement dite, ils n'entrent pas en considération. Les modifications qu'ont subies les mots français sur les lèvres anglaises intéressent plus l'histoire linguistique de l'anglais que celle du français. Elles ne trouveront place ici qu'en tant qu'il sera possible d'éclaircir avec leur secours des points obscurs de la phonétique anglo-normande. Il en est de même des éléments français du moyen haut-allemand et du moyen bas-allemand.

Les recueils de matériaux à citer sont à peu près : P. Budmani, *Dubrovački Dijalekat*, Zagrebu, 1883. Güterbock, *Die lat. Lehnwörter im Altirischen*, Königsberg Dissert. 1880, v. là-dessus Schuchardt, Rev. celtique, V, 489 sqq. Franz, *Die romanischen Elemente im Althochdeutschen*, Strassburg, 1883. A. Pogatscher, *Zur Lautlehre der griechischen, lateinischen und romanischen Lehnworte im Altenglischen*, Strassburg, 1888. D. Behrens, *Beiträge zur Geschichte der französischen Sprachen in England I*. Franz. Stud. V, 2. A. Sturmfels, *Der Altfranzösische Vokalismus im Mittelenglischen*, Anglia VIII, 201-263.

3. Dans ce qui précède, une distinction a été établie entre la période linguistique proprement romane et le latin vulgaire. (6)

A côté de la langue latine écrite, fixée dans ses formes pendant des siècles, il y avait à Rome la langue de la conversation, employée par les lettrés et particulièrement par le peuple, laquelle, avec le temps et l'extension du parler latin, s'éloigna de plus en plus de la langue écrite. Les différences locales, peut-être minimes à l'origine, s'accrurent lorsque l'empire romain s'écroula, que les relations cessèrent d'être réciproques et qu'à la place d'un empire homogène il y eut des états isolés et indépendants les uns des autres. C'est ce qui arriva vers l'an 600, et c'est à cette date que commencent les nations romanes. Mais si l'on cherche à placer à cette même époque l'origine du développement linguistique roman, par opposition au latin vulgaire, on est arrêté par l'ignorance presque complète où l'on est de la langue populaire de cette époque. Et même sans cette difficulté, le choix de cette époque serait purement arbitraire puisque les idées de nationalité et de langue ne sont pas du tout identiques. Si nous comprenons sous le nom de latin vulgaire gaulois, par opposition au français, un développement que le latin a pris en Gaule encore sous l'empire, nous voulons désigner quelque chose d'essentiellement différent du latin, mais non du français. La différence entre le latin vulgaire gaulois et l'ancien français est au fond la même qu'entre l'ancien français et le français moderne. L'expression de latin vulgaire, en tant qu'elle s'applique à quelque chose de différent du roman, ne sera employée que dans deux cas : d'abord comme désignation du latin vulgaire dans les contrées où ne s'est pas développée une nation romane, c'est-à-dire en Afrique, en Bretagne et en Germanie; en second lieu, pour les phénomènes qui ne peuvent pas s'expliquer par les lois phonétiques des langues romanes isolées, et qui, par l'accord de toutes les formes romanes, sont attestés comme datant d'avant la séparation. Le lat. *quinque* est en roum. *cincĭ*, eng. *čink'*, ital. *cinque*, esp. *cinco*, franç. *cinq*. En faisant abstraction du roumain, *qu* devait partout apparaître sous la forme *k*, cf. lat. *qui*, eng. *ki*, ital. *chi*, esp. franç. *qui*. Donc, *kinque* au lieu de *quinque* a dû exister déjà en latin vulgaire. On en a aussi la preuve par les inscriptions, v. g. *C. I. L.* X. 7172; on
(7) trouve également *cinquaginta* *C. I. L.* X. 5939. La combinaison

ié est courante dans beaucoup de langues romanes, mais le latin *iē* apparaît partout remplacé par *ẹ* lat. *quietus*, roum. *incet*, eng. *quaid*, ital. *cheto*, esp. *quedo*, franç. *coi;* donc il devait déjà y avoir en latin vulgaire *quetus*, cf. *Queta C. I. L.* VIII, 8128, *quescet* X, 550. Mais des formes s'écartant ainsi du latin écrit ne doivent être regardées comme établies avec certitude que lorsque cet écart est expliqué; il n'est permis de poser un type *quetus* du latin vulgaire que lorsqu'il est prouvé que tout *iē* accentué devient *ē*. Pour le latin vulgaire *kinque*, on dira que c'est par dissimilation que le premier *qu* a perdu son élément labial, etc.

Le travail le plus important et le meilleur sur le lat. vulg. est encore H. Schuchardt, *Der Vokalismus des Vulgärlatein*, 3 vol. Leipzig 1866-69. Sont aussi d'une importance capitale Gröber, *Sprachquellen und Wortquellen des lateinischen Wörterbuches*, Arch. lat. lex. I, 36-67; *Vulgärlateinische Substrate romanischer Wörter*, 204 sqq. Une esquisse de la phonétique et de la morphologie du latin vulgaire, mais dont les limites sont beaucoup plus étendues qu'ici, se trouve dans le *Grundriss*, I, 350-382. On ne peut être assez prévenu contre l'abus qui consiste à mettre sur le compte du latin vulgaire tout ce qu'on ne peut pas expliquer sur le champ.

4. D'après Diez, on distingue six langues romanes : le roumain, l'italien, le provençal, le français, l'espagnol et le portugais. Les raisons de cette distinction sont en partie du domaine de la littérature, en partie du domaine de l'histoire politique. C'est uniquement à cause de leur importance littéraire au Moyen-Age que le provençal et aussi, dans le *Grundriss*, le catalan, ont leur place propre; c'est uniquement à son indépendance politique que le roumain doit la sienne. Le rhéto-roman, ne jouant ni rôle politique, ni rôle littéraire, n'a été traité que tout à fait accessoirement par Diez. Et cependant les Rhètes, dans le canton des Grisons, conservent une autonomie beaucoup plus grande que, par exemple, les Français du Sud. Tandis que ceux-ci reconnaissent le français comme langue littéraire et qu'ils y subordonnent tout naturellement leur dialecte, les habitants de l'Engadine* ont leur langue littéraire propre qui, loin d'être sacrifiée à l'italien, se tient sur le même (8)
rang que lui, et c'est dans cette langue qu'ils lisent leurs journaux, etc. En tenant compte de ce point de vue, nous

* Engadine : vallée de la Suisse (Grisons), arrosée par l'Inn. Elle se divise en Haute- et en Basse-Engadine

regarderons donc comme langues littéraires romanes : le ROUMAIN, le RHÉTIQUE, l'ITALIEN, l'ANCIEN PROVENÇAL, le FRANÇAIS, l'ESPAGNOL et le PORTUGAIS. Parmi elles, le provençal se rapproche particulièrement du français, et le portugais de l'espagnol ; de telle sorte que, dans la suite, là où il n'y aura pas de développements phonétiques divergents, les exemples français serviront en même temps pour le provençal et les exemples espagnols pour le portugais. — Diez n'a tenu aucun compte du développement qu'a eu le roman en dehors de l'Europe : l'espagnol en Afrique, dans les Indes, dans l'Amérique du Sud et dans l'Amérique centrale ; le portugais aux îles du Cap-Vert, dans les Indes et dans l'Amérique centrale ; le français à Alger et au Canada. Nous devons, sur ce point, autant qu'il est possible d'en juger jusqu'ici, distinguer deux degrés différents : le roman dans la bouche des colons et celui que parlent les indigènes, approprié à leur système linguistique et pénétré par lui de bien des manières, c'est-à-dire le CRÉOLE.

ASCOLI a établi un groupe linguistique roman de plus qui forme à lui seul un tout, aussi bien que le français, l'italien, etc. : c'est le FRANCO-PROVENÇAL, Arch. Glott., III, 61-70. C'est avec le même droit qu'on pourrait aussi séparer le gascon, le wallon et les dialectes de la côte Est de l'Italie. Ascoli a en vue les patois dans lesquels *a* libre est conservé, excepté après les palatales : *rar* mais *kyer* (§ 262). Abstraction faite de ce point, les patois savoyards, qu'il comprend dans le franco-provençal, diffèrent de ceux de la Suisse française et de la France du Sud-Est, dans les phénomènes les plus importants du vocalisme et même du consonnantisme. SUCHIER, au lieu de franco-provençal, adopte le terme de moyen-rhodanien (mittel rhonisch), qui n'est pas très juste, attendu que le domaine de tout le Haut-Rhône présente ce même caractère linguistique. Je préfère l'expression de FRANÇAIS DU SUD-EST. — SCHUCHARDT a, dès 1869, indiqué l'importance du créole : *Vok.*, III, 36 d'après TEZA, *Il Dialetto Curassese.* Politecnico XXI, 342 sqq. Plus tard, lui et d'autres sont revenus sur cette question, mais tout travail général fait encore défaut. Cf. chap. VI.

(9) 5. Les langues littéraires romanes sont sorties, à des époques très diverses, de la langue populaire d'une contrée, d'une ville qui, par suite de sa prépondérance politique ou littéraire, a eu la prééminence sur toutes les autres. Mais, à côté, se sont partout conservés les parlers des autres contrées qui se trou-

vaient auparavant sur le même pied que celui qui a eu la primauté; pour le linguiste, ils sont tout aussi importants que la langue littéraire. Aussi, depuis longtemps, dans chaque domaine de langue littéraire, on a distingué différentes subdivisions qui sont caractérisées par certains traits linguistiques. Les nouvelles recherches ont de plus en plus démontré qu'une subdivision de ce genre, si utile qu'elle soit au point de vue pratique, ne peut échapper au reproche d'être arbitraire et de manquer de base scientifique. Comme caractères d'un dialecte, on donne toujours au moins deux phénomènes phonétiques; mais il devient de plus en plus évident que rarement, ou peut être jamais, deux changements phonétiques n'ont les mêmes limites. On avait autrefois l'habitude de regarder comme picardes les contrées de la France du Nord dans lesquelles le *c* latin reste guttural devant *a*, devient *č* devant *e* et où *ei* se change en *oi*; au contraire, comme françaises, celles où apparaît, il est vrai, *oi*, mais où l'on a *ča*, *tse* pour *ca ce* latins; et, comme normandes, celles où se présentent *ei*, *ča*, *tse*. Mais, plus tard, on s'est aperçu qu'une grande partie de la Normandie appartient au domaine *ca če*. Nous avons donc trois régions : la première caractérisée par *ča tse ei*, la seconde par *ka če ei* et la troisième par *ka če oi*. Si l'on voulait donner le normand comme étant la région de *ei*, on se trouverait alors en conflit avec les patois du Sud-Ouest qui conservent aussi *ei*. Si nous regardons la coïncidence des trois derniers caractères comme formant quelque chose d'essentiel, nous sommes obligés de reconnaître que chacun d'eux a pour lui-même beaucoup plus d'extension, et, tant que nous ne pourrons pas prouver que ces trois caractères, par suite d'une nécessité intrinsèque, se réunissent ensemble dans un espace déterminé, leur groupement sera arbitraire; c'est avec le même droit qu'on pourrait établir un groupe dialectal en se basant sur *ka če ei*. Partout où dominent des relations mutuelles, on trouve une transition graduelle entre un patois et l'autre. Si nous nous éloignons dans toutes les directions d'un point central pris à volonté, avec un nombre déterminé de traits phonétiques, nous constaterons que, peu à peu, chacun de ces traits disparaît pour faire place à un autre, jusqu'à ce qu'enfin (10)

nous atteignions un autre point qui n'a plus rien de commun avec le point de départ. En faisant la comparaison des deux, nous verrons une différence absolue ; mais de transition brusque, de divergence soudaine, il n'y en pas plus que, par exemple, dans le passage du latin au roman. On ne trouve des contrastes et des limites nettement tranchées que dans les régions où tout rapport mutuel fait défaut, et dans celles où, par suite de mouvements de peuples, des groupes linguistiques étrangers l'un à l'autre et très éloignés originairement ont été brusquement mis en présence. Seulement, même dans ce dernier cas, il se produit, tantôt plus rapidement, tantôt moins, une atténuation progressive des différences. C'est ce que nous montrent avec évidence les îlots linguistiques. Au xe siècle, des colons piémontais ont été transplantés en Sicile ; encore actuellement, ils ont conservé leur dialecte à S. Fratello, Nicosia, Sperlinga, Piazza Armerina, Aidone, Novara. Sur tous ces points, et surtout à Novara, se montre l'immixtion du sicilien, non seulement dans le vocabulaire. mais aussi dans les phénomènes phonétiques. Ainsi *ll* y passe à *ḍḍ* : *esḍḍa*, *peḍḍ*, *šloḍḍa* (lat. *stella*) ; *nd* à *nn* : *commanner*, *maun* (lat. *mundus*), *prufauna* (lat. *profunda*) ; *e* atone, dans les cas où il reste, passe à *i* : *rišpaunni* (lat. *respondere*), *vainnir* (lat. *vendere*). Ce sont là des phénomènes qui appartiennent tous à la Sicile et non à l'Italie du Nord. Du reste, il y a encore à noter une opposition remarquable entre le gallo-italien et le sicilien ; dans la même région, on trouve aussi *l* initiale et *l* après les consonnes traitées comme *ll* : *ḍuna*, *parḍu*, tandis que *l* intervocalique persiste : *aula* (lat. *gula*) ; entre voyelles, on n'y trouve *ḍḍ* que pour *ll*. Il faut donc que, à l'époque où l'influence sicilienne s'exerçait, *l-* ait été prononcée fortement, comme *ll*, tandis que *l* intervocalique était identique à l'*l* sicilienne. Comme *l* était assimilée à *ll*, elle passa avec *ll* à *ḍḍ*, bien que le sicilien n'ait *ḍḍ* que pour *ll*. Ce que nous observons ici pour deux dialectes très différents à l'origine, nous devons le supposer aussi pour ceux qui sont étroitement apparentés : tout changement phonétique se propage en dehors d'un certain point de départ ; il élargit son domaine, mais, en outre, il s'écarte souvent des conditions auxquelles il était soumis à l'origine.

Sur la question de savoir jusqu'à quel point on peut parler de dialectes et de frontières dialectales. Cf. P. Meyer, Rom. IV. 294-296; V, 504-505, et Ascoli, Arch. Glott., II, 385-395; Gröber, *Grundriss,* 415-419; Schuchardt, *Vok.*, III, 32-54. (11)

6. Comme la réunion en groupes particuliers des nombreuses différences linguistiques subordonnées à une langue littéraire, et ne trouvant pas d'expression dans cette langue littéraire, présente de grands avantages pratiques, il est bon de la conserver provisoirement. Ce sont les limites politiques anciennes ou actuelles qui servent à établir ce groupement; mais il ne faut jamais oublier que ce n'est qu'un expédient plus ou moins arbitraire. Ainsi, par exemple, il ne faut pas regarder le picard comme une langue homogène parlée dans toute l'ancienne Picardie, mais comme un ensemble de particularités linguistiques qui se rencontrent dans cette province, et dont chacune peut, ou ne pas embrasser tout le domaine picard, ou franchir ses limites.

Si nous commençons par l'Est, nous rencontrons d'abord le roumain avec le macédonien et l'istrique. Le macédonien montre en bien des points les traits les plus anciens; l'istrique se rapproche du transylvanien; mais il a subi une forte influence slave, même dans son système phonétique : *ie* après les consonnes y devient *lye* comme en slave, v. g. *flyer* (lat. *ferrum*). Le moldave et le transylvanien montrent, à l'égard du valaque représenté par la langue écrite actuelle, quelques divergences qui leur assurent, en partie, une place à part. — L'ancien roman qui a été parlé sur les côtes de la Dalmatie n'est plus conservé que dans les restes de la langue de l'île de Veglia, dans le golfe d'Istrie, langue morte, elle aussi; les éléments latins de l'albanais peuvent, jusqu'à un certain point, servir de compensation à cette perte. — Le domaine rhétique se subdivise en trois grands groupes, le frioulan à l'Est, le ladin à l'Ouest, et, entre les deux, les patois du Centre qu'on peut comprendre sous le nom de tyrolien. Tandis qu'au Centre et à l'Est, l'italien sert de langue écrite, à l'Ouest, le ladin, par suite de son indépendance politique, a suscité une littérature propre et la conserve encore de nos jours. La première (12)
place doit être donnée au haut-engadin qui offre le dévelop-

pement littéraire le plus considérable; le ROUMANCHE, dans la vallée du Rhin, a été beaucoup moins cultivé. La VALLÉE DE MUNSTER, rattachée politiquement à la Suisse et limitée d'un côté par la Basse-Engadine, de l'autre par un territoire dont la langue actuelle est l'allemand, paraît avoir beaucoup de phénomènes phonétiques communs avec le Tyrol, v. par exemple, § 535. A une époque plus reculée, le rhétique régnait sur un espace bien plus vaste qu'actuellement : au Nord, il s'étendait en descendant le Rhin jusque vers le Vorarlberg; au Sud, il occupait une partie considérable du territoire vénitien, et il a même laissé quelques traces dans l'île de Chioggia. Il est également facile de reconnaître la couche rhétique dans le canton du Tessin, malgré la forte influence lombarde à laquelle elle a été soumise, cf. § 413. La pénétration du tyrolien par des éléments lombards et vénitiens est plus forte que dans les autres groupes.

L'Italie est géographiquement divisée en deux parties : la région du Pô qui englobe Gênes et s'étend, vers l'Ouest, jusqu'au Var, et, vers l'Est, jusqu'à l'Esino; le reste de la péninsule, qui comprend tous les dialectes parlés au Sud de la chaîne des Apennins, auxquels on joint ceux de la Sicile. La première région est celle du groupe dialectal qu'on peut appeler du nom de HAUT-ITALIEN; la seconde comprend le groupe ITALIEN. Une place à part est assignée au SARDE, et, en particulier, à la langue de la partie centrale de l'île, le LOGOUDORIEN ainsi qu'à celle de la partie méridionale, le CAMPIDANIEN. Un caractère de haute antiquité est attesté pour les deux par la séparation de *ē* et *ĭ* latins : *telu*, mais *pilu* (§ 68), et, pour le premier, par la conservation des gutturales devant *e : kizu* (lat. *cilium*). Au Nord, le GALLURIEN paraît étroitement apparenté avec le CORSE, mais on manque de renseignements certains sur les deux. — Au type SICILIEN, qui comprend presque toute l'île, se rattache le calabrais du Sud, tandis que le CALABRAIS du Nord, particulièrement dans son vocalisme, est très rapproché, non seulement du napolitain, mais même d'un petit groupe sicilien dont le représentant est le dialecte de NOTO auquel se rattache la langue parlée à Modica, Avolo, etc. Le NAPOLITAIN embrasse toute la province de Naples et de Béné-

vent, et, de plus, la Molise. C'est à lui que se joint le groupe des ABRUZZES, qui se subdivise en de nombreux (13)
rameaux, et qui, surtout dans le vocalisme, présente des phénomènes très particuliers; on y trouve, de même que dans le TARENTIN du Sud, bien des traits communs avec l'albano-roumain. Viennent ensuite les dialectes de l'Italie centrale, l'AQUILÉEN, l'OMBRIEN et le ROMAIN, qui forment la transition avec le TOSCAN. Ce dernier, par son représentant le plus illustre, le FLORENTIN, sert de base à la langue écrite, tandis que l'ARÉTIN montre déjà dans son vocalisme, surtout par *é* venant de *á* (§ 228), les caractères fondamentaux des parlers de l'Italie du Nord. Parmi ceux-ci, le VÉNITIEN est étroitement apparenté au toscan par la conservation de *ū*, par la diphthongue *ie uo* (§ 152, 183), par *tt* (*t*) provenant de *ct* (§ 461), etc. Ce dialecte, qui, ainsi qu'il a déjà été remarqué, agrandit de plus en plus son domaine aux dépens du rhétique, joint, vers la région du Pô, l'ÉMILIEN qui comprend Mantoue et s'étend des deux côtés du fleuve. PADOUE et VÉRONE appartiennent aujourd'hui au domaine vénitien, mais *ie* et *uo* font défaut au véronais, de même qu'aux autres parlers de la Haute-Italie. L'ÉMILIEN, le LOMBARD avec MILAN et BERGAME comme centres, le GÉNOIS et le PIÉMONTAIS sont réunis sous le nom de GALLO-ITALIEN, attendu que leur système phonétique présente avec les patois français toute une série de concordances, en particulier *ü* provenant de *ū* (§ 47, 52) et les voyelles nasales. Les colonies établies en Sicile et dont il a déjà été parlé (§ 5) ont une origine gallo-italienne et même piémontaise.

Dans la FRANCE DU SUD, le rapport entre la langue écrite et les ~~patois~~ dialectes n'est pas absolument le même que dans les autres contrées. La langue des troubadours n'est homogène que juste en tant que les voyelles sont les mêmes dans tout le domaine provençal, et que cette langue n'est pas tout à fait un mélange de formes empruntées à des dialectes différents. Mais nos manuscrits écrivent et ~~même~~ déjà les premiers auteurs des recueils de chansons écrivaient, selon leur pays d'origine, *fait* ou *fach*, *causa* ou *chausa*, *pan* ou *pa*, *fida* ou *fiza;* aucun de ces ~~patois~~ dialectes n'est arrivé à dominer tous les autres. La limite

du côté de la France du Nord est à peu près la suivante : la ligne de démarcation part de l'embouchure de la Gironde et va droit à l'Est jusqu'à Lussac; de là elle se dirige vers le
(14) Nord jusqu'à Jourdain sur la Vienne; puis elle court de nouveau vers l'Est jusqu'à Montluçon, prend ensuite la direction du Sud-Est et atteint, à la frontière Sud du département de l'Isère, la chaîne des Alpes qui sert de limite du côté de l'Italie. Le criterium est fourni sur ce domaine par le développement de l'*a* en syllabe ouverte. Le GASCON présente des caractères tout à fait particuliers, à tel point qu'il est qualifié de langue étrangère dans les *Leys d'Amors*, II, 388; il se rapproche de l'espagnol par plus d'un point, particulièrement par *h* provenant de *f* (§ 408). A l'Est, la transition s'opère peu à peu avec le CATALAN dans le Roussillon. Ce dernier parler, qui n'est qu'un dialecte provençal transporté en Espagne au VIIIe siècle, pénétra de plus en plus vers le Sud pendant la lutte des rois d'Aragon contre les Arabes. Il embrasse : en France, la plus grande partie du département des Pyrénées-Orientales; en Espagne, les provinces de Catalogne et de Valence, les Baléares et les Pityuses; enfin il y a une colonie catalane à Alghero en Sardaigne. Au catalan se rejoint ~~rattache~~, en France, le LANGUEDOCIEN avec Montpellier, puis vient le PROVENÇAL sur la rive gauche du Rhône; les patois septentrionaux de la région du Sud, l'AUVERGNAT, le ROUERGAT et surtout le LIMOUSIN, à l'Ouest, présentent, dans leur consonnantisme, de nombreux traits communs avec le français (§ 435).

Les dialectes du SUD-EST se séparent du FRANÇAIS DU NORD; ils embrassent le LYONNAIS, le Sud de la FRANCHE-COMTÉ et la SUISSE FRANÇAISE dont les subdivisions dialectales correspondent assez exactement aux subdivisions cantonales de NEUCHATEL, de FRIBOURG, de VAUD et du VALAIS. A ce dernier parler se rattache le SAVOYARD qui s'étend en partie sur le versant méridional des Alpes. Ces patois se distinguent du français, principalement par la conservation de *a* libre ailleurs qu'après les palatales (§ 262). Le français écrit est sorti du dialecte de l'ILE-DE-FRANCE auquel se rattachent : à l'Est, le groupe CHAMPENOIS-BOURGUIGNON et le LORRAIN; au Nord, le WALLON, qui présente des caractères très particuliers. Ces deux derniers

dialectes conservent encore aujourd'hui *s* devant les consonnes (§ 468). Le PICARD et le NORMAND appartiennent, par leur riche littérature du Moyen-Age, aux parlers les plus importants du Nord de la France. Du normand s'est détaché l'ANGLO- (15) NORMAND, déjà cité, qui, de bonne heure, à cause de ses relations littéraires avec le français du Centre, et, à la suite de l'établissement de colons venus d'autres contrées que la Normandie, montre dans son système phonétique des traits étrangers au normand. Ainsi, tandis que *ẹ* du latin vulgaire demeure en normand sous la forme *ei*, on trouve dans l'anglo-normand postérieur, dans le moyen-anglais, et encore dans la langue actuelle, des exemples de *oi* : *exploit*, *coy*, *poise*, *deploy* à côté de *display*, *convoy* à côté de *convey*. Enfin, restent les dialectes de l'Ouest : le BRETON qui peut être regardé aussi comme le représentant de l'ANJOU et du MAINE, et le POITEVIN qui, avec le SAINTONGEAIS, se rapproche déjà beaucoup du provençal.

Il y a encore à nommer quelques îlots linguistiques. A CELLE DI S. VITO (province de la Capitanate, Italie), on parle un dialecte provençal. Plus importante est la langue des VAUDOIS, qui s'étendait autrefois bien au delà des Alpes Cottiennes, mais qui a été à peu près complètement refoulée par le piémontais et ne vit plus que dans un coin du Wurtemberg, en plein territoire allemand.

Les rapports des dialectes de la péninsule ibérique sont très peu connus. Le groupe ASTURO-GALICIEN concorde tellement dans ses traits essentiels avec le portugais qu'il doit être traité avec lui. L'ARAGONAIS paraît servir de transition au catalan. Au Sud, l'ANDALOUS n'est qu'un développement du CASTILLAN qui a obtenu le rang de langue écrite. Enfin, en PORTUGAL, on peut distinguer : le PORTUGAIS DU SUD qui s'étend au midi de Mondego; le PORTUGAIS DU NORD, entre le Douro et le Minho; le dialecte de MIRANDA qui possède en commun avec l'espagnol la diphthongue *ie uo*, et le parler insulaire des AÇORES.

Des renseignements plus détaillés sur les limites tant extérieures qu'intérieures des langues romanes sont donnés dans le *Grundriss* par GRÖBER, 419-428, et SUCHIER, 561-571. Cf. aussi C. THIS, *Die deutsch-französische Sprachgrenze in Lothringen*, Strassburg, 1887;

Die deutsch-französische Sprachgrenze im Elsass, Strassburg, 1888. — Les rapports compliqués du rhétique ont été clairement expliqués pour la première fois par ASCOLI, Arch. Glott., I. ASCOLI traite des patois italiques, en général, dans l'*Italia dialettale*, Arch. Glott. VIII, 98-128; cf. aussi *Grundriss*, 550-560; sur le portugais, ~~*Leite de Vasconcellos*~~, Rev. Lus. I, 192-194.
LEITE DE VASCONCELLOS.

(16) 7. La marche du développement des différentes langues romanes est très inégale. Tandis que, pour les unes, il n'y a qu'une différence à peine appréciable entre les formes et les sons des monuments primitifs et ceux de l'époque actuelle, d'autres présentent un abîme entre ces deux époques. Ce sont les dialectes de la Gaule qui montrent la divergence la plus considérable. L'ANCIEN FRANÇAIS diffère si essentiellement du FRANÇAIS MODERNE, qu'on a pris l'habitude de le traiter comme une langue à part. Dans son second volume, Diez a partout séparé l'ancien français du français moderne. Il y a des grammaires spéciales de l'ancien français, etc. La limite entre les deux périodes est fixée approximativement à l'an 1500. Il arrive aussi qu'on appelle du nom d'ancien français la langue qui va des origines au XIVe siècle inclusivement, et du nom de moyen français la langue des XVe et XVIe siècles. On comprend sous le nom d'ANCIEN PROVENÇAL la période linguistique dans laquelle le provençal a servi de langue littéraire, c'est-à-dire l'époque qui s'étend jusqu'à la fin du XIVe siècle. Les différences entre l'ancien italien et l'italien moderne, l'ancien espagnol et l'espagnol moderne, etc., sont si peu importantes, qu'il n'est ni nécessaire, ni possible de les marquer. En général, on comprend sous le nom d'ancien italien, etc., des formes appartenant aux premiers siècles du développement littéraire et inconnues à la langue écrite actuelle.

8. Les SOURCES d'où dérivent nos renseignements sur l'histoire des langues romanes se divisent en sources écrites et orales, directes et indirectes. Les sources orales sont les langues parlées actuellement par les Romans; les sources écrites directes, tout ce qui a été écrit en langue romane. Ainsi qu'il a déjà été remarqué, ces témoignages écrits ne commencent qu'à partir du IXe siècle et deviennent un peu plus riches à partir



Disposition géographique des langues romanes en Europe.

LA MANCHE
Wallon { Liégeois. / Namurois.
Picard.
Normand.
Paris.
FRANÇAIS
Champenois-Bourguignon.
Lorrain.
Alsacien.
Patois de Montbéliard.
Breton.
Angevin
Poitevin.
Berrichon.
Saintongeais.
Ré
Oléron.
Bordeaux
Lyonnais.
Lyon
Savoyard.
Gallo-Italien
Limousin
Auvergnat
Rouergat.
Languedocien.
Gascon.
Provençal.
GOLFE DU LION
Aragonais.
Catalan.
ESPAGNE

Tyrolien.
(ancien illyrien) (langue morte).
Piémontais
Gallo-Italien.
Lombard.
Vénitien
Venise
Istrique
Génois
Gênes
Émilien.
Veglia.
(ancien roman langue morte).
Florentin.
MER ADRIATIQUE
Toscan.
Arétin.
Ombrien.
Groupe des Abruzzes.
Romain.
Aquilien.
Corse
ELBE
Gallurien.
Rome
Napolitain.
Sarde
Logoudorien
Campidanien.
Naples.
Tarente
Tarentin
Calabrais.
Palerme.
Sicilien.
MER MÉDITERRANÉE

La Suisse française

Patois de Montbéliard.
AUTRICHE
Tyrolien.
Dialecte de Neuchâtel.
Berne
Dialecte de Fribourg.
Le Ladin.
RHÉTO-ROMAN
Frioulan.
Le roumanche.
Dialecte de Vaud.
de Genève
Le Haut-Engadin.
Le Valais.
Savoyard.
Piémontais.
ITALIE

Inspruck.
AUTRICHE
Tyrolien.
Ancien Illyrien (langue morte).
Trieste
Istrique.
Milan.
Le Lombard.
Venitien
Venise
L'Ancien roman (langue morte)
Ile di Veglia.
ITALIE

des xe et xie siècles. Ainsi, pour les premiers temps, nous nous trouverions réduits à de pures hypothèses, si le latin ne venait à notre secours. C'est environ depuis le commencement du viie siècle que les chartes, les lois, les vies de saints, etc., témoignent d'une ignorance de plus en plus complète des formes latines. Une grande confusion apparaît dans la déclinaison et la conjugaison. Des innovations se montrent aussi dans l'orthographe : on confond les lettres, on les supprime, on en ajoute, ou bien on les remplace les unes par les autres. La formation des mots et la syntaxe ne s'écartent pas moins des règles antérieures. Si grossier et si irrégulier que paraisse au premier abord ce BAS-LATIN, on peut cependant y reconnaître sans grande difficulté les caractères fondamentaux du développement linguistique roman. Le fonds n'est autre chose que le dialecte roman de l'écrivain, émaillé, dans une mesure plus ou moins large, de réminiscences des formes du latin correct. Les chartes sont importantes pour la connaissance des langues romanes en tant qu'elles nous montrent des transformations phonétiques appartenant à une époque beaucoup plus reculée que celle des monuments réellement romans, et qu'elles nous permettent de jeter un coup d'œil approximatif sur l'état de chacune des langues romanes du viie au xe siècle. Mais il faut employer de grandes précautions pour s'en servir et les utiliser. Chaque « faute » ne représente pas immédiatement un fait linguistique. Ainsi, dans les derniers mots de la phrase *per terminos et lapidis fixis*, Pard. 111, il ne faut pas voir un emploi de l'ablatif pour l'accusatif, mais une influence de la terminaison d'un mot sur le mot suivant. Dans *factas operas pignoras*, Mon. Hist. Patr. I, 79, ann. 892, l'*s* des deux premiers mots s'est fourvoyée dans le troisième. Au contraire, si le *t* de la troisième personne du singulier persiste régulièrement dans les chartes de la France du Nord, tandis qu'il tombe très fréquemment dans celles de la France du Sud et de l'Italie, ce fait reflète assez exactement les rapports postérieurs : ital., prov. *ama*, a.-franç. *aimet*. Abstraction faite des fautes de copistes qui ne prouvent rien, on peut diviser les irrégularités en trois classes : les faits proprement romans, comme la chute du *t* mentionnée plus haut ; les com-

binaisons de constructions latines et romanes comme *per legibus* Zeumer, 9, 25 = lat. *legibus* + rom. *per leges;* les interversions de constructions ou de graphies comme *per ante nupciis*, Lex. Rom. Ut., 73, 5 : l'écrivain sait que, dans le latin correct, on met, dans certains cas, l'ablatif après les prépositions, mais il ne sait pas au juste quand, et il le met à tort. On trouve aussi *austiliter*, Zeumer, 15, 21, au lieu de *ostiliter*, parce que *au* et *o*, s'étant confondus dans la prononciation, sont employés l'un pour l'autre dans l'écriture. Il n'y a pas de règle générale qui permette de décider pour chaque cas auquel de ces phé-
(18) nomènes on a affaire. C'est seulement en tenant compte du lieu d'origine, du plus ou moins grand nombre de fautes, des circonstances particulières dans lesquelles le document a été écrit, qu'on peut porter un jugement définitif. Pour l'époque où les textes romans sont nombreux, le bas-latin ne peut guère présenter qu'un intérêt lexicographique. C'est pour le vocabulaire et la syntaxe qu'on peut en tirer le plus de profit; l'intérêt qu'il présente est beaucoup moindre pour la flexion et la phonétique.

Il ne peut être question dans une grammaire romane d'utiliser ces sources d'une manière complète; encore moins est-il possible d'exposer les raisons pour lesquelles certaines formes sont considérées comme des fautes de copistes et, par conséquent, n'entrent pas en ligne de compte. Il n'y a pas jusqu'à présent de recherches satisfaisantes sur ce point, on ne peut regarder que comme utiles provisoirement les travaux faits jusqu'ici.

Pott, *Das Latein im Übergang zum Romanischen*, Zeitschr. f. Altertumswiss. 1853, 481-499; 1854, 219-231, 233-238; *Romanische Elemente in der Lex salica*, Zeitschr. f. d. Wissenschaft d. Spr. III, 113-165; *Plattlateinisch und Romanisch*, Zeitschr. vergl. Sprachf. I, 309-350, 385-412; *Romanische Elemente in den langobardischen Gesetzen*, ibid. XII, 161-206; XIII, 24-48, 81-105, 321-364; H. d'Arbois de Jubainville, *La déclinaison latine à l'époque mérovingienne*, Paris, 1872; F. Bluhme, *Die Gens Langobardorum*, 2. Heft, ihre Sprache, Bonn, 1874; Stünkel, *Verhältnis der Sprache der lex romana uticensis zur schulgerechten Latinität*, Fleckeisens Jahrb. Suppl. VIII, 585-645 (v. Schuchardt, Zeitschr. I, 111-125) et Zeitschr. V, 41-50; Geyer, *Beiträge zur Kenntnis des gallischen Lateins*, Arch. Lat. Lex. II, 25-47; K. Sittl, *Zur Beurteilung des sogenannten Mittellateins*, Arch. Lat. Lex. II, 550-580; M. Buck, *Die rätoromanischen Urkunden des VIII. — X. Jahrhunderts*, Zeitschr. XI, 107-117. Les inscriptions,

les grammairiens, etc., nous fournissent des témoignages directs et indirects pour la langue populaire à l'époque où le latin était encore la langue familière des gens instruits ; mais leur exposition et leur discussion critique sont en dehors du cadre du présent ouvrage. Sur ces sources et la manière de les utiliser, cf. *Grundriss*, p. 356-358.

9. Les renseignements que l'on peut tirer des éléments GERMANIQUES pour l'histoire de la phonétique romane sont peu considérables. Le nom de *Karl* a été rendu célèbre, en France, par Charles Martel, au commencement du VIIIe siècle. Sa consonne initiale est traitée comme v. g. celle du latin *campus : Charles, champ*. Au contraire, dans les mots introduits postérieurement, le *k* persiste : a.-franç. *cane* = a.-b.-all. *kane*. Il ne faut cependant pas en conclure qu'au VIIIe siècle *c* devant *a* fût encore une gutturale explosive ; *k* pouvait très bien avoir déjà atteint le degré *t'*. Du moment que le *k* germanique suivi de *a* se rapprochait légèrement plus de ce dernier phonème que du *k* devant *o* latin ou français, il devait nécessairement lui être assimilé. Du reste, il est bien rare que nous puissions connaître la date précise de l'introduction d'un mot germanique dans les langues romanes. Tandis qu'*h* latine a disparu en roman sans laisser de traces, *h* germanique persiste en ancien français (§ 18), d'où il suit qu'*h* latine s'était déjà assourdie à l'époque où furent empruntés les plus anciens mots germaniques ayant *h* initiale. Il est vrai que nous avons des témoignages encore plus anciens de cet assourdissement (§ 403). Ce qui est plus important, c'est le changement de *ki* germanique en *či* dans le français (§ 18), parce qu'on peut en conclure avec sûreté que, dans la France du Nord, *ci* latin a été prononcé dès une très haute époque *tsi* et non *či*. Ainsi se dégagent ~~l'un et l'autre~~ quelques résultats, mais moins toutefois qu'on ne pourrait le supposer au premier abord.

10. Le VOCABULAIRE roman est très mélangé. Le latin en forme la masse fondamentale ; mais il est, dans une mesure plus ou moins large, pénétré d'éléments empruntés aux peuples qui ont vécu dans les pays romans avant les Romains et les Romans, ou à côté d'eux. C'est le germanique qui a fourni l'apport le plus considérable, puis, immédiatement après, le

grec. Les éléments arabes sont limités en tout à la péninsule ibérique et à la Sicile. Ce qui est resté du celtique en Gaule, de l'italique en Italie, de l'ibérique en Espagne et du dacique en Roumanie, se réduit à peu de chose. En revanche, le roumain est fortement mêlé de slave en Valachie et en Istrie, de hongrois en Transylvanie et de grec en Macédoine. La séparation de ces éléments étrangers au roman et l'histoire de leur introduction, de leur développement et de leur rapport avec l'élément latin, bien loin d'être achevées, ne sont encore, à l'heure actuelle, qu'à peine ébauchées.

Pour les éléments arabes de l'espagnol, cf. : L. de Eguilar y Yanguas, *Glosario etimologico de las palabras españolas de origen oriental.* Granada 1886. Pour les éléments étrangers du roumain : A. de Cihac, *Dictionnaire d'étymologie dacoromane*, II, Frankfurt a. M. 1879; Şaineanŭ, *Elemente Turcesti in limba română*. Bukarest 1885. Pour la phonétique : Miklosich, Beiträge Vok. III, 16-31 ; Tiktin, Zeitschr. XII, 237-241.

11. Le vocabulaire latin. — Le vocabulaire latin, tel que nous le connaissons par les œuvres littéraires qui nous ont été conservées, est relativement pauvre, surtout si nous le comparons v. g. avec le vocabulaire grec. De plus, il ne dérive pas d'une source unique; la famille des dialectes sabelliques, l'étrusque, le grec et le gaulois lui ont fourni beaucoup de mots auxquels il a si complètement donné droit de cité qu'on n'en découvre qu'à peine l'origine étrangère. Mais, dans le cours des siècles, une grande partie de ce fonds s'est perdu. A côté d'une masse de mots communs aux langues romanes, il y en a qui sont isolés dans chacune d'elles; beaucoup même n'ont pas encore été retrouvés jusqu'ici. Tels sont, v. g., pour s'en tenir aux substantifs simples : *abdomen*, *aedes*, *amnis*, *anser*, *aper*, ~~*are*~~, *bellum*, *crus*, *ensis*, *equus*, *fas*, *gena*, *habena*, *hiems*, *hircus*, *ignis*, *imber*, *jus*, *lira*, *mala*, ~~*maris*~~, *os*, *osculum*, *plaga*, *puer*, *rupes*, *rus*, *specus*, *vir*, *vis*, etc. En outre, il faut mettre à part les mots qui survivent dans des dérivés; esp. *abaz* = **abaceus*, roum. *urechie*, eng. ~~*urala*~~, ital. *orecchio*, franç. *oreille*, esp. *oreja* = *auricula*, roum. *genunchiu*, ital. *ginocchio*, franç. *genou*, esp. *hinojo* = *genuculum*, etc. Néanmoins, le vocabulaire des langues romanes ne peut être taxé de pauvreté; au con-

Traits caractéristiques des mots populaires en français :

1° La persistance de l'accent tonique.
2° la suppression de la voyelle brève non accentu[ée]
3° la chute de la consonne médiane ;
4° et par conséquent : la contraction des voyelles ;
5° la diphthongaison de beaucoup de voyelles accen-tuées
6° la chute des terminaisons.

Le changement (translittération) de r en l a fréquemment lieu dans les langues polynésiennes. On en trouve aussi des exemples dans les langues anciennes

Saturnalis (Saturnus).
secularis (seculum).
normalis (norma).
epularis (epulae).
materialis (materia).
regularis (regula).
astralis (aster+)
stellaris (stella).

ὀδονταλγία et λεθαργία } de ἄλγος.

En angl. : marble = marbre (marmor)

En esp. : el papel (le papier) } papyrus.
un arbol = arbor.

angl. : lavender ; lat. : lavendula. holl. : lavendel
" colonel ; v. fr. : coronel, espag. : coronel.
franç : rossignol ; ital. : lusignuolo ; lat. : lusciniola.
Italien : mélancolie (en v. fr. : merencolye).
albero (arbre) ; celebro (cerebrum) ; mercoledì (mercu-dies) ; pellegrino (peregrinus, all. : Pilger, fr. pèlerin holl. pelgrim).

Changement de r en l :
autel (altare) (holl. : altaar). palefroi (parafredus).
crible (cribrum). échalas (ex-caratium).
flairer (fragrare). [satre (allem : Scibel. holl. sabel

Changement de l en r :

Apôtre (apostolus).
orme (ulmus).
rossignol (lusciniola).
remorque (remulcum).
chapitre (capit'lum).
chartre (cart'la).
chartrier (cart'larium).
martre (mart'la).
épître (epist'la).
pupitre (pulpit'lum).
titre (tit'lus).
esclandre (scand'lum).
pourpier (pull'pedem).
hurler (ul'lare)

décombres (de-cum'lis).
forteresse (fortalitia).
navire (navile).
trotter (tolutare).
vautrer (volutulare).
guivre (all. et holl. : Kugel).

Si le mot latin renferme 2 r, le franç. l'adoucit [l']un d'eux en l ; de même s'il y a 2 l le français a changé l'un en r. Ce procédé qui consiste à rendre différentes deux lettres qui étaient primitivement identiques a reçu le nom de dissimilation.

Dans les langues dravidiennes ce changement de l en r, et surtout de r en l, est un fait très commun. Combien de gens ne pouvant prononcer la lettre l la remplacent par r. Ce vice de prononciation se rencontre fort souvent chez les enfants.

L'accent:

Dans toutes les langues romanes, c'est toujours, au fond, la même syllabe ou voyelle qu'on accentue; mais cette voyelle n'occupe plus la même place dans le groupe franco-provençal, qui a perdu une syllabe, syllabe conservée dans le groupe hispano-italique. (E. Garcin).

Capler (capulare): v. franç. Le verbe chapler est resté dans certains patois avec le sens spécial d'abattre des noix avec une gaule.

Il ne faut pas perdre de vue que le latin et le français doivent être considérés comme les deux états successifs de la même langue: les changements et les modifications phonétiques se font de la vieille langue latine au latin classique; celui-ci se modifie dans le latin populaire, et l'action toujours agissante du latin populaire se fait sentir dans l'ancien français, et le français moyen passe enfin au français moderne.

Une langue peut se transformer, perdre l'habitu-
de certaines intonations et en adopter d'autres, sa-
toutefois rien perdre de ce qui est propre à expri-
mer les nuances de la pensée. C'est pourquoi aus-
bien que le même homme puisse parler dans toute-
les langues, exprimer dans toutes les mêmes senti-
ments, chacune d'elles a une musique reconnaissa-
ble, certaines intonations qui lui appartiennent
propre, qui frappent les oreilles qui n'y sont pa-
accoutumées, et qui la feraient distinguer des a-
tres, abstraction faite des mots dont se compo-
la phrase. Ces différentes intonation sont surto-
rendues sensibles pour tout le monde par le-
accents provinciaux différents que l'on rencontr-
dans une seule et même langue. Tout ac-
cent différent de celui qui nous est habitue-
nous choque par son étrangeté, nous le con-
sidérons comme une faute, et il nous semble que
les personnes qui en sont affectées chanten-
en parlant: de là, ce ton chantant si re-
proché aux habitants de certaines provinces.
Nous ne nous apercevons pas que nous chan-
tons aussi bien qu'eux, mais sur un autr-
ton. Le nôtre nous est familier et nous n'-
prenons pas garde, celui des autres nous pa-
raît étrange et nous le repoussons. C'est ai-
que la musique particulière au parler p-
risien tend peu à peu à se substituer à
toutes les musiques du parler provincial.

(Paul Pierson: Métrique naturel-
du Langage)

De toutes les langues romanes, celle qui a poussé au bout la transformation de l'accent en ictus, c'est la langue française. Elle avait d'abord fait tomber toutes les voyelles atones, à l'exception de l'a transformé en e. A la suite de cette première évolution, le français se trouvait être une langue mixte, puisqu'il avait un ictus placé d'une façon normale sur la dernière syllabe, et par conséquent mobile dans la déclamation, pour les mots à terminaison masculine et un ictus placé sur la pénultième et par conséquent fixe pour les mots à terminaison féminine. Mais depuis cette époque, a commencé pour le français une seconde période de transformation à la suite de laquelle tous les e atones sont devenus muets..... D'où la nécessité de séparer l'accent d'acuité de l'accent d'intensité dans les conclusions, puisque l'inflexion de la voix doit y être descendante, et partant un retour à l'état de choses existant anciennement dans le latin classique. La langue française a parcouru le cercle complet des transformations rythmiques que peut subir une langue.

(Paul Pierson).

traire, plus d'une de ces langues dispose d'une grande richesse qui provient surtout du fonds romain. En effet, le fonds primitif a été accru, en partie par de nombreuses dérivations, en partie par des emprunts toujours renouvelés au latin écrit qui, comme langue savante, continuait de vivre d'une manière plus ou moins apparente à côté de la langue vulgaire. A partir du moment où le latin devint langue littéraire, il se produisit une divergence, insensible au début, mais croissante de jour en jour, entre la langue de la classe populaire et (21)
celle de la classe lettrée. La littérature gêna la langue dans son libre développement. Elle donna aux mots qui auraient succombé dans la lutte pour l'existence une puissance de résistance plus grande. Elle fixa la forme verbale et s'opposa ainsi aux changements phonétiques. Le lettré s'attacha le plus possible à la langue écrite, tandis que l'illettré continua de parler la langue à laquelle il était habitué. Mais, comme il y avait entre l'un et l'autre des rapports constants, il s'opéra un rapprochement dans leur langage, et, en particulier, des façons de parler du premier passèrent dans la langue du second. Déjà de très bonne heure, on disait en latin vulgaire *macla*, mais on continuait d'écrire *macula*, et celui qui voulait raffiner prononçait *macula* en trois syllabes. Comme ce mot a une double signification, « maille » et « tache », la seconde s'employant métaphoriquement au sens moral, on comprend aisément que le second emploi de *macula* dût être fréquent dans la littérature et dans la langue des lettrés, et que le premier, au contraire, appartint beaucoup plus au peuple. C'est pourquoi l'on trouve en roman *macla*, la maille, à côté de *macla macula*, la tache; ital. *maglia-macchia*, *macola*, esp. *malla-mancha*, port. *malha-magoa*. Voici un autre exemple : *n* latine est tombée de bonne heure devant *s*; au lieu de *consul*, le peuple disait *cosul*. Mais l'écriture et la prononciation des lettrés, qui s'y conformait, gardèrent intacte l'*n* dans bien des cas, en grande partie pour des raisons étymologiques, v. g. dans les participes des verbes en *nd* : *pendo*, *pensus*. Le verbe *pensare*, lat. vulg. *pesare* dérivé de *pensum* signifie « peser ». Puis, par métaphore, il passa au sens moral de « supputer, examiner quelque chose » (*stat pensata diu belli sententia*, Curt. III, 14, 5), et signifia ensuite

« réfléchir sur, penser ». Ce sens appartient avant tout à la langue savante; la langue populaire possédait déjà le verbe *cogitare* (a.-franç. *cuidier*) et elle n'avait pas aussi souvent besoin d'exprimer cette idée. *Pensare* a ensuite pénétré dans la langue romane avant l'an 1000, avec sa forme et son sens littéraires : ital. *pensare*, franç. *penser*, esp., port. *pensar*. En roumain, on ne trouve que *pesare : păsà*. A mesure que la langue populaire, en avançant dans son développement, éloigna, pour la forme et le sens des mots, son vocabulaire de celui de la langue écrite, il
(22) dut arriver que des éléments du second passèrent dans le premier. On a donné différents noms à ces éléments. On les a appelés : mots savants par opposition aux mots populaires, mots empruntés par opposition aux mots indigènes, mots du latin littéraire par opposition à ceux du latin populaire. Les différentes formes sous lesquelles un seul et même mot apparaît ainsi en roman sont appelées doublets. Les termes de mots indigènes et de mots du latin littéraire ou mots savants serviront dans le présent ouvrage à noter ces catégories. La dernière expression est plus exacte que celle de mots empruntés parce qu'elle indique immédiatement d'où vient l'emprunt, et par quelle voie les éléments étrangers en question sont arrivés dans la langue.

On peut distinguer, dans la formation du vocabulaire, différentes périodes et différentes classes de mots savants. La première période va jusqu'à l'an 600 environ; c'est celle pendant laquelle le latin littéraire était encore une langue parlée dans le cercle de plus en plus restreint des lettrés. C'est là qu'il faut placer en particulier l'origine des mots en *-ulus*, *-ula*, au lieu de *-lus*, *la*, qui se trouvent dans les langues romanes. Le roumain lui-même fait partie de cette première couche. Déjà en latin vulgaire, *ab av*, devant les voyelles, étaient devenus *au : gauta*, ital. *gota*, franç. *joue*; *faula* le conte, ital. *fola*; *taula* la table, ital. *tola*, franç. *tôle*, etc. (§ 27). Mais on trouve, à côté, *favulus*, roum. *fagur*, ital. *fiavo* (de *favolo*, *favlo*, *flavo*); ital. *fiaba*, lorr. *flave*, franç. *fable*; ital. *stabbio*, franç. *étable*, esp. *establo*, etc., qui remontent au latin littéraire *favula*, *fabula*, *stabulum*. Toutefois, ces mots doivent avoir été introduits de très bonne heure dans la langue populaire comme le montrent l'existence de *fagur* et le changement de *v* en *g* dans le roumain, et celui

de *l* en *y* en italien. On trouve aussi, l'un à côté de l'autre, en
roumain : *mușchiu* = *musclus* et *mascur* = *masculus*; ital. *mas-
chio* et *mascolo*; roum. *unghie* = *ungla* et *lingur* = **lingulum*
(au lieu de *lingula*). Une deuxième période devrait être placée
au VIIIe siècle environ, à l'époque où, sous l'impulsion de
Charlemagne, les études classiques refleurirent, et où, à la cour
et dans les écoles, on se remit à parler une langue qui, pour
la forme et le vocabulaire, s'appuyait le plus possible sur les
écrivains antérieurs. On sait jusqu'à quel point les œuvres d'un
Eginhard et d'autres écrivains de ce temps sont émaillées de (23)
tournures empruntées aux auteurs qu'on lisait alors. Quand
les Germains apprenaient et parlaient le latin à la cour de
Charlemagne, les Romans, qui pouvaient encore bien sentir
que leur langue familière se tenait toujours près du latin,
devaient essayer de l'améliorer en quelque manière en rap-
prochant du latin les formes qui s'en écartaient, et en employant
beaucoup de mots latins même dans les rapports de la vie
quotidienne. C'est à la forme savante *Karolus magnus* que
remonte l'a.-français *Charle magne*, *Charle maine*, car, exception
faite du sarde *mannu* et des composés *tammagnus*, esp. *tamaño*,
port. *tamanho* et *permagnus*, a.-franç. *parmainz*, *magnus* a disparu
de bonne heure du roman et a été remplacé par *grandis*. —
Au XIIe siècle commence en France ce qu'on peut appeler
la littérature de traductions qui débute par des textes ecclé-
siastiques : elle introduit dans la langue littéraire savante beau-
coup de latinismes, soit qu'en réalité les idées, surtout les idées
abstraites, manquassent à la langue populaire, soit aussi à cause
de l'inexpérience du traducteur et pour sa plus grande commo-
dité. Avec les progrès de la culture classique, l'élément latin
prend de l'extension. La latinisation du roman arrive à son apo-
gée à l'époque de l'humanisme, où l'on voit en Italie la langue
vulgaire courir un moment le risque d'être supplantée par le
latin dans la littérature. Alors, non seulement on s'empara d'une
foule de termes latins, mais même les mots usités de toute
antiquité, les mots indigènes, furent ramenés au type latin, soit
seulement dans la littérature, soit même dans la prononciation.
Depuis le XVIIe siècle, le nombre des mots empruntés au latin
littéraire ne dut plus s'accroître et un grand nombre d'entre eux,

qui n'appartenaient qu'au roman littéraire, disparurent. Du reste, la situation des différentes langues romanes par rapport à cet élément étranger est diverse. C'est en français que l'immixtion du latin paraît être le plus considérable. On peut en voir la raison dans ce fait que c'est le français qui s'est le plus éloigné du latin, tandis que, par exemple, l'italien s'en rapproche tellement que les mots savants, empruntés même tardivement, ne sont pas reconnaissables comme tels au premier abord. Tandis que v. g. le français *chaste* se dénonce immédiatement comme étranger par son *s* et son *e*, l'italien *casto* ne va contre aucune règle phonétique. Le latin *september* est en a.-français *settembre*
(24) d'où l'on a fait plus tard, par imitation du latin, *septembre*. Au contraire, en italien, encore actuellement, le groupe *pt* n'existe pas dans la prononciation, *settembre* est la seule forme possible. Tout mot introduit même récemment et contenant les groupes *ct*, *pt* présente l'assimilation ; la constate même dans des expressions telles que *diphtongus* : *dittongo*, etc. En Espagne, Juan de Mena, dans la première moitié du XVe siècle, compte comme l'écrivain qui a le plus puisé dans le latin ; après lui viennent surtout les classiques du XVIIe siècle comme Gongora, Calderon, etc. Le roumain occupe une place à part. Depuis la chute de l'empire romain, il s'est tourné vers l'Orient et lui a emprunté sa civilisation. C'est seulement le réveil du sentiment national au XIXe siècle qui mit de nouveau les Roumains en rapport avec les peuples occidentaux de même race et avec leur passé romain. Il en résulta pour la langue une recherche de latinisation exagérée dont la plus haute expression se manifesta dans un ouvrage qui ne tenait aucun compte des éléments non latins et les remplaçait par des emprunts au vocabulaire latin : il s'agit du DICTIONARIULU LIMBEI ROMÂNE de Laurianû et Massimŭ, Bukarest 1871. En réalité, ce qui a pénétré dans la langue populaire se réduit à peu de chose : deux ou trois expressions ecclésiastiques d'une époque plus ancienne telles que *relighie*, *testament*, *biblie*, ou des vocables scientifiques comme *scorpie*, *aron*, puis *coroană* à côté de *cunună*, etc.

C'est l'ÉGLISE qui a fait passer dans le vocabulaire roman la quantité la plus considérable de mots du latin littéraire. Comme elle a conservé pendant très longtemps, et qu'elle conserve en grande

partie encore aujourd'hui le latin dans ses rapports avec la classe populaire, les mots dont elle se servait le plus fréquemment pénétrèrent sous une forme plus ou moins latine dans la langue du peuple. Il est vrai que *Deus* montre partout un traitement régulier des voyelles : roum. *Dumnezeu*, ital. *Dio*, franç. *Dieu*, esp. *Dios*; mais *Deus* n'est pas un mot d'origine chrétienne, il est païen, et, à l'époque où le christianisme devint religion d'état, il avait déjà revêtu sa forme romane *Dẹus*. Au contraire, *diabolus* est en italien *diavolo*, en français *diable*, en espagnol *diablo*, en portugais *diabo*, alors que, d'après les lois de la langue vulgaire, *dį* aurait dû passer à *ǵ*, cf. *diurnus*, ital. *giorno*, etc. (§ 407), et *abo* à *au*, cf. *parabola*, *paraula*, ital. *parola*, etc. (§ 27). On peut en donner une double explication : lorsque *diabolus* pénétra du grec en latin par l'intermédiaire de l'église, le changement de *dį* en *ǵ* pouvait déjà être accompli. De plus, *diabolus* était le terme de la langue ecclésiastique; la langue populaire l'évitait le plus possible et le remplaçait par des expressions plus vagues telles que *adversarius*, a.-ital. *avversiere*, a.-franç. *aversier*; ou bien *daemonium*, ital. *dimonio*, esp. *demonio* ou d'autres expressions. — Le christianisme fit de *virgo* une sorte de nom propre qui ne fut en usage que dans la langue ecclésiastique; on avait d'autres termes pour rendre la même idée. Il en résulta qu'il conserva sa voyelle latine : a.-franç. *virgene*, esp. *virgen*, port. *virgem*. Seul, l'italien *vergine* présente une forme correcte. C'est aussi en italien seulement que *angelus* montre le groupe *ng* traité comme v. g. dans *plangere*; toutes les autres langues de la famille possèdent le mot sous une forme plus voisine du latin : franç. *ange*, esp. *anjel*, port. *anjo*. *Imago* désigne spécialement l'image des saints, et montre par sa forme qu'il est sorti de la langue de l'église : ital. *immagine*, franç. *image*, esp. *imagen*, cf. le suffixe italien *aggine*, le français *plantain* et l'espagnol *llanten* de *plantaginem*. *Spiritus* le Saint-Esprit (dans sa signification primitive ce mot était remplacé par *anhelitus* ou par le dérivé postverbal de *anhelare* : ital. *alena*, franç. *haleine*, esp. *aneldo*) se dénonce comme mot d'église dans l'espagnol *espiritu* par la conservation de l'*i* atone, du *t* et de l'*u*, et dans le français *esprit* par l'*s* et l'accent. Toutefois, ce mot est d'une date notablement plus récente que les précédents. Les premiers, du moins pour la finale en

espagnol, et, pour l'accent en français, sont conformes au vocabulaire des mots indigènes. Ce n'est plus le cas pour *spiritus*. Il doit avoir été introduit après l'action de la loi (§ 338) en vertu de laquelle tous les proparoxytons perdirent la syllabe atone médiale, de telle sorte que la langue n'eut plus que des paroxytons.

Immédiatement après l'église, le DROIT a dû introduire dans le vocabulaire roman une quantité considérable de mots du latin littéraire. Sa langue fut longtemps le latin, et c'est précisément dans les rapports officiels que les vieilles formules traditionnelles demeurent particulièrement vivaces. Ainsi *familia* est l'expression d'une conception juridique, et, en fait, ses représentants romans apparaissent comme des formes savantes : franç. *famille* au lieu de **fameille*, esp. *familia* au lieu de **hameja*. L'italien *dazio*, la douane, se dénonce comme un latinisme parce qu'il a *zi* au lieu de *zz*, et parce qu'il repose sur
(26) le nominatif latin. Le français *juste* est irrégulier à cause de son *s* et de sa terminaison, etc. Dans quelle mesure et de quelle manière la littérature de traductions a-t-elle contribué à l'introduction des mots savants, dans quelle mesure y ont contribué les sciences, c'est ce qui ne peut être recherché ici.

12. Pour résoudre la question de savoir si un mot est populaire ou savant, il faut tenir compte, en première ligne, du traitement phonétique. Toutefois, cette seule considération ne suffit pas, puisque souvent, pour formuler une loi phonétique, il faut avoir décidé si un mot donné appartient oui ou non au fonds primitif. Il vaut mieux, par d'autres raisons extrinsèques et intrinsèques, montrer d'abord que vraisemblablement l'idée qu'exprime ce mot, ou bien s'était perdue dans le peuple, ou bien était exprimée autrement. Ainsi l'a.-français disait *maisniee* au lieu de *famille*, *cuidier* au lieu de *penser ;* en a.-espagnol, *cuidar*, *asmar* (*aestimare*) étaient employés au lieu du moderne *pensar*. Il va de soi que ce sont seulement les mots du latin littéraire qui entrent en ligne de compte. Rattacher le mot « savant » français *double* à la forme du « latin populaire » *dublum* implique contradiction. La connaissance du vocabulaire latin en usage à une époque postérieure, v. g. sous Charlemagne ou au XIIIe siècle, peut contribuer à l'établissement du lexique

roman; malheureusement, sur ce point, les travaux préliminaires nécessaires font encore défaut. Ce qui peut parfois faire douter si un mot latin est d'origine populaire en roman, c'est ce fait qu'on le trouve aussi en allemand sans l'intermédiaire d'une forme romane : tel est le cas pour *familia* cité plus haut.

13. Les problèmes qui se rattachent à l'étude des mots savants du roman sont nombreux; on ne peut pas exiger d'une phonétique romane qu'elle les soulève tous. Une seule question importante pour la phonologie doit être traitée ici. Le français *chaste* a l'initiale parfaitement régulière; mais, par contre, ce mot se dénonce comme savant par son *s* et son *e*. On pourrait faire le raisonnement suivant : A l'époque où *castus* a été introduit, *s* devant les consonnes et *u* final avaient déjà disparu, tandis que *c* devant *a* avait encore sa valeur latine.
C'est postérieurement que *c* devant *a* est devenu *š* dans tout le (27)
vocabulaire de l'époque, et, par conséquent, dans **caste* : *chaste*. Quelque légitime que soit, dans bien des circonstances, une semblable déduction, elle n'est pas juste pour le cas actuel. Nous savons d'autre part que le changement de *ca* en *ša* et la chute de la voyelle finale ont précédé de quelques siècles l'affaiblissement de l'*s*. Ainsi, par exemple, un mot tel que *castus*, introduit vers l'an 1000, serait devenu **caste*, *cate*. *Chaste* s'explique de la manière suivante. Le mot a passé de bonne heure dans la langue et a participé au changement de *ka* en *ša*. Nous le rencontrons déjà au XIIᵉ siècle, dans des textes ayant certainement pour auteurs des écrivains savants, par exemple dans le Comput de Philippe de Thaon (v. 1695). Il doit provenir d'une époque où *ca* se maintenait encore, ou bien dans laquelle les écrivains savants avaient encore tellement conscience de l'équivalence du latin *ca* et du français *cha*, qu'en faisant passer un mot du latin dans la langue populaire, ils y réalisaient eux-mêmes le changement phonétique. La loi concernant les voyelles finales avait déjà exercé son action; comme dans bien des cas *u* final latin était représenté par *e*, on le conserva dans *chastus* en transformant ce mot en *chaste*, non en **chast*. Pendant toute la période de l'a.-français, *chaste* paraît être resté savant, l'expression populaire pour rendre cette idée est *sage*.

Chaste n'était employé que par des gens sachant le latin, ce qui explique pourquoi l'*s* persista après l'époque où elle s'était affaiblie dans les mots indigènes. Pour porter un jugement sur la forme phonétique des mots savants, il ne faut jamais oublier que leur introduction est toujours soumise à un certain arbitraire. Un lettré voulait-il donner à un mot qu'il empruntait au latin une certaine apparence populaire, il y arrivait en effectuant le changement phonétique qui lui sautait le plus aux yeux. C'est le cas v. g. pour *chapitre* qui est à moitié populaire dans sa désinence et qui l'est complètement dans son initiale, mais qui, par ailleurs, a gardé complètement la forme latine. C'est la conservation de l'*a* qui permet de reconnaître que le changement de *c* en *ch* est artificiel. En même temps que le *c* se palatalise, l'*a* ~~tonique~~ atone libre s'affaiblit en *e* : *caballus-cheval*; ~~alors~~ mais, tandis que tout *c* initial suivi de *a* (avec de très rares exceptions : *cage*, § 410) passait à *č*, tous les *a* ne passaient pas à *e* (*a* en syllabe fermée persistait après *č* : *château*). Il en résulta que le premier phénomène attirait l'attention et que
(28) le second, moins général, n'était pas remarqué. Cet arbitraire, qui a sa cause dans une connaissance insuffisante des lois phonétiques, se retrouve de nouveau dans les tentatives de latinisation de l'époque de la Renaissance. Le français *otroyer* a été maintenu intact dans sa désinence; mais, dans le radical, il a subi l'influence de l'orthographe latine de *auctoricare* : *octroyer*, etc. ; puis l'orthographe a réagi sur la prononciation, de telle sorte que, actuellement, le *c*, indûment introduit, se fait sentir dans la prononciation. Des cas analogues, où la graphie a influencé la prononciation, sont nombreux, surtout pour des mots qui, primitivement, n'appartenaient qu'à la langue savante; tels sont *fabliau*, *givre*.

14. Dans le passage d'un mot savant dans la langue populaire, il s'accomplit souvent des transformations phonétiques qui sont également dignes d'intérêt. Certaines combinaisons de consonnes latines ont disparu dans les langues romanes : ainsi en italien, en espagnol et en portugais *cl*, *pl*, *bl*, *fl* à l'initiale; en espagnol *ct* médial. Aussi, quand la langue littéraire emprunte un mot tel que v. g. *splendere*, les lettrés conservent

bien *pl* et s'efforcent d'arriver à prononcer cette articulation qui leur est étrangère. Aussitôt que le mot pénètre dans le peuple, il doit subir une transformation, non la transformation régulière de *pl* en *pi* (car on n'a plus conscience que c'est *pi* qui répond au latin *pl*), mais celle de *pl* en *pr* puisque *r* est la consonne la plus voisine de *l* et que *pr* est un groupe très répandu. En fait, on lit habituellement dans les anciennes poésies italiennes *risprendere*, *sprendore*, et, encore actuellement, la plupart des dialectes changent en *r* l'*l* seconde consonne des groupes initiaux dans les mots savants, cf. par exemple sic. *brunni* (*blond*), *obricari* (*obligare*), *praneta*, *disciprina*, *crimenti*, *crissi* (*eclipsis*), milan. *sprendó* (*splendor*), *decriná* (*declinare*); de même en portugais *prato*, *praça*, *cravo* (*clavus*), *cris* (*eclipsis*), *cristel* (*clyster*), etc., cf. § 422. En espagnol *ct* est devenu *ch*, plus tard *c* dans les mots savants est devenu *i* : *fruito*. Actuellement la langue des lettrés conserve : *caracter*, *indirecto*, *respecto*, etc., mais on trouve en andalous *caraite*, *indereito*, *respeuto*, bogot. *caraiter*, *direuto*, *efeuto*, etc.

15. Enfin, pour distinguer les mots savants, il est important de connaître la prononciation du latin dans les pays romans. Déjà de bonne heure, et, encore actuellement, en Italie, *e* latin soit (29)
long, soit bref, est prononcé *ę*; en France, on le prononçait fermé jusqu'au XVIe siècle, puis *ę* commença à s'introduire, cf. Sylvius (1531) : « Syllabam *el* nonnunquam voce latinorum proferimus, ut *crudelis cruel*, quomodo *gabriel*, aliquando autem ore magis hianti, ut *elle*. *E* etiam ante *r*, *s*, *t*, *x*, et quasdam alias consonantes, in omnibus apud Latinos vocem non habet eandem. Nativum enim sonum iis *pater es* a *sum* et *textus*, pronuntiatione quorundam retinet. In *erro*, *autem*, *gentes*, *docet*, *ex*, nimis exertum, et, ut sic dicam, dilutum. » Plus tard *ę* est général, Dumarsais (1751) : « Comme notre *e* ouvert commun au milieu des mots, lorsqu'il est suivi d'une consonne avec laquelle il ne fait qu'une même syllabe, *caelebs*, *mel*, *per*, *patrem*, etc. L'*e* est fermé, quand il finit le mot : *mare*, *patre*. Dans nos provinces au delà de la Loire, on prononce l'*e* final latin comme *e* ouvert. » La même prononciation est en usage en portugais. Il en résulte que des mots savants ont *ę* au lieu ~~lieu~~ du latin *ẹ*; ainsi ital.

spẹro, cẹdo, primavẹra, rẹda, rẹmo; le Donat provençal 48 exige aussi *vẹr*, béarn. *primebẹre*, tandis que la rime montre *ę*.

Recueils de doublets; pour le français : BRACHET, *Dictionnaire des doublets ou doubles formes de la langue française*, Paris, 1868, suppl. 1871; pour le portugais : COELHO, Rom., II, 281-294; pour l'espagnol : C. MICHAELIS, *Studien zur romanischen Wortschöpfung*, Leipzig, 1876 (renferme aussi des additions à Brachet et Coelho); pour l'italien : CANELLO, Arch. Glott., III, 285-419, cf. TOBLER, Zeitschr., IV, 182-184.

16. Les éléments GRECS du roman sont difficiles à séparer des éléments latins parce que leur introduction a eu lieu principalement de très bonne heure, dès l'époque romaine. Un petit nombre seulement, autant du moins qu'on peut en juger actuellement, est dû aux croisades et aux relations commerciales avec l'Orient au Moyen-Age. En tous cas, les formes romanes s'appuient quelquefois sur des formes du grec moderne. Ainsi l'italien, espagnol *endivia* et le français *endive* s'expliquent non par le latin *intybus*, mais par le m.-grec ἐνδίβια : en grec ντ passe toujours à νδ. L'italien *trota* présente un traitement anormal de *ct*; mais si l'on suppose comme forme fondamentale non le latin *tructa*, mais le m.-grec τρώκτης, l'italien *troita*, *trota* est parfaitement régulier (cf. § ~~453~~ 146). L'italien *ganascia* de γνάθος s'appuie sur une prononciation spirante du θ; *zio* = θεῖος doit être expliqué de la même manière; on a de plus tar. *canzo* = κάνθος, *canzirro* = κανθίδα, tandis que l'espagnol *tio* repose sur l'ancienne prononciation de *th*. L'italien *falò*, le français *falot* et l'espagnol *farol* se dénoncent par l'accent comme des emprunts au m.-grec φαρός. Le français *émeri* et l'italien *smeriglio* s'appuient sur la forme moderne usitée à Naxos de l'ancien σμύρις σμερί. L'introduction des mots grecs présente une série de changements phonétiques, qui, bien qu'ils aient eu lieu surtout dans la période du latin vulgaire, méritent cependant d'être mentionnés ici. *

17. Le latin populaire ne possédait aucun son répondant à l'υ grec; en outre, dans la bouche des Grecs de l'Italie du Sud avec qui les Romains avaient été de très bonne heure en contact, l'υ avait le son *u*. Il devint donc de règle de donner comme

* „Carquois, à l'origine tarquois, tarquais, du bas-latin tarcasia, transcription du bas-grec ταρκάσιον (= étui à flèches), mot rapporté d'Orient par les premiers croisés

équivalent à l'υ grec, l'*u*, cf. *gubernator*, *burrus*, etc. Lorsque, à l'époque des Scipions, et, de nouveau, vers la fin de la République, les relations de Rome et d'Athènes devinrent de plus en plus fréquentes, les Romains lettrés s'attachèrent à rendre le plus exactement possible les mots grecs, soit dans l'écriture, soit dans la prononciation ; c'est alors qu'on employa l'*y* prononcé *ü*. Mais le peuple conserva comme avant son *u*. C'est pourquoi nous trouvons en roman un nombre assez considérable de mots d'origine grecque ayant un *o* alors qu'on les trouve en latin seulement avec *y*, ou tout au plus, quelquefois, dans des gloses, avec *u* : *buxida* = πυξίδα, ital. *busta*, franç. *boîte* ; *borsa* βύρσα, *grotta* κρύπτα, esp. *codeso* κύτισος, ital. *lonzo* λύγξ, *mostacchio* μυστάκιον, *cotogna* κυδώνιον, a.-ital. *martorio*, *martore* μάρτυρ, etc. Il est important de remarquer que *u* est prononcé ouvert. Ce n'est que tout à fait exceptionnellement qu'apparaît *u* roman : esp. *gruta* à côté d'un plus ancien *grota* (le français *grotte* est un emprunt à l'italien), esp. *murta* de *murtilla* (§ 359).

On trouve aussi *i* à la place du grec υ : ou bien cet *i* est le représentant de *y* du latin des livres, v. g. franç. *martyr*, ital. *lira*, *citiso*, *discolo*, etc., ou bien les mots en question ont passé du latin littéraire écrit dans le latin vulgaire, et alors leur *y* est (31)
l'équivalent d'un ī latin : ital. *cima* = *cyma*, *giro* = *gyrus*, *amido* = *amylum* (malgré *amulum* Caton). Comme jusqu'au VIIIe siècle l'υ grec avait la valeur de *ö*, *ę*, on ne peut décider si les cas assez nombreux de υ = *ę* sont à mettre sur le même pied que ceux mentionnés précédemment de υ = *i*, ou bien si ce sont des emprunts plus récents où se révèle la prononciation du bas-grec. On doit admettre la première hypothèse pour l'italien *cecero*, franç. *cigne*, *cicinus*, κύκνος et l'italien *gesso*, puisque le traitement des palatales témoigne en faveur d'un emprunt ancien ; il faut reconnaître la seconde pour l'italien *ghezzo* αἰγύπτιος, *gheppio* αἰγυπτιός. — Un traitement tout particulier de υ est à remarquer dans ἀφύη, lat. vulg. *apiụa*, *apiụva*, ital. *acciuga*, esp. *anchoa*, port. *anchova*, etc. L'histoire de ce mot est loin d'être claire. Le français *anchois* est un emprunt récent ; d'ailleurs les différents aspects de la voyelle tonique ne peuvent s'accorder que si l'on suppose à l'origine *ụ* ; le *č* remonte à *pi*, le *g* et le *v* de l'italien (sic. *anciova*) à *v*.

L'ο grec était fermé et, par conséquent, avait un son plus voisin du latin *ō* respect. *ŭ* que du latin *ŏ*. Aussi, on trouve déjà en latin *u* dans *amurca*, *purpura*, et en roman *ọ* : *tọrno*, *cọlpo*, *gọlfo*, *bọrro*, *bọtro* (βόθρον), *dọga*, *grọngo*. Dans d'autres cas, il y a hésitation : à côté de l'italien du Sud *purpu* (*polypus*), on a le français *pieuvre*; la première forme suppose *ọ*, la seconde *ǫ*; de même ital. *stuolo*, *ǫrfano*, esp. *huerfano*, ital. *scuola*, etc. Plus surprenant encore est le roman *u* pour ο et ω du grec : roum. *urmă*, esp. *usma* à côté de l'italien *orma*, ὀσμή; esp. *zumo*, ζωμός.

L'η grec était à une haute époque *ę*; cette prononciation peut être considérée comme générale, même pour les premiers siècles de l'ère chrétienne. Par conséquent, l'η de ἐκκλησία est traité comme *ę* latin, c'est-à-dire *ĕ*, cf. en particulier franç. *église*, prov. *glieisa*. Comme dans ce mot le développement des consonnes paraît tout à fait régulier, il n'y a aucune raison de le regarder comme un emprunt. Il faut attribuer à une époque plus basse les mots qui présentent l'*i* du grec moderne, tels que ital., esp., port. *acidia*; la conservation de *c* et de *di* montre aussi qu'on a affaire à une forme savante empruntée tardivement; de même sienn., romagn., prov. *botiga*. On trouve le degré intermédiaire entre *ę* et *i*, c'est-à-dire *ẹ* dans μῆλον, *melum*, ital. *mẹlo*, roum. *mer*, eng. *mail*; *sepia*, ital. *sẹppia*, sic.
(32) *siccia*, etc., lat. *cera*, ital. *cẹra*, etc.; il faut remarquer toutefois que ces deux derniers mots, et peut être aussi *melum* sont très anciens en latin. S'ils dataient d'une époque où la différence entre le latin *ē* = *ẹ* et le latin *ĕ* = *ę* n'existait pas encore et où *ē* et *ĕ* avaient le même timbre, l'η grec aurait dû être assimilé à *ē* et passer plus tard comme lui à *ę*. L'espagnol *nema*, νῆμα, appartient à la langue savante.

Parmi les diphtongues grecques, il n'y a que αυ qui ait un correspondant en ancien latin, d'où παῦσις est devenu *pausa* qui se développe dans la suite comme *aurum*. Postérieurement, sur beaucoup de points, *au* est devenu *o*, puis *au* a été traité comme le latin vulgaire *au*, καῦμα, ital. *calma* (§ ~~294~~ 282). On ne trouve ευ que dans κέλευσμα, lat. vulg. *clusma*, port. *chusma*, *churma*, d'où l'italien *ciurma*, l'espagnol *churma* et le français *chiourme*. Αι est devenu *a* anciennement : *crapula*; l'italien *paggio*, παιδίον

remonte à cause de son accent et du traitement de *dį* à un type latin très ancien, **pádium*, dont le manque dans la littérature latine est un pur accident. Il en est de même pour αἶσχος, esp. *asco*, αἰσχρόν, ital. *aschero*. — Οι passe à *oe*, lat. *ę* cf. *cimitero*, κοιμητήριον, d'où *cemiterion*, mot savant qui assimile sa désinence à celle des autres mots latins apparentés. Dans *parochus parochia* = πάροικος παροικία qui apparaissent déjà dans le latin ecclésiastique et qui ont pénétré de là en roman par voie savante, οι n'est pas représenté par *o*, mais il y a eu confusion avec πάροχος, lat. *parochus*.

Parmi les consonnes, les aspirées φ, χ, θ ont besoin d'une explication. Conformément à la prononciation grecque la plus ancienne *ph*, *kh*, *th*, elles sont rendues en ancien latin par *p*, *k*, *t* : *purpura* = πορφύρα, *apua* = ἀφύη ; *caerefolium* = χαιρέφυλλον ; *tus* = θύος. Plus tard, dans l'écriture, l'orthographe avec *h* se maintient; mais, dans la prononciation, φ devient l'équivalent de l'*f* latine. Toutefois, la langue vulgaire conserva l'usage ancien : *colpo* κόλαφος, *calare* χαλᾶν, *tallo* θάλλος, *spitamo* σπιθαμή. Il est remarquable de trouver dans quelques cas *f* au lieu du grec π : ital., esp., port. *golfo*, franç. *gouffre* κόλπος, qui montre cependant, pour l'initiale et la voyelle tonique, le traitement ordinaire des mots grecs; de même ital. esp. *trofea*, franç. *trophée*. Ce dernier mot est une forme savante tout à fait récente, et doit probablement sa prononciation à une graphie fautive (réminiscence de στρέφω, στρόφος ?) comme (33) l'anglais *author*. Le premier cause plus de difficulté. Il est à supposer qu'il a passé de la langue des lettrés dans le peuple à une époque où déjà ceux-là rendaient le φ grec par *f*. Puis, comme dans une série de mots grecs la langue vulgaire présentait un *p* en regard de l'*f* de la langue des lettrés, lorsqu'elle reçut de celle-ci le grec κόλπος, elle le rendit par *colfus*, croyant de bonne foi cette prononciation plus exacte. — Des mots tels que l'italien *fosforo* sont d'une date beaucoup plus récente. C'est pourquoi il ne faut pas voir dans l'apulien *posperu* l'équivalent populaire de φώσφορος ; au contraire, dans ce dialecte, *sf* a passé à *sp*, puis le groupe initial a été assimilé au groupe intérieur. La prononciation fautive de l'italien *bosforo*, franç. *bosphore* est encore due aux savants qui, en intro-

duisant ce mot, l'ont rattaché à φέρω; la graphie *bosphorus* se trouve déjà dans Properce III, 9, 60. Sont à remarquer : vénit. *folp*, vegl. *fualp*, romagn. *fulp*, tarent. *vurpu* de *polypus*. — On trouve encore des exemples romans de *p* dans l'italien *Giuseppe*, *zampogna*, esp. *zampoña*, et le français *tromper* de *triumphare*. *Ph* intérieur est traité comme *f* latine dans un petit nombre de mots peu anciens (v. § 447). L'italien *sione* en regard de σίφων est difficile à expliquer, et on ne comprend la chute complète du φ ni avec son ancienne, ni avec sa nouvelle prononciation.

Le κ grec devant *a*, *o*, *u* est rendu par un *g* latin. Le *g* devait représenter la ténue par opposition avec le *c* qui était légèrement aspiré; lat. vulg. *gubernare*, κυβερνᾶν, de même κάμμαρος, ital. *gambero*, esp. *gambaro*, franç. *jamble*, καρυόφυλλον, ital. *garofano*, franç. *girofle*, κόλπος *golfo*, κωβιός *gobbio*, franç. *goujon*, κρύπτα, ital. *grotta*, κόνδυ *gondola*, etc. Mais, en regard de ces exemples, on en trouve d'autres où il y a la sourde même en roman : ital. *colla* colle κόλλα, esp. *corma* κορμός, etc. Il en est de même pour π : *burrus* πυρρός, *buxida* πύξιδα, ital. *busta*, et peut-être ital. *batassare* πατάσσειν. Par contre, on n'a pas d'exemples du changement de τ grec en *d* latin et roman (*stradiotto* s'appuie sur *strada*), de sorte que l'on peut supposer que la prononciation était identique pour ces deux phonèmes. — Les gutturales devant *e*, *i*, dans les mots savants d'une époque postérieure, sont assimilées aux gutturales latines, c'est-à-dire rendues en italien par *č*, en français par *s*, en espagnol par *þ*. Au contraire, les mots populaires d'une date postérieure à la palatalisation du latin *ce*, *ci* conservent la gutturale : ital. *scheggia* σχίδια, à côté de *sceda*; de
(34) même *chicco*, franç. *chiche* (§ 409), ital. *giusquiamo*, dans lequel la représentation de υ par *ui* est due à l'influence de la gutturale. Dans l'italien *scojattolo*, franç. *écureuil* σκίουρος, la combinaison *iur* étrangère au latin a été changée en *uir* respect. *uri*. Dans l'italien *pistacchio* πιστάκιον, *petacchio* πέτακνον, *mostacchio* *μυστάκιον, la conservation de la désinence a été favorisée par le suffixe italien correspondant. Pour le phonème sonore, il y a peut-être à remarquer l'italien *gheppio* à côté de *genia*. Il est naturel que les plus anciens emprunts, comme κέντρον *centrum*, présentent *k* latin. L'italien *ciro* χοῖρος est un emprunt de date très récente; il en est de même de *cirindone*, *cirindonia* κυρίου δῶρα.

Reste enfin ζ. Il n'est pas facile d'indiquer d'une manière exacte quelle était la valeur phonique du signe ζ dans le grec ancien. Il est représenté par *ss* dans les mots empruntés de très bonne heure : *massa* μᾶζα. Mais, plus tard, il doit s'être beaucoup rapproché de *di*, cf. *zelosus*, ital. *geloso*, franç. *jaloux*, ζίζυφον ital. *giuggiola*, franç. *jujube*, ζιγγίβερι, ital. *gengiovo*, franç. *gingembre*, *baptizare*, ital. *battegiare*, esp. *batear*, a.-franç. *batoyer*.

Il arriva aussi que dans le passage du grec au latin, l'accentuation des mots subit des changements. On peut poser comme règle fondamentale que dans les mots populaires l'accent grec a persisté, excepté quand il était sur la dernière syllabe : les oxytons ont suivi la loi d'accentuation latine : *tapinus* ταπεινός, *spásmus* σπασμός, ital. *spasimo*, *parábula* παραβολή, ital. *parola*, franç. *parole*, *tallus* θαλλός ; par conséquent, l'espagnol *goldre* de γωρυτός n'est pas régulier. Les proparoxytons à voyelle grecque pénultième longue conservent leur accent : *éremus* ἔρημος, ital. *ermo*, a.-franç, *erme*, esp. *yermo*, *blásfemus* βλάσφημος, ital. *biasimo*, franç. *blâme*, *butyrum* βούτυρον, ital. *burro*, prov. *buire*, franç *beurre*, *sélīnum* σέλινον, ital. *sédano*, θύμαλλος, ital. *temolo* ; de même les paroxytons ayant la syllabe tonique brève : *ptisána* πτισάνη, ital. *tisana*. Les emprunts les plus anciens sont accentués à la manière latine, ainsi *taléntum* de τάλαντον, *cetera* et les mots savants tels que *abissus* ἄβυσσος, ital. *abisso*, *colera* χολέρα, ital. *collera*, *elogium* εὐλογία, ital. *elogio*, franç. *éloge*, etc. De même *papýrus*, sard. *pavilu*, esp. *pabilo*, port. *pavio*, vénit. *pavero*, eng. *pavail'* ; toutefois, ce qui paraît extraordinaire dans cet exemple, c'est la présence presque générale de *l* au lieu de *r* et le double correspondant de υ. Le français *papier*, esp. port. *papel*, milan. *palpé* sont, comme le montre le *p*, de date plus récente. Les mots en *ia*, *io* montrent quelque hésitation : ou bien ils conservent leur accent, v. g. *sofía*, ou bien ils (35)
sont assimilés aux nombreuses formations latines en ⏑́ *ia*. Il en est ainsi non seulement des formes anciennes telles que *plátea* πλατεῖα, ital. *piazza*, franç. *place*, *óleum* ἐλαία, mais aussi de *ecclésia* ἐκκλησία, ital. *chiesa*, franç. *église*, *biblia* βιβλία. L'explication pour *présbiter*, franç. *prêtre*, ital. *prete* est un peu différente : πρεσβύτερος reçoit immédiatement en latin la flexion

presbyterus, i, o, um, o, puis là-dessus, se forme un nouveau nominatif en *ter* comme *árbiter* qui est alors accentué sur l'antépénultième. Dans l'a.-français *provoire* apparaît l'accentuation grecque, ou plutôt l'accentuation propre à l'accusatif. On a dans *ídolum* εἴδωλον, ital. *ídolo,* a.-franç. *idele,* un mot savant qui a conservé quand même l'accent grec : il y a eu évidemment dans ce cas confusion avec le suffixe latin *-ŭlus.* Il faut encore regarder comme mot savant *elemosyna,* ital. *limósina,* franç. *aumône.* De φάσηλος est venu le latin savant *fasélus,* d'où, avec changement de suffixe, *faseolus,* ital. *fagiuoli.* D'après ce qui précède, *cornice* = κορωνίς peut être un emprunt fait par le roman au moyen-grec, comme *falò,* p. 30.

Tout travail préliminaire sur les mots grecs du roman fait encore défaut. La petite liste de Diez *Gramm.* I, 52-55, doit être en partie restreinte, en partie augmentée considérablement. Pour l'époque latine, on a le bon travail de F. O. Weise, *Die griechischen Wörter im Latein,* Leipzig 1882. La valeur de F. Zambaldi, *Le parole Greche dell' uso italiano,* Torino 1883, est moins considérable. Parmi les mots que Diez a assignés au grec, on doit rejeter les suivants : port. *anco* qui se rattache à *anca*; αἴσιος *agio,* βαλλίζειν *balzare* (le mot italien est un dérivé de *balza,* proprement ceinture — lat. *balteus* —), βέλεμνον *baleno,* βόρβορος *bourbe,* βριᾶν *brio,* βροντή *brontolare,* θύλακος *talega,* λάπαθον *lapa* (qui appartient à la même famille que *lapin*), μωκᾶν *moquer,* οἶσος *osier,* παλαίειν *pelear,* πέταλον *poêle* (se rattache à *pallium* § 280), σκάπτειν *zappare,* τραγήματα *treggea,* φράττειν *fratta,* φῶιξ *foja.*

18. Après les éléments grecs, ce sont les éléments germaniques qui occupent la place la plus importante dans le lexique roman. Ils se trouvent dispersés sur toute l'étendue du domaine; il n'y a que le roumain qui ne les connaisse pas, à l'exception peut-être de *nastur* (nœud, bouton), dans le cas où ce mot serait apparenté à l'italien *nastro,* et où tous deux se rattacheraient à l'allemand *nestel.* Il n'est pas absolument impossible qu'à l'époque où les Goths occupaient les Balkans, un mot de leur langue se soit
(36) égaré en Roumanie, mais ce fait est extraordinaire tant qu'il restera isolé. Les mots germaniques que possèdent la Sardaigne et la Sicile ne leur sont venus que tardivement, par l'intermédiaire de l'italien. Quant aux problèmes que susciteraient la répartition des mots germaniques entre les différents peuples romans

Epées.

Oriflamme.

heaume.

Olifant.

écus.

gonfalon

lances.

haubert.

L'Elément germanique en français.

Termes militaires :

guerre (werra, war.), boulevard (bollwerck), auberg
(herberga), beffroi (bervrit), butin (büten, buit),
dard (dar'ds, daradh), halte, arroi, brèche (bre
briser (bristan), cible, épieu, flèche, heaume, haube
héraut, étape, blesser, brandir, cotte, crampon, étr
targe, trêve, gonfalon, éperon, harangue, rapière, halle-
barde,

Titres, institutions politiques et judiciaires :
échevin, gabelle, alleu, ban, bedeau, brun, chambel-
lan, franc, échanson, fourrier, marquis, sénécha

maréchal, (maréchaussée), fief, garant,

Termes de marine:
hauban, falaise, cingler, bief, digue, agrès, amarrer, bac, bord, radouber, fret, gaffe, foc, canot, écume, esquif, tillac, tonneau, touaille, mât, rade, varangue, voguer, quille, halage, hamac, chaloupe,

noms des 4 points cardinaux: nord, sud, est, ouest.
règne animal:
marsouin, biche, renard, bélier, écrevisse, mouette, homard, épervier, esturgeon, freux, rosse, gace, faucon, crabe, fanon, baudet, chouette, hareng, héron, haisson, hanneton, mite, canard, carpe,

adverbes: trop, guère,

Corps humain:
échine, rate, clopin, clapin, clocher, toupet, nuque, hanche,

règne végétal:
saule, framboise, if, mousse, varech, hêtre, houblon, roseau, drageon, alise, houx, gruau, groseille,

Terre, éléments:
garon, bois, frimas, vague, jardin, dune,

habillement:
feutre, coiffe, étoffe, agrafe, écharpe, aigrette, mitaine
robe, bliaut, giron, heuse, gant, nosche, guimpe.

ustensiles:
alène, banc, brosse, canif, échasses, fauteuil, étal
villebrequin, vase, tamis, trappe, quille,

mots abstraits:
honte, orgueil, affreux, hâte, galant, haine, souhait
émoi,

habitations:
bourg, échoppe, loge, étuve, crèche, taudis, salle, hameau, hutte, borde, faîte, guichet, guimé, banc, loc.

Superstitions: garou, cauchemar,

aliments:
soupe, choucroute, gaufre, gâteau, gruau, rôtir, bière
bacon,

verbes, etc.: choisir, pincer, bafouer, baudir, jaser, joli,
vacarme, tarir, tas, ternir, téter, tirer, toucher,
touffu, traquer, tréteau, trâle, saisir, sale, siller, sil
sombre, suif, suie, suinter, sur, saur, race, racler,
râler, rang, râper, regain, regretter, rôtir, rouir, rinc
riche, nantir, navrer, noue, dandiner, danser, dérober, dauber, déchirer, défalquer, déguerpir, désarroi, dragué, gaber, gâcher, haie, haillon, happer, hardi, hargneux, hisser, hocher, honnir, hanter, musser, mouf
mignon, marri, fournir, fourreau, écaille, échafaud, érosser, épeler, cracher, clapir, brouter, broyer, brun, blanc, bramer, brandir, broncher, guise, guipure, guin
guichet, guet, guérir, guide, groupe, gris, grimm
ler, grincer, gravir, grimace, grimper, glisser,
garnir, gaspiller, gagner, gai, gale, galant, gala
garder, gamme. hêtre, leste, liste, lot, laquais,

Instruments de musique des anciens Français:

Viole, rubebe, guiterne, enmorache, micamon, citole psaltérion, harpe, tambour, trompe, nacaire, orgue, corne, cornemuse, flajo, chevrette, douceine, simbale, clochette, tymbre, flauste brehaigne, grand cornet d'Allemaingne, fistule, pipe, muse, buisine, èle, monocorde, chalumeau, araine, chifonie, chorum, clairon, estive, frestel, gigue, glais, graile, lyre, luth, loure, moinel, orloge, rote, simphan, triblère, tambourin, tube, tympan.

et la détermination des races germaniques qui les ont fournis, il va de soi qu'on ne peut les aborder qu'étant donné le chemin parcouru par ces mots. Mais il reste à rechercher ce que sont devenus les phonèmes qui n'avaient pas d'équivalent en roman. Parmi les voyelles, il n'y a à considérer que les combinaisons *ai*, *iu*. La première, en syllabe accentuée aussi bien qu'en syllabe atone, se réduit toujours en italien à un simple *a* : *waidanjan* : *guadagnare*, *waid* : *guado*, *hrainna* : *guaragno*, *zeina* : *zana*. *Ai* roman est traité autrement en italien (v. § 299). *Laido*, *ladio*, qui se rattachent à l'allemand *laid*, sont donc venus de France en Italie; il en est de même de *aghirone* qui est le provençal *aigron* et ne vient pas directement de l'a.-h.-allemand *heiger*. *Zaino* à côté de *zana* doit être d'origine récente. En France, *a* apparaît bien aussi comme le représentant de *ai*, mais seulement dans les mots les plus anciens, c'est-à-dire dans les noms propres, et, de plus, dans *afre*, germ. *aibhor*, *hame* = *haim*, *haste* de *haifsts*, *gagner*, *drageon* : **draibjo*, *s'avachir* : *waikjan*. Par contre, à une époque plus récente appartiennent *laid* = *laiđ*, *souhait* qui se rattache à l'a.-nor. *heit*, et *guaif*, germ. **waif* (bien perdu), qui, à ce qu'il semble, est purement normand et appartient à la langue du droit maritime. En outre, en regard de l'a.-français *frarous*, le provençal *fraidit* se rattache à l'a.-h.-allemand *freidi*; à côté du français *Rambaut*, *Henri*, le provençal a *Raimbaut*, *Aimeric*, cf. encore *Aimes*; et, à côté de l'a.-français *hairon*, *gaire*, dont l'*i* s'explique par le *g*, on trouve en provençal *aigron*, *gaigre*, de sorte qu'une différence paraît exister sur ce point entre le provençal et le français du Nord, ou entre le franc et le gothique. — Pour l'ESPAGNOL, l'*a* est également assuré par *lastar* de *laist*, *guadañar*, *guañir* = **wainjan*. Au contraire, on trouve *laido* qui est plus récent et qui a été peut-être emprunté par l'intermédiaire du français.

Pour *iu* il n'y a qu'un exemple : *skiuhan*, d'où a.-franç. *eschevir*, ital. *schivare* avec *u* = *v*. Sur *treuwa* franç. *trève*, ital. *tregua*, v. § ~~501~~. 442.

Parmi les consonnes, le *w* surtout donne lieu à des observations. Au moment où les Romains et les Germains commencèrent d'être en contact, le *v* latin était très voisin du *w* germanique, l'un et l'autre étaient un phonème bilabial; par suite, (37)

le *v* latin persista dans les mots empruntés : *wein* de *vinum*, *weiher* de *vivarium*, *wicke* de *vicia*, etc. Plus tard, le *v* latin devint labio-dental, et les Germains le rendirent par *f* : *veilchen* de *viola*, *vers* de *versus*; *käfig* de *cavea*, etc. Ce changement était déjà accompli lorsque les mots germaniques pénétrèrent en roman; ce qui répondit alors au *w* ou peut-être à l'*u̯*, ~~c'était~~ non plus le *v*, mais la fricative labiale qui suit les gutturales *qu*, *gu*. De ce que les Romans ne pouvaient prononcer le *w* ou l'*u̯* qu'en combinaison avec l'explosive gutturale, il en résulta naturellement qu'en essayant de reproduire le *u̯* germanique, la partie postérieure de la langue se rapprochait du voile du palais ~~non seulement~~ pour produire l'émission de *u*, mais qu'elle fermait complètement le canal vocal et produisait une explosive. Comme *u̯* était sonore, cette explosive était aussi une sonore. On a donc : ital. *guerra*, *guisa*, *guarire*, *guanto*, *guancia*, *ghindare* de **guindare*, etc.; franç. *guerre*, *guise*, *gare*, *garder*, *guère*, *gagner*, etc.; esp. *guañir*, *guardar*, *guarir*, *guerra*, *guisa*, etc. Sur un traitement parallèle de *v* latin et de *u̯*, v. § 416.

Il n'est guère admissible que *w* germanique ait pu devenir *ʒ*; dans les exemples cités par Mackel, p. 184, a.-franç. *gile*, *gerpir*, prov. *gila* à côté des formes ordinaires *guile*, *guerpir*, *guila*, on a affaire, comme souvent en a.-franç. et en prov., à *g* ayant devant *i* une valeur gutturale. Dans le français moderne *givre*, serpent, usité comme terme de blason, on trouve l'influence de cette fausse graphie sur la prononciation (§ 13).

Ce *gu* roman n'existe pas dans les contrées qui ont subi le plus fortement l'immixtion germanique : *w* germanique persiste avec la valeur de *w* dans le Nord et l'Est de la France, c'est-à-dire en Picardie : *wardé*, *waté* (*gâter*), etc., dans la région wallonne : *wã* (franç. gant), *wazǭ*, *r'werí* (guéri), etc., en Lorraine : *wada* (garder), *wes* (a.-h.-all. *wefsa*), *wetę́* (gâteau), et aussi dans la Franche-Comté, v. g. aux Fourgs; toutefois, il ne s'étend pas au delà du Morvan du côté de l'Ouest. On trouve aussi la conservation du *w* dans la Suisse française, v. g. dans le canton de Vaud : *u̯erdá*, *u̯erí*, etc. (il y a cependant déjà pénétration du français sur ce point), puis dans le Valais, en Savoie et dans le Piémont. Le milanais s'accorde avec l'italien, toutefois *w* doit être lombard attendu qu'il apparaît dans le

Tessin sous la forme *v* (*vardé*, *vadañę*), et qu'il ne peut provenir du rhétique, puisque le rhétique occidental y répond avec *g*. On retrouve de nouveau dans le Tyrol : *vadañar*, *vera*; dans le Frioul : *u̯arí*, *u̯ardá*, *u̯ére* et *warí*, *wardá*, *wére*, et aussi dans le vénitien : *vadagnar*, *vardar*, *vera*, *visa* Paol., *vardado* à côté de *guardá* C. J., etc. (38)

Dans les formes correspondantes que nous rencontrons dans l'Italie du Sud, v. g. à Campobasso : *u̯ari*, *wę̄rra*, ou à Messine : *u̯ardari*, à Noto *vardari*, *verra*, *vasta*, *vastari*, on n'a affaire qu'à une chute secondaire du *g*, cf. § 415. Il en est de même de *u̯are* (franç. *guerre*), *u̯ęre* (franç. *guère*) qu'on trouve dans l'Armagnac. Quand *w* apparaît dans le français littéraire, il y a ou bien dissimilation comme dans *vogue*, *vague*, ou bien emprunt récent : *vacarme*, *ouest*, etc. Pour la Savoie, cf. GILLIÉRON, Rev. Pat. G.-R., II, 176-180.

L'*h* germanique n'avait pas non plus d'équivalent en roman puisque l'*h* latine s'était affaiblie longtemps auparavant. A l'initiale, devant les voyelles, les dialectes du Sud l'ont laissé tomber; seul le français du Nord accepta ce phonème étranger et le conserva assez longtemps. Mais dès 1669 Lartigaut écrit : « Le propre éfêt de l'*h* au comancemant du mot et uniquemant d'anpêcher l'élizion de la voyéle précédante...., (*h*) anpêche la liêzon », et ainsi de suite. Toutefois, le Nord-Est a encore conservé ce phonème, *h* existe dans le wallon et le lorrain. Nous avons donc : a.-franç. *halberc* (*halsberg*), *hanche* (*hanka*), *hardir* (*hardjan*), *helme* (*helm*), *herde* (*herda*), *hache* (*hapia*), *honte* (*haunipa*), *huese* (*hosa*), etc., mais : prov. *ausberc*, *anca*, *ardir*, *elme*, *apcha*, *onta*, ital. *anca*, *ardito*, *elmo*, *accia*, *onta*, *uosa*. Quand ces mots passent en espagnol, leur *h* est assimilée à l'*h* espagnole provenant d'*f*; s'ils pénètrent en portugais, alors (cf. § 22) on y trouve l'*f* : a.-esp. *facha*, *faraute*, *fardido*, *fonta*, port. mod. *facha*, *farpa*, mais esp. *araldo*, *arpa*, *albergar*, etc. Sont dignes de remarque le h.-italien *garbo* = *herb* et l'italien *gufo* = *hûvo*. *H* devant les consonnes présente des traitements différents. Dans la plus ancienne couche de la France du Nord, *hl*, *hr* passe à *fl*, *fr* : *flanc* = *hlanka*, *freux* = *hrōk*, *flou* = *hlāo*, *frimas* de *hrīm*, de là les noms propres *Flobert* = *Hlodoberht*, *Flovent* = *Hlodovinc*, etc. Dans l'intérieur du groupe *hn*, et, plus tard, du groupe *hr*, un *a* s'est développé : *hanap* de *hnap*, *harangue*

de *hring*, norm. *harousse* = *hross*. Enfin, dans la couche la plus récente, *h* tombe sans laisser de traces : *lot* = *hlaut-s*; *nique* de *hnikkan*, *arramir* de *hramjan*, d'où des noms propres comme *Louis*, *Lohier*. Pour les autres langues, on n'a pas de
(39) témoignages certains, puisque l'italien *fianca* peut venir du français, de même que l'espagnol *lote*; à *harangue* se rattachent l'italien *aringa* et l'espagnol *arenga*. — A l'intérieur du mot, *h* germanique n'est pas une simple aspirée, mais une spirante sourde gutturale (non palatale). En italien et en provençal, où il manque un phonème exactement équivalent, elle devient une explosive sourde gutturale : prov. *gequir*, ital. *gecchire* = *jehan*, ital. *smacco* = *smahi*, *taccola* = *taha*, *tecchire* = *þihan*, *taccagno* = *tahu*; cf. aussi esp. *tacaño*. On est surpris de trouver une explosive sonore dans l'italien *bagordare*, prov. *bagordar* (il est vrai que l'histoire de ce mot n'est pas claire), et dans l'italien *agazzare*. Mais, dans le FRANÇAIS DU NORD, où *h* initiale persiste, on trouve aussi *h* intacte à l'intérieur du mot : *jehir*, *mehain*, *tehir*. Dans des mots plus récents, *h* s'est perdue sans laisser de traces : *spehon*, ital. *spiare*, franç. *espier*, etc. Devant les consonnes, à l'intérieur du mot, *h* est tout simplement assimilée au *c* latin, par conséquent *ht* est traité comme *ct* latin, cf. ital. *schietto*, *sliht*, *schiatta*, *slaht*, a.-franç. *gaite*, *wahta*. L'italien *guaitare*, *guatare* est donc bien comme *laido*, *ladio* un emprunt au français ou au provençal. Enfin *h* finale se trouve dans l'italien *guercio*, esp. *guercho*, a.-prov. *guer*, du germanique *dwerh*. Le *č* de l'italien et de l'espagnol pourrait être l'équivalent d'une *h* germanique; en provençal la chute de l'*h* devant l'*s* de flexion (Nom. sing. Acc. plur. *guers*) doit être très ancienne.

Si *camisia* est d'origine germanique et répond au h.-all. moderne *hemd*, son admission doit s'être faite de très bonne heure. Des formes telles que *Clovis* ont leur origine dans la tradition littéraire; cf. P. RAJNA, *Origini dell' epopea francese* 137 sqq., les formes de l'a.-français *elme osberc* à côté de *helme halberc* proviennent directement de la France du Sud, G. PARIS, Rom., XVII, 425-429.

K germanique répond au *c* latin devant *a*, *o*, *u* : en français, il est traité devant *e*, *i*, *a* comme *c* latin devant *a*; on a donc : *cuevre* (*kokur*), *cote* (*kotte*), *écume* (*scum*), etc., mais : *Charles*, *choisir* (*kausjan*), *échanson* (*skankjo*), *eschernir* (*skernjan*), *eschiele*

Proverbes qui ont cours dans les environs de S.t Quen

I gn'ia pus d'esprit dains deux têtes que dains eune
Cacher midi à quatorze heures.
L' pus quier ch'est l' meyeur marché.
Ein n' puit mi sonner à messe et pis êt' à l' porcession
Ein pot fêlé dure pu longtemps qu'ein eute.
Tant all' va l' buire à yau, qu'all finit par s'épautre

P.e. : Sanscrit chāyā छाया, dans les langues modernes :
Schatten, schaduw, shadow. En grec : σκιά.

(*skella*), *échine* (*skina*), *déchirer* (*skerran*), *anche* (*anca*), *blanche*, *riche* (*riki*), etc. Des mots comme *écale* (*skal*), *esquif*, *bouquer* sont d'une date plus récente. Une prononciation palatale du *k* dans la combinaison *sk* paraît être attestée en lombard par les formes italiennes *schiuma*, *schiena*, *schiavino*. *Kn* est traité comme *hn* : *knif*, franç. *canif*, *ganivet*. — *G* répond au *k*, cf. ital. *ghiera* (*gêr*), franç. *jardin* (*garda*), *gerbe* (*garba*), *geude* (*gilda*), etc. Par conséquent, les formes italiennes *giardino*, *giga* et même aussi *geldra* et *bargello* doivent être considérées comme des emprunts au français, il en est de même de l'espagnol *jardin*, *giga*, *giron*.

Dans la série des dentales, *þ* et *đ* sont inconnus au roman. A la place de *þ* on trouve toujours *t*; il faut donc, comme du reste le montre le passage à *d* dans la permutation des consonnes (Lautverschiebung) de l'ancien haut-allemand, que le *th* germanique ait été plus voisin de l'aspirée que de la spirante telle qu'elle existe actuellement en anglais. On a donc *þiudisk* ital. *tedesco*, esp. *tudesco*, a.-franç. *tiois*, *þairsan* franç. *tarir*, *þeihan* ital. *tecchire*, franç. *tehir*, etc. Cependant l'*h* de l'espagnol *brahon*, *brafonera* pourrait provenir directement de *brađo* et non de *brado*. Conformément à ce qui précède, le *đ* germanique intérieur est rendu par *d* : *guado* = *vađ*. Pour des traces de la prononciation spirante v. toutefois § 557.

Reste enfin le groupe initial *sl*. En germanique, il s'est développé postérieurement en *šl* qui a été tout d'abord transcrit par *scl* et peut-être aussi prononcé de même. Les plus anciens emprunts faits par le roman montrent aussi *scl*, tandis que ceux qui sont plus récents présentent *sl*. Le français *élingue*, comme le prouve la voyelle tonique, n'a été emprunté que très tardivement à l'anglais *sling*; l'italien *slitta* est aussi tout à fait récent. Mais on trouve en regard : a.-franç. *esclo*, prov. *esclau* (*slag* et *slavo*), a.-franç. *esclenche* (*slink*), *esclier* (*slitan*); ital. *schietto*, prov. *esclet* (*sliht*); ital. *schiatta*, prov. *esclatta*, franç. *esclate* (*slaht*); ital. *schippire* (*slipan*). On se demande si l'insertion du *c* s'est produite dans la bouche des Romans ou dans celle des Germains. En latin vulgaire *sl* devient *stl*, *scl* (§ 403); par contre, aucune langue romane n'évite le groupe *sl* qui apparaît souvent, surtout à l'initiale; et, même à l'intérieur du mot, *scl* passe en

français à *sl* : *mesler* de **misclare*. Les mots cités plus haut devraient donc, dans cette hypothèse, avoir été reçus de très bonne heure, mais c'est impossible v. g. pour le français *esclate*, à cause du traitement du groupe *ht*. Il faut donc admettre que le développement de *sl* en *scl* n'est pas roman, mais germanique.

Enfin, pour ce qui concerne l'accentuation, ces mots se conforment en tout à la loi romane. Ceux qui se composent simplement d'un thème et d'une désinence de flexion portent l'accent sur le thème. S'il se trouve un suffixe entre ces deux éléments, c'est lui qui reçoit l'accent, donc germ. *falda*, ital. *fálda*, a.-franç. *falde*, germ. *balko*, a.-franç. *balc*, etc., mais *krebiz*,
(41) a.-franç. *escrevisse*; *felise*, a.-franç. *falise*, *bridel* a.-franç. *bridél*, etc. Dans le cas où le suffixe germanique répond à un suffixe latin atone, l'accentuation germanique peut persister; ainsi la plupart des mots en *-ila* sont assimilés aux formes latines en *ulus ula* : *þwahila* ital. *toaglia*, franç. *touaille*, *þrastela* franç. *trâle*, *nastila*, ital. *nastro*, etc.; c'est ainsi que s'expliquent *álīna* franç. *aune*, *bráhsima* franç. *brême*, *ledig* franç. *lige*, *hauniþa*, franç. *honte*, etc.

Dernières recherches sur ce sujet : W. Waltemath, *Die fränkischen Elemente in der französischen Sprache*, Diss. Strassburg, 1885. E. Mackel, *Die germanischen Elemente in der französischen und provenzalischen Sprache*, Franz. Stud., VI, 1. M. Goldschmidt, *Zur Kritik der altgermanischen Elemente im Spanischen*, Diss. Bonn, 1887. Cf. Litteraturbl., 1888, coll. 302-306. Sur le rapport lexicographique de l'élément roman et germain dans les Grisons, il faut encore consulter Ascoli, Arch. Glott., VII, 556-573.

19. Une tentative chère de tout temps à ceux qui se sont intéressés à l'histoire du roman a été de rechercher ce que les populations antérieures aux Romains en Italie avaient conservé de leur personnalité linguistique en adoptant la langue latine. La difficulté de cette recherche est singulièrement augmentée par le fait que nous ne connaissons que peu de chose, ou même rien du tout, des langues en question. C'est au chapitre V qu'on abordera la question de savoir dans quelle mesure le système phonétique reflète des influences ethnologiques de ce genre. Présentement, nous n'avons à nous occuper que du vocabulaire. Il en est bien peu resté, moins même qu'on ne le croirait au

premier abord. Il est vrai que les recherches étymologiques n'ont donné jusqu'ici pour les dialectes que de faibles résultats ; on y trouve beaucoup de choses complètement obscures à l'heure actuelle, bien des éléments qui sont étrangers au latin et souvent aussi au germanique. D'abord les ANCIENS DIALECTES ITALIQUES ont fourni quelque chose au parler de Rome. On rencontre de temps en temps dans le lexique latin des doublets dont l'un est romain et l'autre sabellique (il faut comprendre sous ce mot un groupe dialectal composé de l'ombrien, du sabin et de l'osque). Ainsi, tous les mots présentant *f* entre voyelles ne sont pas de pure origine latine, v. g. *rufus* (au lieu de *rōbus* qu'on trouve aussi), *scrofa*, et, en outre, *sulfur* (à côté de *sulpur*). On rencontre, particulièrement en italien, un petit nombre (42)
d'expressions se rapportant principalement à la vie des champs, qui présentent *f* au lieu de *b* entre voyelles; on peut regarder comme assuré qu'elles appartiennent au fonds sabellique. Ce sont les suivantes : *sifilare* à côté de *sibilare :* « *sifilare* quod nos vilitatem verbi vitantes *sibilare* dicimus » (Nonius 531, 2), ital. *zufolare*, franc. *siffler*, *chiffler*, wall. *büflé*, norm. *šüfẹ*, esp. *chiflar*; ital. *bifolco* (*bubulcus*); ital. *scoffina*, esp. *escofina* (*scobina*); ital. *scarafaggio* (*scarabeus*) dont la désinence **ajo* et l'initiale *scara* pour *scar* ne sont pas latines, mais osques, ital. *tafano* (*tabanus*), *bufalo* (*bubulus*), *profanda* (*praebenda*), *tartufo* (*tuber*), *taffiare* (*tabulare*). *Bafer* épais, qui se rencontre dans des gloses, est également sabellique, on trouve ce mot dans l'italien du Nord *baffo*, *baffa* jambon, crémon. *baffa* double menton, et peut-être dans l'italien *baffi* moustache. *Tufo* par son *u* et son *f* se dénonce aussi comme sabellique. Enfin, le terme désignant le soufre ne peut pas être romain puisque ce produit ne se rencontrait pas dans le Latium; *sulpur* et *sulfur* appartiennent à des dialectes différents. Les deux mots se sont conservés en roman : eng. *suolper*, prov. *solpre*, champ. *s'pru* employé comme adjectif dans un sens figuré « sensible » à côté de *s'fru* qui garde son sens propre « soufre », etc. On trouve en regard : ital. *zolfo*, franç. *soufre*, esp. *azufre*, port. *euxofre*, alban. *sk'ufur*. Il reste douteux si des mots tels que l'italien *a ufo*, *caffo*, *refe* sont à citer ici.

Par contre, il est curieux d'observer que, tandis que dans la

langue littéraire le sabellique *grunnire* a supplanté le latin pur *grundire*, ce dernier est resté dans le provençal *grondir*, a.-franç. *grondir*, franç. mod. *gronder*.

Comparez, sur cette série, le bel article d'ASCOLI, *D'un filone italico, diverso dal romano, che si avverta nel campo neo-latino*, Arch. Glott. X, 1-17.

Autre est la condition d'un mot tel que l'italien *piota*, frib. *pyota*, dauph. *plota*, formes qui remontent à *plauta*. Déjà, depuis longtemps, on l'a rapproché de *plotus*, qui a les pieds plats, signalé comme ombrien par Festus 239, et rattaché à *plota* par le moyen de *semiplotia* qui est également ombrien. Mais la forme fondamentale du roman ne peut pas être l'ombrien *plota*, ainsi que le prouve la conservation du *t* (§ 433); elle ne peut être que le latin **plauta*. Ainsi, on peut affirmer pour le latin l'existence d'un mot du roman qui, par hasard, n'est attesté
(43) qu'en ombrien. De même, à l'ombrien *vaçetom* répond un type latin *vócitum* de *vocare* (*vacare*) assuré par l'italien *vuoto* et le français *vide*.

20. Pour les éléments CELTIQUES, on n'a pas la ressource d'un criterium phonétique correspondant à la présence d'*f* au lieu de *b* dans les mots d'origine italique. Parmi eux, il y en a un petit nombre qui se trouvent déjà de bonne heure en latin et qui, pour cela, ont eu une diffusion assez considérable; d'autres, peut-être aussi anciens, doivent à un pur hasard de n'avoir pas été transmis jusqu'à nous par les écrivains romains; mais il s'en faut de beaucoup que tous les termes employés par les écrivains latins soient aussi romans et soient devenus réellement populaires. Par contre, il y en a d'autres qu'on trouve originairement restreints à l'ancienne Celtique, à la Gaule et à la Haute-Italie, et qui, sous leur forme romane, sont sortis de leur domaine primitif. Il est curieux de relever quelques cas où il semble que des mots latins aient été influencés par un mot celtique voisin comme sens et comme forme : le français *orteil* paraît devoir sa signification et son *o* au celtique *ordiga*, doigt de pied, conservé dans les Gloses de Cassel 35, le latin *articulus*, ital. *artiglio*, esp. *artejo*, port. *artelho* signifient griffe, jointure. Il est toutefois très douteux que le provençal *glaive*,

à côté de *glazi*, soit une contamination du latin *gladius* due celtique *gladevo*. Aucun mot d'origine celtique ne paraît avoir pénétré jusqu'en Roumanie ; on n'y trouve même pas les formes telles que v. g. *alauda*, *beccus*, *benna*, etc. qui sont cependant connues de tout ou de presque tout le domaine roman. Et, quelque envie qu'on ait de rattacher le roumain *mare* au celtique *mar* qui a le même sens, on se trouve arrêté par les mêmes considérations que pour l'assimilation du roumain *nastur* au germanique *nastila* (§ 18).

Il faut remarquer le nombre relativement considérable de noms communs géographiques d'origine celtique : ital. *broglio*, etc. ; esp., prov. *comba*, a.-franç. *combe*, piém. *conba*, com. *gomba* la vallée, d'où l'adjectif espagnol *combo*, port. *combo*, prov. *comb* sinueux ; ital., prov. *landa*, franç. *lande* ; a.-franc. *rin*, cours d'eau ; savoy. *nã*, *nãt* vallée ; l'italien *rocca*, esp. *roca*, franç. *roche*, qui ne peut pas être latin, doit appartenir au celtique, bien que jusqu'ici ce mot n'ait pas encore été rencontré dans les dialectes néo-celtiques. L'italien *cammino*, esp. *camino*, franç. *chemin*, peut aussi être mentionné ici de (44)
même que **bodina*, franç. *borne* et le provençal *crau* pierre. La flore présente toute une série de noms celtiques comme *betulla*, rom. *betullum* (cf. § 545), dont le suffixe étranger au latin a été en quelques endroits supplanté par d'autres : tessin. *bidelya*. (Le provençal moderne et catalan *bes* qui a la même signification ne peut pas être rattaché à un simple celtique **bedum* puisque la forme celtique fondamentale est *betv*-). On trouve encore : prov. *verna*, franç. *verne*, esp. *berro*, prov. *sesca*, a.-franc. *sesche*, esp. *jisca* roseau, frioul., ital. du Nord *bar* buisson, frioul. *brusc*, prov. *brusca* branche, ital. *frusco* rameau, h.-ital. *viscla* verge. Aux termes celtiques ruraux sont empruntés : ital. *benna*, franç. *benne*, *carrus*, et *cantus*, *camba* port. *camba*, et *cambita* franç. *jante*, franç. *mègue* petit-lait, franç. *ruche*, prov., h.-ital. *rusca*, franç. *marne*, esp. ~~*marna*~~, prov. *rea*, a.-franç. *raie*, franç. mod. *rayon*, et *carruca* franç. *charrue*, d'où l'on peut conclure que *soc* peut bien être celtique, probablement aussi ital. *brenno* son, port., prov. *gavela*, esp. *gavilla*, franç. *javelle*, *vidubium*, prov. *bezoč* (d'où franç. *besoche*), franç. *vouge*, ital., prov. *soga* corde, franç. *darne*, *claie* ; surtout les termes ayant

rapport à la bière et à sa préparation : ital. *cervigia*, franç. *cervoise*, esp. *cerveza*; a.-franç. *bras* malt et *lie*, ital. *lia* levure. Des semailles épaisses, une belle végétation, un terrain gras sont caractérisés par l'adjectif celtique **dlūto*, roman *druto*, franç. *dru*, gén. *druo*; *crodius*, ital. du Nord *croio*, prov. *croi* est l'épithète d'un sol dur. C'est de la Gaule que sont venus le *vertragus*, ital. *veltro*, franç. *vieutre*, qui, d'après son origine est encore appelé, ou bien *segusius*, ital. *segugio*, esp. *sabueso*, a.-franç. *seus*, ou bien *gallicus*, esp. *galgo*; le palefroi : *paraveredus*, ital. *pallafreno*, a.-franç. *palefrein*, et aussi quelques parties du costume telles que *braca*, ital. *brache*, franç. *brayes*, *gunna*, ital. *gonna*, a.-franç. *gone*, peut-être *sagum* et *viria*, ital. *viera* bracelet, *bulga* franç. *bouge*; un certain nombre d'armes : franç. *javelot*, *javeline*, qui, sous leur forme française, ont passé en Italie : *giavelotto*, *giavelina*, et en Espagne : *jabalina*; enfin le français *matras*. On ne peut discuter ici la question de savoir si *arnais*, d'où l'italien *arnese*, désignait primitivement l'équipement militaire ou bien l'outil du laboureur. Les mineurs celtes ont aussi conservé quelques
(45) expressions de leur métier telles que *mina*, ital., esp. *mina*, franç. *mine*, *lausa*, dalle, piém., esp. *losa*, prov. *lausa*. L'espagnol *greña*, franç. *grenon* a rapport à la manière gauloise de porter la chevelure ou la barbe; l'espagnol *sarna*, franç. *dartre* s'applique à des maladies que les Romains ne paraissent pas avoir connues, mais qu'ils avaient vues en Gaule pour la première fois. Parmi les parties du corps, en dehors de *gamba*, jambe, proprement la courbure, on peut encore donner comme d'origine celtique : l'espagnol, portug. *garra*, ital. *garretto*, franç. *jarret*, et le terme désignant le creux du jarret qu'on peut reconnaître dans la première partie du bagnard *tsarateire* (v. § 422). Il reste enfin à citer quelques verbes : franç. *briser*, *broiser*, esp. *desleir*, ital. *guidare*, a.-franç. *guier*, franç. *braire*, h.-ital. *basire*; les mots abstraits prov. *aib*, gén. *aibo*, port. *eiva*, ital. *brio*, a.-franç. *bri*; deux ou trois adjectifs comme esp. *brozna*, le thème du franç. *petit*, de l'esp. *menino*, enfin l'a.-franç. *maint*. Il est curieux qu'un terme relatif à la vie féodale, *vasallo*, doive son origine aux Celtes. Il faut mettre à part les mots qui n'ont passé qu'à une basse époque du breton dans le français moderne, comme *mine* dans le sens de physionomie, *quai*,

« Nos dialectes sont les racines où s'alimente à jamais le grand vieux chêne gaulois. » (Eugène Garcin).

Spécimen des patois de la Haute-Saône.
(Cantons de Champagney. Vauvillers et Vesoul).

jûne (jeune) - mingie (mangé) - famène (famine) - mâ (maître) - po (pourceau, cochon) - maujon (maison) - affant (enfant) - oncoire (encore) - pidié (pitié) - coeu, veut (votre) - Soua (soulier) - Coine chûre (bonne ch... auchu (aussi) - fare (faire) - mô (mort) - voichi (voici) - pegiu (perdu) - Ata (était) - Sola (cela) - o (est) - Sauchi (for... giamo (jamais) - audre (ordre) - avos (avec) - toge (toujours) - avoit (avait) - quechion (garçon) - bie (bien) - let (la surtic... gouri (cochon) - ovies (ouvriers, domestiques) - abbondana (abondance) - quement (comme) - vôlot (valet) - das (des) - perdiu (perdu) - èprée (après) - dabôcherie (débauche) - eivoi (voir) - farme (ferme) - s'gourgie (se gorger, se remplir) - trevâ (trouver) - lou (le) - esthevre (maintenant) - vitema (vite) - puschequ' (puisque) - veel (vieux) - on chantoi (on chantait) - piere (plein) - stu-ci (celui-ci) - Coulère (cole... depu (depuis) - stu-lei (celui-là) - frèiro (frère) -

bijou, *goëland*, *gourmette*. *Camus*, bien qu'il soit celtique, ne peut pas avoir passé en français avant le x[e] siècle puisqu'il a conservé son *c* devant *a*; enfin *truand* n'a été emprunté qu'à l'époque romane.

R. THURNEYSEN dans son excellent ouvrage : KELTOROMANISCHES, Halle 1884, a entrepris le triage des mots donnés comme celtiques dans le Dictionnaire de Diez. Cf. là-dessus SCHUCHARDT, Litteraturbl., 1885, coll. 110-114.

21. Il est encore plus difficile de déterminer ce que le vocabulaire espagnol doit aux anciens Ibères, par la raison que le basque actuel, de même que l'ancien ibérique, nous sont encore beaucoup moins connus que le celtique. Parmi les mots qui sont donnés comme basques par Diez, *Wörterb.* II b, il y en a beaucoup de romans ou d'obscurs actuellement quant à l'origine, et, là où il est réellement possible d'établir une comparaison sûre, il n'est pas rare que l'emprunt soit du côté du basque. Nous pouvons toutefois donner avec assez de vraisemblance comme ibériques les mots suivants : esp., port. *páramo*, lande, déjà *C. I. L.* II, 2660, esp., port. *nava*, plaine, basq. *nava*, cf. *Navarra*, esp. *vega*, port. *veiga*, plaine, esp. *arroyo*, port. *arroio*, b.-lat. *arrogium*, ruisseau, dont *arrugia*, galerie de mine, qu'on rencontre dans Pline, ital. *roggia*, conduit, (46) canal d'irrigation, diffère trop pour le genre et le sens pour que les deux formes puissent être réunies. L'espagnol, catal., prov. du Sud, *artiga*, champ nouvellement défriché, basq. *articua*, l'espagnol *legamo*, boue, *carrasca*, *chaparra*, *quejigo*, mots désignant différentes essences de chêne, *pizarra*, ardoise, *guijo*, *guijarro*, caillou, *brisa*, qu'on trouve déjà dans Columelle, marc (cf. plus haut *lia*; il est vrai qu'il paraît aussi se rencontrer à l'Est du domaine roman : alban., macéd. *bersi*), *becerra*, génisse, *corzo*, chevreuil, *garduña*, belette, *podenco*, caniche, *perro*, chien, *manteca*, beurre, *garulla*, grappe dépouillée, *gamarro*, sous-pied, *narria*, nœud, *laya*, proprement un instrument aratoire, *tapia*, hutte en torchis, *isquierdo*, sont, soit à cause de leur signification, soit à cause de leur forme et aussi à cause de leur extension géographique, des mots qu'on doit reconnaître comme faisant partie du vocabulaire antérieur aux Romains. On pourrait y joindre quelques mots basques tout à faits récents.

22. En ce qui concerne le RHÉTIQUE, l'état de la science n'est pas meilleur. Les dialectes parlés dans les Alpes offrent une série de mots qui proviennent, sans aucun doute, de quelque langue antérieure à la conquête romaine, mais sur laquelle on ne peut rien dire. C'est à elle qu'appartiennent v. g. le rhétique *tauna*, ital. *tana*, prov. *tano*, franç. *tan-ière* (différent de *taisnière*, terrier de blaireau); le h.-italien *balma*, prov. *baumo*, franç. du Sud-Est *barme*, a.-franç. *balme*, **balma*, la grotte; l'espagnol *manso*, ital. *manzo*, roum. *minz*, alban. *mentz*, **mandium*, le jeune taureau; le lombard *pio*, tyrol. *plof*, la charrue, etc.. On n'est pas mieux renseigné sur l'élément DACIQUE du roumain : on retrouve aussi en albanais des mots tels que *codrŭ* colline, *mal* rive, *baltă* lac, *brad* sapin; mais bien loin de les regarder comme des emprunts faits à cette langue, on doit les considérer comme daciques, avec d'autant plus d'assurance qu'ils expriment des idées qui sont souvent rendues dans les autres contrées par des mots étrangers au latin.

Cf. G. MEYER, *Grundriss*, p. 805. HASDEU dans son *Etymologicum magnum Romaniae* va beaucoup trop loin dans les étymologies daciques.

23. D'une très grande importance est l'échange des mots entre les différentes langues romanes. Il n'est aucune d'entre elles, pas même le roumain malgré son isolement, qui n'ait beaucoup emprunté aux autres, soit directement, soit indirectement. J'appelle emprunt direct celui qui a lieu aux frontières linguistiques à cause des rapports réciproques et par suite du fait que les populations limitrophes parlent plus ou moins les deux langues, emprunt qui se présente comme plus ou moins accidentel et inconscient. L'emprunt indirect est celui qui est dû à l'influence littéraire ou politique d'un centre linguistique sur un autre. Le premier est de beaucoup le plus intéressant. Le passage d'un mot d'un parler dans un autre peut se faire de trois manières différentes. Ou bien le mot nouveau est transformé d'après les lois phonétiques en vigueur dans le dialecte qui l'a reçu : le normand *poke* (a.-nor. *poki*) est devenu dans le français du Centre *poche*, de même qu'un normand *vake* correspond à un français *vache*. Ces faits n'ont aucun intérêt pour

Spécimen du patois gascon.

Lou ben (= le bien); quaouques (quelques) - acquet (
t) - d'eous (des) - aco (cela) - lou besouy (le besoin) -
u bente (le ventre) - peladurios (pelures) - degun (personn
hame (faim) - moun, toun, soun (mon, ton, son) - lou
eou (le ciel) - mes (plus) - deou (du) - boste (votre) - hi
(fils) - coum (comme) - louy (loin) - piatat (pitié) - bayle
(valet) - biste (vite) - raoubo (robe) - aou (au) - la bague
(la bague, l'anneau) - hesto (fête) - lou bedet (le veau) - has
faisons) - bito (vie) - estec (était) - dempuch (depuis)
annado (année) - fray (frère) - pay (père) - may (me
Diou (Dieu) - Calp de Diou! (espèce de juron) - pople (pe
ple) - voux (voix) - cause (chose) - defenud (défendu
ecerquad (recherché) - quasayn (= gain) - l'aiguete (l'eau
u bent (le vent) - se hider (se fier) - mascle (mas
lin) - hemele (féminin) - soun (sont) - lou het (le fait
araule (parole) - l'aunou (l'honneur) - la santat (la sa
iougadou (joueur) - sautadou (sautant) - este (être) - l'arr
bado (l'arrivée) - mous (mes) - amic (ami) - toutjou
(toujours) - annado (année) - boulentat (volonté) - A
porte) - purssele (vierge, pucelle) - bertat (vérité) - lou
mensounge (le menteur) - encoé (encore) - souben (souvent
ourd (imbécile) - lou loup (le loup) - tres coses (trois c
es) - sabé (savoir) - bous (vous) - aouelie (brebis, ouaille)
iatadous (miséricordieux) - lou éhans (les enfants) - ma
urous (malheureux) - hilhe (fille) - besyn (voisin) - de
more (demeure) - quauqué cop (quelquefois) - ploure (pl
) - maubez (rusé) - moussu (monsieur) - toujoun (toujou
naïsan (mauvais) - cami (chemin, rue) - poc à poc
peu à peu) - malaut (malade) - holie (folie) - la heste (la
fête) - l'auque (l'oie) - goary (guérir) - lou hol (le
fou) - lou satgez (le sage) - houstau (maison) - plou
(pleurs) - nou (ne) - embegious (envieux) - la bielie
(la vieille) - endroumit (endormi) - lou sant (le sang
a bile (la ville) - la ciutat (la ville) - mens (moins) -
hounorat (honoré) - lou damnatge (la perte, le dommage)
a journade (la journée) - bilan (vilain) - un oeu (un
oeuf) - un boeu (un boeuf) - la mayтiade (la matinée
(bray (vrai) - ba (va) - tele (toile) - palhe (paille) - dó
boun pan (de bon pain) - tengut (tenu) - deo (du) - joc
(jeu) - dap (avec) - gorie (poule) - homé (homme) - ba
(vaut) - hemne (femme) - hroumatge (fromage) - lougié (l
ger) - è (est) - prenid (prends) - bo (vent) - lous autes
(les autres) - a lesy (à loisir) - malhurous (malheureux)
ter (pour) - un plasé (un plaisir) - amous (amour) -

amistat (amitié) - homé de ben (homme de bien) - beray (vrai) - riché (riche) - doublé (double) - biouer (vivez) - praub e' (pauvre) - low bet temps (le beau temps) - areconssiliat (réconcilié) - serbit (servi) - cowmanda (commandé) - jama (jamais) - la pet (la peau) - low pastou (le berger) - low troupet (le troupeau) - la maisoun (la maison) - coulom (pigeon) - noeict (nuit) - low pout (le coq) - la garie (la poule) low piow (le pou) - jens (jeunesse) - paressous (paresseuse) bieilesse (vieillesse) - necessitous (nécessiteuse) - low mound (le monde) - now y a (il n'y a) - low ioq (le jeu) - praub tat (pauvreté) - low dat (le dé) - low ca (le chat) -; i-ës pa (n'y est pas) - low garis (les souris) - arrousin (cheva baque (vache) - taque (vache) - plouge (pluie) - ben (vent) la crugue (la cruche) - la hontanete (la petite fontaine) lesche (laisse) -

la phonétique, et même il est difficile de les constater là où ils ont eu lieu, et on ne pourrait le faire qu'en recourant à des critères extrinsèques. Il peut arriver, en second lieu, que le mot reçu conserve sa forme étrangère et ne prenne part qu'aux changements phonétiques qui se produisent après son introduction : le provençal *ausberc* est arrivé dans la France du Nord lorsqu'on y prononçait encore *chausa*, et il y passa à *osberc* comme *chausa* passa à *chose*. Nous avons déjà constaté le même fait (§ 11) pour les mots du latin littéraire. Enfin le cas le plus important est celui de l'IMPORTATION. Le français *convoi* passa dans la Haute-Italie sous sa forme *convoi*, et, de là, en Toscane. Alors, comme aux régions frontières un *i* correspond à un *l'* toscan, v. g. *voi* = *voglio*, *convoi* devient *convoglio*. Ou bien encore comme *ch* initial de l'espagnol répond souvent à *cl* du catalan, l'espagnol *chopo* (*pōpulus*) est transformé en *clop* en catalan. L'espagnol *ventaja* est, malgré son genre féminin, le même mot que le français *a*]*vantage*; seulement, en passant en espagnol, la forme française a changé la voyelle de la première syllabe d'après le parallélisme : franç. *-ment* (pron. *mã*) = esp. *-mente*, franç. *venter* = esp. *ventear*, franç. *penser* = esp. *pensar*, etc. Il faut renoncer à s'étendre ici sur le côté matériel de ces emprunts. Il suffira de remarquer que les expressions relatives à la navigation ont souvent une forme génoise, ainsi ital. *prua*, franç. *proue* de *prora*, ital. *ciurma* de κέλευσμα, ital. *poccia* de **puppia*; ou napolitaine, ainsi ital. *ammainare*, franç. *amener*, de *invaginare*, napol. *mmainár*. Des termes militaires ont souvent passé d'une langue dans une autre : l'italien *bastia* est (48)
un emprunt au français, le français *bastion* un emprunt à l'italien. — Parmi les particularités phonétiques, il suffit de rappeler que l'italien *ki̯* est rendu par *š* français : *cocchio* = *coche*, *nicchia* = *niche*.

Par analogie avec le phénomène paléographique connu sous le nom d'~~interversion~~ orthographique, on a l'habitude de parler d'une « ~~interversion~~ verbale », expression dont on évitera de se servir ici uniquement à cause de sa lourdeur. TH. GARTNER, *Gramm.* 34 a introduit le mot « Überentaüsserung », formation qui est peu en harmonie avec le sentiment de la langue allemande. DIEZ, *Wörterb. I pioppo*, p. 249, se sert de « Rückbildung ».

24. Enfin, les langues romanes ont créé un grand nombre de mots et de thèmes qui, à leur tour, sont devenus parfois très féconds. Je fais abstraction des termes tels que *gas* formé de toutes pièces par le physicien van Helmont. Les actions, les mouvements qui produisent un bruit particulièrement caractérisé, sont souvent désignés par une combinaison de sons qui imite en quelque manière ce bruit. Un de ces thèmes les plus importants dus à une onomatopée est *pic*, formé peut-être avec réminiscence de *picus*, *pica*, et exprimant l'idée de piquer. Ce thème se distingue du latin par l'intensité de l'articulation du *k* qui persiste en français et en espagnol, et qui est fortement articulé en italien, cf. ital. *picco*, franç. *pic*, esp. *pico*, ital. *piccare*, prov., esp. *piccar*, franç. *piquer*, ital. *picchiare*, franç. *picoter*, esp. *picara*, etc.; et encore ital. *piccolo*, petit. — Sont également dus à une onomatopée l'ital. *ba-dare*, a.-franç. *ba-er*, tenir la bouche grande ouverte, regarder bouche béante, ital. *badigliare*, franç. *bâiller* et, en outre, l'ital. *baire*, franç. *ébahir*. Au contraire, le thème *bab*, ital. *babbea*, *babbano*, nigaud, prov. *babau*, sot, etc. apparaît déjà en latin dans *babulus*, *baburra*, *babiger*; il en est de même du thème *bamb*, lat. *bambolio*, ital. *bambo*, *bimbo*, esp. *bamba*, etc. N'apparaissent qu'en roman l'italien *bava*, esp., port. *baba*, bave, franç. *baver*, *bavard*; et aussi l'italien *beffa*, esp. *befa*, a.-franç. *beffe*, esp., prov. *bafa*, raillerie; l'italien *borbottare*, a.-franç. *borbeter*; l'italien *buffare*, esp. *bufar*, franç. *bouffer*. On trouve déjà ici *ou* français et non *u* à côté de l'italien, espagnol *u*, parce que le type fondamental n'est pas un thème latin ou germanique avec *ū*. Sont encore purement romans l'italien *ciarlare*, esp. *charrar*; l'italien *cioc-*
(49) *ciare*, esp. *chotar*, téter; l'italien *chiacchiera*, esp. *chachara*; l'italien *fanfano*, esp. *farfante*. La nombreuse famille de mots qui se rattachent à un thème *garg* et désignent le gosier paraît aussi avoir pour origine l'imitation du bruit produit par cet organe (le latin *gurges* pourrait cependant être en jeu); tels sont : ital. *gargatta*, esp. *garganta*, esp. *gârgara*, ital. *gargagliare*, ital. *gargola*, prov. *gargar*, franç. *jargon*, cf. Diez Wörterb. I, M. B, 62. On peut encore citer : ital. *micia*, esp. *micha*, roum. *mutsŭ*, a.-franç. *mite*; ital. *ninno*, esp. *niño*, catal. *nen*, gallur. *neno*; ital. *pappare*, manger de la bouillie, sard. *papai*, manger, ital. *pappo*,

Spécimen du patois de Bienne, de Courtelary et de Montier-Grandval (Canton de Berne).

geouveunne / geüne (jeune) - prétéder (prétendre) - gli (lui) - hertage (héritage) - maijon (maison) - [w]oarda (garder) - anondu (maintenant) - du pan (du pain) - l'ôto (la maison) - l'èdrei (l'endroit) - ivoé (a... ...ra (était) - totschie (touché) - requegniotre (reconnaître) ...tofant (étouffant) - paü (pas) - la geouye (la joie) - l'ingeure (l'injure) - stou (ce, cet) - pieu (plus) - ...jeanda (jamais) - à l'aicontre (à la rencontre) - ...haillons (vêtements) - ornemais (ornement) - rejiroatsch... ...reproche) - métschain, ne (mauvais, e; méchant, e) - tschie (chez) - trischte (triste) - lu-muinme (lui-même) ...nco (encore) - pidie (pitié) - sain (sans) - aivoè (avoir) ...ès (fils) - rebiè (oublier) - tschaigrin (chagrin) - ...regeoïèchaince (réjouissance) - graingue (fâché) - ...motreusch (montrait) - moë (mort) - todemênée (tou... ...le même) - prévond (profond) - miséraibie (misérable) - ...déploraibie (déplorable) - charitaibie (charitable) - ste... ...ette) - molageroux (malheureux) - vouargougne (honte)

gésier, napol. *paparo*, oie; esp. *pata*, griffe, franç. *pataud*, *pattin*; ital. *piare*, esp. *piar*, franç. *piailler*; ital. *pisciare*; ital. *tartagliare*, esp. *tartajear*, bégayer; esp. *chasco*, etc. S'il n'y a rien à tirer de ces éléments pour la phonétique, on doit leur assigner une place d'autant plus importante dans la formation des mots.

CHAPITRE I

VOYELLES

25. Les modifications des voyelles sont dues en première ligne à l'accent. Le sort des ATONES est la plupart du temps tout différent de celui des TONIQUES. Celles-ci, à cause de l'effort plus grand avec lequel on les articule, s'allongent, se redoublent, se diphtonguent; celles-là sont sujettes à s'affaiblir en sons incolores et finalement à disparaître. — Parmi les voyelles toniques, il faut distinguer les LIBRES et les ENTRAVÉES, c'est-à-dire celles que suit une seule consonne et celles que suit un groupe, cf. franç. *aimér* = *amáre* à côté de *part* = *pártem*. En seconde ligne seulement vient l'influence des CONSONNES ENVIRONNANTES. Ce sont surtout les nasales qui modifient la nuance de la voyelle qui les précède; l'influence des autres sonnantes et des continues est moins considérable; celle des explosives est presque nulle, aussi longtemps du moins qu'elles restent explosives. Par contre, la vocalisation des gutturales en *i̯* et des labiales en *u̯* trouble très fréquemment le développement régulier des voyelles. L'influence des consonnes précédentes, particulièrement des palatales et des labiales, quelquefois des nasales et des gutturales, sans être très importante, ne doit cependant pas être laissée de côté. Enfin le sort de la tonique dépend encore du nombre des syllabes atones qui la suivent et de la qualité des voyelles atones qu'elles renferment. Les voyelles des PROPAROXYTONS latins ont abouti dans chaque langue à d'autres résultats que celles des PAROXYTONS. Les MONOSYLLLABES, qui sont des oxytons, prennent aussi une place à part.

Enfin il faut tenir compte de certaines circonstances : ainsi, par exemple, en français, presque toutes les syllabes posttoniques (51) tombent, et, par conséquent, la plupart des mots deviennent oxytons, puis, à leur tour, les consonnes finales disparaissant souvent, ces oxytons, qui se trouvent avoir pour finale une voyelle, subissent des transformations particulières, cf. *aimer* à côté de *père*. Un *i* POSTTONIQUE, plus rarement un *u* ou un *a*, influent de différentes manières sur la nuance de la voyelle tonique. Enfin, une place à part doit être faite aux voyelles en hiatus, soit latin, soit roman.

Pour les voyelles ATONES, il y a à tenir compte de leur place AVANT OU APRÈS L'ACCENT. Les secondes se subdivisent en voyelles FINALES, lesquelles sont libres si elles terminent le mot et entravées si elles sont suivies d'une consonne, et en voyelles POSTTONIQUES, nom par lequel on désigne, ~~à cause de sa~~ pour plus de brièveté, la voyelle médiale atone des proparoxytons. De la même manière, avant l'accent, il faut distinguer : les voyelles INITIALES, c'est-à-dire celles qui se trouvent dans la première syllabe, et les voyelles PROTONIQUES, c'est-à-dire celles qui sont dans la seconde syllabe des mots accentués sur la troisième. Ce qui détermine la nuance des voyelles atones, ce sont en première ligne les consonnes environnantes, puis, bien au dessous, les voyelles accentuées ou finales dont l'influence est surtout sensible sur la voyelle posttonique; dans certaines conditions déterminées, il peut y avoir réduction de la voyelle à *ę* ou disparition complète. Jusqu'ici, on n'a pas constaté que la différence de quantité ait eu une influence quelconque sur le sort des voyelles atones.

Voyelles latines.

26. Le latin possédait originairement cinq voyelles qui, pouvaient être longues ou brèves : *ă ā*; *ĕ ē*; *ĭ ī*; *ŏ ō*; *ŭ ū*. Le nombre des consonnes suivantes n'avait aucune influence sur la quantité : *lĕctus tēctum*; *cĕlla stēlla*; *cĭstus trīstis*; *dŭcis lūcis*; *cŏrnu ōrnat*, etc. Les voyelles longues et brèves restaient également distinctes en syllabe atone : *vīcīnus*, *lĭcēre*; *dētĭnēre rĕtĭnēre*; *rōbŭstus*, *mŏnŭmĕntum*, etc. Il n'y a qu'une seule règle assurée, c'est que, dans les mots vraiment latins, la voyelle est brève

devant *ss* et longue devant *s*. Mais, dans le cours des siècles, il y eut des changements. Une différence qualitative s'attacha à la différence quantitative ; les voyelles toniques longues devinrent fermées, les brèves ouvertes : *ĕ*>*ę*, *ē*>*ẹ*, *ĭ*>*į*, *ī*>*ị*, *ŏ*>*ǫ*,
(52) *ō*>*ọ*, *ŭ*>*ų*. *ū*>*ụ*. Il n'y a que *ā* et *ă* qui paraissent avoir eu le même timbre. Plus tard, toutes les voyelles toniques furent allongées devant *gn*; mais ces nouvelles longues conservèrent leur nuance primitive; ainsi, v. g. *dĭgnus lĭgnum* passèrent à *dīgnus līgnum* avec *į*. Plus tard encore, la différence quantitative disparut; *lęctus*, *tẹctum*, *cęlla*, *stẹlla*, *lęgis*, *lẹgis* ne différencièrent leurs voyelles toniques que par la nuance et non par la durée du son. Toutes les langues romanes partent de cet état qui peut être considéré comme étant celui du latin vulgaire. Nous avons donc le système vocalique suivant :

Latin vulgaire.		Latin classique.
ị	=	*ī*
į	=	*ĭ*
ẹ	=	*ē*
ę	=	*ĕ*
ų	=	*ŭ*
ọ	=	*ō*
ǫ	=	*ŏ*
a	=	*ā*, *ă*

A une très haute époque *į* et *ẹ* se sont confondus; puis, un peu plus tard, *ų* et *ọ*. On trouve encore partiellement les deux derniers sons séparés en roman; les deux premiers, abstraction faite du sarde, sont partout confondus en un son unique qui peut être désigné par *ẹ* et qui, selon les contrées, se rapproche davantage tantôt de *i*, tantôt de *e*.

Les témoignages des grammairiens anciens pour la différence de *ĕ* et de *ē*, de *ō* et de *ŏ* sont dans SCHUCHARDT I, 461; II, 146; III, 151; III, 212; et SEELMANN, 211. Sur *dīgnus*, cf. Zeitschr. vergl. Sprachf., XXX, 335-337, cf. SEIGNVM Museo italiano di antichità class. II, 485. W. FÖRSTER étudie la quantité des syllabes ~~fermées,~~ entravées Rhein. Museum XXXIII, 291-299. C'est là-dessus que s'appuie A. MARX, *Hülfsbüchlein für die Aussprache der lateinischen Vokale in positionslangen Silben*, Berlin 1883, mais cet ouvrage renferme beaucoup de fautes; de nombreuses corrections sont faites par GRÖBER, *Substrate*.

Spécimen du patois d'Auvergne.

la versiou (la traduction) - tzapitre (chapitre) - chela (cela
zouine (jeune) - soun (son) - moun (mon) - l'eiritadge
l'héritage) - la fourtéuna (la fortune) - dzour (jour) - tou (t
garçou (garçon) - voudiadza (voyager) - diens (dans
débaoutza (débauche) - ridge (riche) - bourdzouais (bourgeois)
outzou (cochon) - quontais (combien) - vostgis (vos) - doum
ique (domestique) - toutza (touché) - couer (cœur) - poutou
baiser) - soui (ses) - raouba (robe) - tzahrsa (soulier) - pé
pied) - lou veder (le veau) - mandzou (mangeons) -
l'oustahr (la maison) - la dònsa (la danse) - reetre (rean
ourela (colère, courroux) - annada (année) - desplaire (d
plaire) - tzamai (jamais) - mous (mes) - camarades (cam
rade) - mestzonta (méchant) - moun fir (mon fils
oudzour (toujours) - ambe (avec) - tieou (tien, toi) -
retrouba (retrouvé) -

27. Des diphtongues latines *ae*, *oe*, *au*, les deux premières sont devenues de bonne heure des monophtongues, et sont représentées dans le roman tantôt par ẹ, tantôt par ę. Mais (53)
il est impossible d'établir la qualité de chaque mot pour le latin vulgaire, attendu que les différentes langues romanes ne sont pas toujours d'accord : en regard du français *foin*, eng. *fain*, esp. *heno*, qui paraissent remonter à ę, on a l'italien *fieno* qui représente ẹ (cf. § 295). Le latin littéraire *au* correspond tantôt au latin vulgaire *au* qui présente des physionomies diverses dans les différents rameaux romans, tantôt au latin vulgaire ọ; c'est cette dernière valeur qu'on trouve dans *cauda*, *fauces*, *aula*, *caudex*. Comme dans ces mots le témoignage des langues de la famille atteste ō de toute antiquité, le changement ne doit donc pas être mis sur le compte du latin vulgaire roman, mais est du fait du latin écrit. Un nouveau son *au* est résulté des combinaisons *avi*, *avu* : *auca*, *aucellus*, **flautat*, *gauta*, *amaut*, *paraula*, etc.

Havet, Mém. soc. ling. IV, 234 ; Thurneysen, Zeitschr. vergl. Sprachf. XXVIII, 157-159.

28. On trouve souvent en latin devant les labiales une hésitation entre ĭ et ŭ : *quadrivium* et *quadruvium*, *decimus* et *decumus*, *aurifex* et *aurufex*. La règle en roman est *i*. Il n'y a d'exception que pour *quadruvium*, où, sous l'influence de *quattrọ* = *quattuor*, le son labial a eu le dessus : milan. *karobbi*, gén. *karoğğu*. Dans la succession de sons *i* + labiale + *ul*, il y a eu transposition en latin vulgaire : *stupila*, ital. *stoppia*, rhét. *stuvla*, a.-franç. *estouble*, *estoule*, d'où franç. mod. *éteule*, piém. *strobia* ; *stumilus*, frioul. *stompli*, milan., bolon. *stombal*. Le passage de ī — *u* à ū — *i* est douteux dans gén. *fubbia*, vénit., tyrol. *fiuba*, frioul. *fiube*, romagn. *fioba*, car, pour ce mot, le passage de *i* à *u* est postérieur à celui qu'on trouve dans les formes à désinence accentuée du verbe *affiubar*, franç. *affubler*. Sur *nubilus* — *nibulus*, v. § 58.

Mussafia, Beitrag 57, 3.

29. En syllabe atone, la différence quantitative des voyelles s'efface ; de plus, ē et ĕ se confondent dans le son ẹ, de même que ŏ et ō dans le son ọ. Il ne reste donc que ạ, ẹ, ị, i, ọ, ụ, u.

Puis ẹ et ị, ọ et ụ ailleurs qu'à la finale s'assimilent encore plus tôt qu'ils ne l'ont fait sous l'accent. A la finale, une simplification encore plus grande s'opéra dans le développement particulier de chaque langue romane. *Au* persiste excepté quand il y a un *u* dans la syllabe suivante; dans ce dernier cas, il perd son
(54) élément labial : *agustus*, *asculto*, *agurium*, *acupo*, fait qui, en dehors de nombreuses formes épigraphiques citées par Schuchardt, II, 306, est attesté par Terentianus Maurus, 470 sqq., Keil, VI, 339, qui donne comme longue la première syllabe de *aurum*, *auspices*, et comme brève celle de *Aurunci*, *aut ubi* (il en est de même pour *aut age*). Les formes romanes rendent le même témoignage : ital., esp. *agosto*, a.-franç. *aoust*; ital. *ascoltare*, esp. *ascuchar*, a.-franç. *ascolter*; ital. *sciagura*, esp. *agüero*, a.-franç. *eur*; roum. *apucá*. — Les voyelles posttoniques tombent en latin vulgaire devant *l* : *vetlus*, etc. (cf. § 403); il en est de même entre *l*, *r* d'une part et *p*, *m*, *d* de l'autre : *caldus*, *calmus*, *colpus*, *ermus*, *virdis*, et dans *domnus*, mot pour lequel on a déjà le témoignage de Plaute (cf. § 325). Devant *s* initiale entravée, il se développa, à partir du IIe siècle environ, une voyelle palatale ẹ qui est ordinairement représentée dans les inscriptions par *i* : *isperabi*, *C. I. L.* X, 8189 (Pouzzoles), *ispirito*, IX, 9082 (Bénévent), *Ismaragdus*, XII, 1971 (Vienne), on trouve cependant aussi *e* : *espiritum*, IX, 6408 (Campomarini), *explendidos* 259 (Genosa ann. 395). Cette prosthèse a lieu surtout au commencement de la phrase, et, dans l'intérieur, après les mots terminés par une consonne : *ispata*, *illas ispatas*, mais *illa spata*. Elle a disparu dans quelques-unes des langues romanes; mais, dans les autres, elle est restée attachée au mot quelle que fût sa place dans la phrase.

Nombreux exemples dans ~~Schuchardt~~, II, 338 sqq.
SCHUCHARDT.

I

VOYELLES TONIQUES

1. Ị du Latin vulgaire = Ī du Latin littéraire.

30. L'ị est la plus résistante de toutes les voyelles. On peut poser comme règle générale qu'il est resté sans changements en roman. Parmi les langues littéraires, il n'y a d'exception qu'en français, devant les nasales, et, en roumain, après les gutturales. Dans les dialectes, on trouve une série de changements en partie spontanés, en partie conditionnels. Aux premiers, appartient le dédoublement de ị en *ii*, *ei*; aux seconds, le passage de ị à *e* devant les palatales, à *ü*, *u* devant les consonnes labiales, et son affaiblissement en ẹ devant des groupes de consonnes. Avec un *u* final primaire ou résultant de la vocalisation d'une consonne, *i* forme la diphtongue *iu* qui se développe ensuite en *ieu*, ou bien consonnantifie son élément labial : *if*, ou bien perd l'*i*, ou bien s'accentue sur le second élément : *iú*.

a) Ị se conserve. (55)

31.

Lat.	QUI	SIC	-ILLIC	-HIC	DIC
Roum.	—	*aşi*	—	*ici*	*zi*
Eng.	*k'i*	*ši*	—	—	—
Ital.	*chi*	*si*	*li*	*qui*	*di*
Franç.	*qui*	*si*	—	*ici*	*dis*
Esp.	*qui*	*sí*	*allí*	*aquí*	*di.*

Lat.	-ITU	-ITA	LITUS	-ITIS	-ITE
Roum.	*-it*	*-ită*	—	*-ţĭ*	*-ţi*
Engad.	*-iu*	*-ida*	—	*-it*	*-i*
Ital.	*-ito*	*-ita*	*lido*	*-ite*	*-ite*
Franç.	*-i*	*-ie*	—	—	—
Esp.	*-ido*	*-ida*	—	*-is*	*-id.*

Lat.	VITE	LITE	NIDU	FIDAT	AMICU
Roum.	—	—	—	—	—
Eng.	*vitt*	—	*añif*	*fida*	*amik'*
Ital.	*vite*	*lite*	*nido*	*fida*	*amico*
Franç.	*vis*	—	*nid*	*fie*	*ami*
Esp.	*vid*	*lid*	*nido*	*fia*	*amigo.*

Lat.	ANTICU	SPICU	AMICA	SPICA	MICA
Roum.	—	*spic*	—	—	*mică*
Eng.	—	*spik'*	*amia*	*spia*	—
Ital.	*antico*	*spigo*	*amica*	*spiga*	*mica*
Franç.	*antif*	*épi*	*amie*	—	*mie*
Esp.	*antigo*	—	*amiga*	*espiga*	*miga.*

Lat.	INTRICAT	FRIGUS	FATIGA	RIPA	*PIPA
Roum.	—	*frig*	—	§ 41	—
Eng.	—	—	*fadia*	*riva*	*pipa*
Ital.	*intriga*	—	*fatiga*	*riva*	*piva*
Franç.	*trie*	—	—	*rive*	(*pipe*)
Esp.	*intriga*	—	*fadiga*	*riba*	*pipa.*

(56) Lat.	STIPAT	RISU	OCCISU	MISI	WISA
Roum.	—	§ 41	*ucis*	—	—
Eng.	—	—	—	—	*guisa*
Ital.	*stiva*	*riso*	*ucciso*	*misi*	*guisa*
Franç.	—	*ris*	*ocis*	*mis*	*guise*
Esp.	*estiva*	*riso*	—	—	*guisa.*

Lat.	RADICE	TRILICE	-IVA	LIXIVA	MIRAT
Roum.	—	—	*-ie*	*leșie*	*miră*
Eng.	*riš*	*tarl'iš*	*-iva*	*alšiva*	*mira*
Ital.	*radice*	*trilice*	*-iva*	*lisciva*	*mira*
Franç.	*raiz*	*treillis*	*-ive*	*lessive*	*mire*
Esp.	*raiz*	*terliz*	*-iva*	*lejia*	*mira.*

Lat.	SUSPIRAT	-IRE	FILU	-ILE	VILE
Roum.	*suspină*	*-i*	*fir*	—	—
Eng.	*suspira*	*-ir*	*fil*	*-il*	*vil*
Ital.	*sospira*	*-ire*	*filo*	*-ile*	*vile*
Franç.	*soupire*	*-ir*	*fil*	*-il*	*vil*
Esp.	*suspira*	*-ir*	*hilo*	*-il*	*vil.*

Lat.	LIMU	LIMA	RIMA	VIMEN	VINU
Roum.	*im*	—	—	—	*vin*
Eng.	—	*l'ima*	*rima*	—	*vin*
Ital.	*limo*	*lima*	*rima*	*vime*	*vino*
Franç.	(*limon*)	*lime*	*rime*	prov. *vim*	§ 33
Esp.	*limo*	*lima*	*rima*	*mimbre*	*vino.*

Lat.	CLINU	LINU	-INU	-INA	TINA
Roum.	*-chin*	*in*	*-in*	*-ină*	—
Eng.	*inclin*	*l'in*	*-in*	*ina*	—
Ital.	*chino*	*lino*	*-ino*	*-ina*	*tina*
Franç.	§ 33	§ 33	§ 33	*-ine*	*tine*
Esp.	—	*lino*	*-ino*	*-ina*	*tina.*

Lat.	FINE	RIDERE	FRIGERE	-IGINE	FILIU
Roum.	—	§ 41	*frige*	—	—
Eng.	*fin*	*rir*	—	—	*fil'*
Ital.	*fine*	*ridere*	*friggere*	*-iggine*	*figlio*
Franç.	§ 33	*rire*	*frire*	§ 33	*fils*
Esp.	*fine*	(*reir*	*freir*)	*-in*	*hijo.*

Lat.	*PILIAT	FILIA	-ILIA	SCRINIU	-INEU	(57)
Roum.	—	—	—	—	—	
Eng.	*pil'a*	*fil'a*	*-il'a*	*scriñ*	*-iñ*	
Ital.	*piglia*	*figlia*	*-iglia*	*scrigno*	*-igno*	
Franç.	*pille*	*fille*	*-ille*	§ 33	§ 33	
Esp.	*pilla*	*hija*	*-ija*	*escriño*	*-iño.*	

Lat.	LINEA	TINEA	VINEA	SIMIA	TIBIA
Roum.	—	—	*vie*	—	—
Eng.	*linǧa*	*tiña*	*viña*	—	—
Ital.	*ligna*	*tigna*	*vigna*	*scimmia*	—
Franç.	*ligne*	*tigne*	*vigne*	§ 33	*tige*
Esp.	*liña*	*tiña*	*viña*	—	—

Lat.	LICIU	-ICIU	FASTIDIU	TITIO	-ICLU
Roum.	*iț*	—	—	*ațiță*	—
Eng.	*l'ič*	*-ič*	—	—	*-il'*
Ital.	*liccio*	*-iccio*	—	*tizzo*	*-icchio*
Franç.	*lice*	*-is*	—	*atise*	*-il*
Esp.	*lizos*	*-izo*	*hastio*	*tizo*	*-ijo.*

Lat.	VILLA	MILLE	FAVILLA	LENTISCU	HICISCU
Roum.	—	—	—	—	—
Eng.	—	*milli*	—	—	—
Ital.	*villa*	*mille*	*favilla*	*lentischio*	*malva-vischio*
Franç.	*ville*	*mil*	—	—	*guimauve*
Esp.	*villa*	*mil*	—	*lentisco*	*malvavisco*

Lat.	TRISTE	HISPIDU	QUINQUE	PRINCEPS	SCRIPTU
Roum.	—	—	*cincĭ*	—	(*scris*)
Eng.	*trist*	—	*čink'*	(*prinz*)	*scrit*
Ital.	*triste*	*ispido*	*cinque*	*prince*	*scritto*
Franç.	(*triste*)	*hisde*	§ 33	§ 33	*écrit*
Esp.	*triste*	—	*cinco*	(*principe*)	*escrito.*

Lat.	VICTU	*FICTU	CRIBRU	LIBRA	PIU
Roum.	*vipt*	—	—	—	—
Eng.	—	—	*crivel*	—	—
Ital.	*vitto*	*fitto*	—	*libbra*	*pio*
Franç.	—	*fit*	*crible*	*livre*	§ 38
Esp.	—	*hito*	*cribo*	*libra*	*pio.*

(58)

Lat.	*RIU	-*IU
Roum.	—	—
Eng.	—	—
Ital.	*rio*	*-io*
Franç.	—	—
Esp.	*rio*	*-io*

Le latin vulgaire *riu*, *-iu* répond au latin classique *rivus*, *-ivus* (§ 403). La quantité et la qualité de *i* dans *anguilla* reste douteuse : l'italien *anguilla* et le français moderne *anguille* peuvent être des mots savants, le frioulan *anzile* parle pour *ī* et le béarnais *añele* pour *ĭ*. On peut supposer l'existence d'un masculin **anguillus* avec le sens d' « orvet » d'après vionn. *ãvé*, morv. *lãvio*, albertv. *lãviu*. *Lentiscus* et *hibiscus* ne sont pas absolument certains, car les formes espagnoles peuvent être savantes, et les formes italiennes, d'après le § 80, peuvent remonter à *ĭ*. Il en est de même pour l'italien *fischia* = *fistulat*. Au

lombard, vénitien *falliva* de *favịlla* se rattache le sarde *faddiza*, tandis que le portugais *faisca* et le frioulan *fallisk'e* remontent à **fallīsca* pour *falliva*; on trouve, à côté, des formes curieuses ayant une autre voyelle, ainsi : port. *fagulha*, piém. *falospa, farosca,* bell. *flüspa,* mant. *falüstra* à côté de piém. *falispa,* ferrar., modén., regg. *falistra* qui remontent à *ị*; enfin le napolitain *faella* a échangé le suffixe rare *ịlla* contre le fréquent *ella*. D'autres formes, en plus grand nombre, sont citées dans l'Arch. Glott., II, 341-343 et dans M. B., 54. Pour l'espagnol *reir, freir,* v. la conjugaison.

b) Changements spontanés.

32. Dans le RHÉTIQUE OCCIDENTAL, *ị* passe à *ei* par l'intermé-
diaire de *ii*. L'étape la plus ancienne est conservée dans le
h.-engadin : *fikl* de *filum,* où *ik* est sorti de *ii* (cf. § 298); on
trouve *ei* à Oberhalbstein : *feil, veiver, durmeir*; *ẹi* à Tiefen-
kasten : *fẹil, vẹiver durmẹir*; enfin *ekr* à Bergün : *fẹkl, vegver,*
durmekr. A Stalla, le changement paraît être conditionnel : *dik'*
= *dico,* mais 2e pers. sing. *deist,* 3e *dei.* A Unterhalbstein, *ei* a
passé à *oi* : *vignoir, nutroir, toina* (cf. § 71). — Aux frontières
Est du domaine rhétique, nous retrouvons *e* à ROVIGNO, *ei* à
DIGNANO, à quoi correspond *ei, ai, e* à VEGLIA, cf. rov. *calsena*
(ital. *calcina*), *zè* (ital. *gire*), *fel*; dign. *tzeima, calseina, vignei,*
marei (ital. *marito*), *veiro,* etc.; vegl. *faila, ulaiv, campanail,*
spaira, marait, naid, vaigna, feil, feina, dormer, mel (*mille*), (59)
redre, lebra, rec : on trouve donc *e* devant des groupes de
consonnes et devant *r.* — On rencontre aussi des phénomènes
phonétiques apparentés aux précédents sur la CÔTE ORIENTALE
DE L'ITALIE, dans la TERRA DI BARI depuis Molfetta jusque dans
l'intérieur des Abruzzes, à l'exception toutefois d'une partie de
la Molise. *Ei* apparaît à Trani : *preime, veita*; à Martina Franca :
veil, deiše; à Canosa di Puglia : *fateig*; à Putignano : *šeyi* (ital.
scire), *demmi* (ital. *dimmi*), *premi, Cepri* (ital. *Cipro*); *ai* à
Molfetta : *cammaino, vailo, šaia, siffraia* (ital. *soffrire*); *oi* à
Bitonto : *v'čoin, šoie, s'froie,* à Andria : *proim, šoi, catoiv,* à
Modugno : *menoie* (ital. *venire*), *fatoi.*

c) Changements conditionnels.

1) Influence d'un phonème suivant.

33. Nasale. Dans le français moderne, *ĩ* devient *ẽ*; l'orthographe conserve en général la graphie étymologique. Dans tous les textes de l'a.-français, *in* assonne avec *ī* oral; mais, au commencement du xvie siècle, la prononciation actuelle paraît déjà avoir été en usage. Palsgrave (1530), il est vrai, n'en dit rien, mais il écrit *poussein* 204 (a.-franç. *pousin*, § 116); Sylvius (1531) fait seulement remarquer que *in* est nasal sans indiquer la nuance de l'*i*; au contraire, Cauchie (1570) s'exprime catégoriquement : « *I* nihil a Latinorum prolatione et usu distat, nisi quod cum *m* aut *n* in syllaba *ei* videatur efferre. » Th. de Bèze écrit *hin*, *fin* pour *hamus*, *fames*, ce qui prouve l'identité des deux sons *ĩ* et *ẽ*; tous les témoignages postérieurs ne font que confirmer ces faits. Donc les exemples cités pour le français au § 31 : *vin*, *enclin*, *lin*, *-in*, *fin*, *-in*, *écrin*, *singe*, *cinq*, *prince*, doivent être prononcés *vẽ*, *ãklẽ*, *lẽ*, *-ẽ*, etc. Des patois conservent *i* malgré la nasalisation, v. g. à Faulquemont, *vĩ^{e}*, *molĩ^{e}*, *metĩ^{e}*. Par contre, *i* se conserve intact dans *ina* parce que la nasalisation d'*i* ne s'est introduite qu'à une époque où *n* intervocalique n'avait plus d'influence nasalisante dans le français du Centre. Toutefois, les patois qui nasalisent dans tous les cas la voyelle suivie d'une nasale, ou qui ont admis *ẽ* avant l'époque de la dénasalisation offrent *ẽne* respect. *ene* pour *ina*, cf. pour l'Ouest : *famaine* : *balaine*, J. le Marchant 28, 17 et
(60) actuellement dans le Bessin : *ẹpẽne, famene*; dans le Maine : *veṅ* (*vigne*), *ešeṅ* (*échine*); à Blaise : *potren* (*poitrine*), *veṅ*. De même dans tout l'Est, à Seraing : *spĕn*, *tĕn*, *farĕn*; lorr. *pẹn*, *cozen*; à (en Suisse: Canton de Berne) Délémont : *famĕne*; à Neuchâtel : *l'ẹma* (*lime*). Bercy (Reims) va même encore plus loin : *erzã* (*raisin*), *molã*, *vã*, *epãne*, etc. A Vionnaz on trouve *aẽ*, excepté après les palatales : *vẹzẽ*, *krẹzẽ*. — On rencontre aussi en Italie le passage de *i* à *ẹ* devant les nasales, en émilien, cf. romagn. *lema*, *prem*, *fen*, *spen*, *matena*, etc., bolon., modén. *prema*, mais à Mirandola on trouve déjà *i*; vers le Nord *ena* s'étend jusqu'à Pavie; on rencontre en

outre dans cette région *ei* provenant de *inum*, plais. *domattein*. On trouve aussi attestés pour l'a.-milanais *fiorentenna*, *vercellenna*, pour Busto Arsizio *quattren*, *visen*, *moren*, *scriturena*, pour Val S. Martino (Bergame), *matena*, *közena*, enfin pour le crémonais *viulēn, bambēn*. — Une troisième zone se rencontre dans la Rhétie de l'Est, et non seulement là où apparaît *e* au lieu de *i* (§ 32), mais devant *m* à Dissentis et dans les communes catholiques de la vallée du Rhin qui en dépendent, et aussi devant *n* à Domleschg, etc., jusqu'à Stalla, cf. roumanche *l'ema*, *emprem*, *entadem* (lat. *imus*); doml. *veṅ* (*vinum*). — Une forme intermédiaire entre *in* et *ẽ* apparaît à S. Fratello : *fiẽ*, *ḍiẽ*, *peḍegriẽ*, etc.

Sur le français *gaîne* de l'a.-français *ga-ine*, lat. *vagina* et autres, v. § 598.

34. Palatale. Quand un *i* est suivi immédiatement d'un autre *i*, d'un *y* ou d'une consonne palatale, il peut devenir *e* par dissimilation. Voici l'explication de ce fait : les voyelles purement palatales, quand elles sont suivies d'un son palatal, ont une tendance à se confondre avec lui; mais, dans l'effort fait pour arriver à une prononciation exacte, il se produit non pas un rapprochement plus intime, mais un éloignement des deux points d'articulation voisins. — Le phénomène se rencontre tout d'abord, mais seulement pour l'*i* en hiatus à Lecce : *dzei* (ital. *zii*) à côté de *dziu*; *šei* à côté de *šiu*, suff. *-ei* plur. de *-iu*. Il n'apparaît que devant *h* et *y* à S. Fratello : *bužieha* (*vensica*), *amiey*. Il faut aussi citer nidwald. *Mareya*, *Kumpaneya*. — On le trouve sur une échelle beaucoup plus vaste à Loco (Tessin) : *Mareja*, *feǵ* (*ficus*), *deǵ* (*dico*), *fadeǵa*, *speǵa*, *veṅ*, *veseṅ*. — Puis sur le sol français au Nord-Est, v. g. dans le wallon (à Seraing) : *vẹṅ* (*vinea*), *fẹy* (*filia*), et *vẹy* (*villa*, § 545), partic. fém. *-ẹy'* (*-ita*) de *iya* (§ 433), *vẹy* (*vita*), *vẹsey* (*vessica*), etc. Il en est de même en lorrain, d'une part à Metz et dans les environs, d'autre part sur le versant oriental des Vosges (61)
dans le bassin supérieur de la Bruche, tandis que dans la région intermédiaire, du côté du Sud, l'*i* a persisté. On retrouve le phénomène en question dans le Morvan [1] : *feille*, *veigne*; à Vaudemont (Bresse) [2] : *meye* (*mica*), *feille*. De même, aux Fourgs, *cendreuille*, *étreuille* (*öye*) doivent être interprétés de la même

(1). Contrée du Dép. de la (Nièvre), le long de l'Yonne.
(2) Ancienne prov. de France; plus aujourd'hui partie du Dép. de l'Ain.

manière. Enfin, il existe aussi dans l'Ouest : *fail* à Saint-Maixent et à Saintes.

35. LABIALE. Le passage de *ị* tonique à *u* (respect. *ü*, § 47) sous l'influence d'une labiale n'est pas un phénomène bien fréquent. Au contraire, il est souvent attesté pour *i* atone (§ 363), d'où, pour un grand nombre d'exemples qui seraient à citer ici, il y a lieu de se demander si, dans le premier cas, l'*u* n'est pas dû à l'influence d'un *u* en syllabe atone, ainsi v. g. pour l'engadin et tyrolien *prüm, prum* qui peut avoir été influencé par *primarius*. Le passage de *iv* à *üv* est sûr à FRIBOURG : *rüva*, *tardüva* et ensuite *tardü*, *dzădzüva* (qui se rencontre aussi dans le canton de Vaud), *crüblya*, puis avec *u* : *arruve*. — A VAL SOANA : *sümya, lüpya* (de *lippus*). — Au contraire, l'italien *zufola,* vén. *subia*, gallur. *asubia*., a.-franç. *suble,* norm. *šyüf*, morv. *šül,* wall. *büfle,* frib. *süblya,* remontent au latin *sūbolat* à côté de *sibilat*. — *Lessü* = **lixivum* s'étend sur un très grand espace : on le trouve dans le Morvan, dans le Doubs, en Champagne, dans le Jura, aux Fourgs, dans le canton de Vaud. Il reste encore à rechercher si *luvre* Dial. an. rat. I, I, vit dans les patois modernes.

36. *R*. Jusqu'à présent, ce n'est que dans la GIUDICARIA que *e* devant *r* au lieu de *i* a été constaté dans les infinitifs comme *durmér*, *fiurér*, et dans *buter*, ital. *butirro*. — Il n'est pas sûr que les formes de Neuviller (Lorraine) : *rer* (*ridere*), *der*, *ekrer* soient à citer ici. C'est le contraire pour le MOLDAVE *prier*, *grier*, *mier* de *aprilis*, *grīlus*, *miror*, roum. *greer brier*.

37. DEVANT LES VÉLAIRES, *i* persiste ; cependant il se développe parfois une voyelle de liaison qui, de temps en temps, attire l'accent. Ainsi, en PROVENÇAL, *il* passe à *iel*, *ial*. Des exemples de ce fait ne sont pas rares dans les textes à partir du XIV[e] siècle, v. g. dans Sainte Agnès et dans le poème de la Guerre des Albigeois, où, (v. 592) *aquiel an cargat* = *aqui l'an cargat* est particulièrement intéressant ; de même dans la Guerre de Navarre : *siel* = *sil* 743, *auziel messatge* 1374, *niel* 2366, dans Daurel et Beton, etc. Actuellement, nous trouvons en Béarn *piele* (*pile*), infin. *pialá*. De même, dans le Limousin : *vialo*, *fial*, dans le Périgord, en Auvergne, à Montpellier *-iel* : *viela*, *abriel*, *miel*,

et aussi *vialla*, rouerg. : *fial*, *nobiol*; à Colognac, on trouve *vięlo* (62)
mais *vialá*.

38. *Iu* se comporte de la même manière, soit que *u* provienne de *ł* comme dans la France du Nord, soit qu'il provienne de *v* comme en provençal, soit enfin qu'il soit dû à une désinence latine en *u* comme c'est le cas en rhétique. Dans le PROVENÇAL, *iu* passe d'abord à *ieu* qu'on rencontre dans des chartes de Montpellier à partir du XIIIe siècle : *lieura*, *vieus*, *estieu*, *caitieu*; c'est aussi ce qu'on trouve à BESSIÈRES (Haute-Garonne) : *lieuras*, et à Marseille : *fieu* (*filos*), *sutieu*. De *ieu* peut sortir *eü*, *öü*, v. g. à Nontron : *röü* (*rivus*), *vöü* (*vilis*), *abröü* (*aprilis*), *löüra* (*libra*), *vöüre* (*vivere*), mais devant l'accent *sīlá*. Si, par contre, on trouve aussi *vi*, *ri*, *abri*, on a probablement affaire à d'anciens accusatifs singuliers : *riu* est devenu *ri*, tandis que *rius* a passé à *rieus*. *Ieu* peut encore aboutir à *iau*, *io*, h.-limous. *viore*. *Iu* persiste rarement en provençal : béarn. *arriu̯*, *biu̯*, *hiu̯* avec un *u* fortement réduit; il y a eu déplacement d'accent dans le rouergat *riú*, *biú*, *lesiú*, *astiú*, on trouve le même fait en Périgord et dans le Bas-Limousin. Pour le français du Centre, *ieu* provenant de *iu* est aussi attesté par *essieu* = *axilis* (cf. *essil*, Gir. de Ross., bourg. *esí*, berrich. *esit*, *esillé*, Seraing Mons *asi*, etc.). Pour la même raison, *pius* passe à *pieus* et se confond par conséquent avec *-eus* de *-osus*. Le même phénomène apparaît à l'Ouest, en Bretagne : *fiels* Aire, T. 17, 22, 26, à l'Est, aux Fourgs : *fieu*, d'où *eu* (*ö*?) à Besançon, *eau* (*o*?) en Morvan. Telle est aussi l'origine de formes telles que *vie* (*vil*) M. S. Michel 2614, *viel* Aiol 979, *avielli* Chev. II esp. 4120, etc. qui ne présentent pas une réfraction vocalique de *i* en *ie* devant *l*, mais ont pris l'*e* de *ieu*. La flexion *vieus* (Nomin.), *vil* (Acc.) a été ramenée à *vieus*, *viel*. — En Picardie, on rencontre *ieu* et *iu* l'un à côté de l'autre, selon les régions. Dans les chartes du Vermandois de la première moitié du XIIIe siècle, *ieu* est rare; le Renclus de Moiliens fait rimer ensemble *iu* (de *ils*, *ivs*), *ius* de *ęus* (*caelos*) et *ǫus* (*jocus*) : Car. 62 *fius* : *gius* (*jocos*), *sius* (*sequis*) 242 *chius*, *pius* : *ententius* : *Dius*, *mius*, de plus 210 : *mieus*, *tieus* (*talis*) : *Dieus*; mais non pas *ius* avec *els*. Il semble donc qu'il peut réduire à *i* le son *ie* remontant à *ę*, *ǫ*, mais non *ie* reposant sur *e*. A l'heure actuelle, un traitement uniforme n'a pas encore

été réalisé sur toute l'étendue du domaine : on rencontre *yeu* dans certaines localités et *yü* dans les autres.

(63) Dans le RHÉTIQUE OCCIDENTAL, on trouve *iu* de *ītus*, d'où dans le roumanche et l'engadin *ieu, eu : udieu, marieu, ö* à Muntogna : *durmö; iau*, et, de là, *ia* à Oberhalbstein : *ardia, nia* (*nidus*). Sur *if* provenant de *iu* v. § 555. — Il reste encore à citer *avrieu* de *aprilis* à S. FRATELLO.

39. Enfin, devant PLUSIEURS CONSONNES, un *i* peut s'abréger et passer à *e* respect. *ẹ*. Ainsi en est-il en ROMAGNOL : *mell* (*mille*), *spell* (ital. *spillo*), *vella*, *skrett*, *vest* (ital. *visto*), suff. *-esta*, *stezza* (ital. *stizza*). — De même dans la RHÉTIE OCCIDENTALE : en roumanche et à Niederhalbstein, Bergün : *meli*, *fel'*; enfin, dans le FRANÇAIS DU SUD-EST : à Vionnaz *krẹbdẹ* (*crible*), *mẹtsẹ*, *fẹdẹ* (*fille*), *vẹla* (*ville*), *dzẹnẹdẹ* (*gallina*) et même *drẹ* (franç. *dire*), dans le canton de Vaud *vẹla*, *mẹtsẹ*, *dẹre* ou *dre*, *fẹl'ẹ*, *vẹnyẹ*, etc., à Jujurieux *vela*, *baeda*, *sosesa* (franç. *saucisse*), *dre*, *saleva*.

2) Influence d'un phonème précédent.

40. NASALE. Dans les dialectes FRANÇAIS, *mi*, *ni* deviennent à la finale *mĩ*, *nĩ*; à la Hague le fait se produit à la finale *amĩ*, *finĩ*, *venĩ*, et à l'intérieur du mot : *kemĩz'*; de même dans l'Est : Faulquemont *ẹmĩe* (*ami*), *frœmĩ*^{e}, *vẹnĩ*^{e}, *drœmĩ*^{e} (infin. et partic.); Champlitte *revenĩ*; bourg. *ẹmĩ*, *šemĩze*, *revenĩ*, *drœmĩ*; bagnard *drumĩ*, *furnĩ*, *nĩ*, *vẹnĩ*.

Petit pays du Cotentin : Cherbourg, chef-lieu. (ville du dép. de la Moselle. (ville du dép. de la H.-Saône (Franche-Comté).

On peut voir par les exemples suivants que d'autres régions, connaissant également les voyelles nasales, montrent le même phénomène : PORTUGAIS *mim*, *ninho* (*nh* conformément au § 441).

41. GUTTURALE ET PALATALE. En ROUMAIN *i* passe à *î* après *r* : *rîu*, *rîd*, *rîm*, *rîmă*, *rîpă*, *strîc* (mais v. g. *frig*) et après *ț* dans *atîț*; en MOLDAVE et en A.-VALAQUE aussi après *ș* et *j* : *rășînă*, *slujîm*; en moldave après *s* : *sîlă*; en MACÉDONIEN après *dz* : *dzîsiră* (*dixerunt*) *tsîtsile* = valaq. *țiță*. — Cf. encore Vionnaz *vẹzẽ*, p. 62.

42. LABIALE. A VILLA S. MARIA (Abruzzes), il se développe un *u* entre une consonne labiale et un *i* : *fuiye* (*filia*), *famuiye*, *puiye*. — A Caltanisetta, *ui* de *i* paraît être amené par un *u*

précédent : *fudduitu, vuluiri, curruiva*; on trouve cependant aussi *ugna duicu, facuissiru.* — A Faulquemont *ei* provenant de *i* (§ 34) passe à *œ : fœ, fœy* (*filius, a*), *mœ* (*mica*).

43. Modifications produites dans les oxytons. *I* final accentué devient ouvert à la Hague : *ẹpị, brebị, jadị, vịe, partịe,* -*ị* = *iacum*; mais *vi* (*vivus*) est influencé par le féminin, *ị* = (64)
ítum et *íre.* A Saales (Lorraine), on trouve *e : fe* (*filius*), infin. -*e* (mais *rir*), *fermé* (*formica*). — Bergame : *de* (*dies*), *se* (*sic*), *ke* (ital. *qui*), *le*; romagn. *dé, acsé, qué, alé.* — A Intragna, Losone, Lavertizzo, toute voyelle finale est nasalisée : *sintiñ*, de même *tal'añ* (*tagliare*), *videiñ* (*vedere*), *fyoñ* (*fiore*), *piñöñ, küñ.*

d) Particularités.

44. A la place d'un *ị* latin apparaît, tantôt sur tout le domaine roman, tantôt sur un espace restreint, *ẹ* ou *ẹ* dans quelques cas particuliers qui sont à étudier séparément. A côté de l'espagnol, port. *frio*, provenant d'un ancien *frido* de *frīgidus*, on trouve l'italien *freddo*, rhét. *freǵ*, prov. *freid*, franç. *froid* qui exigent *frĭgidus.* La divergence paraît être amenée par *rĭgidus* qui est très voisin de sens et de forme.

D'Ovidio, *Grundriss* 508.[1]

A côté du provençal *yeuse* = *ịlice* qui a pénétré dans le français du Nord, apparaît l'italien *elce* qui peut avoir été amené par *felce, selce.*

D'Ovidio, *Grundriss* 507.

L'italien *carẹna*, franç. *carène*, esp. *carena*, port. *querena*, *crena* ne doivent pas être rattachés directement au latin *carina*; il est également difficile de ramener toutes les formes à un type fondamental unique. Vraisemblablement ce mot, comme d'autres expressions relatives à la marine (§ 23), est sorti d'une ville maritime. On pourrait alors se demander si *i* suivi de *n* passe à *e* sur quelque point de l'Adriatique ou de la Méditerranée qu'on pourrait assigner comme origine du terme en question. On ne peut pas songer à Gênes puisque le mot y apparaît sous la forme *caina.* — L'italien *fégato*, prov., rhét. *fetge*, franç. *foie*, piém. *fedik'* exigent **fẹcatus*, tandis que l'espagnol *higado*, port. *figado* supposent **fịcatu*, et que le vénitien *figà*, roum.

ficát remontent à *fīcátu*. Le changement de *ị* en *ẹ* est subordonné au déplacement de l'accent. — L'italien *lẹnzo*, esp. *lienza* corde, *lienzo* toile, *līnteum* sont influencés par *lẹntus* flexible, **lẹnteus*. — Si l'italien *segolo* se rattache à *sica*, il a modifié sa voyelle d'après *sĭcĭlis*, roum. *secere*. — L'italien *vẹtrice* = *vītice* s'appuie sur *vetro*. — En regard de l'italien *ghiro*, berrich. *lire* = *glīre*, on a le français *loir*, bergam. *gler*, tess. *gẹra*, alban. *ger* qui supposent *glĭre* (cf. *strĭgis* et *strīgis*).

(65) Le portugais *escreve* = *scrībit* provient de *escrevir*. — Le portugais *pega* = *pīca* a peut-être été mis en rapport avec *pegar* poisser, *pez* poix. — Le portugais *lesma* de *limax* est difficile à expliquer. Un diminutif **lisminha* devrait passer à *lesminha* (v. § 558); c'est peut-être là l'origine de l'*e*. L'italien *mẹzzo* de *mītis* et l'espagnol *esteva*, ital. *stegola* de *stīva* attendent encore une explication satisfaisante.

Mussafia, *Beitrag* III, 1, dérive *stegola* de *basticula*.

Enfin il reste encore à expliquer *ie* du français moderne provenant de l'a.-français *i* dans *cierge*, *vierge*, le suffixe *-ième*; même difficulté pour le normand *abieme* = *abîme*, et pour *desierre* (*desīderat*) dans J. le Marchant qui, du reste, connaît aussi *vierge*.

2. Ụ du Latin vulgaire = Ū du Latin littéraire.

45. Le sort de l'*ụ* offre beaucoup d'analogie avec celui de l'*ị*. On trouve aussi *ụ* conservé dans la plus grande partie du domaine roman. Là où *i* se diphtongue en *ei*, on trouve aussi *ou* provenant de *u*; le traitement de *u* devant les nasales est aussi parallèle à celui de *i*. Dans toute la France, en Piémont, à Gênes, en Lombardie et dans la Rhétie occidentale, *ụ* passe à *ü*, qui continue de se développer en *i* ou *œ*. *U* atone se confond en général avec *ú*; ce n'est que dans le domaine de l'*ü* que *ịụ* passe partiellement à *iu*, *iü* qui, ensuite, présente le même développement que *iu* provenant de *ị* + *u* (§ 38).

46. a) Ụ se conserve.

Lat.	TU	-UTU	-UTA	MUTU	BRUTU
Roum.	*tu*	*-ut*	*-ută*	*mut*	—

Frioul.	tu	-ut	-uda	mut	brutt
Ital.	tu	-uto	-uta	muto	brutto
Esp.	tu	-udo	-uda	mudo	bruto.

Lat.	ALUTA	RUTA	MUTAT	CRUDU	NUDU
Roum.	—	rută	mută	crud	—
Frioul.	—	—	mude	crud	nud
Ital.	alluda	ruta	muda	crudo	nudo
Esp.	luda	ruda	muda	cruo	nudo.

Lat.	SUDAT	BRUCU	SUCU	FESTUCA	LACTUCA	(6)
Roum.	asud	—	usuc	festucă	lăptucă	
Frioul.	—	—	—	—	—	
Ital.	suda	bruco	sugo	fistuga	lattuga	
Esp.	suda	brugo	sugo	—	lechuga.	

Lat.	TORTUCA	RUGA	SUGAT	CUPA	FUSU
Roum.	—	—	sugă	(cupă)	fus
Frioul.	—	—	suye	cube	fus
Ital.	tartaruga	ruga	suga	—	fuso
Esp.	tortuga	arruga	suga	cuba	huso.

Lat.	USU	ACCUSAT	LUCE	NUBE	UVA
Roum.	—	—	—	—	—
Frioul.	us	akuse	lus	—	ue
Ital.	uso	accusa	luce	—	uva
Esp.	uso	acusa	luz	nube	uva.

Lat.	MURU	DURU	PURU	MATURU	JURAT
Roum.	—	—	—	—	jura
Frioul.	mur	dur	pur	madur	dzure
Ital.	muro	duro	puro	maturo	giura
Esp.	muro	duro	puro	maduro	jura.

Lat.	MURE	CULU	MULU	MULA	PALUDE
Roum.	—	cur	—	—	padure
Frioul.	—	kul	mul	mule	palud
Ital.	—	culo	mulo	mula	padule
Esp.	mur	culo	mulo	mula	paul.

Lat.	-ULE	UNU	UNA	LUNA	LACUNA
Roum.	—	*un*	—	*lună*	—
Frioul.	*-ul*	*un*	*une*	*lune*	—
Ital.	*-ule*	*uno*	*una*	*luna*	*laguna*
Esp.	—	*un*	*una*	*luna*	*laguna.*

Lat.	FUNE	FUMU	PLUMA	FLUMEN	LUMEN
Roum.	*funie*	*fum*	—	—	*lume*
Frioul.	—	*fum*	*plume*	*flum*	*lum*
Ital.	*fune*	*fumo*	*piuma*	*fiume*	*lume*
Esp.	—	*humo*	—	—	*lumbre.*

(67)	Lat.	-UMEN	PUTIDU	JUDICE	DUCERE	SUCIDU
	Roum.	*-ume*	—	*jude*	*duce*	—
	Frioul.	*-um*	—	*dẓudis*	*adusi*	—
	Ital.	*-ume*	—	*giudice*	*ducere*	*sudicio*
	Esp.	*-umbre*	*pudio*	(*juez*)	(*ducir*)	*sucio*

Lat.	LUCIDU	PULICE	JUNIU	JULIU	LUCIU
Roum.	—	*purece*	(*junie*)	(*julie*)	—
Frioul.	—	*pults*	*dẓuñ*	*lui*	*luts*
Ital.	*lucido*	*pulce*	*giugno*	*luglio*	*luccio*
Esp.	*lucio*	*pulga*	(*junio*)	(*julia*)	(*lucio*).

Lat.	SUBULA	ACUCULA	JUSTU	BUSTU	GUSTU
Roum.	—	—	—	—	—
Frioul.	*suble*	*guk'e*	—	*bust*	*gust*
Ital.	*subbia*	*guglia*	*giusto*	*busto*	*gusto*
Esp.	—	*aguja*	*justo*	*busto*	*gusto.*

Lat.	RUSCU	FRUCTU	NULLU	SURSUM	JUXTA
Roum.	—	—	—	—	—
Frioul.	*brusc*	*frutt*	—	*su*	—
Ital.	*brusco*	*frutto*	*nullo*	*suso*	*giusta*
Esp.	*brusco*	*frucho*	*nullo*	*suso*	*justa*

Lat.	FUSTE	MUSCLU	BUTYRU	MURCIDU
Roum.	*fust*	*mușchiu*	—	—
Frioul.	—	*muskli*	—	—
Ital.	*fuste*	*muschio*	*burro*	*murcido*
Esp.	—	—	—	*murcio.*

On ne peut décider si le roumain *cupă* doit être placé ici ou au § 118. D'autres exemples à citer sont encore : ital. *inchiudere*, *tartufo* (cf. § 19, p. 43), esp. *atusa* du latin *obtusus* lequel a la signification de *tonsus*, attendu que *tundere* et *tondere* se sont confondus (§ 184). A l'italien *murcido*, cf. piém. *mürs*.

b) Changements spontanés.

47. *U* passe à *ü* dans trois régions complètement indépendantes l'une de l'autre. En premier lieu en PORTUGAL, d'après la Rev. Lus. I, 32; toutefois, on n'a pas jusqu'à présent de renseignements exacts sur l'étendue du phénomène. En second lieu en FRANCE, à l'exception de la région wallonne et du Haut- (68)
Valais (Val d'Hérens et Val d'Anniviers); dans la HAUTE-ITALIE jusqu'au lac de Garde; à Malcesina sur la rive gauche du lac, à Mantoue et à Mirandola (les autres dialectes émiliens conservent l'*u*); dans la RHÉTIE OCCIDENTALE et CENTRALE. Enfin, en troisième lieu, sur la CÔTE SUD DE L'ITALIE. Des trois langues littéraires du domaine de l'*ü*, l'une, l'engadin, se sert de toute antiquité du signe *ü* de l'alphabet allemand pour la transcription du son qui manque à l'alphabet latin; les deux autres, au contraire, le français et le provençal, ont conservé l'*u* étymologique, et alors, pour représenter le son *u*, elles se servent de *o* ou de *ou*, ou bien elles ne le distinguent pas de l'*ü*. On manque de toute base extrinsèque sûre pour déterminer la date du passage de *u* à *ü*.

48. Histoire de l'*u* en FRANÇAIS. Les exemples cités au § 46 se présentent sous la forme suivante :

A.-prov.	*tü*	*üt*	*üda*	*müt*	*brüt*
A.-franç.	*tü*	*üt*	*üde*	*müt*	*brüt.*
A.-prov.	*rüda*	*müda*	*crüt*	*nüt*	*süza*
A.-franc.	*rüde*	*müde*	*crüt*	*nüt*	*süde.*
A.-prov.	*süc*	*festük*	*lačüge*	*tartüga*	*rüga*
A.-franç.	*essuie*	*festu*	*laitue*	*tortüe*	*rüe.*
A.-prov.	*küba*	*füs*	*üs*	*aküsa*	*müda*
A.-franç.	*cüve*	*füs*	*üs*	*acüse*	*müe.*

A.-prov.	*üva*	*mür*	*dür*	*pür*	*madür*
A.-franç.	**üe*	*mür*	*dür*	*pür*	*meür.*
A.-prov.	*ǧüra*	*kül*	*mül*	*ün*	*üna*
A.-franç.	*ǧüre*	*kül*	*mül*	*ün*	*üne.*
A.-prov.	*üna*	*fün*	*füm*	*plüma*	*flüm*
A.-franç.	*lüne*	*fün*	*füm*	*plüme*	*flün.*
		A.-prov. -*üm*		*buire*	
		A.-franç. -*ün*		*bure.*	

L'hypothèse que *u* ait été prononcé *ü* déjà à une haute
(69) époque s'appuie sur les observations suivantes. En a.-français, *ụ* et *ų*, *ǫ* sont partout (à part une seule exception qui va être immédiatement mentionnée) séparés l'un de l'autre, même devant les nasales; *ụ* n'assonne qu'avec lui-même. Or *ų*, *ǫ* entravé a la valeur de *u*, et même, si l'on veut préciser davantage en tenant compte de la prononciation actuelle, celle de *ụ*. Par conséquent, *ụ* latin devait avoir une autre nuance vocalique, et comme il ne peut pas avoir eu celle de *ų*, il ne reste que le son ayant la valeur moderne de *ü*. Il avait en tout cas cette qualité lorsque la nasalisation fut arrivée à son terme. De même que *ị*, *ụ* présente à une nasale suivante une forte résistance, un *ũ* fermé est impossible avec la formation française des nasales, on aurait dû avoir *õ* de même qu'on a eu *ẽ* de *ĩ* (§ 33). Nous voyons en effet que là où *in* passe à *en*, *un* passe à *on* (§ 57). Mais, comme *un* a en français la valeur de *œ̃*, il s'ensuit qu'au xv[e] siècle il était prononcé *ün*. La démonstration peut être poussée plus loin.

Si le changement de *u* en *ü* avait eu lieu dans la période pour laquelle nous possédons des monuments écrits, il se serait certainement manifesté dans l'écriture comme c'est le cas pour le changement de *ei* en *oi*, de *ue* en *eu*, etc. Donc, dès une époque pré-littéraire, *u* était prononcé en Gaule *ü*; on lisait de même *u* latin ailleurs qu'à la syllabe finale atone devant *m*. Alors, comme le signe *u* était devenu impossible pour représenter l'*u* français, et que l'*u* français répondait étymologiquement tantôt à un *o* tantôt à un *u*, on choisit l'*o* qui avait, lui aussi, deux valeurs (*ọ* et *ǫ*), comme *e* (cf. § 72). De très bonne heure *ou* sorti de *ǫ* se confondit avec *u* (§ 121), et, par là, on eut la facilité

de distinguer également dans l'écriture *ọ*, *ụ* de *ü* comme de *ǫ* en se servant de la graphie *ou*. Et alors, ce fait que le latin *u* était aussi lu *ü* explique pourquoi déjà d'anciens mots savants comme *humble*, lat. *hŭmilis* rendent l'*ŭ* par un *ü*, et, en outre, pourquoi les grammairiens provençaux ne font aucune remarque sur la valeur de ce son. Comme ils donnaient à l'*u* latin et à leur *u* la valeur de *ü*, ils n'avaient aucune raison de s'expliquer sur sa prononciation.

Si la haute antiquité de *u* est ainsi attestée, il ne s'ensuit cependant en aucune manière que l'origine de ce son ait été contemporaine dans toute l'étendue de la France. Au contraire, il a y des faits importants qui tendent à faire admettre que ce changement phonétique s'est étendu peu à peu en rayonnant autour de certains centres. Au Moyen-Age, dans les manuscrits (70)
ANGLO-NORMANDS, *u* et *ọ*, *ou* ne sont pas, il s'en faut de beaucoup, distingués avec autant d'exactitude que dans le reste de la France; ils présentent généralement l'orthographe avec *u* dans des mots tels que *amur, dulurus, furme, empereur, raisun,* etc. Et, ce qui prouve que le son de *ọ* était très voisin de celui de *u*, c'est que *ọ* et *ụ* sont associés à la rime, cf. déjà S. Brendan *luurs* : *mürs* 1679, *dürs : surs* 1383, *mürs : flurs* 1699. Mais les textes de cette région se divisent en deux classes : les uns, appartenant plutôt au Sud, ne font rimer l'*u* répondant à *ü* qu'avec lui-même et ne le remplacent par aucun autre son ; les autres, appartenant plutôt au Nord, ne séparent, ni dans l'écriture, ni à la rime, *ü* de *o*, *ou*. On remarque la même différence pour les mots français des textes du moyen-anglais. Il serait important de connaître quelle était, dans ces textes, la valeur phonique de *u*. On ne pourra résoudre ce problème que lorsque l'histoire du vocalisme des dialectes anglais en question sera faite. Provisoirement cependant, on peut regarder comme la plus près de la vérité cette hypothèse qu'un son qui se développe tantôt en *ụ*, tantôt en *eu*, *iu, iú* n'était pas un *ü*, mais un *u* fermé. Cette scission selon les contrées tend aussi à faire admettre qu'on n'a pas eu au delà du détroit le fait du passage de *ü* à *u* qui se serait ensuite développé de diverses manières, mais que plutôt *u* y aurait été apporté. La valeur phonique de *u* serait ainsi suffisamment attestée pour le normand du XIe siècle. Il est vrai que dans le patois normand

actuel, on trouve partout *ü*; ce son s'y serait introduit, en venant de l'Est, à une époque qu'il n'est plus possible de déterminer à cause de l'absence de monuments. Cet *ü* normand est plus palatal et tient plus de l'*i* que l'*ü* du français du Centre : devant ce dernier, les gutturales sont traitées comme devant *o*; devant le premier, elles le sont comme devant *i*. Au français *cul*, *cuivre*, *cure*, etc. répond le normand *k'ül*, *k'üivre*, *k'üre*, etc., (cf. § 410.) Cette différence d'articulation tend bien à prouver que l'*ü* n'est pas partout sorti de *u* à la même époque et de la même manière, mais qu'il s'est propagé d'un groupe linguistique à l'autre. Dans l'*ü* français, les deux éléments, vélaire et palatal, se sont très intimement fondus, tandis que dans l'*ü* normand l'élément palatal, qui est le plus récent, prédomine sur l'élément vélaire qui est le plus ancien. Ce fait prouve bien que
(71) là *ü* est originaire, tandis qu'ici il est importé et n'a pas été rendu bien exactement.

Sur l'*ü* dans l'anglo-norm., cf. BEHRENS, Franz. Stud. V, 117-123; SUCHIER, Litteraturbl., 1888, col. 176. Exemples de *ü* : *o* dans STÜRZINGER, *Orth. Gall.* 46, et dans SUCHIER, *S. Auban* 5.

49. Entre l'*ü* PROVENÇAL et l'*ü* du FRANÇAIS DU NORD, il paraît aussi exister une certaine différence. Le latin *pūlice* donne ici *puce*, là *piütz*. Il ne peut être question d'un passage direct de *u* à *i* (il est même douteux que ce fait se produise dans le développement linguistique général); le degré qui précède *i* est plutôt *ü* lequel devant *ł* respect. *u* passe à *i* (v. d'autres exemples, § 60). Au contraire, dans le français du Nord, *ūł* passe à *ü*. Ce résultat différent peut s'expliquer de plusieurs manières. Ce qu'il y a de plus simple, c'est de supposer qu'à l'époque où *ul* passa à *uł*, l'*u* avait encore la valeur de *u* dans le Nord, et celle de *ü* dans le Sud. On peut alors en conclure que dans le Sud *ł* est plus ancienne que dans le Nord, ou bien que *ł* est de même date dans les deux régions et que *ü* est plus ancien dans le Sud. Enfin il y a une troisième hypothèse : l'*ü* du français du Nord est plus vélaire que l'*ü* du français du Sud et il a absorbé l'*ł*. On ne peut donc tirer des faits en question aucun moyen de dater le passage de *u* à *ü*. — Pour déterminer l'ancienneté de l'*ü* provençal, il y a encore à tenir compte de ce fait important que le catalan ne connaît pas *ü* mais

conserve *u*. Il pourrait venir à l'esprit que cet *u* fût sorti de *ü*, mais on ne peut s'y arrêter si l'on songe que *ü* n'aurait pu manquer de laisser quelques traces; *pulice* a donné *pusa* qui ne peut être qu'un développement catalan de *pulsa* (v. § 476), de sorte qu'on ne peut rien en tirer. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est donc que le provençal, à l'époque de la séparation du catalan, ne possédait pas encore *ü*.

50. La question du traitement de l'*u* entravé en France est encore particulièrement difficile. A côté des réguliers *juge*, *juin*, *merlus*, *fruit*, *fût*, *sus*, *nul*, *jusque* et des mots *bûche*, *ruche* qui ne sont pas d'origine latine, on trouve *jonc*, *goût*, *onze*, *jọste*, *jọsque*, *moule*. Il n'y a pas à tenir compte de mots savants tels que *juste*, *rustre*; en outre, il faut faire abstraction de *fruit*, puisque l'*ü* peut être dû dans ce cas à l'*i* (cf. § 51 et a.-franç. *luite* = *lụcta*, § 128). Il reste par conséquent : *sus* qui a déjà en latin un *u* libre, *susum*, non *sursum*; *nul* qui peut, ou bien avoir tiré son *ü* de *ne-un* ou *ne-ul*, ou bien avoir déjà simplifié *ll* en *l* avant que *u* fût devenu *ü* (§ 545); *jusque* qui, en tout cas, ne prouve rien (§ 51); et *fût* sur lequel il n'y a pas à revenir. Mais, en regard, on trouve six exemples avec *ọ*, dont deux présentent exactement la même combinaison phonique que *fût*. D'où il paraît résulter que la plus ancienne couche de mots latins a changé *ụ* entravé non en *ü*, mais en *ụ*, tandis que ceux qui ont été empruntés plus récemment, de même que les mots germaniques et celtiques, présentent *ü*.

51. Pour la détermination de la nature de l'*ü* français, il reste encore à parler d'un point important. A la forme gréco-latine *sciurus*, lat. vulg. *iskụirus*, répond *écureuil*; de **agụiru* (§ 128) est sorti *eür*; de *de-usque* est venu, ou bien par l'intermédiaire de *diusque* : *dusque*, ou bien par l'intermédiaire de *dyusque* (cf. *dyurnum*) *josque*. *Iụ* et *ụi* primitifs, à l'intérieur du mot, passent donc à *ü*, ce qui a lieu encore plus facilement pour *ụi* de *frụctus*. La question est seulement de savoir pourquoi ici comme dans *truite*, a.-franç. *luite* ayant *üi* de *ọi* respect. *ụi*, l'*i* persiste. La raison en est que *t* étant palatal et tenant de *i* conserve l'*i*, tandis qu'au contraire *r* palatale, à supposer qu'elle se fût rencontrée en français, est devenue identique à *r*

dentale, et, par conséquent, ne pouvait faire obstacle à une réduction complète de *üi* à *ü*. Cf. encore § 261 sur *durare*.

52. Dans la Haute-Italie, les faits sont beaucoup plus simples, autant du moins qu'on peut en juger quant à présent. *U* entravé y passe aussi à *ü*, cf. milan. *güst*, *vündes*, *süč* (*exsuctus*). Cependant *u* paraît aussi persister quelquefois ici devant *n* entravée : piém. *undes*, *ǧunk*. Il est curieux de remarquer que dans cette région, à l'italien *schiuma* (cf. § 18, p. 41) répond *sküma*, tandis qu'à l'italien *chiuso* répond *čüs*. Il en résulte qu'à l'époque où *l* passa à *y*, *ü* existait déjà : *klü* a passé à *čü* par l'intermédiaire de *kyü*, mais ce fait ne s'était pas encore produit lors de l'importation du germanique *sku : skuma*, *skyuma*, *sküma*. On s'étonne de rencontrer le piémontais, lomb., gén. *kürt*, algh. *kult* à côté de l'italien *corto*, franç. *court*. — Le rhétique suit le lombard et se sépare avec lui du français pour le traitement de *u* entravé qui devient aussi *ü : strüč*, *früč*, *füst*, *güst*, *büst*, *ündiš*, *müškal*, roumanche *risti* (*rusticus*), etc., en regard de quoi *frusta* est bien un emprunt
(73) italien; on y trouve aussi, au moins dans le Tyrol, *kürt*. Les gutturales sont traitées devant *ü* comme devant *a* et *œ* (§ 413), cependant, on ne peut rien en conclure puisque la palatalisation est récente. Par contre, il est curieux de remarquer que dans les mots empruntés postérieurement à l'allemand, et à moitié assimilés, le changement est accompli : *wassersič* (*wassersucht*), *malzič* (*unzucht*) avec *i* provenant d'un plus ancien *ü*. Comme le rhétique possède un son répondant à l'*u* suisse-allemand, il s'ensuit que le passage de *u* à *ü* ne peut pas être très ancien.

53. Si maintenant nous recherchons le sort ultérieur de cet *ü*, particulièrement en ce qui concerne ses changements spontanés, nous constatons qu'il peut se développer dans trois directions. Le cas le plus rare est le retour a *u̯*. Il est certain pour Loco et Losone (Tessin) qui sont en plein domaine de l'*ü*. A Loco, on trouve parallèlement *e* au lieu de *œ* (§ 214). Ce dialecte éprouve donc une certaine répugnance pour les voyelles mixtes ou plutôt pour les articulations palatales. Nous avons déjà constaté que sur ce point *i̯* devant les palatales y passe à *e* (§ 34); *k* y persiste aussi dans une mesure beaucoup plus grande que dans les contrées environnantes (§ 413). Par conséquent, les voyelles

palatales *œ*, *ü* ne sont pas restées, mais se sont simplifiées de différentes manières : l'*ü* en perdant totalement son élément palatal, l'*œ* en se dégageant de l'élément labial. On trouve aussi ces mêmes phénomènes, c'est-à-dire *u* et *e* à Mesocco. On rencontre aussi dans d'autres contrées du domaine RHÉTIQUE *u* complètement fermé au lieu de *ü* : dans la vallée du Noce, à Roveredo, Vigo, Val Fassa et Greden, puis en pays lombard, à Bormio et à Val Imagna, abstraction faite des régions qui s'étendent à l'Est d'Ampezzo où domine partout *u*. Sur ce point, où se rencontrent l'*ü* du rhétique occidental et du lombard et l'*u* du rhétique oriental et du vénitien, l'*u* doit être considéré comme importé du Sud et de l'Est. — On se demande si dans l'*u* des frontières SUD-EST et NORD-EST de la FRANCE, on a aussi un retour à un ancien *u* ou la conservation du son latin. On doit admettre la seconde hypothèse pour le Valais, parce que dans les localités de Nax et de Vex très voisines du domaine de l'*ü*, on trouve *o*, et (74)
que, à ce qu'il semble, *i* y passe à *e*. Biel est isolé avec *l'u* (*lui*), *stu* (*cestui*), *niõ*, *apersu*, *ʒust*. — La question est plus difficile pour le WALLON attendu qu'en regard de *fistu*, *sau*, *situv*, *veyu* (franç. *vu*), *m'nu* (*venu*), *nu*, *nol*, etc., *ü* se rencontre dans *pü* (*plus*), *bü* (franç. *bu*), *stü* participe de *es* (*esse*), et, en outre, partout où un *i* est en jeu : *frü* (*fruit*), *lüre* (*luire*), *düre* (*ducere*). Enfin, comme on a *ti* proclitique à côté de *tü* enclitique, il y a lieu de se demander si le second n'a pas emprunté sa voyelle à *lü*. — Si *u* est primitif, il reste à expliquer les cas de *ü*. Si les exemples cités sont les seuls à produire, il n'y a proprement que *bü*, *estü*, *pü* qui fassent difficulté. Toutefois, *pü* s'explique comme mot atone (§ 363); à côté de *bü*, on rencontre *bevu*, ce qui donne à croire que le premier est français. Il ne reste donc que *stü*; il est possible que *fü* de *fui* ait influencé le participe?

HORNING, Zeitschr. XI, 265 dit qu'on pourrait expliquer l'*u* wallon de même que l'*u* lorrain (§ 61) par une régression de *ü*, mais il avoue lui-même que cette explication est à peine satisfaisante.

54. On trouve sur une assez grande étendue la réduction de *ü* a *i*, laquelle se produit quand l'articulation des lèvres n'a pas lieu. Elle apparaît dans tout l'Ouest du canton des GRISONS jusqu'à Bergün inclusivement. Cet *i* secondaire a ensuite le même sort que l'*i* primaire (§ 32), ainsi : roumanche *maʒira*,

Tiefenkasten *mazẹira*, Bergün *mazẹgra*; enfin, en engadin, dans la région de *ị* > *ig*, on trouve *mazügra*. Cet *i* ne paraît pas être très ancien puisque Luci Gabriel (1648) écrit encore quelquefois *ü* dans son Testament : *scürs* (*obscurus*), *müt*, *füm* à côté de *fimma*, *ün*, *üna*, cependant il met presque toujours *i*. A Dissentis, *ü* a continué de se développer jusqu'à *e*, et cela non seulement devant *m* (§ 33), mais encore dans *palé* (*palude*), *pellič* (*pulice*), *per* (*pure*). Toutefois, ce phénomène exige encore des recherches plus précises. — Le même fait se rencontre aussi dans le Montferrat : *kaniso* (**calugine*), *ki* (*culus*), *kundič*, *drïš* (ital. *brusco*), *diré* (*durare*), à Casal Cermelli, à Malesco (Tessin) : *ki* (*culo*), *mil* (*mulo*), *fim*, *dir*, *-id* (*-uto*), *sič*, etc. Sur le territoire français, *ü* passe à *i* en Lorraine, et particulièrement dans la vallée supérieure de la Sarre, v. g. *mib* (*mur*), *dib*,
(75) *pụedi* (*perdu*), *ǧir* (*jure*), etc. Tandis qu'ici l'on rencontre *i* dans tout un groupe de localités voisines les unes des autres, on le trouve quelquefois isolé en plein domaine de l'*ü*, comme v. g. à Jarménil dans la vallée supérieure de la Moselle, à Vexaincourt dans le bassin de la Meurthe, et même à l'Ouest de la Moselle, à Circourt.

55. Le passage spontané de *ü* à *œ* est plus restreint et n'a été constaté jusqu'à présent qu'en France. Il paraît se rencontrer principalement en Picardie et en Bourgogne. Les premiers témoignages pour le Picard se rencontrent déjà dans Déesse d'Amour 10e *nature : mëure : honeure*. Il m'est impossible de dire quelle est actuellement l'extension de ce phénomène en Picardie; à Arras *ü* domine. Mais on trouve *œ* : en rouchi, *mœr*, *sœr*, *sœ*, *plœm*, *bošœ*, *lœn*, etc. ; dans les Ardennes : *venœ*, *perdœ*; plus à l'Est, dans quelques communes isolées de la Lorraine comme Domgermain, Pierre-le-Treiche sur la rive gauche de la Moselle; et surtout dans la partie bourguignonne du Morvan : *sœ* (*sabucus*), *dœr*, *vœe*, *šœte* (*chute*), *žœk*, etc.; à Auve : partic. en *-œ*, *sœkr*, *tyœị* (*tuer*), à côté de quoi on est étonné de trouver *büre* (franç. *beurre*) et *jüne* (*jejunus*).

56. Le sort de *ụ* sur la côte Sud-Est de l'Italie est semblable à celui de *ị*. A Ruvo on trouve *yu* qui est l'étape la plus ancienne : *dispyačyute*, *sentyute*, *nešyune*, *venyute*. Cette forme

fondamentale a continué de se développer de différentes manières. Dans le Sud, à Matera, l'*u* de *iu* tend à s'assimiler à l'*i* et devient *ü* : *pirdiüt*, *niüd* (*nullo*), *piür*, *ankiün*, *iün*, *viniüt*. On trouve aussi le changement de *yu* en *œ*, *eu* à Trani : *ngoen*, *ngokeune*; en *au* à Molfetta : *avaut*, *nataura*, *našaun*, *tau*, etc.; en *o* à Putignano : *pirdot*, *brot*, *on*. — La manière d'interpréter l'*oi* de Veglia reste douteuse : *moir*, *planoira*, *fois*, *join* (*unus*), *joina*, *loina*, *floim*, *potoit*, etc.; il y a lieu d'hésiter entre le développement *ou*, *oï*, *oi* ou bien *ju*, *eu*, *eï*, *oï*, *oi*. *Ou* à Rovigno et à Dignano parle en faveur du premier : *nouda*, *piouma*, *veiñou*, *fortouna*, *mour*, etc. — Enfin, en Sicile *u* passe dialectalement à *uo* : *nuoddu*, *uortimu*, *cruodu*, *suosu*.

c) Changements conditionnels. (76)

1. Influence d'un phonème précédent.

57. Nasale. De même que *ĩ* a passé à *ẽ*, *ũ̈* a passé à *œ̃* ouvert dans le FRANÇAIS MODERNE, et à la même époque. Il est vrai que nous n'avons de ce dernier fait que des témoignages postérieurs. Cauchie (1570) s'exprime ainsi : « *U* purum et simplicem sonum gignit respondetque germanico duobus apiculis notato sic *übel* ut *vertu*, *fétu*, *bossu*, *chacun*, *emprunte*, *lundi*. » Duez (1639) : « Les lettres *um* et *un* en une seule syllabe sonnent comme l'allemand *üng*, un peu obscurément. » D'Aisy (1674) : « *Un* a toujours le son confus et l'*u* sonne *eu* », et ainsi de suite. Mais il serait inexact d'en conclure que *œ̃* soit postérieur d'un siècle à *ẹ̃*. Ce dernier son se confondit avec l'ancien *ẹ̃* provenant de *ein*, *ain* (§ 89), le premier, au contraire, était un phonème tout nouveau, et dont, par conséquent, on n'eut conscience que relativement tard. Le premier degré de nasalisation de *ü*, *ũ̈* ouvert, est aussi voisin de *œ̃* que *ĩ* ouvert l'est de *ẹ̃*; il est difficile d'admettre que l'un de ces sons se soit produit beaucoup plus tard que l'autre. Toujours est-il que *ẹ̃* peut être un peu plus ancien; comme le son *ẹ̃* existait déjà dans la langue, le passage de *ĩ* à *ẹ̃* était plus facile et a pu se produire plus tôt.

Il est même possible que ce soit lui qui ait entraîné le passage

de *ū̆* ouvert à *œ̃*. Nous avons donc *œ̃* : *šakœ̃*, *okœ̃*, *lœ̃di*; par contre, *ïne*, *üme* persistent de la même manière que *ine*, *ime* (§ 33), et pour le même motif; il n'y a que *jeune* (*jejuna*) qui ait pris la voyelle du masculin. Dans les parlers français, le développement de *ün*, *üne* est tout à fait parallèle à celui de *in*, *ine* : Bessin *lœne*, *œne*, *plœme*, *fœme*; Maine *lœne*, *prœne*, *plœme*; Anjou *lœne*, *prœne*; Seraing *lœn*, *prœn*, mais *hom*, *plom*; Lorraine, avec absence d'articulation des lèvres, *ẹn*, *pyẹm* (*lin*, *fim* sont obscurs dans l'Est où, en dehors de ces cas, *ü* persiste); bourg. *fotœn̉*, *lœn̉*; Bercy *plœm*, *prœn*; canton de Vaud *delœ*, valais. *delœ*, *õ*, *nyon*; bagn. *o*, fém. *una*, etc. Sur *una*, dans le fribourgeois, le patois du canton de Vaud, etc., v. encore § 596. — En italien, on trouve parallèlement *o* dans l'ÉMILIEN : romagn. *fiom*, *lom*, *fom*, *fon*, *fortona*; bolon. *lom*, *fiom*, *louna*, *fortouna*, *qualcoun*, cf. les rimes *bruna* : *buona*, *uno* : *buno*, *ciascuno* : *bono* Tes. pov. 240; Bobbio *on*, *ona*; le même fait se rencontre à Pavie et encore plus loin. — Enfin en RHÉTIQUE, où *ü* a passé à *i*,
(77) cet *i* secondaire devant les nasales est traité comme l'*i* primaire : *fem* a une extension beaucoup plus grande que *en*, *ena* (v. § 33). Dans la vallée de la Gadera, il n'y a qu'une nasale finale qui puisse faire passer *ü* à *œ* : *fœm*, *lœm*, *ʒaiœn*, mais *lüna*, *plüma*, c'est-à-dire que les conditions sont les mêmes que dans le français du Centre; mais à Enneberg, on trouve *broma*, *ploma*, de même que *lom*, *fom* (*funis*). — *üịna* de *üna* est extraordinaire, Val Soana : *tribüịna*, *čalüina*.

58. LABIALE. Il s'agit ici avant tout de *m*. Dans le CATALAN, le FRANÇAIS DU SUD-EST et dans une portion du domaine provençal qui reste à déterminer avec plus de précision, *ụma* et parfois aussi *ụmus* deviennent *oma*, *'om*, cf. cat. *ploma*, *broma*, *flom*, *om* (*humidus*); rouerg. *plumo*; vaud. *pluma*; dauph. *pluma*; neuch. *pyõme*, *prõme* (**pruma* au lieu de *pruna*); canton de Vaud *pl'aõma*, *praõma*, valais. *pl'õma*. — En ÉMILIEN *ụ* passe aussi à *o* devant *v*, *b* : romagn. *ova*, *sobit*, *lov* = ital. *lupo*. L'engadin *šuver*, ital. *sovero*, port. *sovro* = lat. *sūber* est un fait isolé. Partout, du reste, *i* pour *ü* devant les labiales est fréquent : *nịvolum* pour *nụbila* appartient à la France du Sud et à la Haute Italie : prov. mod. *nivol*, *nivu*; piém. *nivul*; Monaco *nivure*;

Spécimen du patois normand:

[...]rsouille (=sale, crapuleux) – doutance (=doute) – Duire (=[...]
[...]riger, dresser, instruire) – Couté, marté, capé, gâté –
[...]erpentier (=charpentier) – Capucher (tailler) – jouquer
[...]jucher), pêquer (patauger) – Cacher (=chasser) – ching
[...]hinture – pauvresse – quiaulard (=pleurard) – prins (pri[...]
[...]'ons, j'avons, j'avionmes (nous avions) – Franchais.
[...]dreit (droit) – Diu (=Dieu) – chent, ching, chinquant
[...]biaus – berbis – aveine (avoine) – abre (arbre) –
[...]v'la (=voilà) – vuissier (huissier) – vouloir (=vouloir
[...]j'veux, j'voulais, que j'veule, que j'voulisse (voulsisse
[...]n v. fr.) – qui vient (=prochain) – vézicatouère –
[...]vendition (vente) – biaucoup – g'niaf (savetier) –
[...]etc.

[...]n général les mots terminés en èche, écher (en patois[...]
[...] font en français esse, èce, esser, ècer:
drèche, acrècher, etc.

[...]udeud'pis (vieux français: dudepuys) = depuis.

[...]ommes, terminaison de la 1re p. du plur. de l'imp. du
Cond. du subj. et de l'imp. du subj.:
j'allionmes, j'chantionmes, j'prenionmes. On la
[...]rouve déjà dans la Chanson de Roland.

[...]hayant (=haïssant) – craire (croire) –

Le normand, comme tant de patois, néglige de prono[...]
[...]er les finales, surtout celles qui ont un r:
cat, not'maîte, hymen', honeu', théâtte,
pasteu, vot', etc. etc.

[...]a tombe (=la chute);

Comparaisons et proverbes:
fort comme un cri – maîtrial et fier comme un pao[...]
[...]elingnant comme un loup soûl – mangé tout s'n'avé[...]
avei du cuil dans les grattouères – etc.

Phrases:
[...]v'la c'qué j'vas fère. Yenn'a-t-i? = y en a-t-il
[...]i vaillrait mieux = il vaudrait mieux.
donnez-moi d'l'iau.
[...]en v'là ti eunn' qu'est mal vouhé (torché, mise)!
[...]aveuc li, no n'sait jamais si ch'est du lard ou d[...]
[...]i pue com' la rogne. a su soué (=à asseoir). cochon[...]
j'ai avoué eunn' lie eue' clous à tattaquer su' marn[...]
[...]cro[...]

[...] Voir ... A. Le Héricher: Mémoire du patois normand.

J'ai pus qu'il advenghe queuq' chose.
O d'ta ʃ'zine à m'prêter ? — J'enn n'ai brin.
C'te femme là n'a brin d'sens.
Eunn' bonn' vache a toujou eunn' bonn' meuche.
Du carnage ! (= cette canaille).

L'r se change quelquefois en z, dans le patois normand, de même qu'en champenois :
couturie, chaize, frère, écurie, etc.

J'sis cotent comm' tout.
A la colation, no bet un coup et no se r'pose un brin.
No cuit anuit à la ferme, j'aurons du bourdin à su soué
J'allons crocher les rideaux d'not' lit.
jeter au caux (= j. à la borne, à la voirie).
D'apparenche, no ètes cotent d'li.
D'aller et d'venir comm' cha, no n'avanche à rien.
Comment qu'o z'allé ? — A la doucke ! e l'z'affé itout.
Quand no z'est un brin malade, faut pas s'l'écouter ;
faut s'escouer !
L'cie' est trop ét'lé, à su soué, pou qu'j'ayons du se[...] d'main
etc. etc.

frioul. *niul* (mais engad. *nüvel*); vénit. *niola*. Le même fait se présente en LOMBARD : milan. *nivola*, *sibbi*; Pavie *sibi*, *ẓifol*, *trifola*, *nivol*; tess. *tartifu*.

59. Devant *R*. En WALLON *u* suivi de *r* passe à *œ̧* : *dœ̧r*, *mœ̧r*, *verdœ̧r*, *mauo̧r* (sur *o̧* au lieu de *œ̧*, cf. § 61). Ce fait n'est pas étranger aux dialectes LORRAINS : *dyœ̧*, *dyœ̧r* (*durus*) à Montreux, *ǧœ̧r* (*juro*) dans le voisinage de Metz, de même *ãdœ̧r*, *meyœ̧r* (*matura*). On pourrait supposer que ce n'est pas *u*, mais *ü* qui a passé à *œ*; on aurait là un motif sérieux de croire que la prononciation *ü* a existé autrefois en wallon. Mais la forme lorraine *dyœ̧r* tend à faire admettre que le changement est indépendant de l'élément palatal de *ü* et qu'au contraire, dans ce cas, il cherche plutôt à s'en détacher. L'un de ces dialectes a fourni au XVIe siècle *œr* au lieu de *ür* à la langue littéraire. Jean Lefèvre dit dans son Dictionnaire des rimes françaises (Dijon, 1572, Paris, 1588) que *dur*, *futur*, *obscur*, *pur*, *mur*, *sur*, *azur* riment avec *ü* et *œ*. A la place de l'a.-français *bure* de *būtyrum*, on a, dans le français moderne, *beurre* qu'il faut regarder comme une forme dialectale. — A NEUCHATEL aussi, où, du reste, *ü* persiste, on trouve *u* devant *r* : *natuŗę*, *mu* (*murus*), *ǧur*; de même à FRIBOURG : *dẓuru*, *paþura* à côté de *mü* (*murus*). A Briançon, *ül* passe à *üur* par l'intermédiaire de *ür* : *küur*, *müur*. Entre *ü* et *r* entravé, il se développe un *e* en ENGADIN : *mür*, plur. *müers*, *üerla*, *inẓüerẓa*.

60. On trouve aussi *i* devant les VÉLAIRES en PROVENÇAL : albig., rouerg. *kiul*, *miol*; Montpellier *miola*, *keu*, cf. *miolàts* Milhau 1023 à côté de *muolas* 1023, Ariège *piuẓę*. Il en est de même devant *u* dans le RHÉTIQUE OCCIDENTAL où *utu* passe à *iu* par l'intermédiaire de *ütu*, et cela non seulement dans les contrées où *ü* passe aussi dans d'autres cas à *i*, mais même en engadin où *ü* persiste. Cet *iu* continue de se développer comme l'ancien *iu* (§ 38). Aux phénomènes provençaux se rattachent les faits qu'on trouve dans le dialecte du Tessin : *k'iu̯* (*culus*), *niu̯* (*nubilus*) de *kül*, *küł*, *küu̯*, *nüvol*, *nüol*, *nüu̯*.

Cf. encore § 196 *üeü*, et § 283 *aügua*. Sur le roumain *nour* (*nubilus*), v. § 130.

61. *U* devant les VOYELLES. 1°. — En wallon, en messin et dans

les patois des Vosges, *uta* passe à *ow*, *ū*, non seulement là où *u* persiste (§ 53), mais aussi dans les régions appartenant à l'*ü*; cf. wall. *krow* (*cruda*), *-ow* (*-uta*), *sow* (*sudat*), etc. De *üta* est sorti d'abord *üva* par l'intermédiaire de *üa*, c'est-à-dire qu'il s'est développé entre *ü* et *a* la consonne ayant la même articulation organique que l'*ü* et même que l'élément labial de l'*ü*. Par suite de ce renforcement de l'élément labial, c'est-à-dire de l'articulation des lèvres, quand il s'agit d'émettre l'*ü*, la langue, par une espèce d'assimilation, ne prend plus la position de l'*i* nécessaire pour la production de l'*ü*, mais une position analogue à celle des lèvres, celle de l'*u*. Un ancien *üva* est traité de même : *cowes* (franç. *cuves*), *etewes* (= *étuves* seulement par suite d'une mauvaise graphie ou d'une mauvaise lecture) dans Ph. de Vigneulle. Le changement de *uw* en *ow* répond à celui de *ii* en *ei̯* (§ 32). — L'*u* de *maturus* paraît aussi avoir suivi le même développement en wallon : de *maur* est sorti *mavor*, d'où *mawor :* cet *o* devant *r* ne pouvait plus passer à *œ*. — Enfin la France du Sud-Est présente *u* en hiatus : Tarentaise *verrua* = *verruca*, *maura*, *ekuella*, *ruina*, *suau* = *sudore*; bagn. *varuye*, *tsẹruye*.

Cf. Altenburg, 2, 16 sqq.; Horning, Franz. Stud. V, 481 ; This, 27; Horning, Zeitschr. XI, 264 sqq.

2°. — A Bayonne *una* passe à *ibe* par l'intermédiaire de *üa* : *libe* = *luna*, *pribe*. Aux Fourgs, *rio* du français *rue*, *tsarieu* =
(79) *carruca*, *varieu* = *verruca* présentent un développement analogue. Cet *eu* doit être regardé comme équivalent à *ę* : * *üia*, *üie*, *uię*, *ię*. — A Bergame, *uva* passe à *üa* et de là à *œa*.

62. En lorrain *üi* se réduit à *ü*. Les graphies *nuis* (*nudos*) Guerre de Metz 257 b, *feruit* 269, *bui* (*bustum*) 292 c, etc., *vertuit batuire* dans Dial. an. rat., Yzop., etc. témoignent de l'équivalence de *ü* et *üi*; il en est de même des rimes telles que *nue* : *apue* Joufr. 1154. Ces faits sont d'accord avec les dialectes actuels de la Lorraine qui ont tous *ü* simple, et dont aucun ne connaît *üi*, v. g. *kōdür*, *frü*, *lü*, *brü*, *für* (*fúgere*), *petü* (*pertuis*), etc. On trouve la même réduction en anglo-normand; l'*ü* réduit de *üi* y peut passer à *u* tout comme l'ancien *ü* : *tuz* : *destruit* Gaimar 1947, *tutes* : *destrutes* Edw. 4467; il est vrai que *ǫ* pour-

rait s'appuyer sur *oi*, tel est le cas pour *owit* Woll. Ch. 4, 5, Codnor 1277. Chardri fait rimer *üi* avec *ü* final et avec *ü* suivi de *r* P. P. 1, 297, jamais *üit* avec *üt*. De très bonne heure, chez les poètes qui riment avec précision comme Beroul, *uis* (*ostium*) passe aussi à *üs* : l'*s* a absorbé l'*i*. — Dans le FRANÇAIS DU CENTRE *ui* persiste, mais l'accent se déplace et on a *uí : suis*, *conduire*; il en est de même pour *ui* provenant de *ǫ* + *i* (§ 190) *aujourd'hui*, *huit*. Mais on trouve *lui*, *luire*, *nuire*, *cuir*, *bruit*, *nuit*, *puits*, *huile* : il semble qu'on soit en présence d'un traitement différent dû à la consonne suivante ou précédente. L'*u* est assimilé à la labiale dans *vide*, *tremie* à côté de quoi on trouve, il est vrai, *muid*, *muire*; *lutte* est à expliquer d'après *luttér*. En a.-français on trouve en général *üi* dans les assonnances en *ü* : Charl. 185, 202, 203, etc., on le rencontre aussi dans les séries en *i : acompli : lui* Jourd. 2567, *conquis : puis* Ren. nouv. 1009, Chardri *estuide : Ovide* S. D. 52, etc. Aniel XXIV., Chev. II esp. XLIII. — Il faut remarquer le passage de *üi* à *ui* à Possesse : *suit'*, *lụi*, *brụi*.

Pour l'anglo-normand, cf. ST¨RZINGER, *Orth. Gall.* 46.

63. On trouve un abrègement de la voyelle devant un groupe de consonnes dans *pœt* = **pụttus*, *putidus*, qui appartient à tout l'Est de la France, à la Lorraine, à la Champagne, à la Franche-Comté, à la Bourgogne, etc. En outre on rencontre dans le canton de Vaud : *dẓe̥dẓo* (*juge*); à Jujurieux : *mela* (*mula*), *lyena*, *plema*, *tatera* (*toiture*), *mesera*, *dreva* (*drue*); puis en bolonais et romagnol : *mott* (*mutus*), *sobi* (ital. *subbia*), *incoẓe̥* (*incudine*) et les formes savantes *astoẓia*, *fidoẓia*, *minoẓia*, *polẓa* (*pulice*), *noll*, *sott* (*asciutto*), *loss* (*lusso*), *poẓẓa*, *agoẓẓ*, (80)
moscul, *oral* (*urlo*) etc.; à Bergame : *g̃œst*, *rœsca*, *robœst*, *bœst*, *brœtt*, *tœt*, *agnœsdei*, cf. *pœttane*, *lœttár*, *œmel*, *sœbet*, *stœdia*. Les mêmes faits se présentent à Crema.

2. Influence d'un phonème précédent.

64. NASALE. De même que *ni* passe à *nĩ*, de même *nü* passe à *nü̃* à la Hague : *nü̃* (*nullus*), *mü̃* (*murus*), partic. *venü̃*, *venü̃e*. Dans l'Est, où apparaît toujours *ĩ*, *ü̃* n'a pas été constaté jusqu'à présent.

65. Palatale. *Iu* devient *i* en roumain : *închide* (*includit*), *inghite* (*ingluttit*), cependant le changement pourrait appartenir originairement à la syllabe atone ; on rencontre dans le Tessin *fim* (*flumen*) ; dans le piémontais *pi* (*più*), on peut aussi avoir affaire à l'absence de l'accent. — En français, *ẹü* passe à *œ*, à Jujurieux : *šœr* (*securus*), *vyœ* (*vu*), *krœ*, *šœ* (*su* et *sureau*), *konyœ*, *mœ* (*maturus*), mais *sĕtü*, etc.; à la Hague : *mœ* (*maturus*), *sœ*, *alœre* (mais *verdüre*) ; Haut-Maine : *vœ*, *sœr*.

66. Dans les oxytons *ū* passe à *œ* en badiotique (Tyrol), cf. les participes *orœ* (**volutus*), *podœ*, *odœ*, en outre *tœ*, *plœ*, *šœ* (ital. *giù*), *sœ*, à côté de *büs*, *cü* (de *cül*), *dütt* (*tutto*), *cürt* (§ 52) ; il est vrai qu'on a aussi *crü* (*crudus*), *agü*. C'est ici qu'il faut citer aussi *plazu*, *vindu*, *vuñu*, *kressu*, *cru* à côté de *mūr*, *lūna*, *lüs* à Poschiavo. Mais on est étonné d'y rencontrer *nud*, *uga*. En romagnol, *u* final passe à *o* à moitié ouvert, *piọ*, *só*, *virtọ*.

d) Particularités.

67. A côté des représentants réguliers de *ū* dans *ṣucidus*, on trouve encore l'italien *sozzo*, franç. *sourge*, esp. *soéz* qui supposent une forme *sọcidus* ou *ṣucidus*. On peut supposer que *sucidus* sale, a été influencé par *sụs*, *sụis*, de même que *spurcus* l'a été par *porcus* (§ 146). L'italien *lọrdo*, prov. *lọrt*, franç. *lourd* avec *ụ* au lieu de *o* est difficile à expliquer. Il est douteux que l'espagnol, port. *lerdo* pesant se rattache aux formes précédentes, puisque le mot portugais serait un emprunt fait à l'espagnol et qu'il faudrait encore supposer un troisième type : *lọridus*.

Un mot difficile est le français *aiguille*, de *acucula*, d'où on aurait eu directement *ẹgül'e*, en regard de l'italien *agulha*, esp. *aguille*, prov. *agulha* ; telle est aussi la forme du mot en a.-français, cf. *aguille : Puille* Fl. Bl. 1819 B. L'existence d'un suffixe fréquent *il'e* à côté de l'unique *ül'e* et la parenté de sens avec
(81) *aiguiser* ont déterminé le développement de *aiguille*, tandis que nulle part ailleurs un *i* n'est sorti de *l'*.

Telle est l'explication de Gröber, Miscell. di fil. e ling. 39, cf. Förster et Suchier, Zeitschr. III, 515, 626.

Dans le portugais *lagoa*, lyonn. *lona* (*lacuna*), le rare *una* a été

remplacé par le plus fréquent *ona*. — Dans l'a.-français *alcuen*, *chascuen*, *unus* a été confondu avec *homo* de même que dans l'a.-génois *ognomo* Arch. Glott. X, 159. — On est étonné de rencontrer en ROUMAIN *soc* de *sabūcus* attendu qu'en général *au* persiste en roumain (§ 231). — Enfin l'espagnol *sahueso Duero* ne présente pas *ụ* traité comme *ǫ*; mais *ui* de *usị*, *urị* y a passé à *úe*, *ué*. — L'italien *pǫmice*, franç. *ponce*, esp. *pomez* à côté du latin *pūmex* reste encore inexpliqué.

3. Ẹ du Latin vulgaire = Ē, Ĭ du Latin littéraire.

68. Ainsi qu'il a déjà été remarqué au § 26, il n'y a en roman aucune différence entre *ē* et *ĭ* du latin littéraire : le son dans lequel tous deux se sont réunis est un *e* fermé. Il n'y a que les deux principaux parlers de la SARDAIGNE, le logoudorien et le campidanien qui maintiennent les différences qualitatives du latin littéraire et rendent *ĭ* par *i*, *ē* par *e*; le dialecte septentrional de Gallura se conforme à l'usage général du roman. Nous avons donc :

Campid.	*me*	*azedu*	*arena*	*seu*	*veru*
Log.	*me*	*agedu*	*arena*	*seu*	*veru*
Gallur.	*me*	*azedu*	*arena*	*seu*	*veru*.
Campid.	*telu*	*nii*	*pizi*	*pilu*	*pira*
Log.	*telu*	*nie*	*pighe*	*pilu*	*pira*
Gallur.	*telu*	*nebi*	*pezi*	*pelu*	*pera*.
Campid.	*sidi*	*fridu*	*piši*	*sikku*	*trinta*
Log.	*sidis*	*friddu*	*piske*	*sikku*	*trinta*
Gallur.	*seddi*	*freddu*	*pešu*	*sekku*	*trenta*.
Campid.	*birdi*	*pibiri*	*linna*	*-iscu*	*-issa*
Log.	*bidru*	*pibere*	*linna*	*-iscu*	*-issa*
Gallur.	*vetru*	*pebaru*	*legna*	*-escu*	*-essa*.

Sur une différence entre *ẹ* et *ẹ* due à la voyelle suivante, v. § 81.

69. Abstraction faite du sarde, les autres langues romanes, (82)
au sujet du traitement de *e*, se divisent en trois groupes. L'*ẹ* per-

siste dans le rhétique oriental, l'italien, le français du Sud, et l'hispano-portugais. Il passe à *i* en sicilien, en calabrais, en apulien, à Lecce et à Arnesana marittima; ce phénomène ne se produit déjà plus à Tarente et à Senise (Basilicate). Enfin *e* libre, plus rarement *e* entravé, devient *ei* dans le français du Nord et du Sud-Est, en piémontais, en génois et dans l'émilien méridional, en outre dans le rhétique occidental et central, enfin à Veglia, en roumain et sur la côte Sud-Est de l'Italie, depuis Molfetta jusque dans l'intérieur des Abruzzes. Cet *ei* s'est ensuite développé en *ai*, *oi*, *oẹ*, *oa*, plus rarement en *e* ou *i*. *E* est soumis dans une large mesure à l'influence des sons environnants, particulièrement des voyelles atones suivantes.

70. L'histoire de *ẹ* peut être réprésentée par le tableau suivant :

Lat.	ME	TE	SE	QUID	TRES
Roum.	—	—	—	*ce*	*treĭ*
Eng.	*me*	*te*	*se*	*k'e*	*trais*
Ital.	*mẹ*	*tẹ*	*sẹ*	*chẹ*	*trẹ*
A.-franç.	*mei*	*tei*	*sei*	*queid*	*treis*
Esp.	*me*	*te*	*se*	*que*	*tres*
Sicil.	*mi*	*ti*	*si*	*ki*	*tri*.

Lat.	ACETU	SECRETU	-ETU	*QUETU	CITO
Roum.	—	*secret*	*-et*	*incet*	—
Eng.	*ašaid*	—	*-ait*	*quait*	—
Ital.	*acẹto*	*segrẹto*	*-ẹto*	*chẹto*	*cẹtto*
A.-franç.	§ 105	—	*-eit*	*queit*	—
Esp.	—	—	*-edo*	*quedo*	*cedo*
Sicil.	*acitu*	—	*-itu*	*kitu*	—

Lat.	RETE	*PARETE	-ETIS	SITI	CRETA
Roum.	—	*parete*	*-ețĭ*	*sete*	§ 83
Eng.	*arait*	*parait*	*-ais*	*sait*	—
Ital.	*rẹte*	*parẹte*	*-ẹte*	*sẹte*	*crẹta*
A.-franç.	*reit*	*pareit*	*-ez*	*seit*	*creie*
Esp.	*red*	*pared*	*-edes*	*sed*	*greda*
Sicil.	*riti*	—	*-iti*	*siti*	*crita*.

Lat.	META	MONETA	SETA	CREDIT	MERCEDE	(83)
Roum.	—	—	—	*crede*	—	
Eng.	*maida*	*munaida*	*saida*	*craia*	—	
Ital.	*mẹta*	*monẹta*	*sẹta*	*crẹde*	*mercẹde*	
A.-franç.	*meie*	*moneie*	*seie*	*creit*	§ 105	
Esp.	gal. *meda*	*moneda*	*seda*	*cre*	*merced*	
Sicil.	—	*munita*	*sita*	*cridi*	—	

Lat.	VIDET	FIDE	THECA	PLICAT	FRICAT
Roum.	*vede*	—	§ 83	§ 83	§ 83
Eng.	*vaia*	*fe*	*taiša*	*plaiša*	—
Ital.	*vẹde*	*fẹde*	—	§ 105	*frẹga*
A.-franç.	*veit*	*feit*	*teie*	*pleie*	*freie*
Esp.	*ve*	*fe*	—	*llega*	*frega*
Sicil.	*vidi*	*fidi*	—	*kika*	*frika*.

Lat.	STRIGA	RIGAT	LIGAT	RECIPIT	PIPER
Roum.	—	—	§ 83	—	—
Eng.	(*stria*)	—	—	*arčaiva*	*paiver*
Ital.	*strẹga*	—	*lẹga*	*ricẹve*	*pẹpe*
A.-franç.	—	—	*leie*	§ 105	*peivre*
Esp.	—	*rega*	—	*recebe*	*pebre*
Sicil.	*striga*	—	*liga*	*ričivi*	*pipi*.

Lat.	PRESU	PESU	TESU	MESE	PAGESE
Roum.	—	§ 108	—	—	—
Eng.	*praisa*	—	—	*mais*	—
Ital.	*prẹso*	*pẹso*	*tẹso*	*mẹse*	*paẹse*
A.-franc.	—	*peis*	—	*meis*	§ 105
Esp.	*preso*	*peso*	*teso*	*mes*	§ 105
Sicil.	*prisu*	*pisu*	*tisu*	*misi*	*paisi*.

Lat.	-ESE	MESA	TESA	FECIT	BERBECE
Roum.	*-es*	§ 83	—	*fece*	*berbece*
Eng.	*-ais*	*maisa*	—	—	rou-manche *barbeiš*
Ital.	*-ẹse*	*mẹsa*	*tẹsa*	*fẹce*	(*berbice*)
A.-franç.	*-eis*	*meise*	*teise*	prov. *fetz*	(*brebis*)
Esp.	*-es*	*mesa*	—	port. *fez*	—
Sicil.	*-isi*	—	—	*fici*	—

(84)

Lat.	LICET	PICE	VICE	LEGE	REGE
Roum.	—	—	—	*lege*	—
Eng.	—	*paiš*	—	*alaiš*	*araiǧ*
Ital.	*lẹce*	*pẹce*	*vẹce*	*lẹgge*	*rẹ*
A.-franç.	*leist*	*peiz*	*veiz*	*lei*	*rei*
Esp.	—	*pez*	*vez*	*ley*	*rey*
Sicil.	—	*piči*	*viči*	*liǧǧi*	*ri.*

Lat.	-EBAT	SEBU	DEBET	CIBU	BIBIT
Roum.	—	*seu*	—	—	§ 108
Eng.	*-aiva*	*saif*	rou-manche *dei*	—	*baiva*
Ital.	*-ẹva*	*sẹgo*	*dẹve*	—	*bẹve*
A.-franç.	*-eie*	§ 103	*deit*	—	*beit*
Esp.	*-ea*	*sebo*	*debe*	*cebo*	*bebe*
Sicil.	*-ia*	*sivu*	*divi*	*čivu*	*bivi.*

Lat.	NIVE	VERU	-ERE	SERA	CERA
Roum.	§ 104	§ 108	§ 83	§ 83	—
Eng.	*naif*	*vair*	*-air*	*saira*	*čaira*
Ital.	*nẹve*	*vẹro*	*-ẹre*	*sẹra*	*cẹra*
A.-franç.	*neif*	*veir*	*-eir*	*seir*	§ 105
Esp.	(*nieve*)	*vero*	*-er*	*sera*	*cera*
Sicil.	*nivi*	*viru*	*-iri*	*sira*	*čira.*

Lat.	SPERAT	PIRA	VELU	-ELE	CELAT
Roum.	—	§ 83	—	—	—
Eng.	—	—	*vail*	—	—
Ital.	(*spẹra*)	*pẹra*	*vẹlo*	*-ẹle*	(*cẹla*)
A.-franç.	*espeire*	*peire*	*veil*	*-eil*	*ceile*
Esp.	*espera*	*pera*	*velo*	*-el*	—
Sicil.	—	*pira*	*vilu*	*-ili*	—

Lat.	CANDELA	MUSTELA	TELA	PILU	STILU
Roum.	§ 83	—	—	§ 108	—
Eng.	*k'andaila*	*müstaila*	*taila*	*pail*	—
Ital.	*candẹla*	—	*tẹla*	*pẹlo*	*stẹlo*
A.-franç.	*candeile*	*mosteile*	*teile*	*peil*	—
Esp.	—	—	*tela*	*pelo*	—
Sicil.	*cannila*	—	*tila*	*pilu*	—

Lat.	FRENU	PLENU	RENES	ARENA	AVENA	(85)
Roum.	§ 94	§ 94	§ 94	—	—	
Eng.	*frain*	*plain*	—	—	*avaina*	
Ital.	*frẹno*	§ 105	*rẹne*	*rẹna*	*vẹna*	
A.-franç.	*frein*	*plein*	*rein*	*areine*	*aveine*	
Esp.	*freno*	*lleno*	—	*arena*	*avena*	
Sicil.	—	*pinu*	*rini*	*rina*	—	

Lat.	CATENA	*STRENA	VENA	MINUS	SINU
Roum.	—	—	—	—	—
Eng.	*k'adaina*	—	*vaina*	*main*	*sain*
Ital.	*catẹna*	*strẹnna*	*vẹna*	*mẹno*	*sẹno*
A.-franç.	*chaeine*	*estreine*	*veine*	*meins*	*sein*
Esp.	*cadena*	*strena*	*vena*	*mens*	*seno*
Sicil.	*catina*	*strina*	*vina*	*minu*	—

Lat.	CINERE	MINAT	MINA	RACEMU	REMU
Roum.	§ 94	§ 94	—	—	—
Eng.	*čendra*	—	—	—	—
Ital.	*cẹnere*	*mẹna*	*mẹna*	(*racimolo*)	*rẹmo*
A.-franç.	*cendre*	*meine*	—	§ 105	—
Esp.	—	*mena*	*almena*	—	*remo*
Sicil.	—	*mina*	—	—	*rimu*.

Lat.	SEMEN	FIMUS	TIMET	CICINU	SEMITA
Roum.	—	—	*teme*	—	—
Eng.	§ 99	—	§ 99	—	§ 99
Ital.	*sẹme*	—	*tẹme*	*cẹcero*	*sẹmita*
A.-franç.	—	(*fiens*)	*teint*	§ 105	*sente*
Esp.	*seme*	(*hienda*)	*teme*	—	*senda*
Sicil.	*simi*	—	*timi*	—	—

Lat.	RIGIDU	FRIGIDU	DIGITU	VIDUA	FEMINA
Roum.	—	—	—	—	—
Eng.	—	*fraid*	*daint*	*vaidgua*	§ 99
Ital.	—	*freddo*	(*dito*)	*vedova*	*femmina*
A.-franç.	*reide*	*freide*	*deit*	*vedve*	*femme*
Esp.	*recio*	§ 44	*dedo*	§ 102	*hembra*
Sicil.	*riǧǧidu*	*friddu*	*ditu*	*vidua*	*fimmina*.

(86) Lat.	TREDECI	SEDECI	NITIDU	FILICE	CILIU
Roum.	—	—	*neted*	*ferece*	—
Eng.	*tredeš*	*seideš*	rou-manche *neidi*	*feliš*	—
Ital.	*trẹdici*	*sẹdici*	*nẹtto*	*fẹlce*	§ 84
A.-franç.	*treize*	*seize*	*net*	—	§ 105
Esp.	*trece*	—	*neto*	—	*cejo*
Sicil.	*tridiči*	*sidiči*	*nitidu*	*filiči*	*čiggyu.*

Lat.	CONSILIU	MILIU	MIRABILIA	TILIA	INVIDIA
Roum.	—	*meiu*	—	*teiu*	—
Eng.	*cusail’*	*mail’*	§ 85	—	—
Ital.	§ 84	§ 84	§ 84	§ 84	*invẹggia*
A.-franç.	*consel’*	*mel’*	*mervel’e*	*tel’*	*ẽveie*
Esp.	*consejo*	§ 84	*maravella*	—	—
Sicil.	*kussiggyu*	*miggyu*	*maraviggya*	*tiggyu*	—

Lat.	CORRIGIA	FERIA	VIRIA	VITIU	VICIA
Roum.	*curea*	—	—	§ 108	—
Eng.	—	—	—	*vezz*	—
Ital.	*corẹggia*	(*fiera*)	(*viera*)	*vẹzzo*	*vẹccia*
A.-franç.	*cureie*	*feire*	—	**vez*	*vece*
Esp.	*correa*	—	—	*vezo*	*veza*
Sicil.	*curria*	—	—	—	*vizza.*

Lat.	-ITIA	CEREVISIA	-ICLO	SITLA	STRIGILE
Roum.	§ 83	—	*-echiu*	—	—
Eng.	*etsa*	—	§ 85	§ 85	§ 85
Ital.	*-ezza*	—	*-ẹcchio*	*sẹcchia*	*strẹgghia*
A.-franç.	*-esse*	*cerveise*	*-el’*	*sel’e*	§ 84
Esp.	*-eza*	*cerveza*	*-ejo*	*seja*	—
Sicil.	*-izza*	—	*-ikkyu*	*sikkya*	*striggya.*

Lat.	PESILE	FLEBILE	VITTA	SAGITTA	NIGRU
Roum.	—	—	—	§ 106	*negru*
Eng.	—	*flaivel*	—	—	*ner*
Ital.	*pẹsole*	§ 105	*vetta*	*saetta*	*nero*
A.-franç.	*pesle*	*fleivle*	—	*saette*	*neir*
Esp.	—	—	*veta*	*saeta*	*negro*
Sicil.	—	—	*vitta*	*saitta*	*niuru.*

Lat.	VITRU	PULLITRU	JUNIPERU	CICER	LITTERA	(87)
Roum.	—	—	*dzuneapine*	—	—	
Eng.	*vaider*	(*puleder*)	*ǧnaiver*	—	—	
Ital.	*vẹtro*	*pollẹdro*	*ginẹpro*	*cẹce*	*lẹttera*	
A.-franç.	*vedre*	—	*geneivre*	*ceire*	*lettre*	
Esp.	*vedro*	—	*enebro*	—	*letra*	
Sicil.	*vitru*	*puḍḍitru*	*jiniparu*	*čičiru*	*littra.*	

Lat.	MITTIT	SICCU	CIPPU	MISSU	SPISSU
Roum.	*trimet*	*sec*	—	—	—
Eng.	*metta*	*sek'*	*čepp*	*mess*	*spess*
Ital.	*mẹtte*	*sẹcco*	*cẹppo*	*mẹsso*	*spẹsso*
A.-franç.	*met*	*sec*	*cep*	*mes*	*espes*
Esp.	*mete*	*seco*	*cepo*	*meso*	*espeso*
Sicil.	*mitti*	*sikku*	*cippa*	(*misu*)	*spissu.*

Lat.	STELLA	-ILLU	ILLE	PINNA	TECTU
Roum.	§ 104	—	*cel*	—	—
Eng.	*staila*	*-e*	*čel*	—	*tett*
Ital.	*stẹlla*	*-ẹllo*	*ẹgli*	*pẹnna*	*tẹtto*
A.-franç.	*esteile*	*-el*	*el*	*penne*	*teit*
Esp.	*estrella*	*-ello*	*el*	*peña*	*techo*
Sicil	*stiḍḍu*	*-iḍḍu*	*iḍḍu*	*pinna*	—

Lat.	BENEDICTU	STRICTU	IPSE	METIPSIMU	RIXA
Roum.	—	—	§ 94	—	—
Eng.	—	*strett*	*sezz*	—	—
Ital.	*benedẹtto*	*strẹtto*	*ẹsse*	*medẹsimo*	*rẹssa*
A.-franç.	*benedeit*	*estreit*	*es*	*medesme*	—
Esp.	—	*estrecho*	—	*mismo*	port. *reixa*
Sicil.	*binidittu*	*strittu*	*issu*	—	*rissa.*

Lat.	CRESCIT	PISCE	ISTE	PISTAT	CRISTA
Roum.	*creşte*	*peşte*	*acest*	—	§ 83
Eng.	*kraiša*	*peš*	—	—	*kraišta*
Ital.	*crẹsce*	*pẹsce*	*ẹsto*	*pẹsta*	*crẹsta*
A.-franç.	*creist*	—	*est*	*peste*	*creste*
Esp.	*crece*	*pez*	*este*	—	*cresta*
Sicil.	*kriši*	*piši*	*isti*	*pista*	*krista.*

(88) Lat.	CRISPU	ESCA	VISCU	MAGISTER	CAPISTRU
Roum.	—	§ 83	§ 108	*maiestru*	*capestru*
Eng.	—	*ašk'a*	—	—	*k'avaister*
Ital.	*crẹspo*	*ẹsca*	*vẹsco*	*maestro*	—
A.-franç.	*crẹsp*	*ẹsche*	p. 89	*maẹstre*	*chevẹstre*
Esp.	*crespo*	*hisca*	arag. *besque*	*maestro*	*cabestro*
Sicil.	—	*iska*	*visku*	*maistru*	*capistru.*

Lat.	CIRCAT	VIRGA	VIRGO	HIRPEX	VIRDIS
Roum.	§ 83	§ 83	*vergura*	—	*verde*
Eng.	*čerca*	—	—	*ierpi*	*verd*
Ital.	*cẹrca*	*vẹrga*	*vẹrgine*	*ẹrpice*	*vẹrde*
A.-franç.	*cẹrche*	*vẹrge*	§ 67	*herse*	*vẹrt*
Esp.	*cerca*	*verga*	p. 25	—	*verde*
Sicil.	*čirka*	*virga*	*virǧini*	—	*virdi.*

Lat.	FIRMU	SILVA	LIMBU	MINTA	VENDERE
Roum.	—	—	—	—	§ 94
Eng.	*ferm*	*selva*	—	—	*vender*
Ital.	*fẹrmo*	*sẹlva*	*lẹmbo*	*mẹnta*	*vẹndere*
A.-franç.	*fẹrm*	—	—	*mẽte*	*vẽdre*
Esp.	p. 89	*selva*	—	*menta*	*vender*
Sicil.	*firmu*	*silva*	*limmu*	*minta*	*vinniri.*

Lat.	FINDERE	TRIGINTA	VINCERE	FINGERE	LINGUA
Roum.	—	—	—	—	—
Eng.	*fender*	*trenta*	*vainčer*	—	§ 117
Ital.	*fẹndere*	*trẹnta*	§ 95	§ 95	§ 95
A.-franç.	*fẽdre*	*trẽte*	*vẽńtre*	*fẽńdre*	*lẽgue*
Esp.	*hende*	*trenta*	*vence*	—	*lengua*
Sicil.	*finniri*	*trinta*	*vinči*	*finči*	*lingua.*

Lat.	REGNU	LIGNU
Roum.	—	*lemn*
Eng.	—	*lenn*
Ital.	*rẹgno*	*lẹgno*
A.-franç.	(*regne*)	*lẹńe*
Esp.	*reino*	*leño*
Sicil.	(*regnu*)	*liñu*

Spécimen du patois wallon.

jône, djoonne (jeune) – il allowe (il alla) – awoi[r] (voir) – magny, manguy (mangé) – wavder, wauder (garder. cf. le holl. uwvaard) – li vinte (le ventre) – [j]'d'nève (je donnais) – li cyr (le ciel) – conte (contre) – vârlet, vaurlet (domestique) – prumyr (premier) – li deugt (le doigt) – solé, soler (soulier) – awé (oui) – [v]au, via, vai (veau) – pierdou (perdu) – touwer (tuer) – [o]n, on, onk (uncus. = un. v. fr. ung) – i gnia (il y a) – [c]u (ce) – t'frère (ton frère) – m'pée (mon père) – sor – [v]nu (survenu) – li (lui) – l'mon, l'maugeonne – [l]a maison) – foudin (faim) – i approchewe (il appr[ochait]) – on tchantoit (on chantait) – poirtant, poucatant } port[ant] – [p]asqui (parce que). – mouart (mort) – bailler (donner) – à planté (en abondance) – [t]'fieu (ton fils) – s'mon (sa maison) – li solo (le soleil) – [k]uand, quinze, quatre, quitte, etc. – [g]azon (gazon) – oyia (entendit) – meyeux (meilleur) – [s]i v'sé, preie (= je vous en prie) – mins (mais) – [c]l'cisse (celle) – ciste (cet, cette) – avou (avec) – m'bonhe[ur] (mon bonheur) – s'commission (sa commission) – ji sos (je suis) – on (un) – sposé (épousé) – corège (courage) – vosse (votre) – nosse (notre) – louker (voir) – ia (il y a) – j'aimève (j'aimais) – lu léd'dumain (le lendemain) – po (pour) – s'sour (sa soeur) – assiou (assis) – bwer[der] (border) – j'd'vève (je devais) – poussîre (poussière) – stu (été) – voëx (voix) – one feie (une fois, une fille) – rapwéter (répéter) – huit (huit) – toë, twè (toi) – l'veie (la vie) – la mwert (la mort) – ewerer (égarer) – m'plèce (ma place) – étindou (entendu) – ruw'nou (rev[enu]) – boteie (bouteille) – li fromatche (le fromage) – [sou]bresaut (soubresaut) – accoirdances (= accordailles) – rezinté (= émo[tionné]) – grigneux (sombre) – aheuter (protéger) – diale (diable) – l'estation (la station, en flamand: statsie) – l'intreie (l'entrée) – tos (tous) – tornîre (tannière) – s'm'[di] (samedi) – s'pipe (sa pipe) – j'aparcuva (= j'apercevais) – jamoïe (jamais) – rèspondou (répondu) – i allève (il allait) – cangî = changé – feumme (femme) – pône (peine) – l'mowmint (le moment) – foumaturel (sur[naturel]) – dreuteure (droiture) – nimbre (nombre) – voleur (vouloir) – baicôp (beaucoup) – j'mettève (je met[tais]) – [au]sis – r'çuve (recevoir) – avou çoulà (avec cela) –

[illegible] ([illegible]) – [illegible] ([illegible]) – dri (derrière)
vos estiz (vous êtes) – on jâsève (on causait) – on jo[illegible]
(un jour) – i v'névé (il venait) – wangni (gagner) –
blanquì (blanchi) – ji wèse (je vais) – l' nûte (la nuit)
nouf (neuf) – bwète (boîte) – l'ouhé (l'oiseau) – sos (sou[illegible]
ovrège (ouvrage) – la saille (salle) – ploche (place) –
[illegible]imeigne (= dimanche) – londi (lundi) – tiesse (tête) –

D'autres exemples à citer sont encore lat. *vix* : roum. *abie*, roumanche *vess*, a.-esp. *abes*; lat. *anetum* : ital. *aneto*, esp. *eneldo*; lat. *sedes*, port. *sê*, sienn. *sẹde*; lat. *situs* : ital. *sẹto*; lat. *hēres* : a.-franç. *eir*; lat. vulg. *alenat* (*halenat*) : ital. *alẹna*, franç. *haleine*; suffixe ital. *-ẹtto*, franç. *ẹt*; lat. *apotheca* : ital. *bottẹga*; ital. *satorẹggia*, *pulẹggia*, *remeggia*, *empio*; esp. *mancebo*; port. *enseia* (*insidia*), esp. *sendo* (*singulo*); roum. *burete*, roumanche *bulieu*, etc. Il y a encore quelques remarques de détail à faire sur le tableau précédent. On trouve le suffixe *-el* dans l'espagnol *fiẹl* (petite aiguille de la balance) du latin *fidelis*; au gal. *meda* est apparenté l'espagnol *medano*. Les formes roumaines *oţ* et *piper* ne sont pas mentionnées parce qu'aucune des deux ne vient directement du latin; la première est empruntée au slave et la seconde au grec. Le roum. *cib* = *cibus* est étonnant. — *Viscus* et *firmus* sont cités ici parce que la plupart des formes romanes supposent *ị*. Il est vrai que le français *gui* paraît remonter à *ị*, mais il est aussi irrégulier pour l'initiale; cf. port. Ariège *besk*, champ. *voh*; l'italien *viscido* est savant, cf. le roumain *veşted*. — En face de *fermo* etc., apparaît l'espagnol *firme*, *firmes* qui semble encore confirmé par la graphie FĪRMUS, fréquente dans les inscriptions latines, *C. I. L.*, IV, 175; VI, 1058. Mais la question est encore douteuse puisque l'espagnol *firme* à cause de son *f* ne peut pas être un mot primitif. — A côté de *benedĭctus*, *dĭctus* est aussi attesté par l'italien *detto*, a.-esp. *decho*, *decha*, valais. *det*, wall. *deit*; en regard, le français *dit* et l'espagnol *dicho* sont des formations nouvelles. (89)

On s'explique difficilement *ei* de *ẹ* en portugais : *teiga manteiga taleiga* (qui à cause de *l* ne peut pas être ancien), *veiga*, *teima*.

a) Développements postérieurs spontanés de *ei*.

71. Tandis que *ẹ* et *i* provenant de *ẹ* n'ont plus changé, *ei* a eu les destinées les plus diverses. Autant qu'on peut en juger quant à présent, il persiste sans changements dans la Haute-Italie, mais, d'après les dictionnaires, on ne peut voir si l'on a affaire à *ẹi* ou à *ęi*. Donc :

Piém.	*seia*	*peiver*	*peis*	*seira*	*-ei*	*teila*
Gén.	—	*peivie*	*peizu*	*seia*	*-ei*	*teia*
Bolon.	*seida*	—	*peis*	§ 105	*-ei*	*teila*

Mais il faut remarquer les formes bolonaises *bever*, *creder* et *paver*.

(90) L'extension géographique de *ei* a besoin de recherches plus précises. Du côté du Nord-Ouest, *ei* pénètre encore dans le domaine occupé par le français du Sud. A Val Soana, qui se sépare complètement du rameau italien par la conservation des consonnes finales, apparaissent comme dans d'autres cas les caractères du vocalisme piémontais : *kei̯*, *seif*, *peis*. *vei̯ra*, *-ei̯*, *tei̯la*, etc. ; en Savoie, v. g. à Bonneville (Faucigny) on trouve *rei̯*, *avei̯*, *recevei̯* (cependant aussi *povai̯*), mais ce fait paraît être isolé. Plus au Sud, Nice et Sospello ont partout *ei* tandis que Menton et Monaco présentent *e*. A l'Est, *ei* comprend Alexandrie, Bobbio, laisse Pavie en dehors, mais pénètre dans la montagne, de sorte qu'on n'en trouve plus de traces à Parme, à Reggio d'Emilia et dans les localités situées complètement en plaine comme Guastalla et Poviglio. Les limites extrêmes de la diphthongaison paraissent être au Sud Correggio, Carpi, Cento; mais Crevalcore est en dehors. *Ei* paraît dépasser à peine Bologne; à Imola apparaît déjà *ẹ* qui appartient aussi à la Romagne. Enfin la limite de *ei* entre la Lombardie et le Piémont semble formée par la Sesia. Tandis qu'ici *ei̯* libre persiste donc sans changement, il s'est développé en *ai* chez les Gallo-italiens de Sicile originaires de cette contrée (Novare ?) : *avair*, *arsaira*, *trai* (*tres*), *azai*, lequel son s'est réduit à *a* devant les consonnes : *tala sara* (*seta*), *tsara* (*cera*), *sav*, *maz* (*mese*), *arama*.

72. Dans la France du Nord, le plus ancien monument, les Serments de Strasbourg, offre *i* : *savir*, *mi*, *quid*, *podir*, *dift* à côté de *dreit*. Ce n'est pas à un *i̯* véritable qu'on a affaire dans ce texte, mais à une transcription inexacte de *ẹ* ou *ẹi̯* qui se rencontre fréquemment aussi dans les chartes mérovingiennes. Pour les trois sons *ẹ*, *ẹ* ou *i̯*, *ẹi̯*, on ne disposait que de deux signes : *e* et *i* l'un représentant avant tout *i̯*, l'autre *ẹ*. Pour transcrire le son *ẹ* en suivant l'orthographe étymologique, *e* et *i* restèrent en usage. Si l'on voulait n'employer qu'un seul signe

pour le son ẹ, *i* s'en rapprochait au moins autant sinon plus puisque ẹ est moins éloigné de *i̯* que de ę. *Dreit* est une forme curieuse. Cette graphie divergente ne traduit pas une différence fondamentale, mais *i* remplace la spirante palatale et ẹ est représenté par *e* pour éviter la contraction avec l'*i* suivant; on a là un cas de dissimilation orthographique. Donc il ne faut pas regarder *savir dreit* comme équivalant à *saveir dreit*, (91)
mais comme équivalant à *savẹr drẹħt* ou *saveir dreiħt*. La Cantilène de sainte Eulalie ne connaît que *ei : sostendreiet*, *concreidre*; de même Jonas : *haveir*, *saveiet*, *fereiet*. De bonne heure ce son a passé à *oi* dans le Nord-Est et dans le Centre, il en a été de même de *ei* en syllabe atone provenant de *e* + *i̯* (§ 356). Les plus anciens exemples sont *noieds* (*necatos*) Jonas 56, *Soifridus* Meuse 1078, Gall. christ. XIII, instr. 562, *Fontois*, Meurthe-et-Moselle 1096, ibid. instr. 566. Pour se rendre compte de ce changement, il faut remarquer qu'il se présente sur beaucoup de points (cf. v. g. §§ 32, 77, 78), mais qu'en roman il est restreint aux sons ẹi ẹi venant de *e*, tandis que le son provenant de *a* + *i̯* se développe toujours en ę. En outre, le français nous montre que l'accent ne peut jouer ici aucun rôle : *soissante* à côté de *six*, *poitrine* à côté de *piz*. Par suite du phénomène de dissimilation qui se produit entre les deux éléments, ẹi passe à ęi. *Ęi* diffère de *ai* non seulement en ce que le canal vocal est plus resserré pour la première partie de la diphthongue, mais surtout en ce que le rétrécissement a lieu au voile du palais. Par là est rendu possible le passage à *å* (*a* vélaire) et enfin, avec dissimilation encore plus forte, à ǫ. Ce dernier degré se présente dans *bruellǫis : cǫrs* Aiol 5294, *aloit* Jourdain 255 dans une tirade en ǫ, Chrétien de Troies ne sépare plus à la rime *ǫi* provenant de *ęi* et *ǫi*. Puis, si pour l'émission du second élément de la diphthongue, la langue ne remonte pas complètement, *ǫ́i̯* passe à *ǫ́ẹ̯* qui, dans le cours du XIIIe siècle, a donné, avec déplacement de l'accent, *o̯é : voire* (*verum*) Tournay 1207, *moies* Meurthe 1269 N. E. XVIII, 130; *estoet* Laon Bibl. Ec. Ch. 2, II, 238, *boais moais* Oissery, *ibid.* 306, tous ces exemples provenant des années 1256-1262. Ce déplacement d'accent est propre à l'Est et au Centre, mais est étranger à la Picardie et à la région wallonne, d'où résulte

ce fait que les poètes picards du XIIIe siècle ne font jamais rimer *oi* avec *ẹ*. Dans l'Ile-de-France, Rutebeuf sépare toujours les deux sons tandis que l'auteur du Roman de Renard, celui du Roman de la Rose, Gautier de Coincy, Christine de Pisan, Villon, etc., font rimer *oi* et *ai* : *metrai* : *otroi* Ren. 4101; *delai* : *roi* 19131; *moi* : *enformai* Rose I, 282; *soi* : *sai* I, 310, etc. Il est difficile d'accorder avec ces faits la remarque de Palsgrave : *Oi* in the frenche tonge hath II diverse soundes, for sometyme it is sounded lyke as we sounde *oy* in these wordes « a boye, a froyse, coye », and suche lyke, and some-
(92) tyme they sounde the *i* of *oy* almost lyke an *a*. The generall soundyng of *oi* is suche in frenche as I have shewed by example in our tong, so that these wordes *oyndre joyndre poyndre moytie moyen roy moy loy* be sounded with them lyke as we wolde sounde them in our tonge. » Donc Palsgrave prononce *oi* à la finale et devant les nasales; mais à l'initiale devant les consonnes, il prononce *oẹ*, et il est d'accord sur ce point avec Erasme, tandis que H. Estienne blâme *moi*. Il y a donc dans les rimes citées plus haut un trait dialectal. Meigret et tous ceux qui l'ont suivi exigent *oẹ*, c'est-à-dire *u̯ẹ*, ailleurs que devant les nasales. A Paris *u̯ẹ* continue ensuite de se développer en *u̯a*. Déjà H. Etienne, en 1582, écrit : « Il ne faut pas moins éviter de prononcer *moas foas troas poas* comme le menu peuple parisien. » Th. de Bèze, en 1584, dit aussi : Corruptissime vero Parisiensium vulgus Dores πλατειάζοντας imitati pro *voirre* sive ut alii scribunt *verre* (vitrum), *foirre* (palea farracea) scribunt et pronuntiant *voarre* et *foarre* itidemque pro *trois* (*tres*), *troas* et *tras*. » Mais, dans le Dialogue II, 311, H. Estienne donne *oa* comme appartenant aussi à la prononciation de la cour : « quelques courtisans qui ont si bien appris de dire *ainsin* à Paris, au lieu de *ainsi*, qu'ils ne s'en peuvent garder : non plus que de dire *troas moas*, qui est aussi de la prononciation parisienne. » Pour des mots isolés, *oa* est attesté pour une époque encore plus ancienne. Il est vrai que la rime *carre* : *poirre* chez Villon ne prouve rien (v. § 258), mais déjà R. Estienne écrit en 1549 *poale*. *Oa* ne s'implanta que très lentement : Buffier, en 1709, le blâme; La Lande, en 1730, se prononce décidément en sa faveur. Il y a toutefois des hésitations dans

Spécimen des patois du dép. de la Drome.

umet (homme) - lou (le) - moun (mon) - ieou (je, moi) -
un (son) - jouiné (jeune) - vouasté (votre) - mé (me) -
é (que) - péré (père) - fréré (frère) - ellés (eux) - la
rtioun (la part) - quaouquei (quelques) - aqueste (ce, cet)
i (ses) - richessos (richesses) - lounc (l'homme) - grangeo (gran
) - Sadoular (rassasier) - mangeavoun (mangeaient) -
ngeavo (pensait) - manobro (ouvrier) - l'houstau (la
ison) - abundancio (abondance) - anar (aller) - anarai
ai) - vey (vers) - couantre (contre) - ieou sioou (je
is) - vouastés (vos) - encaro (encore) - esmougu (ému) -
lo (beau) - anneou (anneau, bague) - paça qué (parce
e) - moudit (mort) - coumencoroun (commençaient) - aqueou
, cet) - tem (le temps) - éro (était) - aquelo festo (cette fête
védeou (le veau) - isten (étant) - souvrti (sorti) - pré
(prier) - voulounta (volonté) - souquamén (seulement
is (tu es) - aï (j'ai) - lieou (tien) - faire buano chiéro (
ire bonne chère) - la vido (la vie) - garçoun (garçon
ounia (éloigné, lointain) - talomen (tel, tellement) -
iaouso (chose) - l'éndré (l'endroit) - sa fermo (sa femme
siravo (désirait) - pouvér (pouvoir) - l'éstoumа (le
entres, l'estomac) - eou (lui) - dé pan (du pain) -
ou mouré (je meurs) - fan (faim) - éssé (être) -
arlé (valet, domestique) - l'apercégué (aperçut) -
urigué (courut) - tou de suito (sur le champ, tout de
uite) - boutaré (mettre) - faguéroun ([ils] firent) -
éndén (pendant) - chiam (champ) - intendigué (il
ntendit) - la musico (la musique) - saouprré (savoir) -
é qu'éro aquo (ce que c'était) - sourté (sortir) -
espondigué (répondit) - jiarné (jamais) - cépéndén
cependant) - régioui (réjouir) - enbé (avec) - fino (fem
e) - partiquet (partit) - fasant (faisant) - louya
ouer) - caïon (cochon) - las ostas (les restes) -
estissez-lou (vêtez-le) - aïou (ayant) - survéngué (il
survint) - habitou (habitant) - mièi (mieux) - de
mandar (demander) - a la fin (à la fin, en fin) -
vétoqui (voici) - déjà (déjà) -

tout le cours du XVIIIe siècle, particulièrement à la finale; dans *roi loi*, *ẹ* se maintient tandis que *a* est plus tôt accepté devant *r* et *s*. Domergue, en 1805, bannit complètement *oẹ*, mais La Fayette dans un discours de 1830 aurait encore prononcé *ụẹ*, et Dupuis, en 1836, veut que l'on conserve cette prononciation dans les syllabes atones. Il n'en reste plus de traces aujourd'hui, excepté dans les patois. Tout l'Est, le Nord de la Franche-Comté, la Marne et, en outre, l'Anjou à l'Ouest ont conservé l'ancienne prononciation. A ce qu'il semble, il n'y a que Paris, ses environs immédiats et les patois fortement influencés par la langue littéraire, qui aient avancé jusqu'à *ụá*.

Dans des conditions encore mal définies, *uẹ* passe à *ẹ*. Dans l'Elégie de l'an 1288 écrite en caractères hébraïques, on trouve *et* comme troisième personne du singulier de l'imparfait. D'après Peletier (1549) la réduction aurait lieu après *i* : « Nous prononçons *priet*, *criet*, *étudiet* et toutes tierces personnes de l'imparfait indicatif venant des infinitifs en *ier*, et toutefois nous écrivons *prioit*, *étudioit* : ne nous est permis d'en user autrement. » Mais cette règle est loin d'être suffisante; cf. franç. mod. *monnaie, taie, raie, claie, saie, -aie* à côté de *soie, voie, lamproie*. Il semble qu'ici la mode arbitraire de la cour ait prévalu. H. Estienne, en 1578, place les formes en *e* dans la bouche de son Philausone et dit en propres termes qu'elles sont en usage à la cour. Déjà au commencement du XVIe siècle, *ẹ* au lieu de *oẹ* avait pris de l'extension. Guillaume des Autels (1548) et Pasquier (1572) s'élevèrent contre cette prononciation; ils n'admettaient que *reine*, les imparfaits et les conditionnels en *et*. Palliot (1608) se plaint qu'on dise *rei*. Maupas (1625) mentionne *droit*, *froid*, *estroit*, *croître*, *croire*, *sois*, *soit* prononcés avec *ẹ*, mais *loi*, *foi*, *roi*, *trois*, *mois*, *croise*, *boire* prononcés uniquement avec *oẹ*. Patru (1674), De la Touche (1696), Buffier (1709) recommandent *ẹ* pour l'usage familier et *oẹ* pour le discours relevé. Il y avait encore hésitation jusqu'à ces derniers temps pour des mots isolés tels que *roide*; dans *connaître*, *ẹ* s'est introduit à la place d'un ancien *ọ* + *i*. Toute la discussion pour ou contre le développement *oẹ* — *ẹ* exige encore des recherches minutieuses.

(93) Cf. le cas: raide - roide

ULBRICH, *Zur Geschichte des französischen Diphtongen oi*, Zeitschr. III, 385-394; PH. ROSSMANN, *Französisches oi*, Rom. Forsch. I, 145-

178; G. Paris, Rom. XI, 604-609; Weigelt, *Französisches oi aus ei auf Grund lateinischer Urkunden des XII. Jahrhunderts*, Zeitschr. XI, 85-106. Ce dernier cite des exemples encore plus anciens que ceux qui sont mentionnés plus haut, mais ils sont douteux. *Hoya Silva* 1071 serait *Haye* a.-h.-all. *Hac*; dans ce cas c'est une faute de copiste puisque *ai* ne devient pas *oi; Troieul, Troicul, Troiul* 1093, 1096, 1106 = *Trieux* est identifié avec *tricolum*, *triceolum* (D. C.), ce qui est impossible : *Troicul* est une faute d'écriture ou de lecture pour *Troieul* qui, s'il répond réellement à *Trieux* actuel, suppose **torculos*. — Sur le développement *ei* — *oi* diverses théories ont été proposées. Schuchardt, Vok. I, 466, Centralbl. 1877, col. 1253, Zeitschr. IV, 123 parle simplement d'une dissimilation : *ei -ai -oi;* de même Lücking 204. — Ulbrich 389 pose : *ǫũ, ǫœ, ǫ̣œ̣, ǫœ̣́, ǫœ́, oę́* enfin *uá*. Il y a bien des objections à faire sur ce développement. De même que *ũi* passe non à *u̯i*, mais à *ṳ̃i*, *œœ* ne devait pas non plus donner *oœ;* ensuite le passage de *oe* à *e* est inconnu au français. De plus, il n'y a en
(94) sa faveur aucun motif concluant. Au lieu de *soif* on trouve bien dans le Mistère de la Passion 11247 *seuf*, 11590 *soeuf* au lieu de *soif*, mais cet *oœ̣* (*œ* au lieu de *ę* sous l'influence d'une labiale) n'a pas d'autre significa-tion que *fœ̣f* = *fève* § 270. Il faut admettre comme un simple pos-tulat qu'à l'époque du Roman de la Rose *oi* ne pouvait pas encore être *oę́*. Les exemples qui sont donnés de la confusion de *oi* et de *eu ue* sont en grande partie des fautes de copistes; *Noitun* de *Neptunus* ne remonte pas à **Neutun*, mais est influencé par *noit* (*noctem*), *Vernoil* et *Verneuil* présentent un échange de suffixe, etc. — G. Paris, s'appuyant sur *noieds* dans Jonas, admet que le changement a eu lieu tout d'abord en syllabe atone. — Cf. encore § 107 pour la théorie de Horning.

73. *Oi* persiste, ainsi qu'il a été dit, dans le Nord-Est, cf. liég. *voi̯*, *manoi̯*; en picard il est réduit à *o*, cf. *parole : estoile* Adam de la Halle 308, *veor*, *sot*, *prosie* Chev. II esp. XXIX, d'où les monuments picards du XIII[e] siècle ne font jamais rimer *oi* et *e*. Actuellement on trouve v. g. à Arras : *paro*, *fro*, *do*, *to* mais *noar*; à Cambrai : *avo*, *tro*, *drola* (*droit-là*); en rouchi : *fo*, *tro*, *do*, *fro*. Il en est de même pour *o* provenant de *o* + *i̯* : *encore : glore*, B. Condet 52, 109; S. Grég. Rom. VIII, 39, *Gregore : ore* 131.

74. Dans la France de l'Ouest, *ei* persiste d'abord à partir du Tréport; Beauvais, et, au Sud de Paris, Chevreuse, Etampes, Chartres ne connaissent pas *oi*; il en est de même de toute la Normandie, du Maine, de la Touraine, de l'Anjou et du Poitou.

On rencontre toujours *ei* dans les anciens textes originaires de la Normandie. Cet *ei* continue ensuite de se développer en *ẹ* par l'intermédiaire de *ẹi*, cf. Bessin *crẹre*, *vẹe* (*videt*), *nẹr*, *pẹr*, ou en *ẹ* : Montjean (Mayenne) *frẹ*, *vẹ*, *šẹ* (*cadere*), *sẹ* ; *ei̯* se maintient v. g. à Louvigné (Ille-et-Vilaine) : *fei̯r*, *nei̯r*, *ẹtei̯le*, *pei̯* (*pilum*) ; à la Hague : *mei̯s*, *krei̯re*, *mei̯*, *bei̯re*, *pei̯vre*, *pei̯s*, *frei̯* à côté de *fe* et du curieux mot *seu* (*sitis*). La simple graphie avec *e* se rencontre déjà à partir de la seconde moitié du XIIIe siècle dans des chartes du Nord-Ouest, mélangée avec *oi* qui, actuellement, pénètre de plus en plus par l'Est. Dans le Livre des Manières *ẹi* et *ẹi* sont encore séparés; mais dans des chartes de Bretagne, d'Anjou etc., on écrit habituellement *ai*, *ae* à partir du XIIIe siècle. Dans la Vie poitevine de sainte Catherine, l'orthographe habituelle est *ei*, excepté devant *r*, où l'on trouve presque toujours *e*. J. le Marchant écrit *-eile*, *meitre*, *preistre*, mots dans lesquels *ei* a la valeur de *ẹ*.

75. Il faut regarder comme une fusion particulière des formes (95)
normande et française l'*oie* des textes de l'Ouest. Il est vrai qu'en n'a affaire qu'à une simple métathèse dans *doloere* pour *deleoire* G. Guiart I, 3620, *ovro-er* pour *ovre-oir* dans Guill. Marchant où *oi* ne provient pas de *ẹ* mais de *ọ* + *i*, et même dans *benoiete*, *maloiete* de *beneoite*, *maleoite* Mén. II, 424, 407, ainsi que dans d'autres cas. On peut aussi expliquer de la même manière *voier* de *veoir* H. A. LXIV, 178, 150; *choiet* dans le Tristan de Béroul 2044 et *choier* 1052; mais il n'en est plus de même de *voier* = *verum* Rou 449 C, *savoier*, *troies*, *avour* Mém. ant. Norm. XVI, 957 (ann. 1281), de sorte que l'explication des exemples du français *e* — *oi* correspondants reste douteuse. Autant qu'on peut l'affirmer avec les renseignements actuels, toutes ces formes n'apparaissent que dans l'Ouest, c'est-à-dire seulement dans la région où *e* passe à *ei*, non à *oi*; elles sont également absentes des monuments plus anciens de cette région. Il faut donc les regarder comme résultant de la confusion de *oi* et de *e*, laquelle reposerait sur une prononciation imitant l'*oẹ* du français du Centre. *Soair*, *voair*, *choair* qu'on trouve dans J. le Marchant servent de confirmation à cette hypothèse.

Cf. A. TOBLER, Zeitschr. vergl. Sprachf. XXIII, 416 sqq. où sont donnés des exemples de métathèse; GÖRLICH, Franz. Stud. V, 362;

Huber, H. A. LXXIV, 147-157 où l'on trouve de nombreux exemples et leur explication.

76. Une troisième région française est caractérisée par le passage de *ei* à *ẹi ẹ* respect. *ai*, *a*, *å*, *o*. Elle comprend tout l'Est, depuis la Savoie, où *ei* français va rejoindre *ei* piémontais, jusqu'à la Lorraine. La plus ancienne forme s'est rarement conservée : bagn. *avei̯*, *moteiya* (*mustela*), *šeiya* (*seta*), *dei̯* (*digitus*), *pei̯vro*; Blonay (canton de Vaud) dans le corps de la proposition : *le frei fevrāi*, mais *le fevrei frai*; à l'intérieur du mot dans la Haute-Gruyère : *cräyo*, *päiẓo*, *täila*, *fäivra* mais *prä*, *fä* (*fel*), *šä* (*sepes*); au bord du lac de Neuchâtel : *avei*, *mei*, *trei*, *savei*. — Ailleurs, *ei* a passé à *ä*, ainsi sur la rive droite du Rhône et dans la partie Nord-Ouest du canton de Vaud : *avä*, *tāla*, *dä*, *tsandäle*, *nä* et dans une partie du canton de Neuchâtel ; à *ẹ* dans la Basse-Gruyère et à Neuchâtel, puis dans une tout autre région, à Rive-de-Gier : *rẹ*, *trẹ*, *drẹ*, *nẹ* (*noir*), mais féminin *neiri*, à Auve : *de* (*debet*), *set* (*sit*) à côté de *craire*, *dais*. On trouve enfin un développement postérieur de *ẹ* en *œ* à Chézard (Neuchâtel) : *tœl*, *tœs*, *trœ*, *pœvre*. — *Ai* est bien plus fréquent, on le trouve dans une partie de la Savoie, à Vionnaz : *etaila*, *de̥vai*, *praiẓa*, *saya*, *paivre̥*, à Ormont, Pays d'Enhaut, d'où provient *a* dans le reste
(96) du canton de Vaud, à Fribourg (on trouve encore *ai* à Paroisse, Neuchâtel, Jujurieux), puis v. g. aux Fourgs : *sa*, *fra*, *na* (*niger*), *deva*, mais ici aussi on trouve à l'intérieur du mot le degré antérieur : *paivru*, *naire* (*nigra*) ; de même dans la Bresse : *ma* (*mensis*), *ēdra*, *fa*, *sava* à côté de *bäre*. En Lorraine, *a* et *o* apparaissent l'un à côté de l'autre excepté après les labiales. *O* appartient plutôt aux patois du Nord, *a* à ceux du Sud ; toutefois, il arrive souvent que la même localité présente *a* dans un mot et *o* dans un autre. On peut donc en conclure directement que l'on est en présence de deux groupes dialectaux qui se croisent dans cette région, et qu'à l'heure actuelle, aucun d'eux n'est encore parvenu à dominer l'autre. On pourrait regarder l'*o* comme venant de *a*; à Cugy et à Haute-Broye, *a* provenant de *ẹ* passe à *å*, d'où aurait pu facilement se développer *o*. Deux ordres de faits parlent contre cette hypothèse : l'absence de *å* en Lorraine et les mélanges mentionnés précédemment. L'*o* remonte plutôt à *oi* et il en est sorti

comme *a* de *ai* : donc la perte de l'élément palatal est un fait commun à toute la Lorraine ; mais le point de départ est dans le Sud *ai*, dans le Nord *oi*, en quoi le français du Nord se rattache au messin et au wallon. On trouve, en effet, dans ces deux régions *œ*, et à la finale *œi̯* : Faulquemont *dœf, krœr, vœr, dœi̯, sœi̯*; Seraing *mœ, pœr, sœ, vœ, trœ*, etc. Le point de départ pour le lorrain du Nord, le wallon et aussi pour le picard et le français du Centre est *oi̯* d'où est sorti, ou bien *oé̯*, ou bien, avec fusion des deux éléments, *œ*, ou bien, avec perte du second, *ọ*. Il y a lieu de croire qu'à l'époque ou *oi̯* respect. *œ* s'étendit, en partant du Nord et de Metz, sur des contrées qui ne connaissaient pas *oi̯, œ*, mais seulement *ọ*, ce dernier son prit la place de *oi̯, œ*. C'est de cette manière que s'expliquent le mieux les faits lorrains. Pour le picard, cette explication ne peut convenir. — La réduction de *oi* à *o* est déjà attestée dans des monuments du Moyen-Age; cf. les rimes : *voe : boe* Prior. 9264 : *bloe* 10731, *savor, avor, motei, doent* 1255 Luxembourg N. E. XVIII, 46, *demoroent, seroent* 1270 Meuse ibid. 32, etc. Plus au Sud, on la rencontre encore à Plancher-les-Mines : *vove, no, kyoe* (*cleta*), *croe, menoe, soe* à côté de *toie* (*teca*), *epo, roe* (*raie*) *motore* (*mustela*), *tšandore, detrosse*, mais *poi* (*pilum*), *soi, soile* (*seille*), *roi, noiǧe, moidre* (*minor*) à côté de *sẹdre* (*cinere*).

77. La diphthongue *ei* paraît avoir été commune autrefois à tout le domaine RHÉTIQUE bien que les conditions de sa production n'aient peut-être pas été partout les mêmes. Mais aujour- (97)
d'hui, elle ne s'est conservée que sporadiquement à Dissentis, Waltensbourg, Ilanz, Tiefenkasten, à Val Bregaglia, dans le Tyrol, à Vigo et Val Fassa, puis à Comelico, à Erto, sur les bords du Tagliamento et de la Meduna, sur le versant méridional des Alpes carniques (à Tolmezzo), à Gemona, puis à Val Leventina et à Mesolcina. Elle persiste encore à Poschiavo devant *d* : *seid, deit — savé, ner, avéna, pel*; et à Livinallungo en syllabe finale : *mei, crei, aẓei, sei*, aussi *neiger, peiver*, mais *sare, crada, vana, sada, k'amaža*. Dans le Frioul, le Tyrol et aussi à Domleschg et à Schams, *ei* se réduit à *ẹ* ou *ę*; l'*ẹ* du Tessin peut donc remonter à *ei* rhétique. Dans la Giudicaria la réduction n'a lieu que devant *r* : *šẹra, vẹra, ẹr*, à la finale : *ažẹ, parẹ, rẹ*,

pę, *dę*, devant *f* : *nef*, et à l'antépénultième : *pévar*, *véduf*; mais en dehors de ces cas on a *i* : *fida*, *k'ina*, *vina*, *tila*, *iň*, *pil*, *piš*; on trouve aussi ailleurs *e* devant certaines consonnes. A Schweiningen et à Bergün, on rencontre une consonnantification toute particulière de l'*i̯* : *sekt* = *seit*, *štegla* (*stella*), *segra*, *peks*, *nekf*, *-ekr*, *sekf*. Le même phénomène existe pour *ei* secondaire mentionné au § 32 : *durmekr*. A Schweiningen, *k* paraît être restreint aux oxytons : *vekf*, fémin. *veive̥*, il n'en est pas de même à Samaden : *vikf*, *vigva*. Cf. encore § 298. Le développement postérieur ordinaire de *ei* est *ai*. Il apparaît à Tavetsch, puis dans toute l'Engadine et la vallée de Munster; à Greden et à l'Abbaye en syllabe finale; on trouve cependant ici *sărra*, *avanna*, *crada*. A Brigels (en plein domaine de *ęi*) on trouve *ǫi* : *nǫif*, *pǫis*, *sǫit*, *stǫila*. Clauzetto (Frioul) est tout à fait isolé avec *ía* : *síat*, *síaf*, *níaf*, *tría*; il en est de même de Forni Avoltri et Collina (Frioul) avec *ío* : *síot*, *níof*, *píos*, *síof*, *trío*, dont les degrés de développement peuvent très bien être *ęi̯*, *i̯i̯*, *i̯i̯*, *ię*. Ces dernières ramifications rejoignent l'*i* de Pola, Peroi, Dignano, Rovigno : *cridi*, *vulir*, *tila*, *siro*, *viro*, *mis*, *pil*, etc. et les côtes de la Dalmatie où *i* paraît aussi se renconter, v. Arch. Glott. I, 434 Rem. 2.

78. Tandis qu'à Veglia avec *ai* et *a* les choses ne présentent aucune complication : *vaila*, *paira*, *maisa*, *kaina*, *raid*, *sara*, *sata*, *ra*, *-are*, les Abruzzes font voir des développements très divergents. *Ei* qui est la forme fondamentale persiste à Cerignola : *affeise*, *vuleie* à côté de *maie*, *taie*; à Francavilla : *veite* (**vịdere*), *seire*; à Montenerodomo : *feice*, *seira*; à Villa Santa Maria : *seire*, localités qui sont toutes situées dans les Abruzzes. *Ai* est aussi habituel à Bitonto : *sapaive*, *taike* ailleurs qu'à la
(98) syllabe antépénultième : *feme̥ne̥*, *faševe̥ne̥*; à Altamura : *affaise*, *tai̯e*; à Andria : *tai̯*, *aveiva*, *ve̥laie̥*. Il en est ainsi dans toute la Terra di Bari et, en outre, à Gessopalena, Palena et Bucchianico. On trouve ensuite *oi* à Agnone : *voir* (*verum*), *avoi̯* à côté de *sapaite*; enfin *o* à Castelli (Abr. Ult. I) : *ro*, *avoi̯e* (imparf.), *davore*, et à côté : *faummene*, *auss*, *aussa*, *vennautt* (*vendetta*), enfin *avâ* (*habere*). — On peut en dernier lieu se demander si *ę* provenant de *ẹ* à Teramo : *fęmme̥ne̥*, *lęgge̥*, s'appuie sur un ancien *ei*, comme *ǫ* de *o* (*flǫre̥*) s'appuie sur *ou*.

Ia à Veglia est obscur : *niar*, *viad*, *mias*, *siäp* (*seppia*), *tiak* (*tegula*), *viard*, *trianta*, *viassa* (*vece*), mots dont, en tout cas, le dernier est un emprunt, comme le prouve *s* au lieu de *k*. Dans *siäp* et les suivants, *ẹ* entravé a passé à *ę* et a suivi le même développement que lui, ce qui n'a pas eu lieu dans *farme* (*firmet*).

b) Changements conditionnels.

1. Influence d'un phonème suivant.

79. Sous l'influence d'un *i*, *i̯* suivant, plus rarement d'un *u*, *u̯*, *ẹ* passe à *ị*. Le premier phénomène, c'est-à-dire l'inflexion (Umlaut) de *ẹ* en *i* causée par un *i* suivant, est des plus répandus : on le constate dans toute l'Italie du Nord et du Sud, en France, en Espagne et en Portugal. Les cas à examiner sont la 1re et la 2e personne du singulier de l'imparfait, le nominatif pluriel de la 2e déclinaison latine, *viginti*, et aussi, en Italie, l'*i* secondaire provenant de *es*, *as* (§ 309). Il suffira de citer à l'appui pour les verbes : *feci* et *presi*, et pour la déclinaison : *illi*. L'étude des formes apportera un plus grand nombre d'exemples, cf. aussi § 318 sqq.

Lat.	VIGINTI	FECI	PRESI	-ISTI	ILLI	CREDIS
Roum.	—	*fecĭ*	—	—	*ei*	*crezĭ*
Eng.	*vaink'*	—	—	—	*el'*	*craidast*
Ital.	*venti*	*feci*	*presi*	*-esti*	*egli*	*credi*
Napol.	*vinde̥*	*fiče̥*	*prise̥*	*-iste̥*	*igge̥*	*krite̥*
Milan.	*vints*	*fise*	*prise*	*-is*	*iyi*	*krii*
Franç.	*vint*	*fis*	*pris*	*-is*	*il*	*crois*
Prov.	*vint*	*fis*	*pris*	*-ist*	*il*	*crez*
Esq.	*veinte*	*hize*	*prise*	*-iste*	—	*crees*
Port.	*vinte*	*fiz*	—	*-este*	—	*crees*.

En espagnol et en portugais, un *-i* ne peut pas exercer d'action par delà plusieurs consonnes comme le montrent l'espagnol *veinte* et le portugais *-este* de *-i̯sti*. Au contraire, les (99)
formes moldaves sont à citer ici : *triĭ* = *treĭ* de *trēs*, *iĭ*, *ist*, *ciĭ*.

80. Un *i* en hiatus roman n'est une cause d'inflexion en ITALIEN que dans le groupe *ski̯* : *fischia*, *mischia*, *vischio*, *ischio* (*aesculum*), mais on trouve déjà à Sienne *meschia*. En ESPAGNOL,

en PORTUGAIS et en PROVENÇAL, le phénomène a lieu encore en dehors du cas mentionné pour l'italien : esp. *jibia*, *limpio*, *vendimia*, *vidrio*, *cirio*, port. *siba*, *limpo*, *vendima*, *vidro*, *cirio*, *rijo*, *piso* de **pesilum*; mais il ne se produit pas avec *a* final : *semea*, *femea*, d'où *nedeo* d'après *nedea*. *I* atone exerce ici aussi une influence analogue dans les mots savants *divida*, *dizima* (de *ẹ*); prov. *ciri*, *vendimia*, gasc. *dibi* (*debeo*).

81. *Ẹ* passe à *i* quand la syllabe suivante renferme un *u* ou un *i*; au contraire, quand cette syllabe renferme un *a*, un *e* ou un *o*, il persiste dans l'Italie du Sud, v. g. à Alatri, Brindisi, dans les Abruzzes, à Campobasso et à Naples. Entre la région centrale, dont fait partie la Toscane, qui conserve toujours *ẹ*, et la région de *i* qui est celle du Sud, il paraît exister une région intermédiaire où l'on trouve *i* dans certaines conditions. Il est nécessaire de faire encore des recherches pour savoir si autrefois en Ombrie *i* était ainsi amené par *u* final ou seulement par *i*. Cf. Alatri : *citẹ̥* (*acetum*), *pinu*, *arberitẹ̥*, 2e pers. sing. *cridi*, 1re pers. sing. *credo*, *pirẹ̥*, plur. *pera*; *bivi*, 1re pers. sing. *bevo*, 3e personne sing. *bevẹ̥*; *firmẹ̥*, *ferma*, etc.; Teramo : *pilẹ̥*, *nirẹ̥* mais *leğğẹ̥*, *fetẹ̥*; a.-napol. *credo cridi*, *mese misi*, *acito*, *plinu*, *minu*, *pepe*, etc. La finale des neutres exerce la même influence que l'*o* : masc. *kiste*, fém. *kesta*, neutr. *kestẹ̥*. Il est à remarquer que le sarde se comporte de la même manière : *kẹna* à côté de *vẹlẹnu*; il en est de même dans les cas où l'on a *ẹ* en latin vulgaire : *kẹrvu* (*acerbus*), fém. *kẹrva*, *bẹne* (*bene*), mais *bẹni* (*venis*), *bẹnnẹru* (*generu*). Ce phénomène se rencontre aussi dans la Terra di Bari, la Basilicate, à Otrante, etc. où les diphtongaisons mentionnées au § 78 apparaissent pour *-a*, *-o*, *-e*. Campobasso semble offrir *i* provenant de *ẹ* devant *u* et *i*, *ẹ* devant *o*, et *ei* devant *a* : *dite*, *deita*, *tre*, *trejja*.

Des exemples tels que a.-port. *bescha* (*bẹstiā*) à côté de *bischo* ne sont pas encore clairement établis, Rom. XI, 82, puisque l'hypothèse qu'en portugais *é* — *u* soit autrefois devenu *i* se heurte à de grandes difficultés, et puisqu'il n'est pas prouvé du tout que *bestia* ait un *ẹ*, v. § 150.

82. Les cas d'inflexion causés par *ụ* sont rares. Le portugais *lingua* s'explique d'après le § 95, l'espagnol *mingua* est influencé par *minguar*, en a.-espagnol le mot se présente encore sous la

forme *mengua* (Cond. Luc. 368 b, B. Prov. 26, 28, etc.). Mais (100)
il faut mentionner le portugais *isto* neutre à côté de *esto* masculin. La forme du masculin est formée sous l'influence des autres masculins en *o*, *istu* remonte directement à *istu*[*d*] et doit sa voyelle à des combinaisons telles que *istu̯ es vero* et autres analogues. Ce fait explique pourquoi il n'y a que les pronoms qui possèdent cette forme avec *i*.

83. L'*ę* en ROUMAIN est très étroitement soumis à l'influence des voyelles finales. L'ancien *ę*, de même que *ie* (§ 150) quand il est suivi d'une syllabe renfermant *a*, *e* ou *o*, subit une réfraction et devient *ea*, *iea*. Toutefois, cette réfraction n'a pas lieu devant les nasales (§ 94); la nasale suspend donc l'action de *a*, *e*. Encore aujourd'hui, cet *ea* est accentué en macédonien sur le premier élément quand il se trouve à l'initiale : *éaste*, *éarbă*, *éadă*, *eapă*, et aussi *véaklă*; en dehors de ce cas en macédonien, et toujours dans les autres dialectes, on trouve *eá* qui a passé à *iá* en moldave et partiellement en macédonien, dès une époque prélittéraire. Des monuments tels que le Psautier de Dosofteiu présentent toujours *ia*. Dans l'écriture cyrillienne le même signe sert pour *ea* et pour *e* long; dans l'écriture latine on trouve tantôt *ea* tantôt *e*. *Ea* s'est conservé devant *ă*, abstraction faite de certains changements secondaires dus à l'influence d'une consonne suivante ou précédente (§ 104, 106, 108 sqq.). Devant *e* il persiste aussi maintenant encore en macédonien, cf. *easte* cité plus haut, en outre *kerdu*, 3[e] pers. sing. *kearde*, *herbu*, 3[e] pers. sing. *hearbe*. Le même résultat est attesté pour le valaque par ce fait qu'après les labiales, *ę́* — *e* passe à *a*, de même que *ę́* — *a*; cet *a* suppose un plus ancien *ea*. Après que cette loi a eu exercé son action, *ea* — *e* s'est simplifié en *e* — *e*. Ces phénomènes se sont produits dans la période préhistorique. Les exemples de *ē ja* des plus anciens monuments roumains ne sont pas autre chose qu'une graphie étymologique. Les premiers exemples de graphie phonétique se rencontrent dans des chartes moldaves et valaques du XVII[e] siècle. Ce qui contribue à établir la différence de *e* et *ea*, c'est ce fait que Dosofteiu (1673), dans son Psautier rimé, sépare ces deux sons : *clasul : ciasul* 63, 1, *sâšal'â : nâvalâ* 11, *fala : sprejinealâ* 31, *teamă : sama* 64,

23, etc. ; les autres écrits moldaves du XVIIe siècle font la même distinction entre *ę* = *e*, *ie* actuel, et *e* = *ea*, *ja* = *ia*, ou *ē* = *e*, *ę* = *ie*, mais *ja* = *ea*, *ia*. Puisque *e* sorti de *ea* est sévèrement
(101) distingué de l'ancien *ę*, il doit donc avoir eu la valeur de *ę* qu'il possède encore aujourd'hui dans l'Ouest (Hongrie, Grisons, Banat, Bukowine, Istrie et Moldavie occidentale) tandis que dans l'Est il s'est porté à *ẹ*. En Moldavie et en Istrie *ea* suivi de *a* a aussi passé à *ẹ*. L'orthographe étymologique a été combattue systématiquement par le grammairien Văcărescŭl (1787). — En dernier lieu, demandons-nous encore comment il faut comprendre cette réfraction. Faut-il admettre que le changement de *e* en *ea* ait été amené par *a*, *e* ou empêché par *i*, *u*? Je pencherais pour la seconde hypothèse. Il est vrai qu'une réfraction de *e* en *ea* sous l'influence d'un *a* suivant est possible; mais qu'un *e* suivant ait la même propriété, le fait est beaucoup plus douteux. Au contraire, si nous admettons *éį* comme premier développement roumain, ce degré, sous l'influence d'un *i* et par conséquent d'un *u* suivant, préservé de toute altération postérieure, aurait été ramené de très bonne heure à *e*, tandis que là où il n'y avait aucun obstacle, *eį*, par l'intermédiaire de *eę* a passé à *éa* (cf. là-dessus § 78), plus tard *eá*. — Nous obtenons donc : *creastă*, *jneapăn* (*juniperus*), *seară*, *teacă*, *teamă*, *-easă*, *eaţă*, *deasa*, *dreaptă*, *neagră*, *seacă*, *leagă*, etc., mais *creste*, *jnepeni*, *teme*, *-ese*, *-ęte*, *dese*; et, en outre, *mese* (*mensae*), *pese*, *verze*, *sagete*, *pene*. — Pour le macédonien *ia*, cf. ντιμνιάτζα̣ (*dimniaţâ*) Kav. 92, βιάργκα̣ 180, κιμιάσσα̣ Dan. 27, λιάμνε 1, σιάμμιννα̣ 4, etc. ; de même en moldave déjà chez Dosofteiu : *liage* 1, 2, *sediá* 4, *liagia* 6, *viarde* 12, *criaşte* 14, etc. Pour l'istrique : *câmẹsẹ*, *fẹtẹ*, *crẹstẹ*, *sẹrẹ*, *crẹde*, *lẹmne*, *crẹste*, etc. La preuve qu'il y a eu ici aussi à l'origine *ea* se tire de *tsaptir* (*pectine*), *tatsá* (*tacere*), cf. § 419 ; on pourrait cependant se contenter d'admettre le développement de *éa* en *ẹ* par l'intermédiaire de *ée*, sans recourir à *eá*, *iá*, *ié*, *é*, puisque, d'ailleurs, en istrique, *á* est tout à fait rebelle à l'influence d'un *i* précédent. Le changement de *ia* en *e* serait anormal.

Les phénomènes très compliqués de l'*ę* en roumain ont été expliqués, après une série d'autres travaux antérieurs, par TIKTIN dans ses excellentes *Studien zur rumänischen Philologie* I, 1884 et Zeitschr.

Spécimen du dialecte lorrain.

vé (le veau) – lo fechtin (le festin, la bonne chère) –
(Son) – feu (fils) – mahon (maison) – lo bru (le
it) – lato (était) – poutiant (portant) – i vlomme
voulut) – vos o (= vous avez) – jemas (jamais) –
ne (femme) – tu (tui) – pedu (perdu) – moua (mort)
vos ates (vous êtes) – tojos (toujours) – avou (= avec)
(à) – pu (plus) – ach (aise) – bei (donné) – et (ê
e) – âb (arbre) – plyan (platane) – tač (tâche) –
č (= large) – věč (vache) – ta (fait) – pa (paix) –
an (frêne) – brame (brême) – pyar (plaire) – far
(faire) – fyeti (fier) – vi (vieux) – pi (pied) – Co (cou
doie (doigt) – lo (le) – lo partège (le partage) –
vrès (après) – tortot (tout) – péis (pays) – cheur (tomb
voidii (garder) – l'erott u (il aurait été) – cheu (che
meu (moi) – peuchi (péché) – j'a (j'ai) – quèg (s
gages) – je seum (je suis) – fur (fuir) – petu (per
uis) – fru (fruit) – tu (tui) – bottoy (bouteille), ko,
roy (corneille) – to (temps) – log (langue) – war (voir)
von (veine) – cozen (cousin) – puedi (perdu) – mili (mu
yaed (dur) – rer (rire) – der (dire) – ekrer (écrire)
fe (fils) – kuel (quel) – kuesei (cacher) – kwetoh (14) –
olnd (cendre) – eputé (apporter) – enye (agneau) –
bi (habit) – emu (ami) – treveyi (travailler) –

XI, 56-60, où, p. 59, le développement de *ę* en *ea* est conçu autrement. On n'a pas encore d'explication pour le macédonien *ńyere* de *mel* à côté de *ḱiare* de *fel*.

84. Ẹ DEVANT LES PALATALES. C'est peut être ici qu'il aurait fallu citer les exemples étudiés au § 79. On trouve *i* en ITALIEN devant *l'*, *ń*, et, en outre, au moins devant *l'* dans des dialectes FRANÇAIS, v. g. en lyonnais, à Sainte-Croix (cant. de Vaud), en picard, et devant *ñ* en ESPAGNOL et en PORTUGAIS. (102)

1. — Italien : *corniglia*, *famiglia*, *ciglia*, *consiglio*, *striglia*, *tiglio*, etc. *Veglia* de *vigilat* a dû être influencé par *vegghia*. — *Vigna*, *gramigna*, *lucignolo*, *mignolo*.

2. — Lyon : *avilli* (*abeille*), *villi*, *cornilli*, *bottilli*, *lītille*, etc.

3. — Sainte-Croix : *avil'ẹ̥*, *krẹ̥bil'ẹ̥*, *oril'ẹ̥* tandis que dans les autres cas, *ẹ*, devant des groupes de consonnes, perd l'accent (§ 596).

4. — Il m'est impossible de dire sur quels points de la France du Nord on trouve actuellement *i* pour *el'*, mais cf. des rimes telles que *filles : orilles* Renclus Car. 21, 8; *orille : mille* Mis. 121, 9.

5. — Hispano-portugais *tiña*, *tinha*.

CORNU, Rom. XIII, 284, incline à croire qu'en espagnol *ily* passe aussi à *ij*, et il s'appuie sur le portugais *mijo milho mĭlium*. Mais il a contre lui l'espagnol *consejo*, port. *conselho*, *ceja*, *selha*, *semeja*, *semelha*, esp. *cadeja*, car on ne peut guère expliquer l'*e* des deux premiers exemples par une influence dissimilante de l'*s* (SCHUCHARDT, ibid. 285, Rem. 2), étant donné l'espagnol *vasija* avec *i* après *s*, et les exemples de *-eja* après des consonnes autres que *s*. NEUMANN, Zeitschr. VIII, 259 sqq., Litteraturbl. 1885, col. 306, croit qu'en français l'*l'* occasionne également l'inflexion. Mais *famille* exprime une idée juridique étrangère à la langue populaire (le terme usité en a.-franç. est *maisniee*), *oil* de *cilium* s'explique d'après le § 105, *mil* est plus récent que *millet* et en est formé; à côté de *tille* formé sur *tilleul*, on a *teile*. NEUMANN regarde *conseil*, etc., comme influencé par *conseiller*, mais c'est justement en syllabe atone que *el'* passe à *il'* (§ 562), ainsi *étrille* est formé de *étriller*, mais cf. *etrüelle* appartenant au patois de la Hague.

85. En PORTUGAIS, *e* devant tous les phonèmes palataux (*ń*, *l'*, *š*, *ž*) passe à *a* : *tenho* (de *tẹneo* par l'intermédiaire de *tẹńo*, § 162), *abelha*, *vejo*, *mexo* sont prononcés *tańụ*, *abal'a*, *vażụ*, *mašụ*, ou *vai̯żu*, *mai̯šụ*; il en est de même pour *ei* secondaire : *seixo* (*saxum*) = *sašu ou sai̯šu*. L'ancien son *e* persiste à Beira Alta.

On trouve un degré intermédiaire, *ẹi̯*, à Porto Mirana : *abẹil'a. orẹil'a, strẹil'a* (*stella*), *aquẹil'as*. — On est étonné de rencontrer *igraẑa, ecclesia* (§ 17, p. 32); vraisemblablement le suffixe *ẹza* qu'on trouvait dans ce seul mot a été supplanté par *aẑa* (*envẹja, cerveja*, etc.). Le HAUT-ENGADIN connaît aussi ce phénomène : *müraval'a*, *stral'a*.

Cf. GONÇALVES VIANNA, Rom. XII, 76 sqq.

(103) 86. Dans le FRANÇAIS DU CENTRE, le changement de *ei* en *oi* devant *l'* n'a pas lieu : *soleil, vermeil, conseil, merveille*, etc. Il y a lieu de se demander si *conseil*, dans le plus ancien français, doit être lu *consel'* ou *conseil'*. Dans le Roland, on trouve dans des laisses en *ei : conseil*, v. 78, 2750, 3454, 3761, 3793, *merveilt* 571, *vermeilz* 999, *soleilz* 1002. Comme le Roland ne renferme aucune laisse en *ẹ*, mais distingue les laisses en *ẹ* — *e* de celles en *ẹi* — *ẹ*, et que dans aucune d'elles n'apparaît un mot en *el'e*, on doit conclure en faveur de la prononciation *eil'*. Ce fait est aussi confirmé par la rime *merveilt : poeit* Comp. 1073 et par *cil* de *ciei-l'*, puisqu'autrement on aurait eu *ciel'*. Mais avant que *ei* passât à *oi* dans le français du Centre, l'*i̯* de la diphtongue *ei* avait été absorbé par *l'*, et *eil'* avait passé à *el'*. Il n'en a pas été de même dans l'Est : les textes champenois, bourguignons et lorrains du Moyen-Age, de même que les parlers actuels de ce groupe de provinces présentent *consoil*, *soloil, vermoil*, etc. Ainsi en est-il du manuscrit A de Chrétien de Troies, de Joufrois, du Psautier lorrain, etc., et du lorrain actuel *bọtọy, kọnọy* (*corneille*); de même en bourguignon. Par contre, on rencontre déjà à Seraing *orey, botey*. — Les formes qu'on trouve rimant dans la guerre de Metz : *merveille : travaille* 97, *conseille : travaille* 192, cf. *mureille* 29, ne sont pas du domaine de la langue littéraire; mais, dans cette contrée, *ẹl'* a passé à *a* de même qu'en général *ẹ* entravé (§ 112); il faut donc lire *merval'e*, etc. On ne peut tirer aucune conclusion sur la prononciation ancienne d'après des rimes telles que *appareiz : preiz* Benoît, Troie 22527, *conseiz : segreiz* 6955, puisque l'*i* peut être ici le dernier reste de *l'* assourdie devant *z*, ou que *ei* peut déjà avoir la valeur de *ẹ*, cf. *merveille : elle* Benoît Chron. 15410.

Dans les autres domaines de *ei*, le GÉNOIS conserve *e* devant

l̕ : *zegi* (*cigli*); il faut donc lire *consezo*, *oreza*, les formes écrites *conseio*, *oreia* dans les anciens textes de ce dialecte.

87. C'est seulement en ROUMANCHE que *eič* passe à *eč* : *leg* (prononç. *leč*, *legem*), *reč*, mais eng. *alaič*, *raič*.

88. *E* DEVANT LES NASALES. Il y a deux cas à distinguer : ou bien *e* conserve sa qualité de voyelle orale, mais devient *i* devant la nasale. L'abaissement du voile du palais, nécessaire pour l'articulation des nasales, cause un rétrécissement du canal vocal dans la région du palais mou. Il en résulte qu'une voyelle précédant une nasale est facilement prononcée avec un canal vocal plus resserré, c'est-à-dire qu'on a *i* au lieu de *ẹ*, et, de même, *ẹ* au lieu de *ę*. Ou bien *e* devient nasal et la nasalisation entraîne ensuite avec elle des changements de timbre. L'influence (104)
de l'*n* est en partie autre de celle de l'*m*; de plus, il y a une différence entre les nasales fermées et libres. Néanmoins il est préférable de traiter ensemble les différents cas.

89. En français, *ẹ* devant une nasale libre passe à *ę̃* et devant une nasale entravée à *ã* de même que *ę* : *sein*, *plein*, *pleine*, *peine*, *veine*, *haleine*, *arène*, etc., mots qui sont prononcés *sę̃*, *plę̃*, *plęne*, etc. Dans la première moitié du XVIe siècle, la prononciation actuelle n'est pas encore générale. Il est vrai que R. Estienne remarque expressément que *ain*, *ein*, *in* ont la même valeur. Mais H. Estienne, tout en exigeant le même son pour *ein* et *in*, met *ain* à part. Th. de Bèze place *ain* et *ein* sur le même rang et dit que tous deux renferment la diphtongue grecque *ei*. Il en est de même de Ramus qui dans *peine*, *peindre*, *craindre* reconnaît un son double *ẹi*. Les mêmes vues sont partagées par les grammairiens du XVIIe siècle; Mourgues (1685), Hindret (1687), Dangeau (1694) disent expressément que *ein*, *ain*, *in* sont complètement identiques. Cependant il pourrait se rencontrer ici des différences dialectales puisque v. g. déjà le poème de S. Brendan 865 fait rimer *chaeines* et *semaines* et que le Brut traite de même sans aucune hésitation *ein* et *ain*. — La diphtongue ne doit pas avoir été tout à fait la même devant *n* que devant d'autres consonnes, puisqu'elle n'a pas passé à *oi*. Comme *i* n'a été nasalisé que tardivement (§ 33), ce n'est pas à *ẽĩ* qu'on peut

avoir affaire, mais seulement à *ẽi*. *ẹni̯* donne naturellement le même résultat : *tẽiñe*, aujourd'hui *tẹñ* (*teigne*) de *tinea*. La diphtongue *oi* n'apparaît que dans *foin*, *avoine*, mots originaires de la Bourgogne qui envoyait ces deux produits à Paris, et dans *moins*, *moindre*. Quelque facile qu'il semble d'expliquer ces quatre exemples d'après le § 92, on en est cependant empêché par *mène*, *peine*, *veine* qu'il n'est guère possible de regarder comme mots savants. Du reste, Marot, I, 153, fait encore rimer *estendre* et *mendre*, ce qui est blâmé par Vaugelas : « une infinité de gens disent *mains* pour dire *moins*, et, par conséquent, *neantmains* pour *neantmoins*..... ce qui est insupportable. » L'hésitation pour ce mot entre *u̯ẽ* et *ẽ* peut être en corrélation avec celle qui existe entre *u̯ẹ* et *ẹ* (§ 72). — Devant une nasale entravée, *e* passe aussi à *a* dans des cas où, par suite de la chute d'une voyelle, la rencontre immédiate
(105) de la nasale avec une consonne n'a eu lieu qu'en français; ainsi dans *femina*, *femna*, *fâme*, *femme*. Ce n'est que rarement que l'on rencontre une orthographe phonétique comme dans *langue*, *sangle*; généralement *en* a été conservé. Dans les formations populaires en *-ance*, l'*a* se trouve dans l'écriture, mais il provient d'une confusion avec *-antia*. Partout ailleurs on trouve donc *gendre*, *ensemble*, *cendre*, *vendre*, *temple*, etc. Le français moderne *gemme* est un mot savant remplaçant la forme régulière de l'a.-français *jame*; il en est de même pour *étrenne* (cf. § 118.) Mais *ẽ* est conservé devant les palatales du latin vulgaire : dans *feindre* et les autres verbes en *-eindre* = lat. *-ingere*, *vaincre*, et aussi dans leurs participes, *feint*; de même dans *geindre* = *gemere*, dont il sera parlé dans l'étude de la conjugaison, et dans *cintrer* = *cincturare* qui, par là, forme une opposition remarquable avec l'italien *centinare* (v. § 95). On ne s'explique pas bien *tiandre* (*tingere*), *detiandre* (*extingere*) à côté de *peindre* (pat. des Fourgs).

90. Les faits sont beaucoup plus complexes dans les dialectes que dans le français du Centre. Les anciens textes NORMANDS et PICARDS distinguent soigneusement *ẽ* et *ã* dans l'écriture comme à la rime. Il n'y a que devant *mbl* où les anciens monuments, de même que le patois actuel, montrent partout *a* : *ensamble*,

samble, *tramble*, *example*. On trouve, en outre, *tamps* (*tempus*), *jamme* (*gemma*) : il semble que *m* exerce une autre influence que *n*. Il est vrai que *femina* conserve son *e*. Toutes les autres exceptions, ou bien sont dues à l'influence du français du Centre, ou bien rentrent dans le domaine de la morphologie. Dans l'Ouest et le Sud-Ouest, *ã* et *ẽ* sont également distincts à l'origine. Mais déjà à partir du milieu du XII[e] siècle, *ã* au lieu de *ẽ* s'introduit dans l'Ouest sous l'influence du parler de la capitale. Si l'on voit *femina* écrit aussi avec *a* en Normandie, en Bretagne, en Anjou, à Tours, en Berry, et des poètes comme Etienne de Fougère et J. le Marchant le faire rimer sans hésitation avec *dame*, il faut peut être en conclure à une influence de ce dernier mot.

Cf. P. MEYER, Mém. soc. ling. I, 244-276; H. HAASE, *Das Verhältniss der pikardischen und wallonnischen Denkmäler des Mittelalters in Bezug auf* a *und* e *vor gedektem* n, Diss. Halle 1880; SUCHIER Reimpr. 69 sqq.

91. Tandis que le wallon suit le picard, en LORRAIN *ẽ* entravé passe à *o* : *to* (*tempus*), *vo*, *lǫg* (*lingua*), *fǫm*; à Ban de la Roche (106)
on trouve *tã*, etc., ou *tǫ*, mais *pãr* (*prendre*), *mãra*, *tãr*. Il reste encore à rechercher jusqu'où s'étend *o* vers le Sud, cf. à Sornetan : *pådr* (*pendre*), *tå*, *vådr*, *fådr*, *lågẹ̊*, *sovå*, mais *tǫẽdr* (*tenerum*), *g̃ẽdr* (*minor* manque). *O* est inconnu aux dialectes neuchâtelois. Du côté du Sud-Ouest, il se trouve encore à Tannois près de Bar-le-Duc : *rạtr*, *sạdr* (*cinere*), *trạbl*, *ạfl*, *trạt* (*trente*), etc., à côté de *pãr*, *tãr*. Par contre, dans le messin, de même que dans le français du Centre, *ã* a supplanté *ẽ*, il reste cependant *fǫm*, *sǫm*. Pour expliquer ce changement, il y a à tenir compte de deux ordres de faits : en premier lieu, *en* ne peut pas passer à *o* par l'intermédiaire de *ã*, puisqu'il ne se confond jamais avec *an*; en second lieu, la voyelle est généralement devenue orale, tandis que *ã* reste nasal. Considérons d'abord les cas isolés : *par*, *mar*, *tar* de **prenre*, **minre*, **tenru*, à Tannois *pãr*, *tãr* avec voyelle nasale, de même à Sornetan. Il paraît se dégager de ces faits que ce n'est qu'à la finale et devant les consonnes et non devant les sonantes qu'il y a passage à la voyelle orale, et que la qualité de la voyelle est en rapport étroit avec la nasalisation. *ẽ* nasal passe à *ạ* nasal, il se

dénasalise et l'on a *ạ*, *å*, *o*; c'est pour cette raison que l'on trouve aussi en messin *som*, *fom*, mais partout ailleurs *ã*. Quant au chemin suivi par *ẽ* pour aboutir à *ạ*, il me paraît être le même que celui de *ei* à *oi̯* en passant par *ại̯* (§ 72). *Ei̯* pour aboutir à *oi* ne se trouve pas ou ne se trouve qu'à peine en contact avec *ai*. Ce qu'il y a de commun entre *ẽ* et *ẹi̯*, c'est la combinaison de *ẹ* avec un second élément, nasal dans un cas, palatal dans l'autre. Dans le premier cas, le point d'articulation de *e* se rapproche de plus en plus de la place où se produit la transposition des organes vocaux nécessaire pour produire la nasalité, l'*e* devient une voyelle vélaire. Quand la limite de ce développement est atteinte, il reste deux voies à suivre : ou bien la nasalité se fond dans la voyelle vélaire, *a* nasal devient *ạ* oral qui se développe ensuite en *o*, ou bien *ạ* nasal est dissimilé en *ã*. Un degré antérieur de *ạ* nasal me paraît se présenter dans le mot *toẽdre* du patois de Sornetan. Enfin le fait que *generum* ne rime généralement pas avec *tenerum*, cf. *ğer* en Lorraine, semble montrer l'influence de la palatale. — L'Ouest connaît aussi *o* provenant de *ẽ* : poitev. *tõ* (*tempus*), *dõ*, *sõ* (*sine*), *omport'ẹ*.

Cf. Horning, Zeitschr. XI, 542-551. Horning admet que *ẽ* a passé à *õ* en premier lieu après les consonnes labiales et que *ǫ* a été
(107) ensuite étendu à d'autres cas par le fait de l'analogie. On pourrait, il est vrai, alléguer en faveur de cette explication la présence de *lingua* sous la forme *laingue* dans le Psaut. lorr. et sous la forme *lẽg* à Tannois (dans les Vosges et le Jura, on trouve *lǫg*). Mais il est difficile d'accorder à un seul exemple une telle puissance démonstrative. *Lingua* est un cas particulier (cf. § 340) : justement dans l'Est *u̯* est resté assez longtemps (§ 501), il ne faudrait donc pas accorder plus d'importance qu'il ne convient à une forme qui se trouve dans des conditions particulières. En outre, *singularis* avec *ingu* atone présente aussi un traitement spécial. En regard, nous trouvons déjà dans l'Yzopet et dans Végèce *oi* après des consonnes autres que les labiales, comme dans *tointe* (*tincta*). De plus, il est surprenant que *mĭnor* ne soit pas traité d'après la règle de Horning, mais que sa voyelle dépende de la consonne suivante. Il reste à faire une dernière remarque : l'auteur de la traduction de Végèce fait rimer *empaindre* (*impangere*) et *maindre* 9258, *empainte*, *empeint* et *mainte* 7124, etc. ; il y a deux rimes inexactes avec *jointes* 9270, 9472 ; il écrit toujours *ai*, *ei* et non *oi*. On est donc obligé de reconnaître qu'ici la labiale n'a pas exercé d'influence. — Les anciennes graphies *oin* ne parlent pas en faveur d'une prononciation *õĩ*. Elles s'expliquent par ce fait que *õ* a suivi un développement parallèle

à celui de *ẹį* et a abouti à *ąn*; *oin* et *ain* sont deux manières d'orthographier ce son.

92. En LORRAIN *ę* devant *n* libre passe à *ẹ*, après les labiales il passe à *u̯ǫ* : *awon*, *pu̯on*, *fu̯ǫ*, *mu̯o* (*minus*) ou *avon*, *pon*, *fon*, *mon* mais *pyẽ* (*plenum*), *elen* (*haleine*), *sẹ*. Le bourguignon va encore plus loin; il traite l'*ẹ* devant *n* comme devant les autres consonnes et offre *ploin*, *ploine*. Il s'ensuit donc qu'en bourguignon *ĩ* était possible à l'origine : *plena* passait donc non à *plẽine* comme en français, mais à *plẽĩne*, mot dans lequel *ei* nasal a continué de se développer comme *ei* oral.

93. Dans la FRANCE DU SUD-EST qui appartient au domaine de *ai*, la diphtongaison manque très souvent devant *n*, cf. Jujurieux : *plẽ*, *avẽna* à côté de *etalo*, cant. de Vaud. : *avẹno*, *vẹna* respect. *avẽna*, *vẽna*, régions qui ont partout ailleurs *a*, *ai*, *ä*, bagn. : *avẹna*, *pẹna* à côté de *i* qui est l'ordinaire; cependant quelques patois du canton de Vaud, particulièrement ceux de l'Est, montrent ici aussi le représentant de *ai*. A Fribourg, où *ẹ* passe à *ai*, *ẹį* apparaît devant *n* : *arẹįna*, *vẹįna*, etc.; cf. encore § 98.

94. En ROUMAIN, *ẹ* et *ę* passent à *i* dans les proparoxytons (108)
devant *n*, *n*[c], *m*[c] : *cină*, *cine*, *mine*, *alina*, *tinăr*, *vinere*, *vînat*, *vinde*, *stinge*, *limbă*, *limpede*, *vindecă*, *stringe*, *insu* de *ipse*. Nous avons vu au § 83 qu'en roumain *ẹ* a tout d'abord donné *ei* lequel, selon la voyelle suivante, est devenu *e* ou *ee*, *ea*. Devant les nasales, *į* ne s'est pas dégradé en *ẹ*, au contraire il s'est assimilé l'*ẹ*. Ce phénomène est relativement récent : tandis que devant un ancien (lat.) *ĭ* les dentales sont palatalisées (§ 419), devant un *i* nouveau elles persistent; dans les anciens monuments *e* est encore souvent écrit après les labiales : Cod. Vor. *înpenge*, *menciura*, *mente*, *menți*, *sfenți*, *vendeca*, *veînri*, *ventișor*, etc.; v. d'autres exemples dans Cuvinte I, 415, Princip. 373 (les rares cas où l'on trouve *e* après d'autres consonnes doivent être des fautes de copistes). Mais Dosofteiu, Coresi, etc. ont toujours *i*. Donc, après les labiales, *e* est resté un peu plus longtemps; v. là-dessus § 106. Cet *i*, à l'initiale, passe quelquefois à *u* : *umblu*, *umplu*, *unflu* (il semble donc que ce passage doive avoir lieu devant nasale + labiale + *l* ?); cf. encore *unghiu* (*angulus*), *curund* (vite) = *currendo*.

95. En ITALIEN, *ẹ* passe à *i* devant *n* suivie d'une gutturale ou d'une palatale : *fingere*, *pingere*, *quinci*, *cinghia*, *cominica*, *lingua*, *tinca*. Il y a lieu de remarquer *centina* qui ne remonte pas à *cinct-* comme le français *cintre*, mais à *cint-*. Ce changement phonétique est spécifiquement florentin, déjà à Sienne on dit *fengere*, *tenca*, etc., il en est de même dans l'Italie centrale et septentrionale. — Le même phénomène apparaît en portugais : *lingua*, *fingir*, *tinca*, *pinta*, *cinta*, *ingua*.

96. En RHÉTIQUE, *ẹ* et *ę* devant *n* entravée se confondent et persistent avec la valeur de *e* en roumanche; en engadin cet *e*, excepté devant *nd*, passe à *ai*, d'où *a* à Greden et à l'Abbaye, *o* à Enneberg :

Lat.	VENDERE	-INGERE	TEMPORA	TEMPUS	ARGENTUM
Eng.	*vender*	*tainšer*	—	(*temp*)	*daint*
Greden	*vander*	*ntañžer*	—	*tamp*	*aržant*
Enneb.	*vęne*	*fróñze*	*tompla*	*tomp*	*aržont.*

Pour le passage de *a* à *o* devant une nasale entravée, cf. § 91. La divergence produite par *nd* est difficile à expliquer : la quantité de *e* doit avoir été dans ce cas différente dès l'origine,
(109) vraisemblablement *e* s'est abrégé. Une différence analogue paraît avoir beaucoup plus d'extension, cf. à Ceppomorelli (Novare) *-end* mais *moint*, *-oinza*, *-oint*. — Ce n'est qu'aux régions limitrophes qu'on trouve *i* : Tessin *dint*, *vint*, *int*, *štriñ*, *žindru*. Sur le frioulan *i* provenant de *en*^c^, cf. § 162. A Milan où en général *ẹ* entravé passe à *ę*, *ẹ* persiste devant *n* entravée : *lẹngua*, *strẹnč*.

97. En ÉMILIEN et en partie aussi en PIÉMONTAIS, une nasale entravée exige la diphtongue : bolon. *teimp*, *zeint*, *meint*, *leingua* mais *lemb*, *bein*, *inteint* à côté de *intender*, *vender*, *prender*, de même à Budrio, S. Giovanni in Persiceto, puis à Modène, Poviglio, Plaisance, Busseto. *Ẹ* est réduit à *i* à Ardea (Plaisance), et élargi en *ai* à Fiorano (Modène) : *maint containt*, d'où *an* à Modigliano (Florence) : *tamp*, *mant* (à côté de *-end*). — En piémontais on trouve *ei* à Murazzano (Cuneo), Aoste, Melezet, Sale Castelnuovo, et de là *ai* à Vico Canavese, *oi* à Ceppomorelli (Novare) : *moint*, *indiferoint*, *prasoinza* à côté de *-end*. Enfin à

S. Fratello on a *maint*, *ḍaint*, *stain*, *vain* (*vende*), *pains*, *vaintzer*, *fainzer*.

98. Dans le domaine haut-italien de *ei*, la diphtongue manque aussi généralement devant *n*, cf. piém. *velen*, *len*, *pien*, *vena*, gén. *sen*, *kena* (*catena*), *remu* (mais *čin*, § 105); on a parallèlement à S. Fratello *čẽ*, *velẽ*, à Val Soana *pyeñ*, *feñ*, *rem*, ce qui rejoint le traitement qu'on trouve dans le français du Sud-Est (§ 98).

99. Tandis qu'en ROUMANCHE *ei* est toléré devant *n* : *plein*, il ne se trouve pas devant *m* : *sem*, *tema*, *femna*, eng. *sem*, *semda*, *femna*. Dans le patois du Nidwald, *ei* n'apparaît que devant les nasales : *plein*, *cadeña*, Domlechg : *sarain*, *plain*, *cadaña*. De même qu'ici *i̯* joint à *n* donne *ñ*, de même *i̯* est absorbé par l'*ñ* à Greden : *avaina*, *fañ*, *plañ*, etc.

100. Une *l* ou une *r* entrave souvent la production de la diphtongue, ainsi franc-comt. *krẹr*, *nẹr*, *šẹr*, *wẹr*, *htel*, *tẹl*; les dialectes lorrains connaissent aussi ce fait. Il est à remarquer qu'on trouve *a* dans cette position au lieu de *o* : *krar*, *ehar* (*asseoir*) à Gérardmer : ici l'influence répressive de *r* ne s'est fait sentir que sur le degré *ai*. — Dans l'Ouest on trouve quelque chose de semblable : à côté de *ei* on rencontre à la Hague (110)
vẹle, *tẹle*, *etẹle*. — Il en est de même en roumanche : *sera*, *ver*, *per*, *-er*, *čera*, *ner* à côté de *ei*; dans la Giudicaria : *šera*, *-er*, *vera*, *per* à côté de formes ayant *ī*. — L'*ọ* qu'on trouve à Uriménil au lieu de *ọ* permet de croire que *l* est vélaire : *pọle*, *tọle*, *etọle*, *sọle* à côté de *žnọf*, *tọt*, etc.; le fait est certain pour *ia* dans la Creuse : *šandialo*, *tialo*, *eitialo*. — Tout différent est *ei* pour *er* à Nontron : *sei*, *lezei*; il y a ici un allongement compensatoire analogue à celui dont il est parlé au § 101.

101. *S* finale ou suivie d'une consonne, dans les cas où elle s'assourdit, développe devant elle un *i* dans plusieurs patois provençaux, v. g. à Nontron *freišo*, *ei*, *eime*, *mei*, *pei*, à Grenoble *mei*, *pei* (cf. 468 et 563).

102. *Ẹ* EN HIATUS ROMAN est généralement conservé dans les domaines de *ẹ* : esp. *arcea*, *deseo*, *correo*, *mea*, de même devant *i* : *veinte*, *reina*, etc. Mais *eu* passe à *iú* : *viúda*. Dans *navío* le suffixe *ío* a supplanté *eo*, *porfío* est formé de *porfiár*, *lío* de *liár*;

-igua de *-ịfica* n'est pas complètement populaire. — Le PORTUGAIS présente *i* dans *viuda*, *cio*, à côté de *ei* dans *teia*, *alheio*, *freio*, *cheio*. La différence entre *cio* et *alheio* est difficile à expliquer si l'on ne veut pas admettre que le premier a subi l'influence de *cióso*. Il y a à remarquer à Alatri *sdrẹija* (*strĭga*) à côté de *curija* (*corrigia*). Du reste *e-a* dans le domaine de *ei* est souvent traité autrement que *ẹ* devant les consonnes : à Faulquemont la diphtongue *ai* persiste : *rai̯* (*rịga*), *vai̯*, *pyai̯* (*plicat*). Dans le Sud-Est où, en général, apparaît *ai*, *eta* ne donne que *eya*, d'où *ia* dans le centre du canton de Vaud et à Ormont : *fiya*, *griya*, *miya*, *muniya*, de même à Fribourg : *muniya*, etc., aux Fourgs : *munio*, à Val Soana : *monea*, *crea* à côté de *ei* qui est la règle dans les autres cas. — Ou bien *ei* passe à *ẹ*, ainsi dans l'Ouest à La Hague : *vẹe* (**vịdere*, *via*), *sẹe*. La voyelle ouverte se trouve aussi ailleurs, v. g. milan. *tẹya*, *mẹy*, *tẹy*. — Dans le RHÉTIQUE OCCIDENTAL *eu* est traité comme *iu* (§ 38, p. 66) : *ašiu*, *boliu*, *vieua*.

103. En FRANÇAIS, *ẹ* joint à *u* passe à *iu* : *siu*, *tiule*, *riule* de *sebum*, *tegula*, *regula*, qui, par métathèse, devient ensuite *ui* : franç. mod. *suif*, *tuile*. Par contre, *ẹl* donne simplement *eu* : a.-franç. *crueus*, franç. mod. *eux*, *ceux*, *cheveux*, *feutre*. Il y a aussi ici des différences de date : *eu* remonte à *ẹl* tandis que *iu* remonte à *eiu*. — Ainsi paraît s'expliquer en outre *pouli* (dial.) *pouliot* de *pulejum*
(111) par l'intermédiaire de *puleiiu*, *puleii*, tandis que *lẹge* se développe en *leig*, *leih*, *lei*. Sur le développement postérieur de *ieu* dans les patois, v. § 38, p. 65-66. *Basoche* de *basẹlca* et *arroche* de **atrelpce*, *atrẹplice* sont encore obscurs. — Par suite de la loi des finales du français moderne, il n'y a presque plus de différence entre *oie* et *oi*; mais au XVIe et au XVIIe siècle on hésitait entre *oẹe* et *oẹye*; Peletier (1549) dit que le second était aussi en usage, Du Val (1604) et Lanoue (1696) exigent *oeye*, tandis que Baïf (1574) et Martin (1632) maintiennent *oẹe*.

104. La question en ROUMAIN est particulièrement difficile. A côté de l'ancien hiatus, il s'en forme un nouveau par la chute de *b*, *v*, *ll*, *j*. Le produit de *ẹ* + *a* est *eá*, celui de *ę* + *a* : *ieá* : *mea*, *rea*, *cureá*, *grea*, *bea*, *ia* (de *liea*), *dea*, *stea*, suff. *-ea*, *ṣea* (*sella*), *stea*, etc. Nous avons vu que *ẹ* dans le roumain

primitif a passé à *ei*, d'où l'on a maintenant aussi devant *a* : *e*, *a*, *ă*, plus tard *eá*; de même *neve*, *nevă* (§ 311), *neavă*, *neaă*, *nea*. Quand ces formes se joignent à l'article *a*, il se développe entre celui-ci et l'*a* final un *u̯* (écrit *o*) : *steá* mais *steaoa*, d'où l'on a formé sur le modèle de *noao* (*nova*) : *noaoa* (*nova illa*), une forme sans article *steao*. Cf. encore *zioa* — *zia* (*dies*). On pourrait voir dans l'*u̯* le dernier reste de *ll* de *illa* qui se serait conservé immédiatement après *a*, puis aurait été transporté à d'autres cas. Ce qui fait difficulté, c'est que de **aquiere* est sorti directement **aci-ea*, *aci-a*, puis *aci-o-á*.

La question du rapport de *steá* à *stella* a été soulevée bien des fois, cf. MUSSAFIA, Z. rum. Vokalism. p. 134; SCHUCHARDT, Cuv. Bătr. I. Suppl. XXXVII; MIKLOSICH, Vok. II, 53; LAMBRIOR, Rom. X, 369; CIHAC. Litteraturbl. 1882, col. 110-111; TIKTIN, Stud. I, 91-96. L'objection principale que ce dernier fait aux autres, et en dernier lieu à Mussafia, à savoir que *mẹa* aurait dû passer à *miá* par l'intermédiaire de **miea* doit être écartée puisque la forme du latin vulgaire est non pas **mẹa* mais **mẹa* (§ 284). TIKTIN trouve étrange que le changement de *ę* en *ea* soit plus ancien que la chute de *ll*; je ne vois pas pourquoi. Il n'y a aucune difficulté à supposer que c'est **steu̯ă* ou *steă* qui a passé à *steaă*. Dans *steaă*, on n'a pas une chute postérieure de *ă* final; mais de même que *făăta* passe à *fată* et *ţară-a* à *ţara*, de même *steaă* devient *stea* en passant par *steaa*. Je ne peux pas non plus admettre avec lui la série *nivem*, *nee*, *ne*, *neá* (cf. § 311.)

2. Influence d'un phonème précédent. (112)

105. PALATALE. Ici aussi nous pouvons constater des influences différentes, tantôt l'assimilation, tantôt la dissimilation. Cette dernière apparaît en TOSCAN où *i̯ẹ* passe à *i̯ę* : *bieta* (*blĭtum* + *bẹta*), cf. a.-napol. *blete*, *pię̣na*, *pię̣ve*, *pię̣ga*, *fię̣vole*, *nocchię̣ro*, *ghię̣ra*, *fię̣ra*, *compię̣ta*.

Dans tout le domaine du FRANÇAIS DU NORD, *ei* après les palatales passe à *i* par l'intermédiaire de *iei* : *cire*, *plaisir*, a.franç. *taisir*, *cive*, *ancis*, Marg. Oingt 73, 23, *luisir*, *raisin*, *aisil*, *merci*, *cil*, *pais*, *cine*, *recivre* lyonn., norm., en outre *cisne*; *marquis* est une formation composite de **marchis* et **marqueis*. En regard, le français moderne *cène* est un mot de la langue littéraire; *reçoit* est formé sur *boit*, *doit*, etc.; *anceis* (plus fréquent que *ancis*) l'est sur *sordeis*; *disoit*, etc. sur *vendoit*. Le Sud-Est prend aussi part à ce développement, cf. bagn. *azi* (*acetum*).

Après *j* du latin vulgaire on a *i* en PROVENÇAL : *pais*, *maistre* (à côté de *sajette*, *majestre*). *Pais*, en particulier, est aussi très répandu en Italie, même dans le Sud : *pajoise* à Bitonto remonte directement à *paise* (§ 32). L'espagnol et portugais *pais* doit être un emprunt fait au français.

Les dialectes GALLO-ITALIENS, à l'exception du piémontais, se comportent comme le français du Nord : milan. *zila* (*cera*), *tanasia* (*tanaceto*), *impir* (*implere*), *maister* mais *piẽ*; au contraire à Pavie *pyin*, *ṅint*, gén. *pin*, *saitta*, *maistre*, *ninte* (mais *čeiga* = *plicat*), montferr. *biya*, plais. *bita* = **blẹta*, tess. *čira*, *pais*, *maister*, *Faid*, en outre *sira* (*sera*), romagn. *zira*, *piv*, *pyin*, mir. *zivul* (*cephalus*). Ainsi s'explique aussi *mudayina*, **medaglina* au lieu de *-ena* qu'on attendrait d'après le § 33, bolon. *bita*, *pais*, *piga*, *pin*, *sira*; il y a cependant lieu de remarquer qu'ici aussi *iẹ* provenant de *ẹ* passe à *i* (§ 175). On s'étonne de trouver le vénitien *sira* Exemp. 260.

106. En ROUMAIN, *ẹạ*, dont l'origine a été expliquée au § 83, passe à *a* après les palatales; comme *ẹ* devient dans ce cas *ă*, il y a aussi entre *ea* et *aa* le degré *ăá*. De même, *iea* se développe en *ia*. On a donc *čapă*, *ačá*, *săgată*, *čata*. Le moldave restreint ce développement à *a*, *ă* final, tandis que *eá* final et *eá* à l'intérieur du mot devant *e*, *i*, deviennent *â* : *slujască* mais *slujâste*. *E* roumain passe à *ă* en VALAQUE après les palatales dès le commencement de la période littéraire, *șăs*, *șapte*, d'où,
(113) dans le valaque occidental, *zes*; en moldave on ne trouve *țari* qu'au commencement du XIXe siècle. Comme ce changement est étroitement lié à l'histoire de *ẹ* et que les exemples sont beaucoup plus nombreux pour *ẹ* que pour *ẹ*, je renvoie l'étude de ce point au § 164.

107. LABIALE. Dans la FRANCE DE L'EST, le traitement de *ẹ* après les labiales n'est pas le même qu'après les autres consonnes, particulièrement en wallon devant les nasales et en lorrain dans tous les cas, et cela aussi bien dans le domaine de *a* que dans celui de *o* (§ 76); mais le phénomène en question ne s'étend pas au Sud du Ballon d'Alsace. *Vẹ* devient *vu̯o* respect. *vu̯e* si une consonne suit, *vu* si la voyelle est elle-même finale. On a donc *u̯or* (*vitrum*), *pu̯ǫli* (*pira*) et aussi *pu̯o* (*pilus*), mais *u*

(*video*), *fu* (*vicem*), *au* (*habere*). Cet état de choses, assez bien conservé sur le versant Est des Vosges, est troublé sur le versant Ouest par des croisements : c'est tantôt *u*, tantôt *u̯o*, *u̯ẹ* qui s'est généralisé. La différence entre *e* après les labiales et les consonnes autres que les labiales est ancienne, Ezéchiel et Saint Bernard écrivent *oi* dans le dernier cas, *ue*, *oe* dans le premier, v. g. Ezéch. *mues* 11, 35, *moes* 11, 38, *buevres*, 91, 37 ; S. Bern. *poente* 9, 13, *moes* 111, 20, *poes* 127, 38, *foens* 62, 18 ; Psautier *moinnes* 79, 1, *amoinne* 134, 7, *moinrai* 26, 6. Comment faut-il expliquer ces formes ? Le point de départ commun est *ói* (cf. § 76). Une diphtongue pure, c'est-à-dire une combinaison de deux voyelles prononcées avec une égale intensité, est, sinon impossible, du moins rare, et de courte durée : en général, l'un des deux éléments est réduit. Mais lequel des deux ? Cela dépend de la plénitude de chacun et des sons environnants. Tandis qu'en général dans l'Est *oi* passe à *oẹ*, puis à *œ* ou à *o*, l'*o* s'est si étroitement assimilé à une consonne labiale précédente qu'il a perdu son intensité propre : *voe* devient *vo̯é*, *vu̯é*. Puis, par suite d'une nouvelle assimilation, on a eu *u̯o*, et enfin, en finale directe *u̯u*, *u*. Il est vrai que ce point de vue n'est pas absolument certain. Ainsi que la remarque en a déjà été faite, *u̯o* se rencontre aussi dans l'ancien domaine de *a* : c'est donc dans les cas où l'*ẹ* est précédé d'une labiale que l'invasion des formes du Nord devrait d'abord avoir eu lieu, ce qui est possible en soi, mais ne peut pas être prouvé. On constate (§ 270) que la diphtongue *ai* a une tendance marquée à devenir *u̯ai*, *u̯ae* après les labiales. D'après (114)
cela, on pourrait supposer qu'à l'époque où *ẹ* n'était arrivé qu'à *ai* et n'avait pas encore atteint *a*, l'influence de la labiale sur *ai* s'était fait sentir sur le domaine voisin du domaine de *oi̯*, *vu̯ẹ́* : mais alors *u̯ai* aurait dû passer à *u̯a*, ce qu'on ne trouve nulle part. Par conséquent, la première hypothèse reste : en Lorraine, le domaine de *oi̯* et celui de *ai̯* se joignent. Avant que *oi̯*, qui s'étend sur Metz, eût prévalu, *voi̯* avait passé à *vu̯ẹ́* qui continua aussi de s'étendre. Il reste encore à déterminer l'extension de *vuẹ* dans le domaine oriental de *ẹ*, cf. *de* (*debet*) *craire* à côté de *fuẹ*, *oir* (prononciation douteuse) à Auve. Du reste, l'Ouest connaît un phénomène analogue : *fuẹre*, *puẹne*,

muĕre, *vœre* à côté de *det*, *te* à Saint-Maixent, *sẹr* à côté *vu̯ẹr*, *avu̯ẹr* dans la Charente, *avaĕ*, *puvaĕ* à côté de *vulí*, *puí*, *valí* à la Hague.

Cf. Schuchardt, Zeitschr. vergl. Sprachf. XX, 226; Horning, Franz. Stud. V, 462-465.

On trouve aussi dans les dialectes rhétiques *ę* influencé par les labiales, v. g. à Bormio : *bœr*, *bœf*, *œrr* (*habere*), *sœrr*, *primœira* (*primavera*) à côté de *podẹr*, *pẹl*; il est vrai qu'on rencontre *veir* (*verum*), *veira*. — Enfin il faut citer le piémontais, lomb. tyrol. *fomna* de *femina*.

108. Dans le roumain du Nord, *e* après les labiales passe à *ă*, et *ea* passe à *a* par l'intermédiaire de *ăa*. Devant les nasales, où, en général, *ẹ* passe à *i*, les anciens textes conservent encore dans ce cas *e* (v. § 94). La labiale a donc d'abord retardé le changement de *e* en *i*, mais ensuite, en union avec la nasale, elle a contribué au passage à *î*. Le macédonien et l'istrique conservent *e*, *i* : *fet*, *vina*, mais on en a en valaque : *păr* (*pilus*, *pirus*), *făt*, *vărs*, *văsc*, *invăț*, *văduvă*, *adevăr*, *fată*, *vară*, *vargă*, *masă*, *camașă*, *nevastă*, *varză*, *invață*, etc.; *vînă*, *vînt*, *fîn*, etc. Les mots slaves ou turcs d'introduction récente ne prennent pas part à ce développement v. g. *cafeă*. Par contre, en moldave, la labialisation les a également atteints; elle est donc de date plus récente. Elle ne peut pas non plus être très ancienne en valaque puisqu'elle est postérieure au changement de *ẹi̯* en *e* respect. *ẹá* (§ 83) et que, ainsi que la remarque en a été faite, les parlers du Sud ne la connaissent pss.

Cf. Tiktin, Convorbiri literare XIII, 295 sqq., Studien I, 57, où le rapport entre le latin *vena* et le roumain *vînă* est conçu autrement.
(115) Tiktin suppose *vănă* comme degré intermédiaire; ce n'est qu'après la période de labiasilation que l'*n* aurait donné aux voyelles précédentes une prononciation fermée. Mais alors les formes des anciens textes restent inexpliquées.

109. Influence de *R*. En roumain, *ę* après *r* est traité comme après les labiales : *amărăsc*, *pradă*, *cură* (*corrigia*), *rață*, *frîn*, *strîng*, etc. Des exceptions telles que *crez* (*credo*), *cresc*, etc. sont expliquées dans l'étude des formes.

110. *Ę* entravé. Dans les contrées où *ę* libre n'est pas diphtongué, *ę* entravé a de tout point le même sort; au contraire, là où *ę*

libre passe à *ei*, ẹ entravé se comporte tout autrement. En général la diphtongue n'apparaît pas, ou, au moins, elle suit un développement particulier. Sur ce point, les règles générales sont troublées par des règles spéciales dans une mesure encore plus large qu'on ne le voit généralement, puis c'est tantôt le premier, tantôt le second élément du groupe consonnantique qui peut influer sur le développement de la voyelle. Il est donc préférable de distinguer ici non les groupes phoniques, mais les groupes linguistiques.

111. L'histoire de ẹ entravé en FRANÇAIS est des plus simples. On trouve d'abord ẹ : *envece*, *-ece*, *vece*, *cep*, *crespe*, *creste*, *meesme*, *cresme*, *baptesme*, *esche*, *lettre*, *mettre*, *vette*, *saette*, *net*, *sec*, *verre*, *seze*, *treze*, *tonerre*, *selve*, *verge*, *verd*, *cerche*, *cest*, *cel*, *-el'* de *-ẹil'*, *conseil* (§ 86); *fendre*, etc. (§ 89); *enveie*, *teit*, *creistre*, *estreit*, *deit*, *reid*, *feire*, *cerveise*, *armeise*, formes qui toutes doivent leur *i* à la gutturale ou à l'*i̯*. *Ei* se développe ensuite comme *ei* ancien. Au contraire, ẹ devient au XIIe siècle ę, il rime avec ę ancien; déjà le Saint Brendan, Gormont et le Brut ne font plus de différence entre eux. Il est vrai que Philippe de Thaon les sépare encore. C'est devant *st*, *rn*, que la confusion s'est produite le plus tôt, cf. *prest* (avec ę § 29) : *est* S. Brend. 725, 1139 *cẹrne : vę́rne* 869; elle a eu lieu un peu plus tard devant *t recet : entremet* Wace Brut 7057 *vales : yvers* Amis 53. Il y a lieu de faire une observation spéciale sur *épais*, *convoite*, *étoile*, *poèle*, et aussi sur *dechet*, *aplet*. A côté de *espes* on trouve l'a.-français *espois* dont se sert encore Scarron pour rimer avec *bois* (v. Littré) d'où peut-être aussi le français moderne *épais* (à l'a.-français *espes* correspondrait **épes*). De *spissus* a été formé un substantif **spissea*, a.-franç. *espoisse*, et un verbe **spissiat : espoisse* dont la voyelle a été transportée à l'adjectif (pour des cas semblables, v. § 546). A *coveite* est apparenté le provençal *cobeita*; vraisemblablement la forme fondamentale n'est pas *cupĭditat*, mais **cupẹdi̯etat*. *Etoile* remonte à *stẹla* (§ 545); *poèle* de *pẹsile*, de même que l'objet qu'il désigne, est originaire de la France de l'Est; *aplet* est un terme maritime provenant de la Normandie. *Dechet* reste douteux de même que *complot* et *frotter*. (116)

Je ne puis partager les idées de NEUMANN, Zeitschr. VIII, 259 sqq. Sur *tapis*, cf. § 118, *envie* est un mot savant introduit par les traduc-

teurs. La quantité de l'*i* de *camisia* est incertaine, on a vraisemblablement en rhétique et en roumain -*ịsia* au lieu du primitif *īsia* qui n'est pas d'origine latine. Il y a du reste à remarquer : *falise* à côté de *faloise*, *glise* à côté de *gloise*, *alise* à côté de *ẹloš* à Auve, *tamis* de **tamoiz* supposé par le breton *tamoez*, cf. ladin *tameïs*, frioul. *temes*, peut-être aussi *ise* à côté de *ece* (§ 510). Sur la date de la confusion de *ẹ* entravé et de *ę*, cf. Suchier, Zeitschr. III, 138-142. — *Coveite* est expliqué par Lücking, p. 67 Rem.

112. Dans l'Est, *ẹ* passe aussi à *oi*, puis tantôt à *a*, tantôt à *o*. Les monuments du Moyen-Age offrent de nombreux exemples de ces deux sons : *ploge* N E. XVIII, 159, Nancy 1274, *plogarie* et *daterie* (*debitoria*) 170, Metz 1276, *aquaste*, *datre* 134, Metz 1270, *reiquaste* 149, Toul 1270 ou 1296, *sauze* (16) 176, Metz 1276, *plage* et *atre* (*alter*) 189, Metz 1278, etc. Le Psautier écrit *e*, *ai*, *a*, il en est de même de la traduction de Végèce où l'on trouve *autre* : *matre* 149, formes dans lesquelles on peut lire aussi bien *a* que *o*, tandis que *asme* (*aestimat*) : *pasme* 2428 *debatre* : *matre* 3526 parlent en faveur de *a*; mais, en regard, on trouve de nouveau *floche* : *aproche* 9228. Dans le commentaire sur Ezéchiel, on rencontre généralement *ai*, *a*, et dans les écrits bourguignons comme Floovent et Girart de Rossillon *a*. Il y a lieu de parler encore des cas nombreux de métathèses orthographiques : *moible*, *noible*, *joir*, *choises*, *loi* (*loup*), *nevoit* Psaut. 44, *recloise* Ph. Vign., etc. Dans les dialectes vivants on trouve tantôt *o*, tantôt *a*, v. g. dans le Morvan : -*otte*, *anosse*, *forme*, *mole*, *soiše*, *loiše*, *noịğ* ; *grôle* (*gracilis*) prouve que cet *o* remonte à un plus ancien *ai*. Le même fait existe dans le bassin supérieur de la Moselle, et aussi sporadiquement en Lorraine. Mais, par contre, les patois des environs de Metz, et, en partie aussi, ceux du versant Est des Vosges présentent *a*. De même que pour *e* libre, nous devons supposer ici aussi deux centres : l'un, celui
(117) du Sud-Est (Bourgogne) dans lequel *e* entravé, de même que *e* libre, passe à *oi* et plus tard à *o*, l'autre, comprenant Metz, dans lequel *ẹ*, par suite d'un abrègement, passe à *ę*, puis à *ä* très ouvert, puis enfin à *a*.

Horning est d'un autre avis, Franz. Stud. V, 462-465.

113. Les patois rhétiques et ceux de la Haute-Italie abrègent aussi *ẹ* devant des groupes de consonnes et le font ensuite

passer à *ę*, *œ*, *o*, *a*. Le toscan et le parler de Lecce limitent ce développement au groupe *ęstr* : *maęstro*, *minęstra*, *capęstro*, *canęstro*, *balęstra*, lecc. *męšu*, *riešu*, *menesa*. Mais on trouve ensuite romagn. : *stęlla*, *lęz*, *uręča*, *trębb*, *urębs*, *ębul*, *lębar*; milan. : *stęlla*, *mętt*, *quęst*, *tęña*, *vęnna*; Pavie : *-ęzza*, *-ętta*, *lęk*; Tessin : *vęrd*, *nęt*, *vęskuf*, *sęd*, *dęd*; *œ* dans la Giudicaria : *krœšar*, *pœš*, *tœt*, *frœt*, *sœlva*, *fanœy*, *prœst* (§ 292), aussi *pœlì* (*picem*) et *trœdas*, à Pontremoli : *quœl*, *vandœta*, à Bussetto et à Plaisance : *vindœtto*; *o* à Ceppomorelli (Novare) : *vandotta*, *fomna*, *podoss*, *komnatoss*, à quoi se joint l'*o* de S. Fratello : *štodda*, *maravoggya*, *trozza*, *štrott*; enfin *a* à Buchenstein et à Badia : *bak*, *massa*, *stalla*, *tatt*, et à Vignola (Modène) : *istass*. — Dans le catalan d'Alghero l'*e* est aussi plus ouvert dans les syllabes fermées que dans les syllabes ouvertes : *pręs*, *varęma*, *fręma*, *vel'*; à Majorque, on retrouve de nouveau *œ* : *sœp*, *fœrm*, *-œse*, *nœt*, etc.

Pour le majorquin, cf. BREKKE, Rom. XVII, 89-95.

114. MODIFICATIONS DE *e* DANS LES MOTS DEVENUS OXYTONS. En provençal on ne trouve *ei* qu'en finale directe : *fei*, *quei*, *mercei*, *rei*, *mei*.

Dans le Bessin, *ei* passe à *ę* à l'intérieur du mot (§ 74), et à *ę* à la finale : *dę*, *avę*, *rę*, *tę*, *mę* (*mensis*), *trę* etc.

A Montjean (Mayenne), *ei* en finale directe passe à *a* par l'intermédiaire de *ęi*, *ai*, de même que l'*ę* provenant de *a* (§ 226) : *ma*, *ta*, *ka*; le même fait se produit à Louvigné-de-Bais : *ka*, *pa* (*picem*), *ma*, *ta*, *sava*, *sa* (*sitim*). A S. Fratello la voyelle des oxytons est abrégée comme en italien, *ẹ̆* passe à *o* (cf. § 113), *fo* (*fidem*), *foi*, *fo* = ital. *fei* (*feci*), parf. 2ᵉ conjugaison *-oi*: *o* = ital. *ẹi*; *voi*, *vo* (*vide*), *d'co*, ital. *di che*, correspondant à *rœ* à Ceppomorelli. Dans la Giudicaria *-ẹ́* passe à *ę* tandis que dans l'intérieur du mot il passe à *i* : *azę́*, *parę́*, *rę*, *pę*, *mę*, *dę*. On trouve le même fait en Lombardie et dans l'Emilie : milan. *trę*, infin. *-ę*, romagn. *mę*, *tę*, *rę*. On rencontre parallèlement l'absence de la diphtongue à Val Soana : *me*, *te*. En moldave *ea* passe à *e* : *stę*, *šedę*, etc., puis à *ă* après *ș*, *ț*, *y*, *r* : *mășă*, *curăța*, *taiá*, *rá*.

(118) c) Changement sporadique de ẹ en ę et *i*.

115. En italien, *e* dans les mots savants est prononcé ę (§ 15). Il est à remarquer que beaucoup de ces mots présentent la diphtongue *ie*, non en toscan, mais en a.-vénitien : *prociedere*, *riede* Arch. Glott. III, 249, et cela si fréquemment, que cette graphie ne peut être le résultat d'une erreur de copiste. De même, dans le domaine de l'*i*, les mots assez nombreux empruntés à la langue littéraire présentent ę respect. *ie* (là où apparaît la diphtongue) : sic. *menu* (a.-sic. *minu*), *veru* (a.-sic. *viru*, encore aujourd'hui *dimmiru*), *trenta* (a.-sic. *trinta*), etc., Schneegans 34 sqq.; calabr. *davieru*, *serienu*, *spieru*, *riegula*, *secrietu*, etc. Pour le vénitien, on est forcé de supposer que ces mots ne viennent directement ni du latin ni du toscan, mais qu'ils ont été empruntés à un dialecte (peut-être le lombard) qui répond au vénitien *ie* par un simple *e*. En Calabre, etc., la loi de développement *ie* — *u* mais ę — *a* a aussi été appliquée aux mots empruntés. — Par contre, les formes italiennes *fiera*, *viera* de *feria*, *viria* s'expliquent par une épenthèse de *ị*.

En PORTUGAIS, ẹ passe à ę si la voyelle atone suivante est un *e*; mais ẹ persiste si la voyelle est *o* ou *a* : *dẹvo*, *dẹva*, *dẹves*, *dẹve*, *dẹvem ; recẹbo*, *recẹba*, *recębes*, *recębe*, *recębem* et encore *descer, parecer, mescer*, tandis que *ver* conserve son ẹ. Mais, en regard, on trouve : *ẹlle ęlla, ẹsse ęssa, ẹste ęsta*, et en outre : *ourẹlo ourẹla*, *camẹlo camẹla*, lisb. *mẹda* à côté de *mẹda* qu'on rencontre dans le Nord. Pour ce dernier groupe on a affaire à une influence de la série en ọ : *nọvo nọva* (v. § 186). Le premier n'est pas clair. Le galicien *cręto* (*creditum*) est aussi étonnant tandis que *chęga* s'explique comme l'espagnol *lliega*.

GONÇALVES VIANNA, Rom. XII, 74 croit devoir attribuer à l'*e* le pouvoir de changer ẹ́ en ę́; on pourrait encore citer à l'appui de cette hypothèse *nẹve*, *cęrce*; mais le suffixe *-ẹte*, *rẹde* et *trẹze* font difficulté.

Il reste encore une série de cas de nature diverse dont l'explication est du domaine de la morphologie. Dans plusieurs mots *ęllus* a supplanté *ịllus* : ital. *camęllo*, franç. *chameau* : κάμηλος (mais sic. *gammiḍḍu*); ital. *suggęllo*, franç. *sceau* : *sigillum* (mais esp. *sello*); ital. *vagęlla : vacilla*, esp. *cadillo* :

catẹlla, etc. Le latin *dexter* a entraîné la modification de *sinister* en *sinexter*, esp. *siniestro*, a.-franç. *senẹstre*; *lęggere*, *lẹtto*, italien *lẹttera*. — L'espagnol *nieve*, port. *nẹve*, gasc. de l'Ariège *nẹu*, (119)
Couseran *ńeu*, pis. *nieve*, tosc. *nęve* à côté de *nẹve*, l'espagnol *tieso* (*tensus*), *lliegga*, *siembra* (*seminat*), *sien* (germ. *sinn*) s'expliquent par le fait que dans les formes à désinence accentuée des verbes correspondants, l'*e* était le même que celui de *venir acertar* 3e pers. sing. *viene acierta*. — L'italien *disio disiare*, esp. *deseo*, port. *desejo*, cat. *desič*, a.-franç. *deseier* remontent à *disediāre disedium* au lieu de *disidium*, de même que le français *demi* repose sur *dimẹdium*. — A côté du régulier ital. *tẹtto*, on a sic. *tẹttu*, tosc. dial. *tẹtto*, frioul. *tiett* (Arch. Glott. IV, 344), béarn. *tieit*, lorr. *tẹit*, Psaut. Ezéch. Phil. Vign. et encore aujourd'hui à Metz, limous. *tiet* d'après *lẹit*, *liet* (*lectum*). — L'a.-français *fieble*, lat. *f(l)ebilis* à côté du plus fréquent *foible*, particulièrement dans des textes normands et anglo-normands, les formes actuelles du Bessin : *fiebe* et de la Hague : *fieibl'*, enfin *endieble*, qu'on trouve deux fois dans les IV Livres des Rois, ne doivent pas être comparés à l'italien *fiẹvole* qui s'explique d'après le § 105, mais suivent une loi phonétique particulière au normand. — L'italien *insieme* et l'a.-espagnol *ensiemo* ont été influencés par *semel*. — Il est difficile d'expliquer l'espagnol *fiemo*, *hienda*, a.-franç. *fiens*, *fiente* du latin *fĭmus*; l'italien *rẹsta*, esp. *ariesta* de *arista*; l'espagnol *yesca* de *ẹsca*; l'a.-français *aviere* à côté de *arvoire* de *arbitrium*; le français moderne *genièvre* en regard de l'a.-français régulier *gineivre*, *genoivre* (dans le rhétique central on a aussi des exemples de *dziniévr* Arch. Glott. I, 327); l'italien *ẹrpice*, mais rhétique *ierpi*, franç. *ẹrse* : sur *ẹs* au lieu de *ēs*, 2e pers. sing. du verbe substantif, v. chap. IV. A Campobasso et à Alatri, les représentants de *velare* présentent *ẹ* dans les formes accentuées sur le thème, peut-être par influence de *gelare*. Il n'est pas certain que l'italien *rẹzza*, Lecce *rẹzza*, repose sur *rẹtia*.

Sur *nieve*, Baist 696 est d'un autre avis, il voit plutôt dans ce mot la forme *ńeve* appartenant aux dialectes du Nord (cf. § 418). Mais les formes gasconnes restent inexpliquées.

116. Passage sporadique de *e* à *i*. Le suffixe rare *-ēnus* est souvent supplanté par le plus fréquent *-inus* : prov. *veri*, a.-franç.

velin, milan. *venĩ*, esp. *venin* = *venenum*; ital., esp. *pergamino*, franç. *parchemin* = *pergamenum*; ital. *pulcino*, prov. *polsi*, franç. *poussin*=*pullicenum* (rhét. *pulšein*); ital. *posolino*=*postilena*. Il est difficile de décider si l'a.-français *estrine* (**strẹna*) doit être cité ici, ou s'il n'a pas plutôt subi l'influence de *primus prima*. On trouve aussi *-imus* au lieu de *-emus*, ital. *racimolo*, esp. *racimo*, port. *razimo*, franç. *raisin* de *racemus* (cf. cependant § 105). Dans l'italien *berbice*, franç. *brebis*, *-ice* (*cervic-*, etc.) s'est introduit à la place de *-ẹce*. Dans l'italien *mantile*, le suffixe habituel *-ile*
(120) a remplacé l'exceptionnel *-ele*. L'espagnol *tapiz*, franç. *tapis* suppose une prononciation particulière au bas-grec. — L'italien *nimo* s'appuie sur *nissuno*, mais on a aussi en roumain *nimenea*; *diritto* repose également sur *dirizzare* tandis que *profitto* est un mot emprunté au français. — L'espagnol *conmigo*, etc., a été influencé par *mí*; *bisca* (= *esca*), *obispo*, *mismo*, mais a.-esp. *mesmo*, Enx. 15, C. Luc. 376 a, 363 b, Cal. Dim. 16 b, 23 b, et encore l'andalous et asturien, *Domingo*, *marisma* sont difficiles à expliquer; *tilde* est mi-savant. — Le français *essil* a été influencé par le verbe *essilier*; *volille* IV L. Rois 240, *remasilles* 421, *lentille* présentent un changement de suffixe : *ilia* au lieu de *icula*; *-ime* ne provient pas de *-ẹsimu*; la graphie *-isme* est de date récente, mais cette désinence a été empruntée à des mots savants tels que *septíme*, etc., et elle s'est ensuite imposée aussi à *meesme* : *meïsme* déjà dans le Roland et le Psaut. d'Oxford. On trouve en portugais *rim* (*rēn*), tandis que l'espagnol *splin* est un emprunt fait à l'anglais (*spleen*). On rencontre en portugais *cisa* de *abcissa* avec *i* au lieu de *ẹ* et *s* au lieu de *ss* à cause de la forme du parfait. L'italien *dito*, l'asturien *didu* et le catalan *dit* restent obscurs.

Dans l'espagnol *mismo*, etc., Baist 696 veut voir une influence de l'*s*, sans dire pourquoi *aqueste*, *maestre* et beaucoup d'autres mots conservent l'*e*. L'explication du français *-isme* est donnée par Köritz dans *S vor Konson.* 7 sqq. A. Horning 22 Rem. 1 a une autre opinion moins vraisemblable.

117. Passage de *ẹ* à *ie*. 1. — A Putignano (Bari), dans des conditions encore mal définies, *ẹ* passe à *ie* : *kyessa*, *jeḍḍ'* (*illa*), *vinniett'*, *fiemmin'*, *vier'* (*vero*), *avievini* (*avevano*), *riej* (*rex*), mais *keddi* (*quelli*), *jeddi* (*egli*), *freddi*, *fesi*.

2. En ROUMAIN, *e* commençant un mot ou une syllabe passe à *ie* : *iel* (*ille*), *ĭá* (*illa*), *iască* (*ẹsca*), *chie-ie* de *chia-e* (*clavem*). — Dans le roumain de l'Ouest, *e* présente aussi la diphtongaison après les dentales, les labiales et les sonantes : *dies* (*densus*), fém. *diasa*, *berbiec*, *fiet*, *lieg*, etc.

4. Ọ du Latin vulgaire = Ō, Ŭ du Latin littéraire.

118. De même que *ē* et *ĭ* du latin littéraire, *ō* et *ŭ* sont identiques en roman au point de vue de la qualité du son : ils se sont confondus en *ọ*. Le SARDE qui distinguait *e* et *ĭ*, distingue aussi *ō* et *ŭ* ; pour le second point au sarde se joignent encore l'ALBANAIS ET LE ROUMAIN. Cf. le tableau suivant :

Lat.	NUMERU	BUCCA	FUNDU	FURCA	FURNU (121)
Roum.	*numer*	*bucă*	*fund*	*furcă*	—
Alb.	*numẹr*	*bukẹ*	*funt*	*furkẹ*	*fuȓẹ*
Sard.	*numeru*	*buka*	*fundu*	*furca*	*furru*
Lat.	GUTTA	PUTEU	CUBETU	PULPA	STUPPA
Roum.	*gută*	*puț*	§ 130	*pulpă*	*stupă*
Alb.	*gutẹ*	*pus*	*kut*	*pulpẹ*	*štupẹ*
Sard.	*gutta*	*puttu*	*kuidu*	*pulpa*	*stuppa*

Lat.	TURPE	TURMA
Roum.	—	*turmă*
Alb.	*turp*	*turmẹ*
Sard.	—	*truma*

mais

Lat.	-ORE	POMA	-ONE	NODU	SOLE
Roum.	*-oare*	*poamă*	§ 135	*nod*	*soare*
Alb.	*-er*	*peme*	*-ua*	*neje*	—
Sard.	*-ore*	§ 130	*-one*	*nodu*	*sole*

Lat.	POPLU	VOCE	FLORE
Roum.	*plop*	*boace*	*floare*
Alb.	*pl̕ep*	—	—
Sard.	—	*boge*	*fiore.*

Sur le roumain *o* provenant de *u*, v. § 131.

119. Le développement de *ǫ* du latin vulgaire offre dans ses premières étapes une assez grande ressemblance avec celui de *ę*; nous trouvons *ǫ*, *u*, *ou* répartis de la même manière que *ę*, *i*, *ei* et dans les mêmes conditions (§ 69 sqq.). Mais les destinées ultérieures, en particulier les transformations de *ou*, sont en grande partie tout autres que celles de *ei*. Le tableau suivant ne montre que les commencements du développement.

Lat.	NOS	SUM	TOTUS	VOTUM	COTE
Engad.	*nus*	*sum*	(*tuott*)	*vut*	*kut*
Ital.	*nǫi*	*sǫno*	§ 127	*vǫto*	*cǫte*
A.-franç.	*nous*	—	(*tǫt*)	*vout*	*couz*
Esp.	*nos*	*soy*	*todo*	*boda*	—
Sicil.	*nus*	*sunu*	*tuttu*	*vutu*	—
(122) Lat.	LUTU	PUTAT	NODU	PRODE	RODIT
Engad.	*lut*	—	*nuf*	*prus*	*rua*
Ital.	*lǫto*	*pǫta*	*nǫdo*	*prǫde*	*rǫde*
A.-franç.	—	—	*nout*	*prout*	—
Esp.	*lodo*	*poda*	*nodo*	*prol*	*roe*
Sicil.	*lutu*	*puta*	—	—	*rudi*.
Lat.	JUGU	DOGA	FUGA	LUPU	LUPA
Engad.	*ǧuf*	*duva*	—	*luf*	*luva*
Ital.	*giǫgo*	*dǫga*	*fǫga*	—	*lǫva*
A.-franç.	*jou*	*douve*	—	*louf*	*louve*
Esp.	§ 147	—	—	*lopo*	*loba*
Sicil.	*juvu*	*duga*	—	*lupu*	*lupa*.
Lat.	SPOSU	TOSU	-OSU	-OSA	VOCE
Engad.	*spus*	*tusa*	*-us*	*-usa*	*vuš*
Ital.	§ 146	*tǫso*	*-ǫso*	*-ǫsa*	*vǫce*
A.-franç.	*espous*	*tous*	*-ous*	*-ouse*	*vǫiz*
Esp.	*esposo*	*toso*	*-oso*	*-osa*	*voz*
Sicil.	*spusu*	—	*-usu*	*-usa*	*vuči*.
Lat.	CRUCE	NUCE	FUGIT	CUBAT	JUVAT
Engad.	*kruš*	*nuš*	*fuža*	*kuva*	—
Ital.	*crǫce*	*nǫce*	§ 147	*cǫva*	*giǫva*
A.-franç.	*crǫiz*	*nǫiz*	*foit*	*couve*	—
Esp.	§ 147	§ 146	§ 147	—	—
Sicil.	*kruči*	*nuči*	—	*kuva*	*juva*.

Lat.	UBI	HORA	MORU	FLORE	-ORE
Engad.	—	*ura*	*mura*	*flur*	*-ur*
Ital.	*ọve*	*ọra*	*mọro*	*fiọre*	*-ọre*
A.-franç.	*ou*	*oure*	*moure*	*flour*	*-our*
Esp.	—	*ora*	*mora*	*flor*	*-or*
Sicil.	*duvi*	*ura*	—	*čuri*	*-uri.*

Lat.	CODA	SOLU	SOLE	GULA	DONU
Engad.	*cua*	*sul*	—	*gula*	§ 138
Ital.	*cọda*	*sọlo*	*sọle*	*gọla*	*dọno*
A.-franç.	*coude*	*soul*	—	*goule*	*don*
Esp.	*cola*	*solo*	*sol*	*gola*	*don*
Sicil.	*kuda*	*sulu*	*suli*	*gula*	*dunu.*

Lat.	CORONA	-ONE	POMU	NOMEN	CUBITU	(123)
Engad.	—	*-un*	§ 130	—	*cumbet*	
Ital.	*corọna*	*-ọne*	*pọmo*	*nọme*	*gọmito*	
A.-franç.	*corone*	*-on*	*pome*	*nom*	*code*	
Esp.	*corona*	*-on*	*pomo*	*nombre*	*codo*	
Sicil.	*kuruna*	*-uni*	*pumu*	—	*guvitu.*	

Lat.	JUVENI	CUCUMA	CUCUMER	RUMICE	DUBITAT
Engad.	*žuven*	—	—	—	—
Ital.	*giọvane*	*cọcoma*	*cocọmero*	*rọmice*	*dọtta*
A.-franç.	*jọvne*	—	—	*ronce*	*dote*
Esp.	*joven*	—	*cohombro*	—	—
Sicil.	*ğuvini*	*cuncuma*	*cucummaru*	—	*dubbitu.*

Lat.	CUTICA	MULIER	CULEU	FURIA	FORIA
Engad.	*cudǵa*	—	—	—	*fuira*
Ital.	*cọtica*	*mọglie*	*cọglio*	*fọja*	—
A.-franç.	—	—	*cọil*	—	*foire*
Esp.	—	—	*cojo*	—	—
Sicil.	*cuti*	—	—	*furia*	—

Lat.	CUNEU	RUBIA	PUTEU	*SINGLUTTIAT	DUCTIAT
Engad.	*kuoiń*	—	*puots*	*sangluot*	*duoč*
Ital.	*cọgno*	*rọbbia*	*pọzzo*	*singhiọzza*	*dọccia*
A.-franç.	*coin*	*rouge*	§ 146	—	*dọiz*
Esp.	§ 128	*roya*	*pozo*	*solloza*	—
Sicil.	*cuńu*	*ruğğa*	*putsu*	—	*dučča.*

Lat.	ANGUSTIA	VERECUNDIA	CALUMNIA	FUTUIT	UTRE
Engad.	*anguoša*	*verguoña*	—	—	—
Ital.	*angǫscia*	*vergǫgna*	*calǫgnia*	*fǫtte*	*ǫtre*
A.-franç.	*angǫisse*	*vergǫgne*	*chalǫnge*	*fǫtte*	—
Esp.	*congoja*	§ 341	*caloña*	*hode*	*odre*
Sicil.	*angustia*	*vrigoña.*	*kalunnia*	*futti*	—

Lat.	SUPRA	DUPLU	COPLA	ROBUR	CUMULAT
Engad.	*sura*	*dubel*	—	*ruver*	—
Ital.	*sǫpra*	*dǫppio*	*cǫppia*	*rǫvere*	*cǫmbia*
A.-franç.	*sǫvre*	*dǫble*	*cǫple*	*rǫvre*	*comble*
Esp.	*sobra*	*doble*	*cobla*	*roble*	—
Sicil.	*supra*	*duppiu*	—	*ruvulu*	—

(124)	Lat.	-UCLU	GLUTTU	GUTTA	MUCCU	STUPPA
	Engad.	*-uol*	—	*guotta*	—	*stuppa*
	Ital.	*-ǫcchio*	*ghiǫtto*	*gǫtta*	*mǫccolo*	*stǫppa*
	A.-franç.	*-ouľ*	*glǫtt*	*gǫte*	*mǫche*	*estǫpe*
	Esp.	*-ojo*	—	*gota*	*moco*	*estopa*
	Sicil.	*-ukkyu*	—	*gutta*	*mukku*	*stuppa.*

Lat.	RUSSU	TURRE	SUBURRA	OLLA	PULLUS
Engad.	—	*tuor*	—	—	—
Ital.	*rosso*	*tǫrre*	*ẓavǫrra*	—	*pǫlla*
A.-franç.	—	*tǫrr*	—	*oule*	—
Esp.	*rojo*	*torre*	*saborra*	*olla*	*polla*
Sicil.	*russu*	*turri*	*savurra*	—	*puḍḍu.*

Lat.	SATULLU	CUNNU	SUMMA	CONDUCTU	BUCCA
Engad.	*saduol*	—	—	—	*buok'a*
Ital.	*satǫllo*	*cǫnno*	*sǫmma*	*condǫtto*	*bǫcca*
A.-franç.	*sadǫl*	*con*	*som*	*condǫit*	*bǫche*
Esp.	—	*coño*	*somo*	§ 128	*boca*
Sicil.	—	*kunnu*	*summa*	*kunnuttu*	*vukka.*

Lat.	RUPTA	SUBTU	LUSCU	TUSCU	MUSTU
Engad.	—	*suot*	—	—	*muošt*
Ital.	*rǫtta*	*sotto*	*lǫsco*	*tǫsco*	*mǫsto*
A.-franç.	*rǫte*	*sǫẓ*	*lǫis*	—	*mǫst*
Esp.	*rota*	—	—	*tosco*	*mosto*
Sicil.	*rutta*	*suttu*	*lusku*	—	—

Lat.	CRUSTA	TURTA	CURTU	FURCA	TURPE
Engad.	*kruošta*	*tuorta*	*kuort*	*fuork'a*	*tuorp*
Ital.	*crǫsta*	*tǫrta*	*cǫrto*	*fǫrca*	*tǫrpe*
A.-franç.	*crǫste*	*tǫrte*	*cǫrt*	*fǫrche*	—
Esp.	*crosta*	*torta*	*corto*	*horca*	*torpe*
Sicil.	*krusta*	*turta*	*kurtu*	*furka*	—

Lat.	GURGE	ALBURNU	DIURNU	TURTURA	CORTE
Engad.	—	—	—	—	*cuort*
Ital.	*gǫrgo*	*albǫrno*	*giǫrno*	*tǫrtola*	*cǫrte*
A.-franç.	§ 146	*aubǫrn*	*jǫrn*	*tǫrtre*	*cǫrt*
Esp.	—	*alborno*	—	*tortola*	*cortes*
Sicil.	*gurgu*	—	—	*turtura*	*kurti.*

Lat.	FORMA	ORNAT	ORDINE	ASCULTA	MULTU	(125)
Engad.	*fuorma*	*uorna*	*uorden*	—	—	
Ital.	*fǫrma*	*ǫrna*	*ǫrdine*	*scǫlta*	*mǫlto*	
A.-franç.	*fǫrme*	*ǫrne*	*ǫrne*	*escǫlta*	*mołt*	
Esp.	*horma*	*orna*	—	§ 128	—	
Sicil.	*furma*	—	—	*ascuta*	*multu.*	

Lat.	SULCU	FULGUR	VULPE	SULPHUR	PULVER
Engad.	—	—	*golp*	*suolper*	*puolvra*
Ital.	*sǫlco*	*fǫlgore*	*gǫlpe*	*ẓǫlfo*	*pǫlvere*
A.-franç.	—	*fǫłdre*	—	*sǫłfre*	*pǫłdre*
Esp.	§ 147	—	*golpe*	§ 147	*polvo*
Sicil.	*surku*	—	*gurpi*	*surfaru*	*purvuli.*

Lat.	CULPA	CULMEN	PULPA	PULSAT	SUNT
Engad.	*cuolpa*	*cuolm*	*puolpa*	—	*son*
Ital.	*cǫlpa*	*cǫlmo*	*pǫlpa*	*pǫlsa*	*sǫno*
A.-franç.	*cǫłpe*	*cǫłme*	*pǫłpe*	*pǫłse*	*sǫnt*
Esp.	—	§ 147	—	—	*son*
Sicil.	—	*kurmu*	—	*purpa*	*sunu.*

Lat.	UNDA	TRUNCU	RUNCAT	PLUMBU	TUMBA
Engad.	*uonda*	—	*ruonk*	*plom*	—
Ital.	*ǫnda*	*trǫnco*	*rǫnca*	*piǫmbo*	*tǫmba*
A.-franç.	*onde*	*tronc*	—	*plom*	*tombe*
Esp.	*onda*	*tronco*	—	*plomo*	—
Sicil.	*unna*	*trunku*	*runka*	*kyummu*	—

Lat.	UNDECI	COLLOCAT	ROSTRU	CONSTAT	SORSU
Engad.	(*ündeš*)	—	—	*kuosta*	—
Ital.	(*undici*)	*cọrica*	§ 141	*cọsta*	*sọrso*
A.-franç.	*onze*	*cọlche*	—	*cọste*	—
Esp.	*once*	—	*rosto*	*costa*	—
Sicil.	*unniči*	*kurka*	—	*kusta*	*sursu.*

L'a.-français *Pentecouste* peut être à sa place ici d'après le § 17, p. 32, il pourrait aussi avoir été influencé par *couste*. A l'italien *sọrso*, cf. lecc., cal. *sursu*, bolon. *sours*. Ce n'est qu'en France qu'on trouve *ọrbita* = a.-franç. *ourde*. Il est difficile d'expliquer *colostrum* pour lequel se rencontre aussi la graphie *colustrum*. C'est à cette dernière forme que se rattache l'espagnol *calostro*, port. *cọstra*. Mais, en regard, apparaissent l'asturien *kuliestru* et le
(126) roumain *coreastă* qui supposent *colęstrum*. La qualité de l'*u* reste douteuse dans *lambrusca*. L'italien *abrostino*, *abrostolo*, *abrosco* et le bressan *lambroche* témoignent en faveur de *ụ*; le français *lambruche* et l'espagnol *lambrusca*, en faveur de *ụ*. Toutefois ces dernières formes peuvent être des mots savants.

a) Développement postérieur spontané de *ou*.

120. Primitivement les limites de *ou* et de *ei* coïncidaient assez exactement, sinon tout à fait; mais l'espace occupé par la diphtongue labiale est devenu beaucoup plus restreint que celui occupé par la diphtongue dentale. D'abord, à peu près partout où *ụ* a passé à *ü* (§ 45), *ou* paraît s'être introduit à la place laissée vide, c'est-à-dire avoir passé à *u*. La qualité de la voyelle n'est pas tout à fait la même partout : ainsi l'on prétend que l'*u* du lombard oriental, du piémontais et du génois serait moins fermé que l'*u* toscan répondant à *ū* latin. Mais, pour la Toscane elle-même, on n'a pas encore de renseignements suffisants. Il reste encore à rechercher sur quelle étendue *ou* s'est conservé dans la Haute-Italie puisque la graphie *ou* peut également bien représenter *u* là où la graphie *u* représente le son *ü*; cette diphtongue paraît exister encore aujourd'hui à partir de Parme, à Correggio et dans le bolonais, cf. bolon. *fiour*, *-tour*, tandis que plus au Nord on ne trouve qu'une monophtongue. Mais l'existence antérieure de *ou* dans cette région est attestée non

seulement par le parallélisme avec *ę*, qui, il est vrai, n'est pas parfaitement concluant, mais par le développement qu'on trouve à S. Fratello, localité dans laquelle *u* ancien persiste et *ǫu* passe, non pas à *u*, mais à *au*, en suivant un développement parallèle à celui de *ei* (§ 71) : *sau* (*sole, solo*), *ḍavaur*, *raula* (*robur*), *manğaraura* (*mangiatoja*), *autr* (*otre*), *aula* (*gola*), *nauẓ* (*noce*) etc. Cet *au* peut ensuite perdre son élément labial devant les nasales (§ 138).

121. Dans la France du Nord, les Serments de même que les anciennes chartes mérovingiennes en latin écrivent *u* : *amur*, *dunat* parallèlement à *i* pour *ei* (§ 72). On trouve *ou* dans Ste Eulalie : *bellezour* 2 à côté de *nos* 27, dans Jonas : *correcious* 3, *celor* 4, *lor* 4. Cet *ou*, qui a pour unique origine *ǫ* libre, devient *œ* en passant par *œu* dans le groupe wallon-picard, dans le français du Centre et dans la Champagne occidentale. On rencontre aussi le même fait dans la vallée supérieure de la Meurthe et à Saales dans la vallée de la Bruche, où, actuellement, il est complètement isolé, puisque tous les dialectes lorrains environnants présentent *u* (§ 122). Le changement de *ou* en *œu* s'explique de la manière suivante : pour articuler un *u*, la racine de la (127) langue est plus élevée que pour articuler un *o*; elle se rapproche davantage du voile du palais, et le point de rétrécissement du canal vocal se porte un peu plus en avant. Si la voyelle est formée avec le même rétrécissement, mais sans déplacement, il se produit un *œ* ouvert qui, dans l'absence d'un autre signe, est représenté par *e*. Donc, dans le passage de *ǫu* à *œu œ*, il ne se produit qu'une accommodation partielle des deux éléments, tandis que dans le passage de *ou* à *ụ*, elle est complète. Le domaine de *œ* est restreint, mais, comme il est celui de la langue littéraire, *œ* s'introduit de plus en plus à la place de *u* dans des mots isolés appartenant aux dialectes. On ne peut déterminer avec précision la date du changement phonétique. Des rimes telles que *eus* (*illos*) : *oiseus* Renclus de Moilliens Car. 194, *teus* (*tales*) : *orgueilleus* Chev. II esp. 10093, le montrent comme accompli; les chartes du Vermandois et de Tournay datant du XIIIe siècle, écrivent déjà généralement *eu*. Des exemples encore plus anciens sont conservés dans le Doomsday-book avec les noms de lieu : *Froisseleuu*, *Visdeleuu*, *Leuet*, dans lesquels entre le mot *lŭpus*.

Devant une labiale suivie de *r*, *l*, *ou* persiste : *rouvre*, *double*, *oitouvre*, *couple*; par conséquent **peuple*, *peuplier* est étonnant.

Cf. G. Paris, Rom. X, 36-62. Parmi les cas exceptionnels où l'on trouve *ou* au lieu de *eu*, *loup* (et par conséquent *louve*) et *joug* s'expliquent d'après le § 317; *nous* et *où* sont des formes atones; *avoue*, *doue*, *epoux*, *labour*, *amour*, *jaloux* ont été influencés par *avouer*, *douer*, *épouser* (cf. ital. *spǫzo*, § 146), *amoureux*, *labourer*, *jalousie*. *Toulouse* est provençal; *proue*, à cause de la chute de *r*, est génois (§ 455); *tout*, *toute* remonte, comme le prouve la conservation du *t*, non à *tọtus*, mais à *tottus*, *ou* est donc justifié (§ 141). Inversement, *olla* donne ici *eule* puisque *ll* était déjà devenue *l* à une époque antérieure aux monuments écrits (§ 545).

Ailleurs aussi *ọ* s'est développé en *eu* : à Val Soana : *kreus*, *neus*, *eura*, *fyeur* (*flor*), *sarteur*, *veus*, *-eus*, *lipeus*; dans la France du Sud-Est (§ 124); à Erto (Tyrol) : *kreuš*, *leuf*, *euš* (*vox*). Cf. aussi § 126. — On peut encore mentionner ici les formes catalanes : *kreu*, *veu*, *deu* de *cruce*, *krou* (§ 566), etc., dans lesquelles un *ou* provenant de *ọ* + *u* s'est développé exactement comme l'ancienne diphtongue. La valeur de cet *eu* est actuellement *œ*.

122. Par contre, dans la France de l'Est *ou* persiste d'abord, puis il passe à *u* : lorr. *šalú*, *nu* (*nœud*), *mul* (*mora*), *ku*, *su*
(128) (*sudore*), *ur*, etc. Plus important est *ï* au lieu de *ọ* à Montreux-le-Château et à Craponne (Lyon); mais l'état linguistique de ces localités est trop peu connu pour qu'on puisse expliquer ce phénomène. Il est vrai que le lyonnais lui-même n'est pas bien clair. A côté de *u* qui est la règle, on trouve : *nevï*, suff. *-ï* = *osum*, *-atorem*, *-ïri* = *atoriam*. Une double explication est possible : ou bien *ï* est la transformation lyonnaise d'un français *œ*, ou bien *-eür* de *-atorem*, et *-euri* de *-atoriam* ont donné *ï* et ce suffixe a ensuite supplanté *u* de *-orem*, *-osum*. — Le patois de Jujurieux rejoint le français du Centre : *pleuro*, *-eu* = *-orem*, *-osum*, *nyeu* (*nodum*), *lyeu* (*illorum*). — *Au̯* dans la Meuse : *gau̯l*, *lawẹ̥* (*loup*), *kawẹ̥* (*coup*), *myawẹ̥* (*meilleur*), *pawẹ̥*, est un autre développement de *ou*, déjà rencontré au § 120, et dont il sera encore question au § 124 et sqq.

123. La France de l'Ouest est d'accord avec l'Est pour le résultat final du développement de *ọ* : on trouve maintenant *u*

dans tout l'Ouest. Mais, au Moyen-Age, on rencontre dans les textes normands *o* et *ou* à côté du plus rare *u*; dans les textes du Sud-Ouest, *o* domine tout à fait et ne cède la place à la graphie *ou* que vers la fin du XIIIe siècle et dans le cours du XIVe. Il y a encore à remarquer qu'en général *o* reste plus long devant *r* que devant *s*, et que dans des chartes d'Anjou la graphie *oo* apparaît deux ou trois fois : *successoors*, *vendoor*, *plusoors*. En s'appuyant là-dessus, on pourrait supposer qu'il faut aussi admettre ici la série *ọ*, *ọu*, *u*, et supposer que la diphtongaison a eu lieu plus tard que dans le Centre et dans l'Est. Ce fait est possible, mais n'est pas vraisemblable. D'abord *ọ* entravé présente ici les mêmes changements que *o* fermé, seulement dans ce cas on ne constate pas de diphtongaison dans l'Ouest. A cela s'ajoute ensuite la différence de date pour le développement de *ọ*, selon qu'il était suivi de *s* ou de *r*; *r* peut entraver la production de la diphtongue (cf. § 140), mais *ọ* conserve sa nuance vocalique. On pourrait alors supposer que *r* maintint pendant quelque temps *ọ*, mais que finalement l'élargissement en *ou* se produisit, et que ce son fut ensuite ramené à une monophtongue. Il est beaucoup plus simple d'admettre un changement direct de *ọ* en *ụ*, changement qui eut lieu plus tardivement devant *r* que devant *s*. Il est difficile de dire avec certitude si cet *ọ* qui a passé à *u* remonte lui-même à *ou* ou reflète directement le latin vulgaire *ọ*; toutefois,
il est fort possible qu'en réalité la diphtongaison française de *ọ* (129)
en *ou* n'ait pas pénétré dans l'Ouest et moins encore dans le Sud-Ouest, mais que dans cette région, de même que dans le provençal qui lui est contigu, *ọ* soit resté monophtongue.

124. La FRANCE DU SUD-EST, particulièrement les patois de la Suisse, s'écartent beaucoup du français de l'Est : le développement de *ọ* est à peu près parallèle à celui de *ẹ*. Le point de départ doit être *ọu* qui passe d'abord à *ǫu*, puis à *åu*, *au*, *ao*, *å* qu'on trouve dans la plus grande partie du canton de Vaud, à *a* qu'on rencontre à Fribourg, ou à *aü* qui apparaît sur un point de l'Ouest et dans la partie orientale du canton de Vaud, et enfin à *ēü* et *œ* dans la vallée du Rhône. Il reste encore à rechercher si *œ*, *eü* que l'on constate dans l'Ouest du canton de Vaud provient des dialectes français voisins. L'*ọ* de Vallorbe, à la limite Nord-Ouest de la région, rejoint le lyonnais *u*. A

Neuchâtel, l'*œ* peut être dû à l'influence de la langue littéraire qui s'exerça profondément sur ce point. A Paroisse, dans la partie Sud du canton, on trouve *aĕ* avec *e* fortement réduit dont le degré antérieur doit être *áo*.

Lat.	HORA	FLORE	GAUDIOSU	MELIORE	NEPOTE
Paroisse	—	*fyaĕ*	*dzoyaĕ*	*mel'aĕ*	—
Fribourg	*ara*	*fl'a*	*dzoya*	*mel'a*	*neva*
Cant. Vaud	*åra*	*hl'å*	*dzoyå*	*mel'å*	*nevå*
Ormont	*aura*	*þau*	*dzoyau*	*mel'au*	*nevau*
Blonay	*aüra*	*hl'aü*	*dzoyaü*	*mel'aü*	*nevaü*
Vionnaz	*eura*	—	*dzoyœ*	—	—
Bagnard	*ęüra*	*hlęü*	*dzoyęü*	*meleü*	—
Vallorbe	*ora*	*hl'ọ*	*dzoyọ́*	*mel'o*	*nevọ*.

Lat.	ILLORU	JUGU
Paroisse	*laĕ*	—
Fribourg	*la*	*dza*
Cant. Vaud	*lå*	*dzå*
Ormont	*lau*	*dzau*
Blonay	*laü*	*dzaü*
Vionnaz	*lœ*	—
Bagnard	*lęü*	—
Vallorbe	*lọ*	*dzọ*.

(130) Il y a à remarquer à Vionnaz la différence qui existe entre *lœ* et *leuva*, *-œ* et *-euza*, et aussi *geula*, formes où on voit la monophtongaison déjà réalisée en finale directe. Le même fait existe dans la Gruyère où, en regard de *nevá*, etc., on rencontre *aora*, *pl'aoro*, *epaosa*, etc. — L'*ü* qu'on trouve au Locle doit probablement être regardé comme une variante de *œ* : *üra*, *k'alü*, *kalü*, *zoyü*, etc.

125. On ne peut pas dire avec certitude si, à une certaine époque, dans tout le domaine rhétique, *ọ* a passé à *ou*, comme *ę* a passé à *ei* ; ce qui semble confirmer cette hypothèse, c'est le fait qu'actuellement la diphtongue apparaît à peu près dans les mêmes régions que *ei*. Il est vrai que cette coïncidence n'apparaît pas dans tout le domaine ; dans l'Ouest, la diphtongue n'est conservée qu'à Tiefenkasten : *vọuš*, *krọuš*, *lọuf* ; au Centre, elle

l'est à Vigo, Val Fassa, Linivallungo, dans la région arrosée par le Tagliamento et la Meduna, mais elle ne l'est pas à Comelico (il a déjà été remarqué au § 121 qu'à Erto on avait *ẹu*); on la trouve enfin à Tolmezzo, mais non à Gelmona. La consonnantification du second élément se rencontre à Schweiningen et à Bergün : *krokš*, *lokf*, *ogra*, dans l'Engadine : *krukš*, *lukf*, *ugra*, etc. Dans la vallée du Rhin et de l'Inn, à l'Abbaye et à Enneberg l'ancienne diphtongue a abouti à *u*, partout ailleurs à *o*. On trouve donc : frioul. *koda*, *kroš*, *ora*, *lof*, *voš*, etc., en général avec un *o* ouvert, ce qui parle peut-être en faveur d'un ancien *ou*. A *ía*, *ío* répond aussi *úa*, *úo* provenant de *ọu̯*, *u̯u̯*, *u̯ẹ* : *kruaš*, *kruoš*, *luaf*, *luof*, *vuaš*, *vuoš*. Enfin, à Rovigo et à Dignano, on rencontre *u* : *kruš*, *dulur*, *ura*, *sul*.

126. A Veglia, *o* se diphtongue en *au* en passant par *ou*, de même que *e* s'était diphtongué en *ai* en passant par *ei*, v. g. *gaula*, *aura*, *fiaur*, *sudaur*, *avaraus*, *prezaun*, etc.; les dialectes des Abruzzes connaissent aussi *au*; à Bitonto : *dẹvẹtzeiaune̥*, *kaume̥*, *anaure̥* (à côté de *sińure̥* fém.); à Altamura : *sfatsiauna*, *maulaun* (à côté de *anor*, *krona*, *sińura*); à Andria : *vilakkyaune*, *sfatsiaun* (*krōna*, *sińeur*), etc., de même à Palena, etc.; *eü* ou plutôt *œü* apparaît à Agnone : *seńœüra*, *atsiœüne*, *dekœüre*, *persekutœüre*; *œ* à Trani : *Bel'œne*, *krœna*, *anœre* (peut-être la graphie *oe* a-t-elle une autre signification ?).

b) Changements conditionnels. (131)

1. Influence d'un phonème précédent.

127. Sous l'influence de *i*, *i̯*, *u*, *u̯* suivant, *ọ* est infléchi en *u* de même que *ẹ* l'est en *i*. Les cas sont ici moins nombreux, on n'a à relever pour montrer cette influence de l'*i* que le nominatif pluriel de la 2e déclinaison, et, en italien, les formes de la 2e personne du singulier. Le domaine où apparaît ce phénomène coïncide exactement avec celui où *ẹ* passe à *i*.

Lat.	-OSI	TOTTI	COGNOSCIS	COGNOVI
Napol.	*-use̥*	(*tutte̥*)	*kanuše̥*	—
Milan.	*-us*	(*tütt*)	*kanuš*	—
Franç.	—	*tüit*	—	*conui*
Prov.	—	*tüit*	—	—

Ici, aussi, l'étude de la déclinaison fera connaître les cas particuliers. Pour la première personne du parfait en napolitain et en provençal, les exemples me manquent.

C'est à tort qu'on rapporte généralement ici l'italien *tutto* : l'inflexion dans le toscan serait aussi extraordinaire que la généralisation, à une époque ancienne, de la voyelle du nominatif pluriel masculin. La différence entre *fiur* = *fiori* et *tüt*, *tüč* dans la Haute-Italie montre qu'on est en présence de cas différents. C'est par sa position atone qu'il faut expliquer l'*u*, cf. chap. IV.

128. Dans la péninsule IBÉRIQUE, on trouve, de même que pour *e* (§ 80), l'inflexion de *ọ* devant *i̯* roman : esp. *ruvio, turbio, ludio* = *lutidus, lluvia*; devant *i̯* provenant de *c* et de *l* (§§ 462 et 483) : *trucha, ducho, lucha, cuida, puches, buitre, muy* et *mucho, ascucha*; devant *ñ* provenant de *ni̯* (non devant *ñ* provenant de *nn : coño*) : *uña, puño, gruño, escaluña, redruña*. Sur *cigüeña, agüero, vergüeña, nastuerzo* formes dérivant de *cigüiña* lat. *ciconia*, etc., v. § 341. Le même fait existe en portugais devant *ń : caramunha, testemunho, punho, unha, grunho, cunho* à côté de *conho, conha, vergonha, cegonha*, de sorte que peut-être à l'origine *u* était dû à la présence d'un *o* final, cf. aussi *tudo* neutr. à côté de *todo, toda*; devant *i̯ : chuva, muito, abutre, duvida, outubre* = *octobrius, ruivo, ruço, cuida*, etc. — En émilien, *-torius* passe à *-tur*. — Enfin, il faut attribuer à l'influence de l'*i̯* le fait qu'à Val Soana *-orius, -oria* passent à *-eir, -eiri* par l'intermédiaire de *-euri̯, -euri̯a*. La France du Nord présente un traitement analogue dans *ëur* de **agui̯ro, agurium, truite* de *trụ̂bita*, cf. esp. *trucha*, port. *truta*, ital. *trọita* de *trọita*.

(132) 129. Dans l'ITALIE DU SUD, *ọ* persiste quand la syllabe suivante renferme un *a*, un *e* ou un *o*; il passe à *u* devant *i, u*. Encore sur ce point il y a concordance complète avec le traitement de *ẹ*. On a donc, v. g. à Alatri : *nuđẹ̥, đunẹ̥, voče*, plur. *vuči, -usẹ̥*, fém. *-osa*, plur. *-usi, -ose, lavọrẹ̥* 1re pers. sing., *lavuri* 2e pers.; *noče, nuči, potẹ̥* (*puto*), *puti, funnẹ̥* (*fundo*), *torrẹ̥, turri, doče, duči, rompẹ̥, rumpi*, etc.; a.-napol. : *autore, auturi, humore, humuri, capone, piçuni*; *fumusu, conosse* 3e pers. sing., *canussi* 2e pers., *ascolta, bocca, corre, agusto, curso, musto, giovene* plur. *giuvene*, etc. De même aussi en sarde : *ọru* (bord), *sọmnu, cọru*, mais *cọnca, cọre, cọrve* (*corbis*). Pour le ROUMAIN, conformément

au § 118, il n'y a que le latin *ō* qui entre en considération, *ŏ* n'en diffère pas. Devant *ă*, *e* atones dans la syllabe suivante, cet *o* passe à *oa*; devant *i*, *u*, il persiste en qualité d'*o* : *-os*, *-oasă*, *-oare*, *lor*, *nod*, *noï*, *boace* (*vocem*), etc. On trouvera des exemples plus nombreux au § 184.

W. Fœrster, *Cliges* LVIII, veut établir pour le français une différence analogue, attendu qu'on trouve dans les chartes et les manuscrits champenois *-eus*, *neveu*, *preu*, *veu*, etc., mais *sole : gole* Ivain 1413 à côté de *gole : ole* Ivain 3361, et, en outre, toujours *coe*, *noe*, *soe*. Mais cette hypothèse restera douteuse tant qu'il ne sera pas prouvé par les patois encore vivants que la France du Nord connaît ce phénomène de la voyelle tonique influencée par la posttonique. Il serait plus conforme aux tendances du développement linguistique français d'admettre que la voyelle des oxytons suit un autre développement que la voyelle accentuée des paroxytons. Il est aussi possible qu'on ait affaire à une orthographe arbitraire qui s'abstenait d'écrire *neue* pour éviter l'amphibologie; *ọle* est dans le français du Centre *eulo*, et non *oule*, comme semble le croire Fœrster § 120 Rem.; rien n'empêche donc de lire *seule*, *geule*, *eule* dans les exemples d'Ivain cités plus haut.

130. Devant les labiales, on trouve *ǫ* au lieu de *ọ* sur un grand espace; ce fait est le résultat d'une dissimilation analogue à celle de *ị* passant à *į* dont il a été parlé au § 34. Le latin vulgaire *ǫvum* est assuré par l'engadin *œf*, ital. *uovo*, a.-franç. *uef*, esp. *huevo*; *colǫbra* l'est par le sarde *colora*, a.-franç. *cǫluevre*, esp. *culebra*; *cǫpreum* l'est par le français *cuivre*. Ce sont les seuls exemples qui appartiennent à une grande partie du domaine roman; *juvenis* présente des formes avec *ọ* et d'autres avec *ǫ* : ital. *giǫvine*, bolon. *dẓouven*, sic. *ǧuvini*, esp. *joven* à côté de l'italien *giọvine*, a.-franç. *juefne*. La règle est *o* au lieu de *u* devant les labiales en roumain : *roib*, *cot*, *o* (*ubi*), *nour* (*nubilus*), *bour* (*bubalus*) (ces deux mots sont le développement des formes plus anciennes *nuor*, *buor*), macéd. *roameg* à côté du valaque (133) *rumeg*, *toamnă*, *joane* à côté du valaque *june*. L'*u* s'explique ici comme dans *numer*, par l'influence des formes à désinence accentuée, puisque dans une position atone *u* est justifié (§ 353). *O* provenant de *ǫ* et de *ọ* suivi d'une *m* persiste également : *pom*, *domu*, tandis que *o* devant *n* passe à *u* (§ 135); *nume* de *nomen* à côté de *pom* s'explique comme *numer* mentionné plus haut. L'engadin conserve aussi *ǫ* devant *m* : *pom*, *nom*, *om* tandis que

dans les autres cas on trouve *u* (§ 137). Enfin à Val Soana, *ọv* passe à *ev* par l'intermédiaire de *euv* (§ 121) : *likeva, deva*, etc. Sur le latin vulgaire *plọvere* = *pluere*, v. l'étude de la conjugaison. — La nasale labiale exerce une influence assimilante en sarde : *lumine* (*nomen*), *pumu*.

131. Les VÉLAIRES exercent rarement une influence sur l'*ọ*; avec la voyelle de même organe qu'elles, elles forment la diphtongue *ou*, *u*. Cet *ou* se développe dans la France du Sud-Est comme *ou* provenant de *ọ* libre (§ 124), v. g. cant. Vaud : *dao* (*dulce*), *pao* (*pullu*), *dzenao*; *cubitu* donne aussi le même résultat : *kaodo*. Toutefois il se produit aussi sur ce point des phénomènes de dissimilation dans la France du Nord-Est. Dans les textes écrits en a.-picard, et aussi en grande partie dans les textes wallons, *ọ́l* et *ol-* passent à *au* : *caup* (*cọlpus* § 16), *vaurai*, et, conformément à ce fait, on trouve encore aujourd'hui à Mons : *kau*, à Uriménil et à Filière : *mau̯* de *multum*, en bressan *faudra* (*fulgur*), *paudra* (franç. *poudre*), *saudár*, *mauton*, etc. — C'est *ü* qui apparaît dans la vallée de la Gadera : *düče*, *süče*, *müğe* à côté de *olp*, *solper*, *kolm*, *kolpa*; *l* y passe à *l'*, *i*; ce dernier son avec *u* produit *ü*. Cf. encore § 142.

132. Devant les NASALES, le traitement de *ọ* est beaucoup plus simple que celui de *ẹ*. Dans le français du Centre, la diphtongue n'apparaît pas; *ọ* devant les nasales libres comme devant les nasales entravées passe à *õ*, d'où, après la dénasalisation, à *ọ̃* : *nom*, *raison*, *nombre*, *ponce*, *pomme* (prononc. *nõ*, *rẹzõ*, *nõbre*, *põs*, *pọ̃m*). On est étonné de trouver en regard des formes précédentes *gloume* (et *glume*, lat. *glŭma* ou *glūma?*) qui ne peut être regardé que comme un mot savant. En a.-français *ọn* assonne avec n'importe quel autre *ọ*, mais comme la nasalité n'altérait pas la qualité de la voyelle, on ne peut pas en conclure que la voyelle fût encore orale. Par contre, *o* + *ń* passe à *oiñ* qui ne se développe en *oẽ* qu'avec l'autre *in* : *point*, *coing*, *oindre*, *joindre*, etc.

133. Dans l'Ouest, *o* devant les nasales passe à *ou*, *u*. Telle est la graphie des chartes et des manuscrits du Moyen-Age,
(134) cf. *num* Anjou M. XX, 12; *mesuns* XXII, 4, *raisun* XXIII, 21;

felun Touraine 26, *lecun* 2, *larun* 28, etc.; l'état est le même encore aujourd'hui, v. g. à la Hague : *um*, *pum*, *sum*, *tum*, etc. A Paris aussi cette prononciation domina pendant longtemps : Palsgrave, Meigret, Delamotte, Chifflet et Duez indiquent tous *ũ*; elle commence à être donnée comme un provincialisme par d'Allais (1681) et Dangeau (1694). En anglo-normand *õ* passe à *oun*, toutefois comme d'un autre côté on y trouve aussi *ǫ* remplacé depuis le XIIe siècle par la graphie *ou* importée du français du Centre, il ne faut pas voir dans *oun* un changement phonétique correspondant à celui de *an* en *aun* (§ 245). Dans le passage de *ǫnt* à *õnt*, angl. *ount* (*amount*), et de *ǫmb* à *ǫ̃mb œmb* (*encumber*), il y a un développement phonétique non pas français, mais anglais. Le Sud-Ouest présente un autre développement : il fait passer *õ* à *ã*, cf. poit. : *toisã*, *rãpü*, *sã*; Deux-Sèvres : *nã*, *bã*. Dans la même région *ẽ* passe à *õ* par l'intermédiaire de *ã* (§ 91). Le chemin inverse que semble suivre *õ*, sans se rencontrer avec l'autre nasale, n'est pas complètement clair. Peut-être faut-il partir de *ou* nasal qui se serait ensuite changé en *au* par dissimilation de la même manière que *ol* (§ 132), puis il y aurait eu réduction de *au* nasal à *ã*. Il faut du reste attendre des renseignements exacts sur le timbre de cet *ã* pour pouvoir trancher la question. L'Est est en partie d'accord avec l'Ouest en ce qu'il présente *u* devant *n*, *m*, cf. nivern. *kum*, *um*, *pum*, *sunę*, *dunę*; on y trouve de même *a* : Domgermain (Lorraine) : *gašã*, *nã*, *sã* = *sont*, *fã* (*fonds*), cf. *ãtú* (*honteux*).

Dans des formes telles que *ordanne : Diane*, Benoît, Troie 7637, *calenge* Rol. 3592, 3008 *dame* de *domina*, l'*a* provient de la syllabe atone, v. § 369.

134. Tandis que le passage de *o* nasal à *o* oral dans le français littéraire n'entraîne avec lui qu'un changement de qualité peu important, l'EST offre un abrègement aussi complet que possible de la voyelle, et, à la suite de cet abrègement, la réduction de *o* à *ę* qui revêt diverses nuances, tantôt *ẹ*, tantôt *œ*, cf. *dẹn* (*donat*), *pẹm*, *pašẹn*; il en est de même dans la région du Sud-Est (en dehors de Fribourg et de Neuchâtel), cant. Vaud *korę́na*, *persę́na*. Cf. là-dessus § 596.

135. En ROUMAIN, *ǫ* et *ọ* devant *n* *n*ᶜ, *m*ᶜ passent à *u* : *bun*, *sună*, *kunună*, *pune*, *păun* (*pavone*), *țățune*, *kărbune*, *gutuiu*,

(*cotoneus*), *cumpăr, cumpăt*, etc. Mais le fait n'a pas lieu devant
(135) *mn* auquel cas s'exerce la loi exposée au § 130 : *toamnă, domn*, etc. Cet *u*, de même que l'*u* ancien (§ 65) quand il est en contact avec *i*, se combine avec lui pour former un *i* simple; tel est le cas pour le suffixe *-ine* = *-ione : rušine, mortăcină*, etc. Le passage de *ụn, ụn* à *în* est obscur : *adînc, manînc*, macéd. *lînduna* (*hirundine*), *frîndză*, *frînte*, valaque *plămînĭ*, *gutîiu* (*-ōnem*), *rie*, macéd. *rînye* = ital. *rogna*.

136. En ITALIEN, *o* suivi de *n* et d'une palatale passe à *u* : *sugna, pugno, ungere, pungere, unghia, lungo* d'après *lungi, fungi, mungere*. Le même fait se produit en outre devant *que : dunque*, mais il n'a pas lieu dans *tronco, ronco, co no*. Ici aussi, on trouve déjà *o* à Sienne : *óngiare, onca*; il en est de même dans tout le Nord de la péninsule, abstraction faite des régions où tout *ọ* devient *u*. Le portugais n'est plus d'accord sur ce point avec l'italien comme il l'était pour le traitement de *ẹ* (§ 95), excepté dans les cas mentionnés au § 128; mais cf. *longo*, en regard de quoi *fungo* est certainement un mot savant, *ponto*, etc. — Il y a lieu de remarquer le béarnais *ü* devant *n* palatale : *üñe* (*ungere*), *püñ, pünt* (*punctum*), et devant *ng : üngle*; Ariège : *ünglo, pünt, žüñe*.

137. En RHÉTIQUE, *ọn* s'écarte fréquemment de *ọ*, même dans les régions où *ọ* passe à *u*. Ainsi, dans une partie de la vallée de Domleschg *un* passe à *ẹun*, tandis qu'inversement, là où *ou* persiste, *on* ne présente aucune trace de diphtongaison. En général, *un* est la règle pour l'Ouest du domaine rhétique et la vallée de Munster, *on* pour l'Est. Mais, devant une nasale entravée, on rencontre *ýẹ̥* dans l'Engadine : *rišpuẹ̥nder, ratuẹ̥nd* (cf. § 143), à Greden : *škuẹ̥nder, puẹ̥nt, fruẹ̥nt*, en Carnie et dans le Frioul : *rišpuíndi, puínt, frint*, formes dans lesquelles *uí* et *i* remontent à *ue* d'après le § 162.

138. A S. FRATELLO, *au* persiste devant les nasales entravées (tandis que dans les autres cas *ọ* entravé ne passe pas à *au*, § 143); mais, devant une nasale libre, l'élément labial disparaît : *faun* (*fundus*), *maun, čaun, palauma, bastã, ražã, karbã, kam, nam, manzaña* (*menzogna*), *uamra* (*vomer*).

139. *R* exige souvent devant lui *o* au lieu de *u* (cf. § 123); en outre, dans la Giudicaria, on trouve : *ora*, *fyor*, *or*, *šorš* tandis que dans les autres cas *o* passe à *u*, même devant *l* : *kul*, *zgula*, de sorte que le développement de *o* n'est pas parallèle à celui de *ę* (§ 100). — On ne s'explique pas bien clairement le changement de *ọ* en *ü* devant *r* entravée dans la vallée de la Gadera : *fürk'a*, *für*, *kürt*, *sürd*; faut-il admettre le développement *ue*, *ui*, *ü*? Cf. aussi § 131. — En général, dans la France du Sud-Est, *ọ* final subit une réfraction vocalique devant *r* primitivement entravée : à Blonay *dzua* (*jour*), *ua*, *tua* mais *fortse*, etc. Cf. encore a.-franç. *tuernent* Ezéch., etc., et § 143.

140. Dans la vallée de la Gadera, *o* OXYTON passe à *u* tandis (136)
qu'il se conserve s'il est paroxyton : *-ur*, *-us*, *-un*, *su* (*solus*) mais *korona*, *-ora*, *-osa*, *skroa*. *Pópo* de *pōpulus* montre que ce n'est pas la qualité de la voyelle finale qui est en jeu. — A Val Soana, *eu* oxyton perd son élément labial : *ve* de *votum*. — En portugais, *ọ* devient ouvert dans les monosyllabes : *nǫs*, *vǫs*, *nǫz*, *vǫz*, *sǫl*. En italien, *ọ* subit le même traitement en finale directe : *nǫ́*, *prǫ́*, et devant les voyelles : *fǫia*, *mǫia*, mais *-tọio*, etc.

141. Pour *ọ* ENTRAVÉ on trouve en Roumanie, en Italie, en Espagne et dans la France du Sud le même traitement que pour *ọ* libre (cf. en particulier bolon. *soulk*, *fourka*), il n'y a que *rọstro* et *mọstro* qui, en italien, soient *rǫstro*, *mǫstro* (cf. § 113). Par contre, dans la France du Nord et en Rhétie, l'histoire du développement de *ọ* n'est pas aussi simple. Dans la France du Nord *ọ* entravé passe à *u*, qui est écrit *ou*, mais qui n'est jamais prononcé avec la valeur d'une diphtongue; cet *u* n'a pas non plus passé à *eu*, mais il s'est conservé jusqu'à présent avec sa valeur. On a donc : *tout*, *tour*, *tourne*, *cour*, *four*, *jour*, *coute*, *moût*, etc. Le bourguignon distingue de même *o* = *ọ* entravé de *u* = *ọ* libre : *elãtor*, *tozor*, *emor*, *tote* à côté de *-u* = *osus*, etc. Combiné avec l'*i* provenant de *c*, *ọ* produit *ọi* qui, à l'origine, est différent de *ọi* provenant de *ei* (§ 72) et de *au* + *i* (§ 289), mais qui a ensuite passé à *ọi*, cf. Ren. Mont. 164 *crois* : *oi*, Mainet *nois* : *mois*, Gaufrey *nois* : *François*, et s'est développé comme les autres *oi*; il a passé à *ę* dans *connaître*. On trouve donc *angoisse*, *noix*, *croix*, *foire*, a.-franç. *froisse*, *goître*, reformé sur *goîtron* (*gutturionem*).

Cf. G. Paris, Rom. X, 36-62. Exceptionnellement, ǫ entravé passe à *ǫ̨* dans *ailleurs*, peut-être par assimilation à *leur* (*illac-ubi*); *forme*, *ordre*, *orner* sont des formes savantes qui remplacent les anciens mots *fourme*, *ourne*; *sanglot* a le suffixe *ot* au lieu de *out*. Le français moderne *fleuve* de *fluvius* présente une irrégularité particulière. La conservation du *v* montre que c'est un mot savant; l'a.-français était *fluive* de *fluvie* (§ 340) avec un son *ui* tellement différent de celui provenant de *ụ* + *i* (§ 62) et de *ǫ* + *i* (§ 189) qu'il a pu devenir *ue*, *eu*.

142. Dans la France de l'Est, *o* entravé se diphtongue aussi en *ou̯* qui se développe ensuite en *ǫ*. Le parallélisme avec *ę* (§ 112) et le § 144 montrent qu'il n'y a pas eu passage direct
(137) de *ǫ* à *ọ*. Nous avons donc en lorrain : *ḃtọp, tọ̄ẓọ, dọt, tọ* (*turris*) *ḃ ọ* (*ours*), *gọt, ḃọ* (*sourd*), *sọp*, etc. De même en Morvan : *ẓor*, *to*, *kor*. Ce n'est que devant *l* qu'apparaît *u* : *cǫltrum* passe à **koutre*, *kut* par l'intermédiaire de *koltre*, de même pour *eḃkut*, *pur* (*pulvis*), *mu*. Cette différence pourrait s'expliquer par le fait que *ou* provenant de *ǫl* est plus ancien que *ou* remontant à *o*. Ce n'est que lorsque **koutre* avait déjà passé à *kutre* que *kǫrt* s'est changé en *kourt*, *ku̯ort*. — *Ọ* suivi de *i* se développe ici comme *ǫ* suivi de *i* (§ 191). Il est à remarquer que dans la France du Sud-Est, v. g. à Vallorbe, à la diphtongue issue de *o* libre (§ 124) répond *ǫ*, mais qu'à *ǫ* entravé répond *u* : *ǫra* — *kur*.

143. Fréquemment *ǫ* entravé présente un traitement correspondant à celui de *ǫ* libre du latin vulgaire, c'est-à-dire qu'il passe à *úe*, *úo*; tel est le cas pour la France de l'Ouest, à la Hague : *ruúel* (*grenouille*), *bu̯ęš*, *ru̯ęẓ*, *amu̯ę*, *su̯ęrd*, *fu̯ęrk*, *ku̯ętre* (*coudre*), *mu̯ęle* (*musculus*), *tu̯ęs* (*tussis*), *u̯ęrme*. Ce fait n'a lieu que devant *r* aux Fourgs : *tuot*, *kuot*, *fuo*. En outre, en rhétique, on trouve *u̯ę* ou *u̯ǫ* : *búęḱa*, *mu̯ęšḱa*, *fúęrn*, *pu̯ęlver*, *vu̯ęlp*, *u̯ęnda*, *ingu̯ęša*, etc. Le second élément paraît avoir sa valeur pleine dans la vallée de Munster : *pluóm*, *suót*, etc. Du reste *ę* entravé devient *u* ou *o* dans les mêmes conditions que *ǫ* libre, ainsi v. g. dans le parler de la Giudicaria : *kort*, *šort*, *orna*, *torbul* à côté de *kup*, *niguta*, *luš*, etc. — Enfin nous trouvons encore la diphtongue à S. Fratello : *kruošta*, *puorvr*, *ruot*, *štuopa*, *tuoss*, *tuoc* (*tǫcco*), *fuorma*.

2. Influence d'un phonème précédent.

144. En LORRAIN, *ou* provenant de *ọ* (§ 142) se transforme en *uo* après les labiales et les gutturales : *kụor*, *buoẖ* (*bourse*), *fuoẖ*, *buoč*. — A S. Lourenço de Sande (Interamna), il se développe un *u* après les labiales *puọço*, *fuonte*, *muonte*, *puoça*, *puotro*. On peut encore mentionner l'a.-français *pëur* de *pavore* avec *ü* à cause de l'influence du *v*, et le portugais *suǫr* qui doit son *ǫ* au lieu de *ọ* à l'influence dissimilante de l'*u*.

c) Changement sporadique de *ọ* en *ǫ*, *ụ*.

145. Les remarques faites sur *ę* au § 115 s'appliquent aussi aux mots savants de l'italien et des patois qui en dépendent. On a donc : toscan *devǫto*, *mǫbile*, *nǫbile*, *glǫria*, *vittǫria*, *flǫrido*, *rǫrido*, *decǫro*, *dǫte* et beaucoup d'autres exemples, de même calabr. *divuotu*, en outre *luoru* (ital. *loro*) qui, à cause de *uo*, se dénonce comme un emprunt fait au toscan et romain; *nǫme* en toscan et en portugais à côté de *nọme* est mi-savant; cf. encore (138)
ital. du Sud (calabr. apul. sic.) *nomi*, *nome* au lieu de *numi*, *nume*. De même, l'explication la plus simple pour l'a.-français *testemǫine*, *gloire*, *noble*, le roumanche *glierġa*, *nieble* et l'engadin *gloria*, *nœbla*, est de regarder ces mots comme savants. On s'étonne de trouver la diphtongaison en rhétique, toutefois elle s'explique comme le vénitien *ie* provenant de *ę* (§ 115).

146. Nous rencontrons ici aussi une série d'exemples de nature très diverse offrant *ǫ* qui provient de *ọ*; ces phénomènes ont une extension plus ou moins considérable, et chacun d'eux exige une explication particulière. Déjà en latin vulgaire on trouve *nǫra* au lieu de *nurus* d'après *soror*, *socra* et *novia* (fiancée); *nǫptia* au lieu de *nuptia* d'après *novius*, *novia*, d'où roum. *noră*, ital. *nuora*, prov. *nǫra*, esp. *nuera*, ital. *nǫzze*, franç. *nǫce*, tandis que le roumain *nuntă* (§ 135) est incertain et que le sarde *nunta* conserve la forme classique. — C'est également par une influence assimilante d'un mot voisin de sens que s'expliquent le sicilien, ital. du Sud *ğǫrnu* (d'après *nǫtte*) et l'italien *spǫrco* (d'après *pǫrco*). — Le fait que devant l'accent *ǫ* et *ọ* se sont confondus (§ 353)

explique que dans un grand nombre de cas, des formes verbales à désinence accentuée et des dérivations présentent ǫ au lieu de ọ : ainsi ital. *sǫffre*, a.-franç. *sueffre*, cf. *ǫffre*, ital. *nǫvero*, *sǫsta*, *spǫso*, esp. *cuelma*, *duena*, *muestra*, *buella*, *cuelga*, et aussi *nuez*; sur ces formes, de même que sur l'italien *scuotere*, le roumain *scoate* et le sarde *iscotere* à côté de l'a.-français *escọrre*, prov. *escọdre*, v. la conjugaison. En portugais on dit aussi *-ǫso*, *-ǫsos*, *ǫsa* sur le modèle de *nọvo*, *nǫvos*, *nǫva*.

Le changement de ọ en ǫ dans les proparoxytons est particulier au florentin : il est de date récente et ne paraît pas être soumis à des règles très rigoureuses : *fǫlaga*, *tǫnaca*, *ǫmero*, et cependant : *gọmito*, *cocọmero*, *fọlgore*, *cọtica*, *tọrtora*. La première catégorie n'est pas uniquement composée de mots vraiment populaires à Florence ; *fǫlaga* ne l'est pas à cause de sa signification ; à côté de *ǫmero* on a *spalla*, pour *tǫnaca*, il y a à tenir compte de *intonacare*. Mais il semble bien que devant des consonnes redoublées à l'antépénultième, ǫ remplace ọ : *sǫffice*, *mǫccolo*, *nǫcciolo*, *bǫssolo*, etc.

D'Ovidio, *Grundriss*, 516-518, propose en partie d'autres explications et apporte encore d'autres exemples.

Sur cette question de ǫ au lieu de ọ, il y a encore bien des points obscurs ou douteux. A côté de l'a.-français *mọt*, prov. *mọt*, on trouve l'a.-français *mǫt*, franç. mod. *mot*, l'italien *mǫtto* et le portugais *mǫte*; ces deux dernières formes sont empruntées au français. Le portugais *brocha* vient aussi du français *broche*, il n'a donc aucun rapport avec *bucula* dont dérive l'italien *bọrchia*
(139) avec ọ. * *Cǫtulus* de *cos*, *cotis* est attesté par l'italien *cǫtano*, milan. *kœden*, frioul. *kuedul*. — Ce n'est peut-être qu'accidentellement que le portugais *amǫra* et l'italien *mǫra* de *mōra* coïncident ; le premier pourrait s'expliquer comme *ǫsa* et le second pourrait être influencé par *mǫro* de *maurus*. — Les représentants de *muria* sont obscurs : roum. *more*, ital. *mǫia*, a.-franç. *muire*, esp. *muera* à côté du roumain *mură*. Le sicilien *salamoria* et le bolonais *salamuria* ne sont pas populaires, ainsi que le démontre la conservation de *ia*; le roumain *more* ne provient peut-être que du verbe ; l'italien *mọia* est régulier (§ 140) ; l'espagnol *muera* se rattache à *mǫria*; il ne reste donc que le français *muire* qui semble exiger *mọria*. — L'italien *gọrgia*, le français *gorge* et le

français *puits* attendent encore une explication. — Il reste enfin les formes françaises difficiles à expliquer : *ǫr*, *encǫr*, *lǫr* dont le rapport avec *hora* est indubitable. C'est à elles qu'est apparenté le provençal *ara*. Le français *ǫ* ne peut remonter qu'à *au*, et non à *ǫ* du latin vulgaire; la forme fondamentale doit donc être *aora* de *ad-horam*. On peut mettre sur le même pied que le provençal *ara* provenant de **aora*, *anta* de **aunta* (franç. *honte*, germ. *hauniþa*). Sur cette chute supposée du *d* à une époque ancienne, v. chap. IV.

Gröber s'élève avec raison. Arch. lat. Lex. III, 140 contre *hahora* (Suchier, Zeitschr. I, 431). C'est Cornu qui a proposé *ad horam*, Rom. VI, 381. Contre l'hypothèse de Gröber qu'il faille reconnaître l'influence de *hǫdie*, il y a à faire valoir ce fait que l'*a* du provençal reste inexpliqué, et qu'en français nous devrions trouver, non le représentant de *au*, mais celui de *ǫ*. — On n'a pas mentionné l'italien *bǫsco*, le provençal *bǫsc*, l'a.-français *buis*, *buisson*, *buisse*, qui ne peuvent avoir aucune relation avec *buxum* puisque le traitement de la voyelle et la transformation de *x* en *sc* sont contraires aux lois phonétiques. De *buxum* dérivent l'italien *bǫsso*, *bǫssolo*, dont le premier peut avoir emprunté l'*ǫ* du second, et le provençal *bǫis*, a.-franç. *bois*, esp. *boj*. Le français *bûche* et l'espagnol *buscar* ne peuvent être mis en regard de *buxum* à cause de leurs voyelles divergentes. Sur l'espagnol *cuemo*, v. chap. IV.

147. Le latin vulgaire *ustium* offre un *ụ* à la place de *ǫ* : ital. *uscio*, franç. *huis*, a.-esp. *uzo*; toute explication fait encore défaut. L'italien *giu*, *giuso*, a.-franç. *jus*, a.-esp. *enjuso* sont formés d'après *suso*; le français moderne *sur* l'est peut-être d'après *jus* (cf. cependant § 149). Le latin *undecim* est représenté tantôt par des formes avec *ǫ* : franç. *onze*, esp. *once*, tantôt par des formes avec *u*; ital. *undici*, cette dernière formée sur *uno*. Les formes italiennes *cucio*, *mucchio* ont un *u* qui leur vient de *cucire*, *ammucchiare*, celui de *coruccio* provient (140) de *corrucciare*, à moins que le mot ne soit d'origine française. On s'explique difficilement l'italien *ligusta*, tess. *ligüsta*, lyonn. *lüsta* de *locụsta* à côté du napolitain *ragosta*, a.-franç. *laouste*, bagn. *lǫta*, port. *lagosta* qui supposent *locụsta*. — Il faut regarder comme mots savants le français *étude*, *déluge*, *humble*, malgré l'accentuation régulière (cf. du reste a.-franç. *omble* : *comble* S. Grég. 1777), l'espagnol et portugais *cruz*, l'espagnol *pulpa*, *surco*, le portugais *sulco* (le terme populaire en portugais

est *rega*), *yugo* (port. populaire *canga*), l'espagnol *bulto*. Sont inexpliqués l'espagnol *nunca*, *junco* (mais *tronco*, *doncas*), *cumbre*, le portugais *cume* où il faut peut-être reconnaître l'influence de l'*l* (cf. § 128), le portugais *chumbo* à côté de l'espagnol *plomo* (et port. *lombo*), le portugais *curto* (cf. cependant § 52), *curvo*, *custa*, *surdo*, *urso* (esp. *oso*, cf. port. *tordo*), l'espagnol *duda* (le portugais *duvida* s'explique comme *dịvida*), *nudo* de *nodus*. — L'espagnol *conusco* s'est réglé sur *comigo*. — Dans l'italien *pagura* de *pavore*, a.-franç. *pasture* à côté de l'italien *pastoia*, il y a eu échange de suffixe ; de même, l'a.-provençal *melhura* a été assimilé aux formes des verbes en *-uráre* accentuées sur la désinence. C'est également aux formes verbales à désinence accentuée que *luite*, *lu̧ctat* (cf. *redoit* de *redúctus*) doit son *ü*. *Cuide* est assimilé à *co̧idier* à cause du parallélisme *vuide*, *voidier* (*vo̧citat : vo̧citare*) ; l'alternance *ui : oi* trouble aussi la conjugaison de *stu̧diare* ; *estoie*, *estoier* passent à *estuie* ; de là aussi le substantif *étui*. — Les cas où l'on trouve en roumain *u* au lieu de *o* : *cuget*, *urdin*, *culc*, s'expliquent d'après *cugetá*, *urdiná*, *culcá* ; *curte* est étonnant : il dérive peut-être du grec κούρτη. — *Lutra* a donné naissance à des doublets. D'abord le sicilien *itria*, s'il ne remonte pas à ἐνυδρίς avec une prononciation de l'υ appartenant au bas-grec, montre néanmoins dans sa voyelle une influence du mot grec. Puis l'espagnol *lutra*, *nutria* et le français *loutre*, sont, comme le témoigne le *t*, des mots savants ; l'italien et portugais *lountra* suppose *u̧* ; il en est de même du frioulan, vénitien et ferrarais *lodre*, *lodra* ; au contraire, le lombard et génois *lüdria* s'appuie sur *ü* ; du reste le maintien du *t* devenu *d* au lieu de sa chute complète est aussi un fait irrégulier. Le provençal *lüira*, *loira* de *lutria* et le berrichon *loure* paraissent être populaires. — C'est au parfait que l'italien *fugge*, le français *fuit* et l'espagnol *huye* doivent leur *u*.

148. Quelques cas où l'on trouve *ou* en portugais méritent encore une explication à part, ce sont : *louça*, *louco*, *choupo*, *poupa*. Dans le premier de ces quatre mots, il faut peut-être voir une
(141) influence de *lousa* ; les trois autres ont ce fait de commun qu'on y constate l'allongement d'une syllabe brève du latin vulgaire : *álu̧ca — alú̧ca*, *úpu̧pa — upú̧pa*, *pŏplus — pōplus*. La diphtongue peut tenir à ce fait.

149. Tout *o* initial devient *uo* en roumain : *uoaŭă* (*ǫ́lla*), tel est aussi le cas pour *ǫ* ancien : *uom*, *uopt*, *uou*. — Dans l'intérieur de la Sicile, *ǫ* se diphtongue en *uo* : *vuoči*, *suoli*. — En français, *eu* provenant de *ǫ* et de *ǫ* est quelquefois réduit à *ü* : on trouve *sur* peut-être sous l'influence de *sus*, *fur* dans *au fur et à mesure* à cause de l'absence de l'accent et de la rime, *prudhomme* et *mure*, à côté d'un ancien *meure*, qui paraît s'être confondu avec *mëure*, *mure* = *matura*.

5. Ę du Latin vulgaire = Ĕ du Latin littéraire.

150. Pour exposer l'histoire de *ę* du latin vulgaire, il faut tout d'abord distinguer deux zones : l'une dans laquelle *ę* se diphtongue en *ie*, l'autre dans laquelle il se conserve comme monophtongue. La seconde comprend le piémontais, le génois jusqu'à Macerata inclusivement, le lombard, une partie de la Haute-Italie, la Sardaigne naturellement, une grande partie de la Sicile et enfin le Portugal. Dans la première, les conditions dans lesquelles se produit la diphtongaison sont très diverses; c'est en espagnol qu'elle paraît avoir le plus d'extension, puis viennent le rhétique, le roumain, le napolitain, le français, l'italien et enfin le provençal. Cette diphtongue peut ensuite subir les développements les plus divers : *ię́* passe à *ę́* ou à *ię́*, *ę*, *ei*, *i ie*; passe à *ia*, *ię̥*, *i*. En roumain, le second élément de la diphtongue s'est confondu de bonne heure avec *ę*, et a subi les mêmes transformations que l'ancien *ę*, c'est-à-dire : *ă*, *a*, *e* (§ 83 sqq.). — Enfin dans le domaine de l'*e* la voyelle est tantôt *ẹ* tantôt *ę*, selon les régions ou selon les phonèmes environnants.

Pour pouvoir dominer autant que possible l'ensemble de ces phénomènes divergents et établir une division fondée sur le développement historique, il faut tout d'abord admettre que la distinction entre *ie* et *e* est du fait du latin vulgaire, et rechercher les conditions dans lesquelles se produit l'un ou l'autre de ces sons. Alors apparaît immédiatement un domaine où le premier développement de *e* est indépendant de la qualité des phonèmes suivants. A ce domaine appartiennent le roumain, le rhétique (142)
occidental, le sicilien, l'italien, le gallo-italien, le français, le

provençal, l'espagnol et le portugais. Il y a aussi sur ce point des exceptions assez peu importantes, du reste, par ce fait qu'en roumain, en réthique oriental et en provençal, les nasales donnent à l'*e* une nuance particulière. Le nombre des consonnes suivantes est d'une importance considérable : les groupes de consonnes empêchent la production de la diphtongue en italien et en français.

Lat.	METU	VETUS	VETAT	METIT	PEDE
Roum.	—	—	—	—	—
Frioul.	—	*vieri*	—	—	*pid*
Ital.	—	*vieto*	*vieto*	*miete*	*piede*
Franç.	—	*viez*	*viede*	—	*piet*
Esp.	*miedo*	*viedro*	*vieda*	—	*pied*
Sicil.	—	—	—	*meti*	*pedi*
Milan.	—	—	—	—	*pe*
Prov.	—	—	*vẹda*	*met*	*pẹt*
Port.	*mẹto*	*vẹdro*	*vẹda*	—	*pe*.

Lat.	SEDET	DEDIT	REDIT	PRECAT	NEGAT
Roum.	*siede*	*diede*	—	—	—
Frioul.	—	—	—	—	—
Ital.	*siede*	*diede*	*riede*	*priega*	*niega*
Franç.	*siet*	*-iet*	—	*prieie*	*nieie*
Esp.	*siede*	—	—	*priega*	*niega*
Sicil.	*sedi*	*dedi*	—	*preja*	*nega*
Milan.	—	—	—	*prega*	*nega*
Prov.	*sẹt*	*-ẹt*	—	*prẹga*	*neia*
Port.	*se*	—	—	—	*nega*.

Lat.	NEPOS	CREPAT	DECEM	LEGIT	LEVAT
Roum.	—	*criepă*	*diece*	—	*liea*
Frioul.	—	—	*dis*	—	*jeve*
Ital.	*nievo*	*criepa*	*diece*	*legge*	*lieva*
Franç.	*nies*	*crieve*	*dieis*	*lieit*	*lieve*
Esp.	—	*crieba*	*diez*	*lee*	*lleva*
Sicil.	—	*crepa*	*deci*	*leggi*	*leva*
Milan.	—	*creppa*	*des*	*leggia*	*leva*
Prov.	*neps*	*creba*	*dẹtz*	—	*leva*
Port.	—	—	*dẹz*	*le*	*leva*.

Lat.	LEVE	BREVE	PEJUS	SERU	FERU	(143)
Roum.	—	—	—	—	*fiera*	
Frioul.	—	—	*pies*	*sir*	—	
Ital.	*lieve*	*brieve*	*peggio*	*siero*	*fiero*	
Franç.	*lief*	*brief*	*pis*	—	*fier*	
Esp.	*lieve*	—	—	§ 182	*fiero*	
Sicil.	*levi*	*brevi*	*peǧǧu*	*seru*	*feru*	
Milan.	—	—	*peǧǧ*	—	—	
Prov.	*lieu*	*brieu*	*peč*	—	*fer*	
Port.	*leve*	*breve*	—	§ 182	*fero.*	

Lat.	PERIT	FERIT	HERI	ERAT	FEL
Roum.	*piere*	—	*ieri*	—	*fiere*
Frioul.	—	—	*jir*	*jere*	*fil*
Ital.	—	*fiede*	*ieri*	*era*	*fiele*
Franç.	*piert*	*fiert*	*ier*	*iere*	*fiel*
Esp.	—	*hiere*	*ayer*	*era*	*hiel*
Sicil.	—	*feri*	—	*era*	*feli*
Milan.	—	*fera*	*yer*	*era*	*fel*
Prov.	—	*fer*	*er*	*era*	*fel*
Port.	—	*fere*	—	*era*	*fel.*

Lat.	MEL	GELAT	TREMIT	PREMIT	GEMIT
Roum.	*miere*	*gier*	*triemura*	—	*gieme*
Frioul.	*mil*	—	*trime*	*prim*	*gim*
Ital.	*miele*	*giela*	*trieme*	*prieme*	*gieme*
Franç.	*miel*	*giele*	*triemt*	*priemt*	*giemt*
Esp.	*meli*	*gela*	*triema*	*prieme*	—
Sicil.	*meli*	*gela*	—	*premi*	—
Milan.	*mel*	*gela*	*treme*	—	—
Prov.	*mel*	—	—	—	*geme*
Port.	*mel*	*gea*	*treme*	*preme*	—

Lat.	TENIT	VENIT	BENE	PETRA	RETRO	
Roum.	*tine*	*vine*	*bine*	*pietră*	—	
Frioul.	*ten*	*ven*	*ben*	*piere*	—	
Ital.	*tiene*	*viene*	*bęne*	*pietra*	*drieto*	
Franç.	*tient*	*vient*	*bien*	*piedre*	*riedre*	
Esp.	*tiene*	*viene*	*bien*	*piedra*	—	(144)
Sicil.	*teni*	*veni*	*beni*	*petra*	—	

Milan.	*tene*	*vene*	*ben*	*preya*	*adree*
Prov.	*ten*	*ven*	*ben*	*peira*	*rieire*
Port.	*tem*	*bem*	*vem*	*pedra*	—
Lat.	FEBRE	TENEBRA	TEPIDU	TREPIDU	LEVITU
Roum.	—	—	—	—	—
Frioul.	*fiere*	—	*tivid*	*triepad*	—
Ital.	*fębbre*	—	*tępido*	*trępido*	*lievito*
Franç.	*fievre*	*teniebles*	*tiede*	—	—
Esp.	*hiebre*	*tinieblas*	*tievio*	—	*liebdo*
Sicil.	*febbri*	—	*tepidu*	—	*levitu*
Milan.	*fever*	—	*teved*	—	—
Prov.	*fieure*	—	*tebe*	—	—
Port.	*febre*	*treva*	*tibio*	—	*levedo.*
Lat.	LEPORE	NEBULA	MERULA	HEDERA	GENERU
Roum.	*iepure*	*niegura*	*mierlă*	*iederă*	—
Frioul.	*yeur*	—	*mierli*	—	*dzinar*
Ital.	*lievre*	*nębbia*	*męrlo*	—	*gęnero*
Franç.	*lievre*	—	*merle*	*ierre*	*gendre*
Esp.	*liebre*	*niebla*	*mierlo*	—	*yerno*
Sicil.	*lebbra*	*neggya*	*merru*	*areḍḍara*	*yennaru*
Milan.	—	*nebbia*	*merla*	—	*ğener*
Prov.	*lieura*	*nieula*	—	—	§ 162
Port.	*lebre*	*nevoa*	*melro*	*hera*	*genro.*
Lat.	VENERIS DIES	VETULU	EBULU	EQUA	SEQUIT
Roum.	§ 94	*vechiu*	—	*iepa*	—
Frioul.	*vinars*	*vieli*	*jeul*	—	—
Ital.	*venerdi*	*vęcchio*	*ębbio*	—	*segue*
Franç.	*vendredi*	*viel'*	*ieble*	*iewe*	*siewe*
Esp.	*viernes*	*viejo*	—	*yegua*	*siegue*
Sicil.	*vennari*	*vekkyu*	—	—	*segui*
Milan.	*venerdi*	*večč*	—	—	—
Prov.	§ 162	*viel'*	—	—	—
Port.	—	*velho*	—	*egua*	*segue.*
(145) Lat.	MELIUS	TENEAT	MEREAT	MEDIUS	FERRU
Roum.	—	—	—	*miez*	*fier*
Frioul.	*miey*	*tinge*	—	*miezz*	*fierr*
Ital.	*męglio*	*tęnga*	—	*męzzo*	*fęrro*

Franç.	*miełs*	*tieńe*	*mieire*	*miei*	*fęr*
Esp.	—	*tenga*	—	(*medio*)	*hierro*
Sicil.	*meggyu*	*tenga*	—	*menzu*	*ferru*
Milan.	*mey*	*tenga*	—	*mezz*	*ferr*
Prov.	*mieľs*	*teńa*	—	*mieč*	*fęr*
Port.	—	*tenha*	—	*meio*	*fęrro*.

Lat.	TERRA	BELLU	-ELLU	PECTUS	PECTINE
Roum.	*tieră*	*biel*	*-iel*	*piept*	*piepten*
Frioul.	*tierre*	*biell*	*-iell*	—	*pietin*
Ital.	*tęrra*	*bęllo*	*-ęllo*	*pętto*	*pęttine*
Franç.	*tęrre*	*bęl*	*-ęl*	*peits*	*peigne*
Esp.	*tierra*	—	*-iello*	*peito*	*peine*
Sicil.	*terra*	*bellu*	*-ellu*	*pettu*	*pettini*
Milan.	*terra*	*bell*	*-ell*	*pečč*	*peččen*
Prov.	*tęrra*	*bęl*	*-ęll*	*pieč*	*piečen*
Port.	*tęrra*	—	*-ęllo*	*peito*	*pentem*.

Lat.	-FECTU	LECTU	SEPTE	SEX	VESPERA
Roum.	—	—	*siepte*	*sies*	—
Frioul.	—	*yett*	*siett*	*sis*	—
Ital.	*-fętto*	*lętto*	*sętte*	*siei*	*vęspera*
Franç.	*-feit*	*leit*	*set*	*seis*	*vęspre*
Esp.	*-heito*	*leito*	*siete*	*seis*	*viespera*
Sicil.	*-fettu*	*lettu*	*setti*	*sei*	*vespiri*
Milan.	—	*lečč*	*set*	*ses*	*vesper*
Prov.	*-fieč*	*lieč*	*set*	*seis*	*vespre*
Port.	*-feito*	*leito*	*sete*	*seis*	*vespera*.

Lat.	VESPA	FESTA	TESTA	DEXTER	GENESTRA
Roum.	—	—	*tiestă*	—	—
Frioul.	*ǵespe*	*fieste*	—	*ǵestre*	—
Ital.	*vęspa*	*fęsta*	*tęsta*	*dęstro*	*ginęstra*
Franç.	*guęspe*	*fęste*	*tęste*	*dęstre*	*genęst*
Esp.	*abispa*	*hiesta*	*tiesta*	*diestro*	*hiniestra* (146)
Sicil.	*vespa*	*festa*	*testa*	*destro*	*yinestra*
Milan.	*vespa*	*festa*	*testa*	—	—
Prov.	*vespa*	*festa*	*testa*	*destre*	—
Port.	*vespa*	*festa*	*testa*	*destro*	*giesta*.

Lat.	HERBA	FERVET	CERVU	CERTU	PERDIT
Roum.	*ierbă*	*fierbe*	—	—	*pierde*
Frioul.	*ierbe*	—	—	*čiert*	*pierdi*
Ital.	*ęrba*	*fęrbe*	*cęrvo*	*cęrto*	*pęrde*
Franç.	*ęrbe*	—	*cęrf*	*cęrt*	*pęrt*
Esp.	*yerba*	*hierbe*	*ciervo*	*cierto*	*pierde*
Sicil.	*erba*	*fervi*	*červu*	*čertu*	*perdi*
Milan.	*erba*	—	—	*čert*	*perde*
Prov.	*erba*	—	*cerb*	—	*pert*
Port.	*herva*	*ferve*	*cervo*	—	*perde.*

Lat.	PERNA	VERSU	MEMBRU	SEMPER	CENTU
Roum.	—	—	—	—	—
Frioul.	—	*viers*	*membri*	§ 162	§ 162
Ital.	*pęrna*	*vęrso*	*męmbro*	*sęmpre*	*cęnto*
Franç.	*pęrne*	*vęrs*	§ 162	§ 162	§ 162
Esp.	*pierna*	*vierso*	*miembro*	*siempre*	*ciento*
Sicil.	*perna*	*versu*	*membru*	*sempri*	*čentu*
Milan.	—	*vers*	§ 162	§ 162	§ 162
Prov.	—	*vers*	§ 162	§ 162	§ 162
Port.	—	*vers*	§ 162	§ 162	§ 162.

Lat.	VENTU	DENTE	MENTE
Roum.	§ 162	§ 162	§ 162
Frioul.	§ 162	§ 162	§ 162
Ital.	*vęnto*	*dęnte*	§ 180
Franç.	§ 162	§ 162	§ 162
Esp.	*viento*	*diente*	*miente*
Sicil.	*ventu*	*denti*	*menti*
Milan.	§ 162	§ 162	§ 162
Prov.	§ 162	§ 162	§ 162
Port.	§ 162	§ 162	§ 162.

(147) Dans des cas isolés, *ę* apparaît à la place de *ie*. L'italien *bene* (ombr. *biene*), le roumain *bine* à côté de *ģine*, et le français *bẽ* à côté de *bien* sont les formes atones de l'adverbe, cf. *bẽ* adv. *byã* subst. en Champagne. On explique de même par l'absence d'accentuation, l'italien, esp. *era*, a.-franç. *ere* à côté de l'a.-français *iere* provenant de *ĕrat*. L'italien *legge* peut tenir son *ę* de *lęggere*, à l'infinitif un *ę* antépénultième semble ne pas se diphton-

guer, cf. *Venerdi*, *pecora* en regard de quoi *lievito* paraît avoir emprunté *ĭe* à *lieve*. L'*e* paraît être bref dans *lens*, *lendis* à cause de l'italien *lẹndine*, vénit. *ğendena*, bolon. *yendena*, esp. *liendra*, malgré le calabrais *lindine*, campob. *linene*. *Bestia* n'est pas clair ; l'irlandais *beist* et le kymrique *bwyst* témoignent en faveur de *ē*, *ẹ* est attesté par l'italien *bẹstĭa*, l'a.-français *bẹste*, le wallon *bieste*, l'italien *bẹscio* et par les formes indiquées p. 166.

151. Il y a encore une remarque à faire au sujet de la répartition de *e* et de *ie* telle qu'elle apparaît dans ce premier coup d'œil. Dans l'Italie du Sud, les conditions dont il est parlé au § 152 prédominent généralement, toutefois la diphtongue paraît manquer complètement à Tito Lesina, dans la province de Bénévent (on trouve toutefois à Bénévent *tiempi*) et au Sud de Lecce au cap S. Maria di Leuca. Au contraire, dans d'autres régions on constate que la diphtongue a beaucoup plus d'extension, tel est le cas à S. Giovanni Rotondo : *ciarta*, *ciarti*, *priagu*, *succiasse*, *-mant*, mais *tempu* et *-end* pour le gérondif et le participe présent. On trouve à Canosa di Puglia : *limb*, *succiss*, *vind*, mais nomin. plur. *certẹ̊*, 1re pers. sing. *veñẹ̊*; à Bitonto : *tiemp* mais *pers*; de plus amples recherches sont donc encore nécessaires dans cette région. — Au Sud et au Sud-Est de la Toscane, en Ombrie et à Ascoli, *e* entravé se diphtongue aussi, mais comme en florentin, indépendamment de la voyelle suivante : *viengo*, *tiempo*, *tierra*. Au Nord, le PADOUAN rejoint le frioulan : *viersa*, *piersa*, *priego*, *brieve*, et est en opposition avec le véronais qui, de même que le lombard, échappe à la diphtongaison ; dans le Tyrol les tendances les plus diverses paraissent se croiser. — Dans le français du Sud-Est, les conditions sont les mêmes que dans le français du Nord, seulement la diphtongaison n'a pas lieu dans les monosyllabes latins : *mel*, *fel*, devant les muettes suivies de *r*, et devant *ğ*; l'*e* se développe ensuite comme *ẹ*, cf. cant. de Vaud *mai*, *laivra*, *maidzo* (*medicus*), frib. *ma*, *lavra* tandis que le latin *pede* devient *pié*. Le fribourgeois *ńę* ne permet guère de remonter à **nierf* de *nervus*, mais autorise plutôt à supposer **nervius*, esp. *nerbio*, prov. *nervi*. *Sex* a donné régulièrement *sieis* (§ 154) d'où *šeis* dont la diphtongue est ensuite (148)
traitée comme *ei* ancien. — La France du Sud-Ouest, particulièrement le Poitou et la Saintonge, qui sont d'accord avec le

Nord pour le traitement de *a* libre (§ 6, p. 13 sqq.) ne connaissent pas *ie*, mais seulement *e*, même pour le traitement de *a* après les palatales; ils sont donc d'accord sur ce point avec le provençal dont ils sont limitrophes. C'est le § 158 qui permet de conclure que ce phénomène n'est pas une réduction de *ie* à *e*. — *Ie* a passé aussi de l'Espagne dans les vallées supérieures du Gers : *yere* (*erat*), *enhier* (*infernum*) à Gedre. On a déjà remarqué au § 6, p. 15 que les dialectes voisins des frontières du Portugal, v. g. celui de Miranda, présentent aussi *ie*, et qu'inversement le galicien offre *e*. — Enfin le wallon diphtongue aussi l'*ę* entravé comme l'espagnol et le roumain *tięs* (*testa*), *fięs*, *bięs*, *finięs*, etc.

a) Changements conditionnels de *ę*, *ie*.

1. Influence d'un phonème précédent.

152. Les destinées de *ę* dépendent de la voyelle que renferme la syllabe suivante : devant *u*, *i*, l'*ę* passe à *ie* respect. *ę*, devant *a*, *e*, *o*, il garde sa valeur d'*ę*. Le nombre des consonnes suivantes est indifférent. Ce traitement se rencontre en NAPOLITAIN, en APULIEN, et aussi plus au Nord jusqu'à ALATRI, à CAMPOBASSO, dans les ABRUZZES, sans que les limites exactes puissent encore être indiquées à l'heure actuelle, à MODICA, à NOTO, à AVOLO (Sicile) et aussi dans la RHÉTIE OCCIDENTALE. Il est vrai que *ié* apparaît à Lecce, à Campobasso et dans la Rhétie occidentale, *íe* en Calabre et aussi à Naples, *ę* à Alatri, *ía* à Nicastro, S. Pietro Apostolo, *ii* à Tarente et *i* à Martina Franca. Cf. lecc. : *era*, *yeri*, *meretu*, *miereti*, *mereta*, *leu* (*levo*), *liei*, *lea*, *tieni*, *tene*, *tenenu*, *pede*, *piedi*, *miedeku*, *miedeči*, *terra*, *erme* (*vermis*), *iermi*, *servu*, *siervi*, *serve*, *estu* (* *vesto*), *iesti*, *este*, *dente*, *-endu*, *nieḍḍu* (*anellus*), *nieḍḍi*, *peḍḍe*, *pieḍḍi*, *testa*, *tiestu*, *liettu*, *-mientu*, etc.; — calabr. : *sętte*, *fęle*, *dęče*, *príegu*, *príegi*, *pręga*, *míediku*, *predika*, *víentu*, *tíempu*, *víekyu*, *pętra*, *vękya*; remarquez *nęnte*, etc.; — Alatri : *męle̥*, *pękura*, *męte̥* (*meto*), *męti*, *męte*, *pręđa*, *sęre̥* (*seru*), *yele̥* (*gelu*), *pęđe̥*, *pęđi*, *lęge̥* (*lego*), *lęği*, *męr'de̥*, *męr'di*, *pęlla*, *sęmpre*, *ęrua*, *fęsta*, *sętte*, *dęnte*, *dęnti*, *skupęrte̥*, *skupęrti*, *tęrze̥*, *tęrza*, *vękyĭ*, *vękya*. De même, roumanche : *ier* (*heri*), *piera* (*pereat*) à côté de *veder* (*veterem*),

fel, *deša*, *čient*, *yester* (*exterus*), *miets*, *ančiet* (*inceptum*), *i* = *-ellus* (149)
(§ 171), mais *-els* (*-ellos*), *-ella*, *uffiern*, *disiert* à côté de *esters* (*exteros*), *estera*, *metsa*, *ančetta*, *serp*, *terms* (sur *tierm*, *vierm*, *žierm* v. la flexion), *terra*, *temps*, *set*, *festa*, *dserta*, etc. A côté de *ié*, on trouve *íę* à Muntogna et à Domleschg, et même dans cette dernière région on rencontre *i* devant *r* : *uvirn*, *ufirn*, etc.; en engadin, on trouve un *e* simple : *dęš*, *ęr*, etc., qui, à Bregaglia, a continué de se développer en *ei* : *eir*, *deiš*, *feil*, *veider*; il y a à remarquer *ńerf* dont l'*ń* atteste un ancien *ie*. Dans le Tyrol, on trouve, l'un à côté de l'autre, *ie* et *e* lombard : *ie* à Greden, Val Fassa, Buchenstein, *e* à Enneberg et à Badia. Aux frontières du Sud-Ouest, en présence du lombard, *ie* n'est resté qu'à Onsernone (Tessin) : *tięmp*, *międru*, *avięrt*, *anięl*, *lięč*, *miets* mais *mẹdza*, *vedẹla*, *vęga*; ici aussi on trouve la réduction à *i* au lieu de *ię*. Ce qui prouve que le degré qui précédait *i* est non pas *íę* mais *iĕ*, c'est d'abord la présence de *ié*, et ensuite l'existence de formes telles que *k'imp*, *vyint* (*tempus*, *ventus*) qui ne peuvent venir que de *tiémp*, *viént*.

153. Palatale. La rencontre d'un *ę* et d'une palatale suivante donne lieu aux phénomènes les plus hétérogènes. En effet, l'*į* peut amener la réfraction de l'*e* précédent en *ie*, mais il peut aussi, inversement, en exerçant une influence dissimilante, empêcher la production de *ie* : dans le premier cas, *i* forme alors avec *ie* la triphtongue *iei*, qui, à son tour, peut se simplifier de plusieurs manières : en *ie*, en *ei* ou en *i*.

154. On rencontre le premier processus sur toute l'étendue de la France. En français et en provençal un *ę* entravé originairement produit la diphtongue si l'une des deux consonnes suivantes passe à *į*; en outre, en provençal la diphtongue est encore produite par un *ę* libre suivi de *į*. On trouve donc : rouerg. *lieč*, *despieč*, *sięis*, *biel* (*vetlus*), *pięi*, *ier* (*heri*); nontr. *lię*, *deipię*, *siei*, *miei* (*melius*), *viel'*; narb. *miežo* (*media*); land. *l'it*, *šis*; gasc. *l'eit* dont l'*l'* suppose *ie* (cf. *ańere* = **annaria*); brianç. *sieiš*, *tieišer*, *despieič*, *mieil'*; ce traitement est commun au catalan où *iei* est devenu *i* (§ 237). Nous devons aussi admettre pour le français du Nord *pieitz*, *miei*, etc., dont le sort ultérieur est exposé au § 157 et sqq. Ce qui prouve qu'il faut poser comme

étapes du développement phonétique non pas *pectus* > *piectus* > *pieiz*, mais *peiz*, *pieiz*, c'est l'exemple de *septem* qui n'a
(150) jamais été *siept*. Il est difficile d'expliquer le français *nice* de *nescius*, *épice* de *species*, l'a.-français *Grice Graecia*, et aussi *nièce*, *pièce*, *tiers*. Dans **nẹptịa*, *ẹ* est suivi de la même combinaison de consonnes que *ọ* dans *nọptịa* (§ 146), et cependant ce dernier ne présente aucune trace de diphtongaison ; il est donc à supposer que, pour le premier, le masculin *nies* est en jeu. Au contraire, pour les trois premiers cas, il semble que devant *k'* palatal, non seulement *e* se réfracte en *ie*, mais qu'un *i* se développe du *k'*, fait qui, du reste, est étonnant en regard de l'a.-français *face* de *facies*. Devant *t'* simple dans *petia* (non devant *t* redoublé **nottia* de *noptia*), même précédé de *r*, la diphtongaison aurait eu lieu sans développement de *i*.

Sont d'un autre avis sur ces cas, GRÖBER, Miscell. fil. rom. 46 et Zeitschr. XI, 287 ; ASCOLI, Arch. Glott. X, 84, 269, qui, avec HORNING, *Lat. C* 22, attribue la diphtongue de *nièce*, *pièce*, *tiers* à l'influence de l'*ị* sans s'expliquer ni sur la manière dont il faut comprendre cette influence ni sur la différence de traitement de *nẹptia* et de *nọptia*.

Enfin dans *ebrius* l'*ẹ* suivi d'une explosive + *r* est diphtongué, et l'*i*, comme c'est toujours le cas pour *rị* (§ 519), se fond dans la voyelle tonique : *iebrịu*, **ieibru*, *ivre*. Il en est de même pour le suffixe *-ẹrium* dans *cimetire*, *empire*, *maestire*, *avoltire*, *matire*, *mestire : dire* Rose I, 110. Tous ces mots se dénoncent comme des emprunts mi-savants par la conservation de l'*e* final ; mais leur introduction est si ancienne que leur *e* a pu passer à *ie*. Sont encore plus anciens *chantier* et *moutier* dont la désinence a été assimilée à *ier* provenant de *arius ; cimetière* et *matière* sont plus récents, mais présentent la même assimilation de suffixe ; *matière* est une forme tout à fait récente. Par contre, l'a.-français *est mestier* remonte à *est ministeri*, comme le montre l'italien *mestieri*. Ce phénomène paraît aussi se rencontrer dans le rhétique central : Greden *prieš*, *liet*, *liezer*, *spiedl* (en regard de quoi *vedl* est étonnant), *mieš* (*melius*), *pieš*, *bieša*, mais v. g, *fešta*, *set*.

Chantier (du latin cantherium) Moutier (du lat. monasterium) Cimetière (du lat. coemeterium)

155. On rencontre le second cas à LECCE où *ie* passe à *e* quand un *y* se trouve dans la syllabe suivante : *ekyu* (*vetulus*), *spekyu*, *sempyu*, *superkyu*, *megyu*, etc. Par contre, dans les mêmes



circonstances, la diphtongaison de ȩ n'a pas lieu (cf. les exemples du § 185). Les dialectes de l'Italie du Sud, dans lesquels le premier élément de la diphtongue est accentué (*íe*), ne connaissent pas cette dissimilation : calabr. *víekyu*. Il a donc dû exister ici anciennement une forme telle que *viékyu*, qui n'est devenue *vekyu* que par le fait d'une dissimilation postérieure. — Le ROUMAIN *vechiu* s'explique aussi de la même manière.

156. En ESPAGNOL, un *i* immédiatement suivant empêche le développement de la diphtongue : *lecho*, *pecho*, *despecho*, *provecho*, *seis*, *sei* (*sedī*), *grey*, *peine*, *madera*, *ten* de **teñ*, **tenī*, *espejo*, *eje* (*exit*), en regard de quoi *viejo* a été influencé par *viedro*. — *E* persiste également quand il se trouve en hiatus devant un *i* suivant : *prez* (*pretium*), en regard de quoi *preces* (*preces*) est un mot savant (cf. *diez* et le doublet *prieces*). On a aussi *nervio*, *soberbio*, *pernio*, d'où *perno*. Mais si l'hiatus est de date récente, il se développe le son *ie* qui passe ensuite à *i : tepidus : tievio* (cf. *tebio* Alex. 1125, 1531), *tivio* et la conjugaison. De même *-ellus*, par l'intermédiaire de *-iello*, passe à *-ielo* (§ 545) qui se rencontre dans les anciens textes et encore aujourd'hui en asturien, mais qui a passé à *il'o* en castillan : *capiello* Cid 1581, *ensiellan* 1585, *sielas* 3583, *castiello* 28, *castiella* Berceo D. 150, etc., mais aujourd'hui *silla*, *castillo*, *cilla*. Ces cas où *ie* — *i̯* passe à *i* prouvent avec certitude que *lecho* ne remonte pas à *liei̯to*, mais à *leito*, et que, par conséquent, devant *i̯* la diphtongaison n'a pas eu lieu. Cette hypothèse est encore attestée par les faits suivants. Le latin *servire* se conjuge de la manière suivante : *sirvo*, *sirves*, subj. *sirva*, etc. On attendrait *servio*, *sierves*, *sierve*, subj. *servia*. *Ie* a d'abord été transporté à toutes les formes à désinence accentuée : *siervio*, *siervia*, d'où phonétiquement *sirvio*, *sirvia*, et ensuite *sirves*, *sirve*, enfin l'*i̯* a disparu comme dans tous les autres verbes. Mais *venio* donne régulièrement *veni̯o*, puis *vengo* : ici il n'y a pas eu d'influence de la 2ᵉ pers. sing. sur la première, par conséquent l'*e* régulier pouvait rester. Parallèlement, on trouve en portugais ẹ à la place de ȩ quand il y a un *i̯* dans la syllabe suivante : *gẹmio*, *gẹmia*, *meio* = *mẹdium*, *peia*, *espẹlho*, *tẹrmo* de *termho*, *subẹrba*, *nẹrvo*, *tẹrço*. Sur d'autres cas où l'on trouve ẹ au lieu de ȩ, v. la formation des mots. Par contre, *i* apparaît (151)

dans *tibio*, *dizima*, *pirtiga* de *tębio*, etc. (§ 80), sans qu'on en voie exactement la raison. On peut encore mentionner ici *cañaberla* = *canna ferula* parce que c'est aussi la dissimilation qui explique la présence de *e* au lieu de *ie*.

Cf. J. Cornu, Rom. XIII, 286, où il y a bien des remarques déplacées.

157. En français *ie* + *i̯* passe à *i* dans une zone qui s'étend à l'Ouest jusqu'à Bernay et Orléans, au Sud jusqu'à Nevers et Autun, à l'Est jusqu'à Joinville et Reims : *six*, *lit*, *dépit*, *piz*, *tistre*, *confit*, *profit*, *dix*, *prie*, *lire*, *nie*, *mi*, *nice*, cf. encore *pigne* Brut 3905, en regard de quoi le français moderne *peigne* est refait sur les formes du verbe accentuées sur la désinence.

(152) Tandis qu'on peut regarder avec certitude *iei* comme le point de départ du développement propre au français du Centre et au picard (cf. § 154), on trouve dans l'Ouest et dans l'Est *ęi* respect. *ię*, dont le rapport avec *ęi̯* est beaucoup moins clair, et qui méritent encore un examen approfondi. Il faut remarquer aussi que le degré *iei* n'est plus conservé nulle part; dans le Roland *ęi* ne rime pas avec *i*; les autres monuments primitifs ne permettent de tirer aucune conclusion.

158. Dans le Sud-ouest *ei* apparaît dans le Sud du Cotentin, en Bretagne, dans l'Ille-et-Vilaine, le Maine, l'Anjou, le Poitou et la Touraine. La partie méridionale de ce domaine ne connaît pas *i̯e* provenant de *ę* (v. § 151), on pourrait donc croire que *ęi* y existe de toute antiquité et qu'il a pénétré de là dans le Nord. Mais le fait suivant va à l'encontre de cette supposition. Cette région a en commun avec le provençal *ę* au lieu de *ie*, or, justement en provençal *ei̯* passe à *iei*. On devrait alors supposer que, dans une zone située entre le français et le provençal, *ę* a persisté comme en provençal tandis que, contrairement à ce qui s'est produit dans ces deux domaines linguistiques, *ęi* ne se diphtongue pas en *iei*, hypothèse qui doit être écartée *à priori*. Il vaudrait mieux admettre que c'est sous l'influence des dialectes du Sud que *e* a supplanté *ie*, puisque cet *ę*, ainsi que cela a lieu dans les cas analogues, a étendu ses limites et s'est aussi substitué à la diphtongue *iei*. L'histoire de *ie* provenant de *ia* (§ 261) et celle de *ǫi̯* (§ 190) parlent en faveur de cette hypothèse.

159. Au Nord-Ouest on trouve *ie* dans le Nord du Cotentin, dans le Bocage, aux environs de Caen, dans le Bessin, à la Hague, au Val de Saire et dans les îles anglo-normandes. Dans la Normandie orientale, l'*i* provenant du Centre a pénétré jusqu'à la Touques. L'accent porte sur la première ou sur la seconde partie de la diphtongue, selon les régions; il semble que la forme primitive soit *íei* qui s'est ensuite simplifié en *íe* et s'est plus tard changé en grande partie en *ié*. On a donc v. g. dans le Bessin : *dié* (*decem*), *medi* (*midi*), *sié* (*sex*), *lié*, *piére*, etc.; à la Hague : *díei*, *síei*, *líei*, etc.; au Val de Saire : *díẹ*, *síẹ*, *líẹ*, etc. A la Hague, en regard de *depíei*, on est étonné de trouver *iïe* dans *sïere* (*sequere*), *lïere* (*legere*), et dans *vïes* (*vetlus* ou *vetus?*) et *mïes* (*melius*). Il ne peut guère être question d'un changement spontané au sujet de cette transformation extraordinaire de *iei*; il (153) semble plutôt que le phénomène soit dû pour les deux derniers exemples à la labiale précédente, et pour les deux premiers à la labiale suivante; *lïere* est formé d'après *sïere* à cause de l'équivalence de *siei* (**sequit*) et de *liei* (*legit*).

Sur les limites de *ie* et de *i*, cf. P. Schulzke, *Betontes ę + i und ǫ + i in der normannischen Mundart*, Diss. Halle 1879; v. là-dessus Joret, Rom. X, 258 et *Mélanges de phonétique normande* 55-57; XXIV-XXVI; Huber, A. H. LXXVI, 178-201.

160. On trouve aussi dans l'Est *ẹi* provenant de *ẹị*; le wallon, le lorrain et une partie de la Franche-Comté sont dans ce cas : ce sont, en grande partie, les mêmes régions que celles où *ẹ* libre passe à *íe*, *í* (§ 178). Seulement à Metz, à part un petit nombre d'exceptions, l'*i* du Centre s'est introduit partout; les textes anciens présentent aussi presque sans exception *i*. Ce n'est qu'isolément qu'on rencontre dans Phil. de Vigneulles *enmey* 13, *parmey* 32, 47, etc.; mais d'après *enemey* 68, *amey* 69, on peut conclure qu'il prononçait *enmi*, *parmi*, en dépit de son orthographe archaïque. Mais faut-il admettre que cet *ẹi* remonte à un plus ancien *iei*, ou bien qu'on a ici une région où *e* entravé suivi d'une palatale ne se diphtongue pas? L'ancien *iẹi* passe ici comme partout à *i* (§ 105); toutefois ce fait n'est pas absolument probant parce que la plus ancienne forme de *eị*, si le premier élément se diphtonguait, était *iẹi*. L'*š* de *šei* lat. *sex*, lorr. *šiš* ne suppose pas la présence d'un ancien *ị*, mais s'est

assimilée à *š* finale; **sę̆quere*, *sĕcat* ne présentent jamais d'*š*. Le wallon *sih*, *dih* à côté de *le* (*lectus*) pourrait parler en faveur de *iei* : de **sieis*, *dieis* seraient venus *sieh*, *dieh*, puis, de même que d'un ancien *ie*, *sih*, *dih*, tandis que *lectum*, par l'intermédiaire de *lieit*, *leit*, aurait donné plus tard *lẹt*, *lẹ*. Mais un coup d'œil jeté sur le développement de *oct* et *ox* montre que cette série est inadmissible, cf. *üt* de *uit*, *ọit* — *octo* à côté de *koh* venant de *koise* = *coxa*. En outre, dans cette région, le développement de ę en *íe* qui est devenu *i* est assuré (§ 175); à plus forte raison *iei* aurait donné non pas *e*, mais *i*. Il vaut mieux admettre que nous nous trouvons dans l'Est en présence d'une région où, contrairement au reste de la France, ę devant les palatales ne passe pas à *ie*, mais, par l'intermédiaire de *ęi*, à *ẹi* et enfin à *e*. — En BOURGUIGNON *ẹi* passe à *ẹ* ou à *ä*, ainsi à Bourberain : *lär*, et à *ay* à la fin du mot : *lay*, *pay*.

Cf. HORNING, Franz. Stud. V, 449, Rem. 3.

161. Dans les régions de ẹ, une palatale suivante change ę en ẹ : Giudicaria *kirẹža*, *kẹža*, *šẹ* (*sex*), *mẹi*, *pẹit*, Sulzberg *d'ẹžio*
(154) (**ecclęsia*), *ayẹri*, *tẹbi*, *fradei*, ou en *i* dans la Haute-Engadine et en partie dans le patois du Nidwald : *ving* (*venio*), *signer*, *mil'*, *mil'er*, *vil'*, *prič* et *ellum* — *il'* (plur. *els*) dans Bifrun tandis que le parler actuel laisse s'introduire ẹ.

162. Devant les NASALES, en PROVENÇAL, en BOURGUIGNON et en partie dans le FRANÇAIS DU SUD-EST, ẹ apparaît au lieu de ę respect. *ie* : a.-prov. *bẹ*, *rẹ*, *gẹs*; frib. *vẹ̃*, *tẹ̃*, *bẹ̃* tandis que dans les autres cas on rencontre la diphtongue *ie*. Le même fait apparaît devant *n* entravée (cf. § 89 sqq.). En FRIOULAN ę passe à *i* dans les deux cas : *ǧinar*, *vinar*, *žimul*, *timp*, *sint*, etc., en regard de quoi *tenar* et *premi* entrent à peine en considération, tandis que *ben* s'explique comme l'italien *bẹne* (p. 154). Comme ẹ dans la même position ne passe pas à *i*, on ne peut pas admettre l'hypothèse que *tẹmpus* soit devenu *tẹmp* et de là *timp* comme en roumain (§ 94) et on ne peut pas regarder comme forme fondamentale *tiemp*. — Tandis qu'en outre *ie* persiste sans changement en FRANÇAIS devant les nasales : *byẽ*, *ryẽ*, on trouve dans l'Est et dans l'Ouest le changement déjà constaté pour *ẹ̃* et *ẽ* entravés : Rive-de-Gier *tsõ* (*tempus*), *ryõ*, *ĩyõ* (**insemel*), poitev.

byã, etc. — Le milanais aussi a *čẹnt*, *dẹnt*, *rẹnd*, etc., en regard de *fẹsta*, *pẹč*, *stẹlla*. Enfin le portugais exige toujours *ẹ* devant les nasales.

163. Devant les VÉLAIRES, *ę*, *ie* persiste sans aucun changement. Toutefois les dialectes provençaux offrent la diphtongue ici comme devant *i* : à côté du rouergat *nęu* (*nęve* § 115), *lęu*, *gręu*, *tęune*, on trouve : bas-auv. *bel'iœ*, haut-auv. *belieu*. Dans la France du Nord et en Rhétie, cet *ieu* continue de se développer comme *ieu* provenant de *i* + *u* (§ 38). On a donc v. g. Tourn. *mials* III, 5, XIX, 20, qu'il faut lire *miaus*, bress. *viau*, *miau*, comme *fiau* (*filiu*). Inversement, à Arras, *ieu* est réduit à *yü* : *myü*, *vyü*. *Eł* ou *eu* provenant de *el* entravé n'apparaît à peu près plus dans la France du Nord. Les manuscrits normands et anglo-normands offrent encore *eu*, mais de bonne heure il se développe entre l'*ę* et l'*ł* ou l'*u* le son furtif *a*; *beals* se rencontre déjà dans le Psautier d'Oxford; *éau* passe ensuite à *eáu*, *iáu* : le premier développement se rencontre surtout dans le Sud-Ouest et dans l'Ouest, et le second dans l'Est et le Nord-Est. Au Centre les deux orthographes apparaissent, mais *eau* a fini par l'emporter. Toutefois il est possible que la différence ait été purement graphique puisque les formes françaises *tuyau*, *préau* de *pra-yau*, *fléau* de *fla-yau*, *boyau* attestent la présence de *iau* et que les chartes parisiennes du XIVe siècle, de même que le parler actuel des environs de la capitale, témoignent aussi en faveur de (155)
i. La forme *yaw* se trouve maintenant dans la Mayenne, *yo* en Anjou, et, dans l'Est, à Jujurieux; au Nord-Est on rencontre *ea* de même que *a* pour *ał*; on a aussi *ya* à Bourberain et en bourguignon. *Ai* (c'est-à-dire *ę*?) du Morvan et des Ardennes, *iai* des Fourgs ne sont aussi sortis que d'un plus ancien *a*. — A Paris, Erasme exige *eau*, Meigret et Peletier *eao*, Ramus et les suivants *ęó*; toutefois d'après Peletier, Th. de Bèze et Dumas, *io* est plutôt parisien; Saint-Lien (1581) regarde *o* comme la prononciation de la cour, et c'est elle qui règne à l'exclusion de toutes les autres depuis le XVIIIe siècle. — Du reste, l'histoire de *ell* en France est très compliquée parce que presque pour chaque mot il y a eu des doublets dont l'un reposait sur *ell* et l'autre sur *ells*, dont l'un, par conséquent, présentait le changement de *l* en *ł*, *u*, tandis que l'autre conservait *l*, ou la laissait tomber plus tard.

Ainsi, v. g., en normand à côté du singulier en *ę*, il y a un pluriel en *ia*, et on y trouve non seulement *sio*, *vio* = *cieil*, *vieil*, mais aussi *byo*, *pyo* de *bellus*, *pellis*. Il semblerait donc que *ell* à la fin de la phrase a passé à *ę*, qu'il a donné *eu*, *ieü*, *iau*, *io* devant une consonne suivante, mais que devant *s* on a eu *iaus*, *ias*, *ia*. Cette question se mêle si étroitement à l'histoire de la flexion qu'elle ne peut être traitée qu'avec elle.

Sur la représentation de *eł* dans les plus anciens manuscrits français, cf. Foerster, Zeitschr. I, 165-167, quant aux patois modernes, v. Ch. Joret, *Extension* 111; J. Gilliéron, Rom. XII, 400; Rev. Pat. G.-R. I, 33-48.

Le bas-engadin offre aussi *eau* : *učeaus*, *vdeaus*, *k̆asteaus*, etc.

2. Influence d'un phonème précédent.

164. La réduction de *ie* à *e* après les palatales a lieu en roumain : *gem*, *cer*, *cerb*, *cer*, *šerb*, *țarră*, etc., d'où il résulte que *i̯ea* passe aussi à *ia* : *nuiá* (*novella*), *fiară*, *pĭatră*, etc., et *ea* à *a* : *ceapa* prononc. *čapă*; Lecce : *čentu*, *červu*, *čefalu*, *ačeḍḍu*, *šelu*, *šenneru*, etc. Pour le français, cf. § 260. En italien la réduction n'a lieu qu'après *g* : *gelo*, *geme*, mais *cielo*, *cieco*.

165. On trouve aussi après *R* la réduction en italien : *rece* (*ręicit*), *crepa*, *prega*, *greve*, *trema*, *dreto*, *prete*, et en roumain : *pret*; le phénomène a encore lieu en roumain après *n* : *înnec*. Après la réduction, *e*, *ea* peut être rendu guttural sous l'influence
(156) d'une *r* précédente et passer à *ră*, **răa*, *ra* : *prăd* (*praedor*), *prada*, *crăp*, *rău*; toutefois ce phénomène ne se produit pas avec plus de régularité que pour *i*.

C'est à tort que Baist, 697, admet ce phénomène pour l'espagnol; *presto*, *treze* ont un *ę*; sur *prez*, v. § 156. A côté de *gresca* on a *griesco*, *griesgo*, le premier mot est formé de *grescár*. Il ne reste donc que *breve* à côté de *griego*, *grieto* et beaucoup d'autres.

166. L'influence des labiales sur *ę* entravé est tout à fait isolée; elle se rencontre v. g. à Gérardmer : *vu̯é* (*vermis*), *evu̯é*, *devu̯ér*, *pu̯eiš* (*pertica*); dans le Pas-de-Calais : *foete* (*festa*) à côté de *tête*. Cf. là-dessus § 280. On peut aussi mentionner ici les formes roumaines *crunt*, *junc*, *june* de *cruentus*, etc.

167. *Ẹ* entravé conserve en italien, en français et en portugais la valeur qu'il avait en latin vulgaire. Mais dans la France de l'Est il passe à *ę*, ainsi à Metz : *tę̄r*, *ivę̄r*, *tę̄t*, *pē̆t* (*perdre*), *pę^i^* (*perdo*), *fę^i^* (*fer*), *trevę^i^* (*travers*); toutefois, le fait n'a pas lieu devant *ll* (§ 171). Le passage de *ẹ̆* à *ę̄*, *ę̄^i^* est lié au changement de quantité : *ẹ̆* par suite de l'allongement devient *ę̄*. Tel est peut-être le sens qu'il faut donner avec Horning à *beeste* des Serm. de saint Bernard, ainsi qu'à *enfeir* Psaut. lorr. 48, 14. Du côté de la Franche-Comté apparaît *ę*, cependant on trouve encore aux Fourgs : *ętre*, *pręte*, *fnętro*, *apręs*; de même dans le Nord, à Seraing : *pe*, *be*, formes qui présentent *e* et non *ẹ* ou *ę*. — Les faits sont les mêmes dans la giudicaria que dans la France de l'Est : *bęl*, *pęl*, etc., mais *-ẹla*.

168. En roumanche, *ę*, dans les cas où il ne devient pas *ie* (§ 152), subit une réfraction vocalique et passe à *ea* : *siarp*. *tiarra*, *sediala*, *siat*, *fiasta*, *miatsa*, etc.; on trouve aussi *ię̊* en engadin excepté devant *s* (§ 170) : *vierm*, *šient*, *infiern*, tandis qu'à Soglio on ne trouve que *a* tout à fait ouvert |: *bäll*, *fäss*, *mašälla*, *tärra*, *sät* etc.

L'Italie connaît aussi cette réfraction vocalique; on la trouve : au Sud, à Castelli (Abr. Ult. I) *geant*, *vedeanu* (*vedendo*), *meant*, *eak* (*ecco*), *beall*, *mumeant*; à S. Eusanio del Sangro : *niyande*, *tambe*, *balle*, *matsę*, *akke*, et au Nord, à Castelletto sul Ticino : *teamp*, *skearts*, *lea* (*lei*), *meant*, et à Porto S. Giorgio : *ä*, *tämpo*, *tärra*, *bälla*, *vanko* (*venio*) à côté de *certo*, *successo*.

169. Combinaisons avec *R*. On trouve très fréquemment *ä* ou *a* devant *r* entravée : en rhétique, Greden : *däviärt*, *iärba*; frioul. : *nfiarn*, *štiarni*, *fiarr*; Buchenstein : *pierde*, *tierra*, *fiern*, (157)
mais *lett*, *fenestra*, etc.; — en français, dans les villages situés sur le versant oriental des Vosges : *tyę*, *tyęr*, *yęrb*, *pyęd* et aussi *fya*, *fyar* (*ferme*) etc., aux Fourgs : *tarmou*, *taro*, morv. : *farme*, *vard*, *infar*, *tarre*, *tar*, bourg. : *tarre*, *garre*, *arbe*, *anfar*, etc.; en provençal, à Toulon : *tearro*, *peardre*, *vear* et *tunearra*, et encore dans d'autres patois; dans la France du Sud-Est, à Lyon : *parši* (*pertica*), *ĩfar*, *nar*, *desar*, *far*, et aussi *vard* (*viridis*), mais *serra*, *guerra*, *terra*, au Val de Travers (Neuchâtel) *far*, *tarro*, *arba*, *var*, etc. On est étonné de rencontrer *ę* provenant de *ẹ* devant *r*

dans les patois RHÉTIQUES, à Bregaglia : *vẹrm*, *invẹrn* à côté de *fẹr*, *sẹt*, Val d'Ampezzo : *pẹrde*, *tẹrra*, tandis qu'ailleurs *ę* persiste. — Enfin, on peut encore mentionner ici les curieuses formes du Locle *fǫẹ́* (*ferrum*), *afǫẹ́* (*infernum*), *vǫẹ́* (*vermis*) dans lesquelles on ne peut guère voir l'influence de la consonne labiale à cause de *nǫẹ́*; on y trouve aussi, en regard, *terra*, *erba*.

170. COMBINAISONS AVEC S. Dans la FRANCE DU SUD-EST, *ę* devant *s* passe à *ẹi* qui persiste au Val de Travers, dans la partie Est du canton de Vaud et à Vionnaz, passe à *ī* dans le Centre et le Nord-Est du canton de Vaud, à Neuchâtel, Fribourg et dans le bagnard, et à *ẹ* dans le reste du canton de Vaud, dans les dialectes neuchâtelois de la montagne et à Jujurieux.

Lat.	WESPA	VESPERU	TESTA	FESTA	FENESTRA	BESTIA
Vionnaz	*weipa*	*veipre*	*teita*	*feita*	*feneitra*	*beita*
Cant. de Vaud.	*wipa*	—	*tita*	*fita*	*fe̥nitra*	*bita*
Fribourg	—	*vipru*	*tiþa*	*fiþa*	*feniþra*	*biþa*
Neuchâtel	*wẹpa*	*vẹpre̥*	*tẹta*	*fẹta*	*fenẹþra*	*bẹta*
Jujurieux	*wẹpa*	*vẹpre̥*	*tẹta*	*fẹta*	*fenẹtra*	*bẹta.*

On trouve aussi dans la Meuse : *īt*, *tīte*, *fite*, *prit* (*prêtre*). A Vionnaz on rencontre *ītre*; *bo īpre̥* (*bonu vesperu*) à cause d'une forte accentuation : *ítre̥* mais *teítè*, *ípre̥* mais *veíprè*.

Il y a encore à citer des formes de la partie orientale du département de la Creuse : *bi̭etyo*, *feni̭etro*, *fi̭eto*, *i̭etr̥*, *viepra*, *prietr̥* mais *preito* (*prẹsto*, § 295) : *ẹ* passe à *ę* long ouvert qui se réfracte ensuite en *ię́*.

Enfin, en engadin, *ę* devant *st* passe non à *ie* mais à *ei* : *eister*, *adeistra*, *reist*, *feista*, *fneistra*, et, parallèlement, on trouve à Bormio non *ę*, mais *ẹ* : *fešta*, Bregaglia *vešt*, *tešta* ou *veišt*, *teišta*.

(158) 171. COMBINAISONS AVEC L. Il y a une distinction à faire entre *ęlla* et *ęllum*, *ęllus*. *Ęllum* et *ęllus* offrent dans la SUISSE FRANÇAISE et en roumanche un traitement particulier. Le résultat est le même que pour *ę* devant *s* entravée (§ 170), cant. Vaud : *pei*, *bei* respect. *pẹ*, *bẹ*, *pi*, *bi*, neuch., frib. : *bi*, etc., Meuse : *bi*, *flai*, *wopi*. Dans *ille* et *paxillum*, *ill* est traité de la même manière que *ell*, *capillos* ne se rencontre pas, *mel* suit un développement particulier. Il est à remarquer que *follis* montre aussi le même

traitement que *ǫ* + *s* entravée, ce qui n'a pas lieu pour *molere*, *pollicem* (§ 209). *Pei* remonte donc probablement à *pels*, forme qui représente le nominatif singulier et l'accusatif pluriel, d'où *pẹs*, *pẹi*, *pei*. Sur *mẹl*, v. § 238; sur *ille*, v. la flexion. — Dans l'Oberland, à Domleschg, *bi*, *utši*, *vadi* mais *pial*, plur. *bialts*, etc., et, en outre, *mel* vallée du Blénio *bil* exigent une autre explication. Le groupe *ll* s'est d'abord réduit à *l'* (§ 545), *ę* a passé à *ie* (v. § 152), puis *iel'* a continué de se développer en *iej*, *ij*, *i*. — Pour l'histoire postérieure de *-ellus* il y a lieu de renvoyer au § 161; l'histoire de *-ella* est obscurcie par le fait que fréquemment des formes du masculin ont troublé le développement régulier. On trouve très souvent une réfraction vocalique en *ealla*, *alla*, v. g. dans le français de l'Est, lorr. *bal*, *noval*, *sal*, formes dans lesquelles *a* se développe ensuite comme *a* provenant de *ę* : *bol*, *novol*, *sol* (cf. § 112). La Franche-Comté et la Bourgogne connaissent aussi cet *a* et rejoignent ainsi le français du Sud-Est : Jujurieux, neuch., frib., cant. Vaud, valais. *balẹ*, *bales*. — Il faut aussi citer les formes du rhétique occidental : roumanche *bialla*, Trins *béalla*. On peut se demander si cet *a* (*o*) repose aussi sur *ea* et si par conséquent là aussi il y a eu développement d'un son furtif entre la palatale et la vélaire, ou bien plutôt s'il n'y a pas eu changement phonétique direct et passage de la voyelle palatale suivie de *ł* vélaire à la voyelle vélaire. Ce dernier phénomène paraît plus vraisemblable, car, dans une région où *eau* passe à *i̯au*, *io*, * *beała* aurait continué de se développer en *i̯ała*.

172. Un *ę* oxyton passe souvent à *ẹ*; cf. Val di Sole *endrẹ́*, la Hague *ersẹ́*, *fẹ́* (*ferrum*), *ẽfẹ́*, *ivẹ́*. La diphtongue *ie* subit aussi souvent un autre traitement quand elle vient à se trouver en finale directe (cf. §§ 175 et 178), cant. Vaud : *fyär* mais *lię*, *mię* (*milieu*); Paresse : *fyeu*, fém. *fīra*. Sur une grande étendue de la France du Sud-Est, *pede* passe à *pyá* par l'intermédiaire de *pied* (§ 266).

b) Rapport de *e* et de *ie*. (159)

173. Il n'est pas facile de déterminer quel rapport existait entre *ie* et *e* dans le roman primitif. Nous avons vu plus haut (§ 151 sqq.) que les conditions dans lesquelles apparaît *ie* sont

très diverses; en outre, il est indubitable (v. §§ 179 et 260) qu'un ancien *ie* peut conditionnellement redevenir *e*. En anglo-normand, ce retour de *ie* à *e* (§ 260) se produit même d'une manière générale. Il y a alors lieu de se demander tout d'abord si une réduction analogue ne s'est déjà pas produite dans les régions où nous ne trouvons plus que *e*, c'est-à-dire dans la Haute-Italie, sur le territoire provençal, en Sicile et en Portugal. En d'autres termes, *ie* appartient-il au latin vulgaire ou bien ne s'est-il développé qu'après la séparation des différentes langues romanes? On pourrait faire valoir en faveur de la seconde hypothèse les faits suivants. On a vu d'après les §§ 151 et 154, qu'en France, à des époques très diverses, *e* s'était réfracté en *ie*; d'après le § 156, qu'en Espagne *pectus* ne s'était jamais prononcé *piectus* comme le roumain *piept* pourrait le faire supposer; d'après le § 94, qu'en Roumanie *tempus* n'a jamais eu la valeur de *tiemp* malgré l'espagnol *tiempo*, frioul. *timp*. On pourrait alors dire que c'est seulement *ę* libre qui est devenu *ie* en latin vulgaire; mais alors c'est avouer que la réfraction de *ę* entravé dans les différents domaines est un fait qui s'est produit isolément et individuellement dans chacun de ces domaines. Si l'on accepte cette conclusion, il n'y a dès lors aucune raison de ne pas l'appliquer aussi à *ę* libre. Donc, *a priori*, on peut tout aussi bien admettre qu'en Portugal, etc., *ę* n'a jamais produit *ie*, que de supposer que l'*ę* actuel est une réduction de *ie*.

Si maintenant nous étudions chaque région en particulier, nous trouvons tout d'abord en Sicile des faits extrêmement remarquables. En général *ę* y a persisté; mais il est remplacé par *íe* lorsqu'on donne au mot une prononciation emphatique. Cet *íe* s'est simplifié en *i* v. g. à Caltanisetta, mais, pour peu que l'intonation emphatique augmente, on trouve *ié*. En général la diphtongue est inconnue à la langue des villes et des lettrés, mais non au langage du bas peuple et des populations rurales. Dans ce cas, la diphtongue se produit sans aucun rapport avec la voyelle suivante. Il faut donc distinguer en Sicile deux zones : l'une qui se rattache à la péninsule italienne et l'autre qui, pour le moment, paraît tout à fait isolée. On ne saurait dire avec certitude si, dans cette seconde zone, la diphtongue est de date ancienne ou récente puisque pour la langue populaire

on n'a aucun monument écrit remontant à une époque reculée. (160)
Ce qui permet de supposer qu'elle est relativement jeune, c'est le fait qu'elle n'a pas encore pu aboutir à l'emporter tout à fait. A côté d'une forme sicilienne populaire *fieru*, on rencontre l'italien littéraire *fiero*; mais le terme sicilien relevé est *feru*. Or, on s'explique difficilement que *feru* ait pu se maintenir depuis des siècles en face des deux termes qui cherchaient à le supplanter. Comme c'est justement dans la langue des villes que l'italien littéraire fait des progrès (cf. v. g. § 436), l'introduction de *fiero* aurait donc été facilitée par le terme sicilien populaire *fieru* si celui-ci était ancien. Au contraire, si l'on admet que l'emphatique *fieru* est récent, on comprend facilement que *feru* se maintienne ẹncore dans la bouche des lettrés et dans la langue littéraire de la Sicile.

Cf. SCHNEEGANS, p. 17-23, qui, du reste, émet l'hypothèse que *fieru* est ancien.

174. Dans la HAUTE-ITALIE, le milanais et piémontais *yer* de *heri* pourrait parler en faveur de l'existence de *ie* à une haute époque. Mais, isolément, cette forme prouve peu : l'*i* peut être prothétique ou peut avoir été amené par l'*i* final, comme v. g. celui de l'italien *fiera* de *fẹria*. Il n'y a aucun autre exemple sûr en faveur de *ie*; le génois *rečede* et le piémontais *arčede* ne remontent pas directement au latin *requaerere*, mais au toscan *richiedere* et sont formés au moyen d'une métathèse sur le modèle de tosc. *chiesa* = piém. gén. *česa*. Nous voyons aussi en génois *pien* passer à *piñ* (§ 105) et *niente* à *ninte* : donc ici *ie* passe non à *e*, mais à *i*. On ne peut tirer de la langue parlée à S. Fratello aucun témoignage en faveur de l'ancienneté de *ie* en Piémont tant qu'on ne connaîtra pas exactement l'origine de cette colonie. Le traitement de *a* prouve qu'elle appartient à un domaine qui est apparenté de près au français du Sud-Est et au savoyard (§ 264). La diphtongue apparaît aussi ici sous la forme *íe* et seulement dans les cas où *e* était libre : *fieu* (*fel*), *mierit*, *kriež̧a* (**, *pieura* (*pecora*), *frieva* (*febris*), *ḍieḍḍera* (*edera*), *piei* (*pedes*) mais sing. *pẹ*. *Tober* (*tepidus*) est étonnant, il semble que la forme fondamentale soit *tẹ̆bid* et non *tiebid* ou *tẹ̄bid* (§ 113). Pour *e* entravé, on trouve donc *tešta*, *kerv*, *veḱ*, on a aussi *ténnir* (*tener*).

175. En ROMAGNOL, la diphtongue n'existe plus actuellement;
(161) elle a été remplacée tantôt par *i*, tantôt par *ę*, d'où, à la finale, *ę* : *pę* (cf. § 114). Un ancien *ię* a aussi passé à *i* (§ 105). Originairement *ę* libre a aussi produit *ie*, même à l'antépénultième. La diphtongue est ensuite devenue *ę* devant une dentale suivie de *r* : *mędar* (*metere*), *prę* (*petra*), bolon. *preda*; devant *l* : *męl* et devant *r* dans le seul mot *sęr*. Partout ailleurs, on trouve *i* : *dis*, *dri* (*drieto*), *intir*, *livar*, *tsival*, *griv*, *pigura*, *čisa* (*ecclęsia*), etc. Le degré intermédiaire est certainement *ię́*, d'où est sorti, par assimilation, *ii*, *i*. Il est bien difficile de décider pourquoi, dans les exemples cités en premier lieu, c'est *ę* qui persiste et *i* qui disparaît. Peut-être entre *metere* et *medar* y a-t-il eu une forme intermédiaire *międr*, *mędr*? *Sęr* et *męl* doivent leur traitement particulier à leur qualité de monosyllabes. En outre, on est étonné de trouver *virman* (bolon. *virom*), *mirul* à côté de *gvęran* (*governo*), *nęrb*, *tsęrt*. Il n'y aurait aucune difficulté à supposer ici des formes fondamentales telles que *nierbo*, *viermen* (cf. § 257). On devrait alors admettre que c'est à la suite de la loi en vertu de laquelle tout *ię* final a passé à *ę*, qu'a eu lieu la fermeture complète de la syllabe : donc *nier-bo*, *nęrb*, mais *vier-man*, *vir-man*.

176. L'existence ancienne de *ie* est encore moins vraisemblable en PORTUGAIS que dans le lombard-piémontais. A l'espagnol *lleva*, c'est-à-dire *lieva*, répond ici *lęva*, sans qu'on ait le plus léger indice pour supposer que la prononciation *ie* ait pu autrefois exister. *Tibio* (§ 156) est également contraire à cette supposition (cf. § 181). Les faits sont les mêmes en PROVENÇAL. Dans cette région *ie* s'est produit sous l'influence d'une palatale, il persiste encore actuellement. Il est donc difficile d'admettre qu'à une époque plus ancienne *ę* libre ait produit une diphtongue qui, ensuite, aurait été réduite à *ę*; on le peut d'autant moins que le catalan n'offre aucun exemple de *ie*, tandis que dans d'autres cas (§ 49) il reproduit un état phonétique antérieur du provençal.

177. DÉVELOPPEMENT POSTÉRIEUR DE *ie*. Il a déjà été remarqué au § 150 que la DIPHTONGUE issue de *ę* se présentait sous trois formes : *íe*, *ié* et de là *i*; il n'a pas été question de la qualité

de l'*e* (*ẹ* ou *ę*) pour la seconde forme de la diphtongue. On peut maintenant se demander quel rapport existe entre *íe* et *ié*, et comment s'est produite la simplification de la diphtongue en *i*. La première de ces deux questions est étroitement liée avec la recherche de l'origine de *ie* et de *uo* et peut être renvoyée au Chapitre V. Quant à la seconde, il convient de (162)
produire tout d'abord les faits qui doivent servir à la résoudre.

178. La réduction de *ie* a *i* se rencontre dans la France de l'Est. Dans le Nord-Est la diphtongue se présente sous trois formes : *i*, *ye*, *yœ*. La dernière, qui appartient au dialecte messin, n'est qu'une transformation particulière de *ye*. On trouve *i* dans le Nord : à Seraing et dans la région wallonne, cf. *bire* : *dire* Watriquet XII, 102, et encore plus à l'Ouest, cf. *congie* : *Marie* Déesse d'Amour 310, puis au Sud : en Franche-Comté et à Lyon. Parmi les dialectes proprement lorrains, ceux de l'autre versant des Vosges, dans le bassin de la Bruche, ne présentent *ye* qu'en syllabe fermée; en syllabe ouverte on y trouve *i : pyer*, *lyer*, *fyeh* (*fier*), et aussi *mye* (*miel*), mais *vi* (*vetus*), *pi* (*pede*). — On trouve toujours *ye* dans la haute région de la Sarre et de la Moselle, et *i* dans le reste de la Lorraine, dans les Ardennes, dans la Bresse, à Champagney, à Plancher-les-Mines, etc. — On ne peut expliquer le rapport de *yę* et de *i* qu'en supposant que *yę* a d'abord passé à *yẹ*, puis, par assimilation, à *yi*, *i*. Cette manière de voir est basée sur les faits mentionnés précédemment : la voyelle tonique venant à être finale du mot est allongée, et devient par conséquent plus fermée. Ce développement doit être assez ancien puisqu'on trouve déjà dans la Guerre de Metz : *brifment* 260 c, *livres* 206 e, *trives* c, etc.; Dial. an. rat. : *jetir*, *chif*, *brif*, *side*, *chir*, *bin*, *gris*, etc.

En lyonnais, on ne rencontre pas *i* devant une *r* soit primaire, soit secondaire : *fiar* (*ferus* et *fel*), *miar*, *siar* (franç. *ciel*) à côté de *pi* (*pede*), *pira* (*petra*). Ce fait prouve aussi qu'on n'est pas en présence d'un développement de *íe* en *í*; **píera*, dans ce cas, aurait aussi bien passé à *píara* que *fier* a passé à *fiar*. La suite du développement de ces formes est ici aussi : *fiér piéra*, *fiĕr piēra*, *fiăr piéra*, enfin *pira*. On ne peut tirer aucune objection du fait que le traducteur de Végèce fait rimer *pie* (*pedem*) avec

mie (*mica*) et l'auteur de l'Yzopet *pieces* avec *nices* 251. Nous ne savons pas quelles étaient les exigences de la rime pour les poètes qui se servaient de ces dialectes : il est possible qu'ils aient prononcé *pi : mię* avec un ẹ presque muet. — A l'appui de l'explication proposée plus haut du passage de *ie* à *i*, on peut encore apporter ce fait que dans le Bessin (Normandie) le pluriel de *pié* est *pī*, et celui de *sulyé*, *sulī*. Comme l'*s*, en s'assourdissant, allonge et ferme les voyelles finales, *pięs* a passé à *pięs* puis
(163) à *pi*. — En frioulan aussi, *ié* devient *i*, mais seulement dans les monosyllabes : *sīr*, *mīl*, *fil*, *pid*, *dis*, *sis*, *grij*, *vint*, *timp*, etc.; les polysyllabes sont traités différemment : *yeve* (*leva*), *yeul* (*ebulum*), *vieri* (*veterem*), *pieri*, *miedi*, *fieste*, etc. L'assimilation est due ici à une prononciation aiguë de l'ę. — La répartition de *ié* et de *íe* (non pas de *i*) est tout autre en vénitien. Tandis qu'à l'intérieur du mot la règle est *ié* et qu'on trouve même *ǧe* à l'initiale : *ǧeri*, *ǧevolo*, à la finale l'accent est reculé : *síe*, *píe*. Il est à remarquer que le frioulan a une tendance à faire porter l'accent sur la finale et le vénitien sur la pénultième ; dans le premier, la fin des mots et des phrases est prononcée avec plus d'intensité, c'est le contraire pour le second. Il en résulte qu'en frioulan *pie* passe à *pię́*, *pi* et qu'en vénitien *sié* devient *síe*. — En asturien, on trouve également *yé* à la pénultième et à l'ultième quand le mot porte l'accent de la phrase, mais *ia* quand il est atone, *diaz*, *pia*, *piats*. (A Menton apparaissent aussi *síe* et *diés* en regard l'un de l'autre.)

On rencontre à Veglia une dégradation de *ié* libre qui n'a pas encore été constatée ailleurs : *fiál*, *siad*, *siap*, puis *insiarra* (*serra*), *fiar*, *pial*, *bial*, *diastra*, *fiasta*, *diant*, *fenalmiant*, *viant*, etc. Les intermédiaires sont peut-être *íe*, *ía*. Mais, dans le voisinage d'un phonème vélaire ou palatal, on trouve *i* : *prik* (*preco*), *dik*, *pi* (*piei*), plur. *pich*; de même dans les formes moins anciennes *čil*, *piasir*, *liǧ*, enfin dans *pitra*, *lipro*. Le même phénomène se produit en outre dans le Sud de l'Italie, à Nicastro (Calabre) : *priagu*, *piacuru*, *viagnu*, *ciarti*, *dispiatti*, *tiampi*.

179. Il paraît y avoir eu une réduction de *ie* à *e* en TOSCAN : dans les cas où la langue littéraire conserve encore aujourd'hui *ie*, la langue vulgaire aurait déjà depuis longtemps exclusivement ę. Il est vrai que des recherches plus précises sur ce point sont

encore nécessaires. Tandis que de nos jours plusieurs écrivains introduisent *o* à la place de *uo* dans la langue écrite, *ie* persiste. On peut alors se demander si le développement de *ie* est plus lent à se produire que celui de *uo*, ou si, comme en roumain (§ 164), la réduction n'a eu lieu qu'après certaines consonnes, ou enfin s'il y a eu vraiment réduction, et si *e* n'a pas été importé du Nord ou de l'Est. — En ANGLO-NORMAND, le passage de *ie* à *e* s'est réellement produit. La graphie *ee* n'est pas rare dans ce dialecte : *veent* Comp. 2169, 2183, *peez* Charlem. 238; le redoublement de la voyelle doit bien être un indice de la longue puisque *e* provenant de *a* est aussi noté quelquefois de (164) la même manière : *degreez* Charlem. 346. Mais déjà les plus anciens manuscrits, tels que le Roland d'Oxford, offrent à chaque page des exemples de *e* pour *ie*; *piere*, *miere* au lieu de *père*, *mère*, qui sont également fréquents en anglo-normand, doivent être regardés comme des métathèses orthographiques.

On trouve des exemples de *ie* au lieu de *e* provenant de *a* dans STÜRZINGER, *Orth. Gall.* 38, qui donne aussi d'autres renvois.

Il faut expliquer tout autrement le vénitien *ǧevalo* = *ebulum*, *ǧeri* = *heri*, etc., et l'italien du Sud-Est *gebli* Rusio 147, *gerva* 33, 119, *gerti* = esp. *yerto* 403 où *e* a passé à *ie*, *i̯e*, et où *i̯* a été traité comme un *j* primaire.

c) Passage isolé de ę à d'autres voyelles.

180. Cas isolés du passage de ę à ẹ. En italien, il faut d'abord citer le groupe *ment* : *-mẹnte*, *-mẹnto*, *dormẹnte*, *rammẹnto*, etc.; *mẹnte* se trouve aussi à Alatri. Entre les deux nasales la voyelle devient plus aiguë : *mẹnto* est l'étape antérieure à *mnto*. *Architetto*, *cutrettola*, *caretto* ont été assimilés aux diminutifs en *-ẹtto*; restent obscurs : *nẹbbia* à côté de *ẹbbio*, *lẹbbra*, *cicẹrchia*, *ẹllera*. — En espagnol, on rencontre également *-mente*, a.-esp., astur. *mientre*, *miente*, mais *mente* v. g. déjà dans la Visio Filib. 58, 12, où l'on trouve cependant aussi *estercol*. Il y a hésitation pour les substantifs en *-mentum* : les formations nouvelles offrent *-miento*, tandis que *tormento*, *alimento*, *momento* et, en outre, *convento* et *contento* (le terme de l'a.-espagnol est

apagado) sont évidemment des mots savants. Mais il est difficile de regarder comme tels *osamenta*, *cornamenta*, *vestimenta*, *jumenta* et *tormenta* (tempête). On est tenté d'y voir les dernières traces de l'action d'une loi en vertu de laquelle *ẹ* persistait devant *a* et se diphtonguait devant *e*, *o* (v. § 152). Mais, si l'on admet cette hypothèse, comment expliquer que tous les autres substantifs en *-a* présentent *ie* ? La seule réponse à donner est la suivante. En espagnol, *e* et *i* finals se sont confondus de bonne heure et ont exercé la même influence. Ainsi *petra* devait donner au singulier *pẹdra*, mais au pluriel *piedre*. Toutefois, comme tous les autres substantifs avaient la même voyelle au singulier et au pluriel, il se produisit une assimilation en faveur de *ie* parce que *ie* était un son beaucoup plus fréquent que *ẹ*, lequel ne se présentait que devant *-a*. Seulement
(165) les neutres en *-a*, qui, à l'origine, ne connaissaient pas de pluriel en *-e*, et qui, à cause de leur sens collectif, s'étaient éloignés des formes correspondantes du singulier, conservèrent leur ancienne forme. On trouve peut-être encore un reste de cet état dans *pertiga* à côté d'un ancien *piertega*, mais il y a lieu de croire que c'est sous l'influence de *ie* que *piertega* a passé à *piertiga* lequel est devenu ensuite *pertiga* (v. § 156). — On dérive l'espagnol *quema*, port. *queima* de *crĕmat*; il est vrai que si le sens ne fait aucune difficulté, il n'en est pas de même de la forme, puisque la chute de l'*r* est irrégulière dans les deux langues, et que la diphtongue *ei* n'aurait pas dû se produire en portugais. L'*e* espagnol et l'*ei* portugais peuvent tous deux remonter à *ai* : une forme telle que *caimare* pourrait donc être regardée comme satisfaisante, et l'on pourrait voir cette forme dans le grec moyen et moderne καϊμός = καυμός. L'âge des formes grecques n'est pas connu, mais elles doivent remonter loin. Κλαϊμα provient d'une époque où le futur κλαήσω existait encore; c'est là-dessus qu'a été formé *κάϊμα, καϊμός d'où proviennent peut-être les formes espagnoles tandis que le plus ancien καῦμα esp. *calma* avait pris une autre signification. — Un changement de suffixe a eu lieu dans l'espagnol *madera*, *cadera*, *entero*, *menester*. — Sur le portugais *cẹra*, de *sẹrra*, *mẹdo* (crainte) à côté de *mẹdo* à S. Antão, *vẹspa*, *bẹspa*, cf. la formation des mots.

181. Cas isolés du passage de ę à *i*. Dans l'ITALIEN *risica*, l'*i* est dû à l'influence de *risicare*; *profitto*, *rispitto* et l'ancien *dispitto* sont des emprunts français. Les formes ESPAGNOLES *nispera*, *ristra*, *vispera* (*viespera* Berceo D. 129, *viespra* Caza 51, 21, astur. *briespa*), *avispa*, *prisco* (*persicus*, astur. *piesku*) semblent attester un passage de *ie* à *i* devant *sp*, *sk*; toutefois il est étonnant de voir la diphtongue persister devant *st*. On trouve en outre *siglō* de *sieglo* (Cid 1445, Berceo Mil. 2, etc.). — Le PORTUGAIS *silha* (selle) est un emprunt fait à l'espagnol; dans le sens de sangle, ce mot se rattache peut-être à *cingula*. *Pedinte* tient son *i* de *pedir* et a influencé *faminto* (dans lequel on attendrait *-ento*) qui lui est apparenté au point de vue du sens. Enfin *pirtigo* et *pirtiga* sont à rapprocher des exemples cités au § 156; ils montrent que ẹ et ę ont été complètement assimilés en portugais et que le portugais *tibio* ne parle pas en faveur de **tiepido*.

182. Enfin, il reste encore à citer quelques cas où l'on trouve *o* et *a* au lieu de ẹ et ę. L'espagnol *suero*, le portugais *soro* et le sarde *soru* à côté de l'italien *siero* représentent peut-être un ancien doublet du latin *seru* répondant au grec ὀρός. L'*o* des formes verbales atones a passé dans parm. *romol*, regg. *romel*, (166)
plais. *romla* à côté de l'émilien, lombard oriental *remel* (son) substantif verbal de *remolare*.

MUSSAFIA, *Beitrag* 93.

L'a.-français *talant*, le provençal *talan*, l'a.-italien *talanto* à côté de *talent*, etc., reproduisent le grec τάλαντον. Il en est de même pour l'espagnol *canastro*, le provençal moderne *kanasto* et le roumanche *kanastra* qui ne sont autres que le grec κάναστρα. L'espagnol *lagarto*, le sarde du Nord *tilikerta* (*er* provenant de *ar*, § 256), le roumanche *lugart*, puis le bergamasque *ligurt*, le bolonais *ligur* et le vénitien *ligoro* montrent le remplacement du suffixe *-erda* par *-ard*, *-ord* antérieurement à la palatalisation. — L'espagnol *taladro*, le portugais *trado*, le provençal *taraire* et le roumanche *tarader* s'appuient non sur le latin *teretrum*, mais sur le gallurien *taratron*. — Il reste encore à expliquer l'espagnol *sarga*, franç. *sarge*, d'où l'italien *sargia* en regard de *sērica*.

4. Ọ du Latin vulgaire = Ŏ du Latin littéraire.

183. De même que pour *ẹ*, on rencontre aussi pour *ọ* une zone dans laquelle apparaît la diphtongue et une autre dans laquelle la voyelle reste simple. La Sardaigne, une partie de la Sicile et de l'Italie centrale, le Portugal et la Roumanie ne présentent aucune trace d'un degré *uo*. Dans les autres pays romans *ọ* donne comme résultat *uo*, *ue* ou *œ*. On trouve en général *œ* dans les dialectes gallo-italiens, dans le français du Nord et partiellement en rhétique; *ue* en Espagne, en Calabre et dans le Frioul; *uó* dans l'Italie centrale. De même que pour *ie*, l'accentuation de *uo* est sujette à une certaine hésitation, elle varie entre *úo* et *uó*. En outre, on rencontre également tantôt *ọ*, tantôt *ọ*; en roumain, l'assimilation de *ọ* avec *ọ* est complète. Les conditions dans lesquelles se produit ou ne se produit pas la diphtongaison sont aussi très diverses. Les problèmes qui se rattachent à l'histoire de l'*ọ* ne sont pas absolument les mêmes que ceux auxquels donne lieu l'histoire de l'*ẹ*, par conséquent l'ordre à suivre pour l'étude de ces deux voyelles n'est pas identique. Le sort de l'*ọ* est exposé d'une manière générale dans le tableau suivant.

184.

	Lat.	ROTA	*POTET	LOCU	FOCU	JOCU
	Roum.	*roată*	*poate*	*loc*	*foc*	*joc*
	Frioul.	*ruede*	*po*	*lug*	*fug*	*dzug*
	Eng.	(*rouda*)	*po*	*lœ*	*fœ*	*ǧœ*
(167)	Ital.	*ruota*	*può*	*luogo*	*fuoco*	*giuoco*
	Milan.	*roda*	*po*	*lœg*	*fœg*	*ǧœg*
	Prov.	*rọda*	*pọ*	§ 197	§ 197	§ 197
	A.-franç.	*ruede*	*puet*	§ 196	§ 196	§ 196
	Esp.	*rueda*	*puede*	*luego*	*fuego*	*juego*
	Port.	*rọda*	*pọde*	*lọgo*	*fọgo*	*jogo.*
	Lat.	COCU	JOCAT	ROGAT	OPUS	TROPAT
	Roum.	—	*joacă*	*roagă*	*op*	—
	Frioul.	—	*dzueya*	—	—	—
	Eng.	—	*ǧœva*	*rœva*	—	—

Ital.	*cuoco*	*giuoca*	*ruoga*	*uopo*	*truova*
Milan.	*kœg*	§ 220	*rœga*	—	—
Prov.	§ 197	*ǧǫga*	*rǫga*	*ǫps*	*trǫba*
A.-franç.	§ 196	*jueet*	*ruevet*	*ues*	*trueve*
Esp.	—	*juega*	*ruega*	*huebos*	*trueva*
Port.	—	*jǫga*	*rǫga*	—	*trǫva.*

Lat.	*COCIT	NOCET	PROBA	NOVU	NOVA
Roum.	*coce*	—	—	*nou*	*noaă*
Frioul.	*kuei*	*nos*	—	*ńuf*	*nova*
Eng.	—	—	—	*nouf*	*nouva*
Ital.	*cuoce*	*nuoce*	*pruova*	*nuovo*	*nuova*
Milan.	*kœsa*	*nœsa*	*prœva*	*nœf*	*nœva*
Prov.	*kots*	*nots*	*prǫva*	*nǫu*	*nǫva*
A.-franç.	**cueist*	**nueist*	*prueve*	*nuef*	*nueve*
Esp.	*cuece*	—	*prueba*	*nuevo*	*nueva*
Port.	*coze*	—	*prǫva*	*nǫvo*	*nǫva.*

Lat.	NOVE	BOVF	OVE	COR	SOROR
Roum.	*noue*	*bou*	*oaie*	—	*soară*
Frioul.	*nuf*	*bò*	—	*kur*	*sur*
Eng.	*nouf*	*bouf*	—	*kour*	*sour*
Ital.	*nove*	§ 279	—	*cuore*	*suora*
Milan.	*uœf*	*bœ*	—	*kœr*	—
Prov.	*nǫu*	*bǫu*	—	*kǫr*	—
A.-franç.	*nuef*	*buef*	—	*cuei*	—
Esp.	*nueve*	*buey*	—	*cuer*	—
Port.	*nǫve*	*boi*	—	—	—

Lat.	FORIS	MORIT	TORU	FORU	SOLU	(168)
Roum.	*foară*	*more*	—	—	—	
Frioul	*fur*	*mur*	—	—	—	
Eng.	(*fora*)	*mour*	—	—	—	
Ital.	*fuori*	*muore*	—	—	*suolo*	
Milan.	—	*mœr*	—	—	*sœl*	
Prov.	*fǫras*	*mǫr*	—	—	*sǫl*	
A.-franç.	*fuers*	*muert*	—	*fuer*	*suel*	
Esp.	*fuera*	*muere*	*tuero*	*fuero*	*suelo*	
Port.	*fǫras*	*mǫre*	*toro*	*fǫro*	*so*	

Lat.	STOLU	-OLU	MOMA	SCOLA	VOLAT
Roum.	—	-or	moară	—	sboară
Frioul.	—	-ul	muele	skuela	—
Eng.	—	-oul	moula	skoula	—
Ital.	stuolo	-uolo	§ 219	scuola	vola
Milan.	—	-œ	mœle	skœla	—
Prov.	—	-ọl	mọla	skọla	vọla
A.-franç.	—	-uel	muele	§ 219	§ 219
Esp.	—	-uelo	muela	—	—
Port.	—	-o	mọ	—	vọa.

Lat.	DOLET	MOLIT	SOLET	VOLET	HOMO
Roum.	dore	—	—	vore	om
Frioul.	dul	—	sul	vul	om
Eng.	doul	moul	soul	voul	om
Ital.	duole	—	suole	vuole	uomo
Milan.	dœr	—	sœr	vœr	om
Prov.	dọl	—	sọl	vọl	ọm
A.-franç.	duelt	muelt	suelt	vuelt	uem
Esp.	duele	muele	suele	vuel	§ 201
Port.	dọe	mọe	sọe	—	homem.

Lat.	DOMU	SONU	BONU	BONA	TONAT
Roum.	—	§ 202	§ 202	§ 202	—
Frioul.	—	son	bon	buine	tuine
Eng.	—	sun	bun	buna	tuna
Ital.	duomo	suono	buono	buona	tuona
(169) Milan	—	sô	bô	buna	truna
Prov.	—	sọ	bọ	bọna	trọna
A.-franç.	—	§ 219	buen	buene	§ 219
Esp.	—	sueno	bueno	buena	truena
Port.	—	som	bom	boa	toa.

Lat.	*COPRIT	OPERA	COLOBRA	SOCERU	SOCERA
Roum.	—	—	—	socru	soacră
Frioul.	—	vore	—	—	—
Eng.	—	ovra	—	sœr	sœra
Ital.	cuopre	ọpera	—	suocero	suocera
Milan.	—	drœva	—	—	—
Prov.	kọbre	ọvra	kolọbra	sọgre	sọgra

A.-franç.	*cuevre*	*uevre*	*coluevre*	*suevre*	*suevre*
Esp.	*cuebre*	*huebra*	§ 217	*suegro*	*suegra*
Port.	*cobre*	*obra*	*cobra*	*sọgro*	*sọgra.*

Lat.	POPLU	VOCITU	COFINU	TORULU	MOVITA
Roum.	—	—	—	—	—
Frioul.	—	*vueit*	—	—	—
Eng.	*pœvel*	*vœd*	—	—	—
Ital.	*pọpolo*	*vuoto*	*cọfano*	*tuorlo*	—
Milan.	—	*vœd*	—	—	—
Prov.	*pọble*	*vueid*	—	—	—
A.-franç.	*pueple*	*vueid*	(*coffre*)	—	*muete*
Esp.	*pueblo*	—	*cuebano*	—	*muebda*
Port.	*povo*	—	—	—	—

Lat.	DOMITU	COMITE	LOLIU	SPOLIAT	FOLIU
Roum.	—	—	—	—	*foie*
Frioul.	—	—	*uey*	—	*fuey*
Eng.	—	—	—	(*spola*)	*fœl*
Ital.	—	*cọnte*	*giọglio*	*spọglia*	*fọgl'io*
Milan.	—	*kont*	*ley*	—	*fœl'*
Prov.	*domta*	*konte*	—	*despuel'a*	*fuel*
A.-franç.	*domte*	*conte*	—	*despuele*	*fuel*
Esp.	*duendo*	*cuente*	*luello*	—	*hoja*
Port.	—	*conte*	*jọia*	*despolha*	*folha.*

Lat.	OLIU	MOLLIAT	CORIU	MORIAT	TROJA	(170)
Roum.	—	*moaia*	—	*moară*	—	
Frioul.	*ueli*	—	—	—	—	
Eng.	*œli*	—	*k'œr*	—	—	
Ital.	*olio*	*moglia*	*cuojo*	*muoja*	*troia*	
Milan.	*œli*	*mœya*	*kœr*	*mœra*	*trœya*	
Prov.	*ueli*	*mol'a*	*hueir*	*mueira*	*trueịa*	
A.-franç.	*uelie*	*mọl'a*	*cueir*	*mueire*	*trueie*	
Esp.	*olio*	*moja*	*cuero*	—	—	
Port.	(*oleo*)	*molha*	*couro*	—	—	

Lat.	PODIU	HODIE	MODIU	FOVEA	OCLU
Roum.	—	—	—	—	*ochiu*
Frioul.	—	*uey*	—	*foibe*	*vuli*
Eng.	—	*oaẓ*	—	*foppa*	*el*

Ital.	*pǫggio*	*ǫggi*	*mǫggio*	*fǫggia*	*ǫcchio*
Milan.	*pœž*	*inkœ*	*mœž*	*fœža*	*œč*
Prov.	*pueį*	*ueį*	*mueį*	—	*uel'*
A.-franç.	*puei*	*uei*	*muei*	—	*uel*
Esp.	*poyo*	*hoy*	*moyo*	*hoya*	*ojo*
Port.	*poio*	*hoje*	*moio*	*fojo*	*ǫlho.*

Lat.	MOLLE	COLLE	FOLLE	COLLU	POLLICE
Roum.	*moale*	—	*foale*	—	—
Frioul.	*muell*	*kuell*	—	*kuell*	—
Eng.	—	—	*foll*	—	*pollaš*
Ital.	*mǫlle*	*cǫlle*	*fǫlle*	*cǫllo*	*pǫllice*
Milan.	*mǫll*	*kǫll*	*fǫll*	*kǫll*	*poles*
Prov.	*mǫl*	*kǫl*	*fǫl*	*kǫl*	*połse*
A.-franç.	*mǫł*	—	*fǫl*	*col*	*połse*
Esp.	*muelle*	—	*fuelle*	*cuello*	—
Port.	*molle*	—	*folle*	*cǫllo*	—

Lat.	GROSSU	OSSU	FOSSA	PORRU	FLOCCU
Roum.	*gros*	*os*	—	*por*	—
Frioul.	*gruess*	*uess*	*fuesse*	—	—
Eng.	*grœss*	*œss*	*fossa*	—	—
Ital.	*grǫsso*	*ǫsso*	*fǫssa*	*pǫrro*	*fiǫcco*
(171) Milan.	*grǫss*	*ǫss*	*fǫssa*	—	—
Prov.	*grǫs*	*ǫs*	*fǫssa*	*pǫr*	—
A.-franç.	*grǫs*	*ǫs*	*fǫsse*	—	—
Esp.	*grueso*	*hueso*	*fuesa*	*puerro*	*llueco*
Port.	*grosso*	*ǫsso*	*fǫssa*	*pǫrro*	*chǫco*

Lat.	OCTO	COCTU	NOCTE	COXA	HOSTE
Roum.	*opt*	*copt*	*nopte*	*copsă*	*oste*
Frioul.	*vott*	*kuett*	*ńott*	*kuesse*	—
Eng.	*oač*	—	*noatt*	—	—
Ital.	*ǫtto*	*cǫtto*	*nǫtte*	*cǫscia*	*ǫste*
Milan.	*vott*	*cǫtt*	*nǫtt*	—	—
Prov.	*ueit*	*kueit*	*nueit*	*kueissa*	*ost*
A.-franc.	*ueit*	*cueit*	*nueit*	*cueissa*	*ost*
Esp.	§ 188	§ 188	§ 188	—	*hueste*
Port.	*oito*	*coito*	*noite*	—	*ǫste.*

Lat.	POST	COSTA	POSTU	NOSTRU	HOSPITE
Roum.	*poi*	*coastă*	*post*	*nostru*	—
Frioul.	*pus*	*kueste*	*puest*	*ńestri*	—
Eng.	—	*koste*	*pœst*	*noss*	—
Ital.	*poi*	*cǫsta*	*pǫsto*	*nǫstro*	*ǫste*
Milan.	*poi*	*coste*	*post*	*nost*	—
Prov.	*pos*	*kǫsta*	*pǫst*	*nǫstre*	*ǫste*
A.-franç.	—	*cǫste*	*pǫst*	*nǫstre*	*ǫst*
Esp.	*pues*	*cuesta*	*puesta*	*nuestro*	*huesped*
Port.	*pos*	*cǫsta*	*pǫsto*	*nǫstro*	*hǫspede.*

Lat.	FORTE	HORTU	MORTA	CORDA	ORDEU
Roum.	*foarte*	—	*moarte*	*coardă*	*orz̦*
Frioul.	*foart*	—	*muart*	*koarde*	*uardi*
Eng.	*fort*	—	*moart*	*korda*	—
Ital.	*fǫrte*	*ǫrto*	*mǫrte*	*cǫrda*	*ǫrz̦o*
Milan.	*fort*	—	*mort*	—	—
Prov.	*fǫrt*	*ǫrt*	*mǫrt*	*kǫrda*	*ǫrdi*
A.-franç.	*fǫrt*	*ǫrt*	*mǫrt*	*cǫrde*	*ǫrge*
Esp.	*fuerte*	*huerto*	*muerte*	*cuerda*	—
Port.	*fǫrte*	*hǫrto*	*mǫrte*	*cǫrda*	—

Lat.	CORPUS	CORVU	PORCU	CORNU	MORSU	(172)
Roum.	*corp*	*corb*	*porc*	*corn*	—	
Frioul.	*kuarp*	—	*puark*	*kuarn*	*smuars*	
Eng.	*korp*	*korf*	*puerk*	*korn*	*mors*	
Ital.	*cǫrpo*	*cǫrvo*	*pǫrco*	*cǫrno*	*mǫrso*	
Milan.	*corp*	—	—	*korna*	—	
Prov.	*kǫrp*	*kǫrb*	*pǫrk*	*kǫr*	*mǫrs*	
A.-franç.	*kǫrp*	*cǫrb*	*pǫrc*	*cǫrn*	*mǫrs*	
Esp.	*cuerpo*	*cuervo*	*puerco*	*cuerno*	*mueso*	
Port.	*cǫrpo*	*cǫrvo*	*pǫrco*	*cǫrno*	*mǫssu.*	

Lat.	ORFANU	ORGANU	DOMNU	SOMNU	LONGU	CONCA
Roum.	—	—	*domn*	*somn*	*lung*	—
Frioul.	*uarfen*	—	—	*somn*	*lung*	*konke*
Eng.	*orfen*	—	*duonna*	*sœn*	*lung*	—
Ital.	*ǫrfano*	*ǫrgano*	*dǫnna*	*sǫnno*	*lungo*	*cǫnca*
Milan.	—	—	*donna*	*son*	—	—
Prov.	—	—	§ 369	*somme*	*long*	—

A.-franç.	—	*orguene*	§ 369	*somme*	*lonc*	—
Esp.	*huerfano*	*huergano*	*dueño*	*sueño*	*lungo*	*cuenca*
Port.	*orfão*	*orgão*	*dom*	*somno*	*longo*	*concha*

Il y a lieu d'examiner spécialement les mots qui renferment les combinaisons *ont*, *ond*, et aussi les représentants de *hoc*. Il semble qu'il faille admettre déjà pour le latin vulgaire *ǫnd*, *mǫnte*, mais *pǫnte*, *frǫnte*, *fǫnte*, cf. : esp. *monte* à côté de *puente*, *frente*, *fuente*; sic. *munti*, *ponti*, *fonti*, mais *frunti*; calabr. *munte* (et *frunte*), *ponte*; Alatri *pǫnte*, *mǫnte*; frioul. *puint*, *mont*. En regard de ces formes on trouve en italien : *mǫnte*, *pǫnte*, *frǫnte*, *fǫnte*, en outre, ital. *cǫntra*, frioul. *kuintri*, esp. *cuentra*, sic. *kontra*; ital. *bigǫncia*, frioul. *kuints*, ital. *concio*, frioul. *kuintse*. Il semble donc qu'en italien *ǫ* suivi de *n* entravée soit remplacé par *ǫ*. Pour *ond* le cas est différent : toutes les formes romanes ont *ǫ* à l'exception du sarde qui offre *u*.

Lat.	ABSCONDIT	RESPONDET	TONDET	FRONDE
Ital.	*nascǫnde*	*respǫnde*	*tǫnde*	*frǫnde*
Esp.	*esconde*	*responde*	(*tunde*)	*fronda*
Sard.	—	*respundit*	*tundit*	*frunza*
Sicil.	—	*rispunni*	*tunni*	*frunda*.

(173) En toute hypothèse, le frioulan *skuindi*, *rispuindi*, *fruind* à côté de *frond* est très curieux. — *Illoc*, *eccehoc* apparaissent en italien et en espagnol avec *ǫ*, en français avec *ue* : ital. *ciò*, *però*, esp. *pero* de *però* (§ 603), prov. *aço*, mais a.-franç. *iluoc* Cant. d. Cant., *avoec* Rol. 3625, *iloec* 3632; on trouve aussi de très bonne heure *avec* Alisc. 5845, G. de Palerne 9588, IV Livr. Rois 208, *porec* Alisc. 7197, *ileques* S. Martin 11, 19, etc., et aussi *iluc* IV Livr. Rois 947, Sainte Juliane, 1008. Mais, en regard, on trouve *czo* déjà dans Sainte Eulalie 21, *co* Jonas, verso 3, 4, 7, *poro* Sainte Eulalie 11, 20, et plus tard *çou*, *ce*. Les formes avec *o* du français s'expliquent par le fait qu'elles ne portent pas d'accent; l'absence de la diphtongaison est due, en italien, à ce que les mots en question sont oxytons, en espagnol, à un changement d'accent. Sur les cas assez nombreux où l'on trouve *o* au lieu de *uo*, v. § 219.

185. Les remarques faites au § 151 sur l'extension géographique de *ie* et *ẹ* s'appliquent aussi, jusqu'à un certain point, à

celle de *uo* et *ǫ*; toutefois *uo* semble circonscrit entre des limites plus étroites que *ie*; ainsi, il manque complètement à S. Giovanni Rotondo, à Canosa di Puglia : *kore*, *iome* (*homo*), *fore* (*foras*), *pots* (*posso*), mais *kuntsûle*, *bûne*, *sun* (*sonno*), Bitonto : *puerčẹ*, *luekẹ* à côté de *fort*, *kour*. Toutefois on manque encore pour ce point de documents suffisants. Les formes correspondantes dans l'Italie centrale sont *kuorpo*, *gruossu*, *fuossa*, *suonno*, etc., et à Padoue : *tuor* (*togliere*), *muorto*, *kuorpo*, *gruosso*, etc. Dans le Tyrol on rencontre l'un à côté de l'autre : *œ* lombard (§ 213), *uo*, *ue* rhétique (de l'Ouest) et *o* simple : *úo* à Agordino, Val di Zoldo *fúok*, *úof*, *brúo* à côté de *luók*, *duóiba; uo*, *ue* sur la rive gauche du Noce, dans la vallée de la Gadera, à Ampezzo et à Buchenstein; *œ* sur la rive droite du Noce, etc. Plus à l'Est, à Bacchiglione et dans la vallée de la Livenza, la diphtongue manque complètement. — Il est difficile de dire si dans le français du Sud-Est le mot *cor* occupe une place à part de même que *mel*, puisque le français *coeur* s'est introduit partout. Dans le Sud-Ouest de la France, les chartes les plus anciennes présentent déjà *oe*, *ue*. — Enfin, dans l'Est du Portugal où apparaît la diphtongaison, comme à Miranda, on trouve en général *uo* et non l'espagnol *ue*. Sur le wallon, v. § 207.

Le PROVENÇAL demande encore une étude spéciale. En général l'ancienne langue ne connaît la diphtongue que devant une palatale (§ 189); en dehors de ce cas on trouve seulement *ǫ*, (174)
« o larc, » selon l'expression des anciens grammairiens. Mais, déjà dans une charte limousine de l'an 1251, on rencontre *uop* Thomas I, 2, 175, et aujourd'hui, la diphtongaison de *ǫ* libre et de *ạ* entravé se trouve sur un vaste territoire v. g. Rouergue : *pruobo*, *eskuolo*, *ruodo*, *uome*, *fuol*, *muol*, *puork*, *kuosta*, *uos*, etc.; Queyras : *vuoste*, *muort*; Embrun : *vuoste*, *muort*, *fuorse*, mais *kual*, *buano*; Veynes : *vuostre*, *kuontre*, *muort*, *respuenso*; enfin, dans l'Est de la Creuse : *buǫ* (*bosc*), *kuǫto*, *gruǫ*, *uošo*, *fuor*, *buordo*, *muor*, *puorto*. On trouve aussi *ua*, Avignon : *kuar*, *muar*, *puades*, *vuastre*, *buan*; Toulon : *puar*, *nuasto*, *puarto*, *fuasso*; Toulouse : *kuar*, *muar*, *buan*, *vuastre*, *fuasso*; dauph. *puant*, *muart*, *kuar*, *suar*. En outre, *ue* apparaît à Marseille : *kuer*, *demuero* (§ 220), *fuero*, *puedon*, *sueno*, *vuel*, *brueko*; Serres : *muert*, *suen*,

kuentre, *kuel*; Gap : *kuel*, *buene*, *kuentre*, *muert*, *vueste*; Briançon : *kuesto*, *kuerp*, *kuel*, *kuers*, *duer* (*deuil*), *esfuers*, *uert*, *muel*, *muerdre*, *fuent* et *respuendre*. C'est seulement lorsqu'on aura déterminé avec précision la répartition géographique de *ǫ*, *uo*, *ua*, *ue* qu'on pourra résoudre la question de l'âge de la diphthongue. La rareté de la diphtongue à une époque ancienne et le silence des grammairiens pourraient parler en faveur d'une date relativement récente.

a) Changements conditionnels de *ǫ*, *uo*.

1. Influence d'un phonème suivant.

186. *Uo* est soumis à l'influence des VOYELLES FINALES dans les régions où *ę* subit cette influence : là où *ę* remplace *ię*, on rencontre aussi *ǫ*; il n'y a d'exception qu'en portugais où l'on trouve *ǫ* bien que *ę* persiste. A *ié* répond *uó* respect. *ué*, à *íe* répond *úe*. Cf. Lecce : *buenu*, *bueni*, *bona*, *bone*, *muevi* (*muovi*) mais 1re pers. sing. *mou*, 3e *moe*, *kuecu* (*cuoco*) subst., *koku* verbe, 2e pers. sing. *kueči*, 3e *koče*, *kore* plur. *kueri*, *soru* (*soror*), *omu* mais *ńemmaro* (*glomer*), *muedu* (*modus*), et, en outre, avec *e* provenant de *ue* (§ 205) *neu* (*novu*), *nei* à côté de *nova*, *šeku* (*giuoco*) subst. à côté de *šoku*, 2e pers. sing. *šeki*, 3e *šoka*, etc.; — calabr. : *búonu*, *yúoku*, *núovu*, *fúoku*, *múoru*, *súoru*, *kúorpu*, *púortu* à côté de *bonu*, *more*, *rota*, *kore*, *sola*, *porta*, *forte*, *ponto*, etc.; — Alatri : *sọče̥re̥*, *sọčera*, *bọne̥*, *sọne̥*, *fọke̥*, *nọve̥*, *bọna*, *sọna*, *mọla*, *vọvi* (*boves*), sing. *vọve̥*, *ǧọke̥*, *gọki*, *ǧọka*, *kọrpe̥*, *ọkyi*, *pọnti*, *tọste̥* à côté de *pọnte̥*, *tọsta*, etc.; — roumanche : *bien* à côté de *buna* et *buns*,
(175) *lantsiel*, *nief*, *pievel*, *ḱir* (*corium*), *lieug*, *loks*, *fieuk*, *rieug*, mais *nof* (*novem*), *ḱiern*, *korns*, *yerfen*, *orfna*, *miert*, *kierp*, *korps*, Dans ce dernier parler on trouve aussi la diphtongue devant *i̯* et *u* provenant de *ł* : *dierma* (**dormi̯at*), *glierẓia* (*gloria*), *plievẓa* (*plǫvia*), *felya* (*folia*), *velya* (ital. *voglia*), *baseńs; veult* (*volet*) de *vieult*, etc. — Enfin, en portugais, on trouve : *pǫrco* à côté de *pǫrca*, *ǫvo*, *ǫvos*, *pǫrto*, *pǫrtas*, *pǫrta*, mais subst. *pǫrto*; de même : *nǫvo*, *nǫva*, *cǫrpo*, *hǫrto*, mais *-adǫr*, *hǫmen*; en outre toujours *ǫ* devant *ł* : suffixe *-oł*. Mais on trouve *ǫ* devant *i̯ : cǫmo*, *cǫma*, *cǫmas*, *cǫma* de *come*[*d*]*o*, *come*[*d*]*a*, etc. ; *tǫrço*, *tǫrça*, etc. Sur les exceptions, v. l'étude de la flexion et de la formation des mots.

187. Campobasso mérite d'être étudié à part. On y trouve aussi *uọ́* quand la syllabe suivante renferme un *i* ou un *u*, mais *ǫ* quand elle renferme un *a*, un *e* ou un *o* : *sǫra*, *yǫme̥*, *mǫve̥*, *kǫre̥*, *vǫve̥*, et *ǫ* devant plusieurs consonnes et à l'antépénultième : *sǫre̥ma*, *mǫve̥ne̥*, *sǫčẹra*, *štǫmeke*, *yǫtte̥* (*octo*), *nǫtte*, etc. Pour expliquer ce fait il faut supposer que *uo* s'est produit dans les mêmes conditions qu'en italien et que cet *uo* a passé à *ǫ* devant *a*, *e*, *o* et a persisté devant *u*, *i*. — Les formes qu'on trouve à Teramo sont obscures : *vove̥*, *dome̥*, *yoke̥* plur. *vuve̥*, *yuke̥*, mais *uosse̥*, *kuorde̥*, *uotte̥*.

188. Devant les palatales *ch*, *j*, *y*, la diphtongue manque en espagnol : *ocho*, *noche*, *corcho*, *torcha*, *ojo*, *coja*, *moje*, *hoja*, *despoja*, *hoi*, *poyo*, *joyo*, *moyo*; *novio* s'explique aussi de la même façon. Conformément au § 156, il faut aussi supposer ici *noite*, *noche* ce que confirme l'*h* de *hoja*, cf. § 408; **nueite*, *nueche* aurait persisté, cf. *buey*. On trouve parallèlement en portugais *ǫ* : *nǫite*, *hǫje*, etc. A Miranda *ǫi* continue de se développer en *ui* : *nuite*, *uito*, *bui*, *suño* de même que le portugais *sǫnho*; mais on trouve aussi *oiẓe*, *lonẓe*, *fǫyas*. Cet *ui*, de même que les autres *ǫi*, *ui* (§ 67) a passé à *ue* en asturien : *guečo*, *fueča*, *tueyer* (*tollere*), *guey*, *duecho* Berceo Mil. 149, etc.

189. En français et en provençal un *ǫ* soumis à l'influence d'un *i̯* suivant subit une réfraction vocalique; mais en français la triphtongue hypothétique *üei* produite par cette réfraction est devenue *üi*, de même que *iei* s'est réduit à *i*, cf. *hui* dans des assonances en *ï* du Voyage de Charlemagne 670. *Oitante* 99 présente le développement régulier de cette diphthongue en syllabe atone. Ce son *üi* est confirmé par l'orthographe des manuscrits qui écrivent sans exception : *ui*, *u*. Il persiste encore dans le français moderne *huit*, *nuit*, *nuire*, *cuisse*, *puits*, etc.; *vide* provient de *vuide* (§ 62). — Les formes fondamentales qu'il faut admettre pour tout le domaine provençal sont : *nüeit*, *üeit*, *küeisse*, *müei*, *füeil*, etc., qui tantôt se sont conservées, tantôt se (176)
sont transformées (§ 193). — A Greden il y a également eu diphtongaison : *núet úet*, *kúesa*, *fúeia*, *uedl*, excepté devant *l*, *r s* entravées où *ǫ* a persisté.

190. Le français primitif *ǫi̯* ou *uei̯*, à côté du développement

en *ui* qui a pénétré du Centre dans le parler messin, a encore abouti dans les dialectes à d'autres résultats. — L'Anjou, le Poitou, la Bretagne et le Sud de la Normandie montrent comme résultat final tantôt *ę*, tantôt *œ* qui apparaît avec la graphie *oi* dans les plus anciens textes. Ainsi l'on trouve *oit* dans les chartes originaires de la Bretagne, Rohan 1288, S. Auban 1283, etc.; *ouiet* Fougères 1248, *oet* Nantes 1298, *oeict* Bouquen 1298, Rohan 1318, *peise* Rohan 1309. Pour l'Anjou *oi* est seul attesté, pour le Maine *oi*, *oe*, *ouei*. Il est vrai qu'on trouve partout, en regard, *üi*, qui, en sa qualité de développement du français littéraire, n'entre pas en considération. La prédominance de la graphie *oi* et le résultat de *ocu* qui aboutit uniquement à *ou*, plus tard à *eu*, mais jamais à *ieu* confirme l'hypothèse d'après laquelle la forme fondamentale serait *üei*. On ne peut hésiter qu'entre *uoi* et *oi*, c'est-à-dire sur la présence ou l'absence de la diphtongue. Il est difficile d'adopter une décision sur ce point, car *uoi* devait se réduire de bonne heure à *oi; ói* devait ensuite passer à *óe* puis à *œ* dans le Sud du domaine, et à *oę* puis à *ę* dans le Nord. Une étape *oéi* est complètement exclue par le poitevin *œ*, et est rendue peu vraisemblable pour la Bretagne à cause des graphies qu'on y rencontre. *Oei* n'apparaît que relativement tard et prouve seulement que la seconde partie de la diphtongue était identique à *ę* représenté par *ei*. Dans cette région, nous ne pouvons donc atteindre que l'étape *oi*, et jamais *ue* ni *üei*, et, comme le manque absolu de la diphtongue n'est pas vraisemblable, il reste l'hypothèse d'après laquelle un ancien *uoi* se serait réduit à *oi* dès une époque pré-littéraire (cf. § 158).

Dans le Nord et l'Ouest de la Normandie qui font partie du domaine où *ę̣i* devient *íe*, *ié*, *ǫ* + *i* passe d'abord à *üei* qui se change tantôt en *yœ* par l'intermédiaire de *üœi*, tantôt en *i* ou en *ié* par l'intermédiaire de *íei* : il en résulte donc que les produits de *ę* + *i* et de *ǫ* + *i* sont devenus absolument identiques. Ainsi, l'on trouve dans le Roman du Mont S. Michel des rimes telles que *milie : lie* 3519, dans la Vie poitev. de sainte Catherine *ennuei : lei*, dans Etienne de Fougères *peis*, *pleie*, *meire* et aussi *me*, *mere*, *trec*. Cf. encore la Hague : *niei* = franç. *nuit* et *ẽmíei* = *enmi*, *pieise* = *puisse* et *pieis* = *pis*. Ce qui prouve que *iei* est la réduction d'un plus ancien *üei*, ce

sont les formes suivantes : *lire* = *luire*, *pi* = *puits*, *pľi* = *pluie*. (177)
On trouve, en regard, *füeil* (*folia*) et *nüere* (*nocere*), dont le second s'explique comme *lüere* (*legere*), § 159, tandis que le premier doit la conservation de l'*ü* à la labiale précédente.

Le traitement de *ǫ* + *i̯* en normand a été traité dans les ouvrages mentionnés au § 159.

191. Pour l'Est, il faut partir de *ǫi̯* qui a donné *o*, *ui̯*, *u̯á*, *œ*. Sont propres au wallon *kür*, *küt*, *püs*, *vü* (franç. *vide*) à côté de *ui̯* (*hodie*), *koȟ* (*coxa*), *foy*, *moy*, *apoie : desploie* déjà dans Watriquet XII, 30, etc.; donc *ǫ* en hiatus persiste; dans les oxytons de date ancienne, il passe à *ọ*, *u*; devant les consonnes *o* et *i* se fondent pour produire le son *ü* (cf. là-dessus § 128). On ne peut guère expliquer ces faits en partant de *uei* ou *üei*, on y arriverait plus aisément en supposant *uoi*; toutefois, il n'y a aucune raison convaincante de ne pas prendre pour point de départ *oi*. Le messin *üt*, *kür*, *vüd*, etc., paraît être d'accord avec le wallon, mais on y trouve aussi *oždü*, puis *kœȟ*, *kœš* de *coxa* avec lequel concorde *œȟ*, *œš* de **ustium* (§ 147). L'*œ* de ces derniers mots est sorti d'un *ü* (§ 63), lequel s'explique lui-même par une influence du français du Centre (v. § 190). En Lorraine, et, en partie, en Franche-Comté, *œ* est le résultat auquel aboutit *ǫ* + *i* : lorr. *nœ*, *œt*, *kœr*, *vœ*, etc.; l'étape antérieure est *œi̯ : vœi̯*, *pœi̯*. *Kyœ* de **kœi̯* présente une curieuse métathèse. On rencontre aussi *e* qui montre l'absence de l'articulation labiale : *re*, *ker*, *ved* respect. *kẹi̯*, etc. On ne voit pas clairement quel est, à Auve, le rapport de *ui* à *ǫi : pui*, *anui*, *brui*, *lui*, *mĩnui*, *kuis* et *us* (*ustium*).

192. Dans le FRANÇAIS DU SUD-EST, il faut regarder comme forme fondamentale *uéi* dont l'*e* se développe comme *ẹi* ancien (§ 76, p. 100); mais cet *uei* doit être sorti de *ǫi* par réfraction vocalique. On ne peut admettre qu'il ait pu sonner autrefois *üei*. C'est dans les mots correspondants au français *cuire*, *cuit*, *puis* que le développement se manifeste avec le plus de clarté : Vionnaz *koairę*, *koai*, *poai* (*puis*); bagn. *kœyre*, *pœi̯*, canton de Vaud *kuaire* respect. *kuāre*, *kuẹre*, *kuēre*, *vua*, *vuẹ* de *octo*, *puai* = *puis*, etc.; frib. *kuẹ* (*cuir*), *vuẹ* (*hui*), etc. C'est ici qu'il faut citer les formes de Jujurieux *koa*, *poai*, *koaiše*, *ua*. Le

traitement de *nocte* est obscur : Vionnaz *nę*, bagn. *nĩ* de *ni* (§ 40), cant. de Vaud, frib., Jujurieux *nę*; il en est de même de *kusse* à Vionnaz et du bagnard *kuše* de *coxa*; *octo* paraît aussi souvent irrégulier.

(178) 193. De même que *ǫ* simple, *ǫ* suivi d'une palatale se présente en provençal sous différentes formes qui, presque toutes, se laissent ramener à *üei*; il n'y a que *nué*, *pué*, *kuérę* qui, à Gilhoc, ne peuvent s'expliquer avec cette hypothèse. Mais on trouve *üe* dans des chartes de Montpellier, jusque vers le milieu du XIVe siècle et encore aujourd'hui en rouergat : *küer*, *üel*, *küe*, *üei*, etc.; de même à Marseille : *müe*, *küe*, *püe*, *nüe*, à Briançon : *adüeč*, *küeč*, *küer*, *küišo*, *füeil*, à Carpentras : *nüé*, *küé*, à Bordeaux : *püei*, à Nontron : *üe*, *küer*, *üei*, *küeišo*, etc. A partir du milieu du XIVe siècle, on trouve *üo* dans les chartes de Montpellier. Il semble donc que l'élément labial de l'*ü* se soit assimilé l'*e*. De même, *io* en Languedoc : *mioč*, *pioč*, *nioš*, Gignac : *pioi*, *nioš*, *yoñ* (*longe*) ne remonte pas à un ancien *üoi*, mais est sorti de *üei* par l'intermédiaire de *üoi*. Ou bien *üei* peut aussi passer à *œi* qui s'est conservé dans l'est de la Creuse, mais a passé ailleurs à *ei* : dans l'ouest de la Creuse, à Toulouse, dans l'Ariège, l'Hérault, à Narbonne, dans la Bigorre, l'Armagnac, le Médoc et le Haut-Limousin. La Haute-Auvergne connaît aussi *öį* qui passe à *œ* dans la Basse-Auvergne et la Drôme; *ei* passe à *e* dans le Haut-Limousin, à Cahors et à Albi. *Ie* se rencontre isolément à Colognac : *nieš*, *ieš*, *fiel*, *mieš*, où il provient de *üei*, *üe* comme *io* provient de *üo*. Par conséquent, sur une grande partie du domaine provençal, les résultats de *ę* + *i* et de *ǫ* + *i* se sont confondus. — Enfin c'est à *oei* que remontent les formes béarnaises et catalanes; cf. béarn. *noeįt*, *moi*, *oeįt*, *koeše*, *oey*, *oerdi*, etc. En catalan, *ǫi* passe (directement ou par l'intermédiaire de *oei*) à *ǫi*, *ui*; de même à Alghero : *ul'*, *vul*, *pruza*, *buit*, *muir*, *vuy*, *nuit*, d'où, à Barcelone, *nit*. Il faut encore remarquer que ce ne sont pas seulement **morio* et *dormio* qui offrent le produit de *ǫ* + *i*, ainsi qu'on le verra dans l'étude des formes, mais que presque partout *porcus* = *püerk* et *longe* : *lüeñ* sont aussi dans ce cas.

194. En RHÉTIQUE aussi *ǫį* présente en grande partie un

traitement particulier, cf. roumanche *k̓er*, *ved*, *el*, *fel*, *fel̓a*, *del̓as* ou *kir*, *vid*, *il̓*, *fil̓*, *fila*, *dila*. Il faut encore mentionner *besiń*, *beseń* et *mentséńa*. En outre, *kuaissa* de *coxa* à côté de *pleivia* est digne d'attention. Ce qui est certain, c'est que la diphtongue est due à la présence de l'*i̯*; toute la question est de savoir si l'étape antérieure à *e* est *uei* qu'on trouve dans *kuaissa* ou *üei*. *Fül̓*, *ül*, etc., à Stalla, pourraient parler en faveur de *üei*; mais comme par son vocalisme et encore par d'autres traits le parler de Stalla se rattache à l'engadin où *ǫ* passe à *œ* aussi (179)
bien devant les palatales que dans les cas ordinaires, on ne doit lui accorder aucune force probante. Si l'on admet *üei*, *iei* comme point de départ, ce qui serait conforme au passage de *üe* à *ie*, on est étonné de trouver autre chose que *i* comme résultat de la réduction, et de voir que *i* apparaît justement dans la partie Est du domaine roumanche où *ǫ* persiste généralement. Ce dernier fait prouve qu'il n'y a aucune connexité entre la diphtongaison de *ǫ* devant *u* (§ 199) et celle qui se produit devant les palatales, et que ces deux phénomènes sont tout à fait indépendants l'un de l'autre. Si nous admettons comme formes fondamentales *kueissa*, *fuela*, la conservation de l'*u̯* s'explique dans le premier mot par la présence de la gutturale, tandis que dans les autres cas *ue* a été réduit à *e* qui, en se fermant, a passé à *i*. Cette hypothèse est confirmée par le fait que *butella* passe à *bela*, *bila* par l'intermédiaire de *bu-el̓a*, sans jamais admettre la présence d'un *ü*.

Cf. Ascoli, Arch. Glott. I, 29, qui, du reste, admet entre *uei̯* et *ei̯* une étape intermédiaire *iei̯*.

La réfraction n'a pas eu lieu dans *oč*, *noč*, *ots* : l'élément palatal se fond ici avec les consonnes et n'exerce pas d'influence sur la voyelle.

195. Ainsi qu'on a pu le voir par les exemples des paragraphes précédents, l'*ǫ* en présence des différents phonèmes palataux ne se comporte pas d'une manière uniforme. Ainsi, il demeure intact en français devant *l̓ : œil*, *yeux* (§ 196), *feuille*, etc., et devant *ń : loing*, *besoing*. Au contraire, dans la plupart des autres langues romanes, *l̓*, *ń* produisent le même effet que *i̯t*, etc. Il y a encore à ajouter que beaucoup de parlers du nord de la France s'écartent sur ce point de la langue littéraire. Ainsi, v. g. le

traducteur anglo-normand des Livres des Rois écrit : *duil*, *duille*, *suil*, *fuille*, *orguilz*, *besuinz*, *luinz*. On peut discuter la question de savoir si cet *ui* doit être lu *üi* ou bien *ọi*; mais, ce qui est certain, c'est qu'il ne peut pas du tout répondre à l'*ue* du Centre. Les patois normands actuels, ainsi qu'on est en droit de s'y attendre, sont d'accord avec l'a.-normand : Bessin *fyœle*, Guernesey *fyel'*, *yel* = *œil*.

196. Ọ DEVANT LES VÉLAIRES. En France et dans la Rhétie occidentale, un *ọ* libre joint à un *u* provenant de *ł*, *v*, ou de la désinence latine, produit de nouvelles combinaisons dont les destinées sont très importantes. D'abord, dans le FRANÇAIS DU
(180) NORD, *ueu* passe à *ieu* par l'intermédiaire de *üeu* : *yeux*, *pieuvre*, *lieu*, a.-franç. *vieut* de **volet*, *dieut*, *sieut*, *quieut*; cf. encore *vyœ* à Montjean. Si, en regard de ces exemples, *focus* et *jocus* ont donné *feu* et *jeu*, c'est probablement parce que la consonne labiale dans un cas et la palatale dans l'autre ont entravé le développement de *ü*, *i*, *i̯*. Dans les différents dialectes, les faits sont beaucoup plus complexes. Là où apparaît le passage de *ieu* à *iu* (§ 38), on rencontre aussi celui de *lieu* à *liu*. Cette réduction n'est pas seulement picarde, cf. *fu : vertu* Sainte Juliane 595, *liu : Damlediu* 640, mais anglo-normande : *liu*, *fu*, *ju* dans les Livres des Rois, *liu* dans S. Brendan. En normand, à côté de *leu*, on trouve aussi *lüe* qui provient de *lieu* par une sorte de métathèse (*lüei*) grâce à laquelle on obtint la combinaison recherchée *üei* (v. § 190). La rime *lue : prue* Vie poitev. de sainte Catherine 2191 ne permet de tirer aucune conclusion par rapport à la prononciation. **Üeu* s'est aussi transformé en *iou*. Dans les manuscrits anglo-normands, dans Etienne de Fougères, dans la Vie de saint Martin de Tours, etc., on rencontre *veolt*, *deolt*, *seolt*; comme les mêmes textes présentent aussi *meolz*, *meoz*, *mioz*, *mieuz* de *melius*, il en résulte que la forme fondamentale commune est *ieu*. Cet *iou*, *eou* apparaît développé en *eau* dans les sermons écrits en poitevin : *deaus*, *veaut* qui se présente dans la langue actuelle sous la forme *va*. L'*ieu* de *locus* prend aussi part à ce développement comme le prouve *leouc* Deux-Sèvres 1312; en outre, à Viane, *buef* passe à *bueu* et de là à *beou*; on a aussi *neo* à côté de *beof*, *neof*. La réduction de *ieu* à *eu* est un phénomène normand, cf. Benoît

dols : cheveus Chron. II, 953, 2759; *eus* 19706; *geus : ceus* 22838. — Le Nord connaît aussi un développement analogue, mais seulement pour *ol : diolt*, *miourre* à Tournay. On rencontre *iau* en Champagne : *viaut*, *diaut*, etc., de sorte que sur ce point le résultat est le même que celui de *el* (§ 163). — Par contre, ǫ combiné avec une *l* suivante donne simplement ǫ*u*, d'où, plus tard, ǫ*u*, *u* : *pouce*, *moudre*, *coudre*, *fou*, etc.

197. Pour le PROVENÇAL, il y a à examiner *-ocu* et *-ovu*; *bove* suit le même développement que *-ovu*, mais *nove* s'en écarte. Abstraction faite du béarnais et du catalan, la forme fondamentale est partout *üoc*, *üou*, ainsi dans Daurel et le rouergat actuel *füok*, *lüok; büou*, *nüou*, *üou* mais *nọu*, à Montpellier *üou*, *büou*. On trouve *üe* à partir du XIVe siècle : Marseille *füe*, *lüe*, (181)
ǧüe (et aussi *lüego* = *locat*, *ǧüego*), *süegro*, Briançon *füek*. On rencontre également *io : lioc* Montpellier 1584 et actuellement à Colognac : *fiok*, *ẓok*, *liok*; à Gilhoc : *bioia*; en Languedoc : *fiok*, *liok*, *biou*; à Albi : *biou*, *iou*; dans les Bouches-du-Rhône : *fio*, *lio*, *iou*, *biou* (*nou*); à Carpentras : *lio*, *fio*; à Nontron : *fio*, *lio*, *ǧio*, *niou*, *biou* (*nou*); de même chez les Vaudois de Burset : *fíok*, *líok*, *biú*, *niú* (*nou*). Mais dans l'Ouest cet *üe* passe aussi à *ü* ou à *œ*, *e* (cf. § 193) : Landes maritimes *hük*, *üu* de même que *hül'o*, *nüit*; Médoc *beu*; Haut-Limousin *fe*, *le*. Par contre, le béarnais atteint *ue*, *oé* par l'intermédiaire de *uo : hoé*, *soẹ*, *soẹre*, *boeu*, *oeu* (sur le résultat de *novus*, v. § 200). Le catalan ne révèle aucune trace de diphtongaison : *fok*, *l'ok*, *nou*, *bou*.

198. Dans le FRANÇAIS DU SUD-EST, il faut partir de *fuek*, *luék*, *ǧuék* qui se développent parallèlement à *ié* provenant de *-iatu*, *-iacu* : bagn. *luá*; Vionnaz, Ormont *loá*; cant. de Vaud, frib., neuch. *ǧü*, *fü* à côté du neuchâtelois *ǧué*, *fué*; Vallée *dẓœ*, *fœ*; Jujurieux *foá*; Fourgs *lü*, *ǧü*, etc. — *O* se combine avec une *ł* suivante entravée pour passer à *ou* qui se confond ensuite avec *ou* provenant de ọ (§ 122) : cant. de Vaud *mådre*, *pådẓo* respect. *mœdre*, *pœdẓo*, *maudre*, *paudẓo*, etc.

199. En RHÉTIQUE, *focus*, *locus*, *jocus* ne présentent un traitement particulier qu'aux frontières occidentales, dans le domaine de *üe*. En général, le résultat paraît être le même que celui de *iu*, *üu* (v. §§ 38 et 60) : *fiuk*, *feuk*, *fiek*, *fia*, *fi*, selon les

localités, de telle sorte qu'il semble bien qu'on doive partir de *füeuk*, *fieuk*. Stalla seul fait exception, *fük* y apparaît avec un *ü*, comme les formes renfermant *ọ* + *i* (§ 194). Devant *ł*, on trouve *eu* en roumanche et *œ* en engadin même quand la dernière syllabe du mot se termine par *a* ou par *o* : roumanche *šieułda*, *mieułša*, *avieułs*, en outre *vieułt*, *mieułt*; *ł* a donc causé la réfraction d'un *ọ* précédent. Le passage direct de *ọu* à *eu* serait possible (cf. § 121); mais comme on rencontre *ieu* et aussi *iau*, *iu*, il vaut mieux admettre que *ọu* a passé à *eu* par l'intermédiaire de *üeu*, *ieu*. On pourrait maintenant se demander si originairement *ọltu* (§ 186) n'a pas passé régulièrement à *iełt*, *ieułt* tandis que *ọlta* donnait *eułta* et si, dans la suite, il n'y a pas eu confusion entre ces formes. Ce n'est que par des recherches précises sur le lieu d'origine de ces développements qu'on pourra résoudre le problème.

200. *Ọ* DEVANT LES LABIALES offre en gascon un traitement particulier, il passe à *a* : béarn. *plabe* (**plọvere*), *prabe*, *esprabe*, *nava* et ensuite *nau* (*novus*), *nau* (*novem*), *prabá* (*provare*). Ainsi,
(182) *ovícla* passe à *aueľe*, *auľe* par l'intermédiaire de *aveľe*. *Nabe* (couteau) doit aussi être cité ici et représente une forme **nọva* tirée de *nŏvacula*.

201. Devant *m*, la diphtongaison paraît manquer en espagnol : *doma* (mais *duendo*), *estomago*, *bromo*, *romo*, *como*, *come*, *hombre*. Toutefois, il n'y a d'assuré que le dernier exemple, car les premiers peuvent être des mots savants; *como*, à côté de l'ancien *cueme* peut s'expliquer comme une forme atone, et *come* de *cómedit*, *comie* se rapporte peut-être au § 188. Ici aussi on trouve dialectalement *ue* : *uemne* Filib. 61, 12. *Coma* n'apparaît pas seulement dans l'italien *chioma* où *io* pour *iuo* serait régulier (§ 206), mais encore dans toute la France du Sud-Est sous la forme *koma*, toujours sans diphtongaison, et aussi dans le portugais *cọma*. L'absence d'un second exemple présentant la combinaison phonique *-ọma* empêche de proposer une explication définitive de la non-diphtongaison.

202. Devant les NASALES, *ọ* passe à *ọ* sur un vaste espace et est traité comme lui (v. § 132 sqq.). Il faut encore ajouter qu'en frioulan *-on* passe d'abord régulièrement à *-uen*, mais ensuite à

-uin, cf. *buine*, *muini* et les exemples de *ǫ* devant une *n* entravée (§ 184). — L'asturien avec *bono*, *fonte*, *ponte* s'écarte donc de l'espagnol pour se joindre au rhéto-roumain.

203. En italien, la diphtongue manque à l'ANTÉPÉNULTIÈME : *cǫfano*, *pǫpolo*, *limǫsina*, *cǫsímo*, *rimprǫvera*, *stǫmaco*, *mǫnaco*, *mǫdano*, *tǫgliere*, *vǫmito*, etc.; mais on trouve en vénitien *puovolo*, *tuor*. — *Suora*, *nuora* ont influencé *suocera* qui, à son tour, a influencé *suocero*. — C'est aussi de cette manière qu'il faut expliquer *kristáfu*, *pápul*, *káfu* à S. Fratello.

204. En italien, *ǫ* final accentué est influencé par cette accentuation : *mò*, *però*, *ciò*, *pǫi* (mais *puoi* à Pérouse); quant à *può*, il doit sa diphtongue à la forme dissyllabique *puote* et à *puoi*. En engadin, *po* de *pot*[*et*] pourrait être expliqué de la même manière. Le même phénomène existe naturellement aussi en romagnol : *bǫ* et à S. Fratello : *ba*, d'où aussi *pa*, *va*.

2. Influence d'un phonème précédent. (183)

205. A Lecce, les LABIALES et les GUTTURALES maintiennent la diphtongue *ue* qui, dans les autres cas, se réduit à *ẹ* : *kueri*, *kueru*, *muei* (*muovi*), *buenu*, *kueči*, *kueku*, *puei*, *muedu*, mais *ueli* (*vuoli*), *deli*, *reu*, *trenu*, *šeki* (*giuochi*). Il faut remarquer *šencu* = *ju*[*v*]*encus*. — En outre, *eǫlus* passe à *ulu* : *lattarulu*, *petsulu*, *piñulu*, etc.; il faut prendre pour point de départ *yúo* et admettre que l'*y* a entravé le développement postérieur en *úe*, *ué* qui se produit dans les autres cas.

206. En italien, *iuo* passe à *uo* : *ghiomo* (*glŏmus*), *piove*, *ghiova* (*glŏbus*), *viola* à côté de *vivuola*, *chioma*; *piuolo*, *vaiuolo* formés de **pio*, *vaio* et du suffixe *-uolo* n'ont donc rien que de régulier. — De même, *uo* est réduit à *o* après un groupe formé d'une consonne et d'une *r* : *grogo*, *prova* (mais vénit. *pruova*).

207. Tandis que *ǫ* ENTRAVÉ persiste avec sa valeur de *ǫ* en italien, en provençal et dans le français littéraire, il passe à *u*, de même que *ǫ* provenant de *au*, dans tout l'EST, et partiellement aussi dans l'OUEST, v. g. à Montjean, S. Aigneau, dans les Deux-Sèvres (où *utre* est remarquable); au XVI[e] siècle cet *u* pénètre même dans le parler de Paris, cf. *parole* : *saole* Viol.

159, G. de Palerne 979. Ronsard fait rimer *chouse* et *espouse*; H. Estienne blâme *chouse* dans la langue des « courtisans »; Tabourot condamne également *chouse*, *grous*, *repous*. Le triomphe de *o* dans ces mots s'est étendu aussi à *arroser* qui a fini par supplanter *arrouser*. Par contre, la rime *agenoille : moille* G. de Palerne 7209, Cliges 4294, permet encore une autre interprétation : l'*ǫ* des formes à désinence accentuée a pu passer dans les formes à désinence atone. Il faut aussi expliquer de la même manière *reproche : boche* Cliges 1002, *aproche : hoche* Ivain 881, etc., cf., en regard, *aproece* Chev. II esp. 10320, *repruece* Psaut. de Cambridge 1305, Marie de France Lanv. 166, formes qui doivent leur diphtongue à *pruef*. Encore aujourd'hui on entend dans le dialecte parisien *rouche*, *aprouche* qu'on trouve fréquemment dans des chartes de Paris; cf. encore *reprouche : touche* Théâtre Franç. III, 138, *bouche : descouche* III, 73, *tost : aoust* II, 10. Le même phénomène existe aussi dans des monuments appartenant à l'Est comme l'Yzopet, Girart de Rossillon, Ph. de Vigneulles; toutefois, *reproiche* qu'on rencontre dans l'Yzopet et G. de Ross. doit être regardé comme présentant simplement une métathèse orthographique. — Par contre, en wallon, *ǫ* paraît persister aussi bien devant *s* que devant *l* entravée et devant une explosive double, tandis que dans les autres cas on rencontre *ué* : *grǫs*, *mǫl*, *pǫs* (*pouce*), *klok* mais
(184) *fuér*, *fués* (*force*), *muér*, *muét*, *puét*, *kuén* (*corne*), *kués* (*côte*), *mütué* (**multu*, *tostu*), etc.

208. *Ǫ* devant *r* entravée devient, dans le FRANÇAIS DU SUD-EST, tantôt *ǫ*, tantôt *ua*, *uä*, *uå*, *oa*, etc. Le premier développement apparaît dans une partie du canton de Vaud et à Fribourg. Quand *r* s'assourdit, *ǫr* et quelquefois *uar* passent dans une partie des dialectes à *å*, *uå*. Dans tout le domaine, *kǫ̈rda* a passé à *kōrda*, *kǫrda*, puis *kǫurda*, *koarda*, etc. Le Valais en est resté simplement à *ǫ*.

Lat.	CORDA	CORNA	MORTE	MOLERE
La Côte	*korda*	*korna*	*må*	*mådre*
Vallée	*kuärda*	*kuärna*	*muä*	*muådre*
Lavaux	*kuārda*	*kuārna*	*muā*	*muādre*
Blonay	*kuārda*	*kuārno*	*muå*	*muådre*

Plus au Nord, aux Fourgs, on trouve aussi : *puato*, *buane*, *mua*, etc. — En FRIOULAN, *ua* a aussi remplacé *ue : fuart*, *muardi*, *kuarr*, *uarr*, *duar*, etc. — Dans les contrées citées au § 207, *ł* et *r* ont exercé une influence conservatrice : *ǫ* y persiste et n'y passe pas à *u*.

209. *Ǫ̌* devant *s* entravée. Dans ce cas aussi *ǫ* est la règle pour l'Est de la France et pour Val Soana : Vionnaz *kuta*, *gru*, *grusa*; de même dans le canton de Vaud, à Fribourg, Neuchâtel et à Lyon. On y trouve aussi *ku*, *fu* de *kols*, *fols*, mais *moadre*, *poase* de *molere*, *pollice*. On obtient donc *ǫs*, *os*, *ō*, *ou*, *u*. Besançon offre le même développement : *vúete*, *kúe*, *ositúe* à côté de *poẹs* (*porc*), *ẹloẹ* (*alors*), *moé* (*mort*).

210. Devant *n* entravée *ǫ* est général en français, en provençal et en italien. Pour les deux premières langues, v. § 132 sqq., pour la troisième, v. § 184 et les exemples suivants : *cǫnte*, *cǫnta*, *brǫntola*, *brǫnzo*, *cǫnca*, *cǫmpie*, *rǫmbo*, *frǫmba*, *sǫgno*.

b) Rapport de *uo* à *ue*, *œ*.

211. Le passage de *ǫ* à *uǫ*, de quelque manière qu'on doive l'interpréter, est, en tout cas, plus facile à expliquer que celui de *uo* à *ue*. Il est facile de montrer que *ue* remonte à un plus ancien *uo*. Dans la Cantilène de Ste Eulalie on trouve encore exclusivement *uo : buona* 1, *ruovet* 24, *suon* 15; il en est de même pour le Roland, le Comput', le Voyage de Charlemagne et pour quelques textes anglo-normands d'une époque postérieure; il est vrai que dans ce dernier cas *uo* ne doit être regardé que comme une tradition orthographique. En second lieu, le développement *uo*>*ue* résulte encore de l'opposition qui existe (185)
entre le français *comte*, *homme*, *moudre* d'une part, et *friente*, *mieudre* de l'autre. Pour les premiers exemples la série de développement est la suivante : *comite*, **cuomite*, **cuŏte*, *comte*; *molere*, *muolere*, *muolre*, *molre*; dans les seconds on a : *fremita*, *friemita*, *friĕte*; *melior*, *mieł'or*, *mielre*. Comme dans le dernier cas la première partie de la diphtongue est restée, elle aurait aussi persisté dans le premier si la seconde partie avait été un *e*. En effet, *comes* passe aussi à *cuens* par l'intermédiaire de *cuomes*,

cuemes, et **volet* à *vuelt* par l'intermédiaire de *vuolet*, *vuelet*. Il n'est pas vraisemblable que *ǫ* se soit réfracté dans un cas directement en *uo* et dans un autre en *ue*; il ne reste donc qu'une seule hypothèse, c'est que *uo* soit une forme antérieure de *ue*. Quant à l'espagnol, il est vrai que des chartes écrites en a.-asturien, dans Muñoz 73, présentent une ou deux fois la graphie *uo*; mais on ne peut rien en conclure puisque la prononciation *uo* existe encore aujourd'hui dans les Asturies. On a beaucoup plus de raisons d'alléguer l'espagnol *cuemo* de *quomodo* : nous avons là réellement un cas où *ue* est sorti d'un plus ancien *uo*. — On peut maintenant se demander si *uǫ* passe directement à *ué* par l'intermédiaire de *uá*, ou s'il faut admettre la série de développement *úo*, *ue̥*, *uę*, *ué*. Dans Muñoz 266, on trouve une ou deux fois *ua*, mais l'interprétation de cette graphie est facultative; par contre, *pus*, *cumo*, *pusto*, *pudet*, *fure*, *trubo* dans le Mistero ne peuvent s'expliquer que par *úo* ou *úe*, on ne peut guère songer à *uó* et pas du tout à *ué*. Le calabrais présenterait donc un état plus ancien que le parler de Lecce. Les témoignages les plus anciens en faveur de *ue* en français sont : *Buenvasleth*, *Septmueles*, *Rainbuedcourt* dans le Doomsday-book (de l'an 1086), en espagnol : *fuero* Muñoz 31 (ann. 955), *asteruelos* 58 (ann. 1011). L'accentuation *ué* est attestée pour le français par des rimes telles que *queivre : beivre* S. Brendan 1427, *Minerve : trueve* Troie 26015, *quierent : moerent* Brut 9764. La graphie *uo* persiste surtout après *q*; *quor* qui assonne en *ę* dans S. Auban 104, et le fréquent *requor* = *requaero* 468, 872, 1084, 1219 montrent de quelle manière on doit l'interpréter. A côté de *ue* on trouve aussi *oe* : c'est à peu près la seule graphie usitée dans le Roland d'Oxford; *foers* apparaît déjà dans Jonas; on trouve aussi *oe* dans la plupart des monuments originaires de l'Ouest. Fréquemment, v. g. dans le Psautier d'Oxford, on rencontre *oe* au lieu de *ue* à l'initiale pour que le lecteur ne donne pas à un *u* la valeur d'un *v*, ainsi dans *oevres*, *oes* (ou *hues*), *oem* (ou *huem*); les manuscrits de Chrétien de Troies présentent en partie la même particularité. Assez fréquemment, et, cette fois, ailleurs qu'à l'initiale, on trouve *oe* dans des chartes du Sud de la Normandie, de Tours, de Chartres,
(186) du Poitou, de la Saintonge, et habituellement en Angleterre

de 1266 à 1428. A partir du commencement du XIIIe siècle on rencontre aussi *eu* v. g. dans la Vie de Saint Martin de Tours ; cet *eu* remplace complètement *ue*, *oe* vers la fin du XIVe siècle. C'est uniquement devanl *l* que *eo* persiste dans le Livre des Manières et dans la Vie de Saint Martin, mais c'est là un cas particulier (v. § 196). Par contre, en Angleterre, la graphie *eo* est très usitée depuis le milieu du XIIe siècle, cf. *beos* Voyage de Charlemagne 316, 317, 427, *pureoc* 718, *eom* 789, *heoms* 803, *queors* 118, *peot* S. Brendan 15, etc., *deol* Roland 929 ; il en est de même dans la Normandie continentale : *seor* Chron. 2787 ; mais, à côté de la graphie *eo* apparaît aussi, à partir du commencement du XIIIe siècle, la graphie *eu*. Il faut maintenant se demander quelle est l'interprétation à donner à cet *ue* : a-t-il la valeur de *ue* ou de *ṻe*? Le dernier développement *œ* ne donne lieu à aucune conclusion : physiologiquement, *œ* peut aussi bien provenir de *ué* que de *ṻé*. Néanmoins il y a un point à considérer. En examinant l'orthographe, on voit que c'est *eu* qui est choisi pour rendre le son *œ*. On peut alors se demander quelle en est la raison. Ce n'est certainement pas l'influence du fait que *ọ* était rendu par *eu* puisque ce fait n'existe que dans une région restreinte tandis que *ọ* est représenté par *eu* dans un domaine très étendu. Dans les parlers actuels entre *ṻẹ* et *œ* on trouve la diphtongue *eṻ*, c'est-à-dire qu'il a eu réellement une métathèse : la voyelle principale persiste, mais la voyelle réduite qui la précédait passe après elle. Il y a des exemples de métathèses semblables de voyelles en hiatus au § 386 ainsi que dans les graphies suivantes : *hueom* IV Livr. Rois 263, *oeuvre* G. de Palerne 1611, etc., *moeurent* Aucassin 6, 31. Puis, comme en français *oi* passe à *u̯ẹ*, mais jamais à *eu*, on doit peut-être en conclure que cet *ue* issu de *ọ* sonnait en réalité *ṻé*. Cette hypothèse est encore confirmée par le traitement de *ọl* (§ 196 sqq.) et de *ọi* (§ 190 sqq.). Il est difficile d'expliquer dans cette hypothèse la graphie *oe* et surtout la graphie *oue* : *pouet*, *oues*, etc., ms. Q du Renclus, *nouef* Chev. II esp. 5444, *ouef* Best. 1272. Comme le son *ṻ* était rendu par le signe *u*, il va de soi que *ṻe* pouvait aussi être représenté par *ue* ; mais on ne peut guère admettre que *oe* ait pu être choisi pour représenter *ṻe*. Pour expliquer cette difficulté, il faut se rappeler que c'est particulièrement

en normand, et plus encore en anglo-normand, qu'on rencontre *oe*. Nous avons vu au § 48 que vraisemblablement dans
(187) cette région *u* n'avait été supplanté que tardivement par l'*ü*
venu de l'Ouest : comme on prononçait encore *u*, *ue* et *oe* se conservèrent. On ne peut guère expliquer autrement la graphie *poiet* pour *puet* M. S. Michel 2867. — *Üe* peut encore aboutir à *œ* par une autre voie, c'est-à-dire par une assimilation du second élément au premier. On a alors *üœ* : la Hague *büœ*, *füœ*, *müœle*, d'où *iœ* : Uriménil *yœ* (*ovum*), *byœ*, *nyœ*, *nyœf*, *myœl*, *pyœ* (*possum*), *fyœ* (*foris*) et *etyœl* (*scutella*) de *ecüel* : ce dernier mot montre que le changement est relativement récent. — En outre *üe* peut passer à *ü* : Plancher-les-Mines *bü* (*bove*), *šü* (*soror*), *brü*, *üľ*, *rüe* (*rota*), *müle*, *ü* (*ovum*), tandis que ǫ + *i* passe ici à *œ*. Il est difficile de déterminer si l'on a affaire à une assimilation : *üe*, *üœ*, *üü*, ou bien si l'on a eu directement *üe*, *ü*. Ce qui parlerait en faveur de la seconde hypothèse, c'est le fait que dans l'Ouest du domaine, à Sornetan, on trouve aussi *üe* : *üe*, *nüęf*, *büe*, *pües* (*pouce*), *rüe* d'où, à Montagne de Dieux : *bie̥*, *nie̥*, et, en outre, *mile̥*, *prive̥*.

L'explication de l'espagnol *cuemo* de *cuomo* est due à CORNU, Rom. XIII, 299. — W. FŒRSTER, *Die Schicksale des lateinischen ŏ im Französischen*, Rom. Stud. III, 174-190; M. STRAUCH, *Lateinisches ŏ in der normannischen Mundart*, Diss. Hall. 1881. Témoignages en faveur de *üé* dans TOBLER, *Aniel* XXIV; BŒHMER, Rom. Stud. I, 601; FŒRSTER III, 176; sur les graphies anglo-normandes v. STÜRZINGER, *Orth. Gall.* 45 sqq. — O. ÖRTENBLAD, *Etudes sur le développement des voyelles labiales toniques du latin dans le vieux français du XIIe siècle*, Upsala 1885. Ce dernier est d'accord avec G. PARIS, Rom. VII, 132, en faveur de *u̯é*, tandis que W. THOMSEN, Rom. V, 74, ASCOLI, Lett. Glott. 24, FŒRSTER, Zeitschr. V, 590, *Cliges* LIV, admettent *üe*.

212. Le développement de ǫ dans le français du Sud-Est est obscur, principalement parce que le nombre des formes sur lesquelles on peut s'appuyer est très peu considérable. A Fribourg et dans une partie du canton de Vaud, ǫ s'est complètement confondu avec ọ comme dans le français du Nord. Mais, sur les frontières Ouest du domaine et à la pointe occidentale du lac de Genève, on trouve *œ*, *ü* provenant de ǫ à côté de *au*, ọ, *œ* provenant de ọ. Le développement de ǫ dans cette région

pourrait donc être aussi le suivant : **üe*, *ü*, *œ* ou bien **üeü*, **eü*, *aü*, etc. Cf. cant. de Vaud, frib. : *maola*, *maüla*, *måla*, *bao*, *nao*, etc., mais, Vallée : *mœla*, *bœ*, *nœ*, *prœva*, Sainte-Croix : *müla*, *bü*, *nü*, *prüva*. Le degré *eü* se trouve à Vionnaz : *neüva*, (188)
meüdrẹ, *preüve*, etc.; on trouve le même état dans le bagnard. Mais, dans le Nord-Ouest du domaine, la diphtongue paraît manquer complètement : lyonn. *roa*, *sorre* (*soror*), *novo*, *nu* (*novem*), *bu*, *līsu* de *-ou*; Jujurieux *nu*, *nuva*, *feliula*, *pruvo*, *uvra*, *deđu*, *bu*, *defu*, *rova*.

213. Dans la France du Nord *ue* aurait donc passé à *üe* là où *u* cède la place à *ü*. On doit par conséquent s'attendre à trouver aussi *üe* respect. *œ* dans les autres domaines de l'*ü*. C'est en effet la règle pour les parlers de la Haute-Italie : le piémontais, le génois et le milanais. Les conditions dans lesquelles se produit *œ* sont tout à fait les mêmes qu'en italien (cf. § 184), néanmoins on y rencontre quelquefois *œ* en regard de l'italien *ọ* : piém. *nœf*, *piœve*, *prœva*, *rœʒa*, *mœd*; gén. *stœmagu* (mais piém. *stomi*), *rœa*, etc.; milan. *mœla*, gén. *mœa* (piém. *mola*), piém. *brœdi* (gén. *brodu*). On trouve aussi *œ* devant *i* comme en français : piém. *œt*, *nœit*, *kœssa* (*coxa*), *œi*, *pœi*, *dœrm*, gén. *tœšegu*, *dʒœǧǧa* (*jovia*), *œbbiu*. Mais devant les nasales *o* persiste partout : *bõ*, *sõ*, *om*. L'*œ* peut en outre devenir *e* si l'articulation labiale disparaît, ainsi à Monaco. — En milanais, outre cet *œ*, on en trouve encore un second qui apparaît devant *s* entravée : *parpœst*, *malmœst*, *nœst*, *vœst*, *grœš*, *dœš*; en outre dans *gœpp* qui est aussi piémontais et génois (à côté de *ʒembu*) et pourrait toutefois remonter à **gobbius*; enfin *vœlta* est obscur. Cet *œ* disparaît de plus en plus à Milan même, peut-être n'y a-t-il jamais été vraiment populaire et appartient-il seulement aux campagnes environnantes. En outre, *ọ* devant les palatales paraît aussi avoir passé à *œ* dans *sœ ya* (*sum ego*), *œǧǧa*, *œri* = *orium*, *indœya* (*inductile*), *rœit* (*ructum*) : peut-être faut-il voir là des importations. — La diphtongue apparaît sous une autre forme à Lodi : *fug* (*fuoco*), *fura* (*foras*), *uǧi* (*oculos*), *vuya*, etc. En général, Crema et Crémone ne connaissent plus ce phénomène. Jusqu'à plus ample connaissance du dialecte de Lodi, on peut faire abstraction de cet *a* et se demander si *œ* est directement sorti de *ọ* ou s'il a été précédé de *üe*. Les monuments

anciens ne fournissent aucun moyen de solution ; ils écrivent sans exception *o* dont la valeur n'est pas bien déterminée, mais qui ne peut certainement être ni *uo*, ni *ue* et, selon toute vraisemblance, ne représente que *o* ou *œ*. Il est impossible que *œ* ne se soit produit qu'après le XIVe siècle, parce que *o* provenant de *au* se serait confondu avec lui. Nous devons admettre
(189) *œ* déjà pour les commencements de la littérature dans la Haute-Italie, c'est-à-dire pour le XIIe et le XIIIe siècle. Mais cet *œ* a-t-il été précédé lui-même par *ïe* ? Il est difficile de le prouver, et même la question est très douteuse, attendu que d'autre part on ne peut pas établir que *ę* ait donné *ie*, et qu'au contraire, on a beaucoup de raisons de croire que la diphtongaison de *ę* ne s'est pas produite. Le changement en question doit plutôt être interprété de la manière suivante : quand il s'agit d'articuler l'*ǫ*, le canal vocal, tout en conservant la même largeur, s'allonge, ce qui produit la palatalisation de l'*o*.

La présence de la diphtongue à S. FRATELLO ne peut guère être acceptée comme témoignage de l'existence ancienne de *uo* dans cette région : *uov*, *nuov*, *buola*, *suola*, *ḍuok* (*luogo*), *kuož*, *suoǧir*, *kuoir*, *pruopriu*, *uok̆*, *uott*, *kuoša*, *fuoǵ* (*foglio*), etc. — Le ROMAGNOL ne connaît ni *œ* ni *uo*, mais seulement *o* tout à fait ou à moitié fermé ; le premier apparaît devant les nasales et les gutturales : *ǫm*, *lǫg* ; le second dans *proa*, *sora*, *-ol*, *-ov*, *movar*, *dzobia*, etc., *askonder*, *pont*, *sonn*, *morbi*, *pork*, *volt*, *risolvar*, *skorga*, *korp*, etc. Toutefois, on trouve un *o* moyen dans *bol*, *kot*, *oč*, *dzokul*, et un *o* ouvert dans *skǫy*, *vǫya*, *dǫya*, *bǫ*. On n'a pas de preuve certaine que ces différents *o* soient tous sortis de *uo*, toutefois cette hypothèse reste possible.

214. Dans le TESSIN, on rencontre aussi *œ* provenant de *ǫ*, et, ainsi qu'on l'a déjà constaté à Monaco, cet *œ* passe à *e* à Loco et à Malesco ; à Ronca, sur le lac Majeur, le résultat est *u*, *ǫ*. Les conditions dans lesquelles se produit *œ* sont les mêmes qu'en rhétique : *nœw*, *nowa* ; à *daprew* répond l'italien *apruovo* ; *kor* plur. *k̆œr*. Une palatale cause le changement d'un *o* précédent en *œ*, quelle que soit la voyelle suivante : *drœm*, *šk̆œča*, *mœya*, *vœya*, *tœ* (*togliere*), *mœr* ; l'*ǫ* subit aussi cette influence : *ku*, *arvœra* (**roburia*), *lœr* (**coluria*), *bedœla* (*betulla*), *favœn̆*, *k̆œn̆*. On pourrait être tenté de s'appuyer sur ces dernières formes pour

faire remonter à *üé*, *ué* l'*œ* qu'on trouve dans le Tessin, et de citer à l'appui l'espagnol *aguero*, *fagueño* (§ 128); mais il est évident que cet *œ* peut aussi bien provenir de *ói* que de *üé*, *ué*.

215. En rhétique il y a à distinguer quatre degrés de développement : *ue* qui apparaît sans condition dans l'Est du domaine (§ 184); *ie* dû à un *u* final qui est la réduction d'un plus ancien *ue* dans les régions où *ü* passe à *i*; *œ* qu'on trouve dans les mêmes conditions là où *ü* persiste; *o* dans le Centre du canton des Grisons entre *íe* qui appartient à l'Oberland et *œ* qui est engadin. *Oe* respect. *e*, *i* qui apparaît devant les palatales est indépendant (190)
des phénomènes précédents. *Ie* est sorti d'un plus ancien *üe*, de même que *i* est sorti de *ü* (§ 54, p. 77); on ne peut guère prouver que cette diphtongue ait été autrefois accentuée sur le second élément (*üé*). On est étonné de trouver *of* au Centre des Grisons; on y trouve aussi *fíck* (§ 199). Il est possible que l'analogie se soit exercée sur la flexion : **ief* (sing.), *ofs* (plur); *ies* (sing.), *os* (plur.) et ait amené l'emploi de *of*, *os* pour le singulier. L'engadin *œ* est aussi sorti de *üe*; cette étape antérieure se trouve encore dans Lüci Capa (1613) devant *r* entravée : *chüerp*, *üert*, *memüergia*, *müers*, *spüert*, *müersa*, *spüerta*. Mais, déjà à cette époque ailleurs que devant *r* entravée, et, plus tard, même dans cette position, *üe* a passé à *œ* par une assimilation réciproque des deux éléments de la diphtongue. Il arrive même que *œ* continue de se développer jusquà *e* : Leventina *bei*, *keir*, *veid*, *inkei*, *kel*, *kern* mais *leug*, *neu*.

Cf. Ascoli, Arch. Glott. I, 183, Rem.

Au § 185 il a déjà été remarqué que ces différentes formes se rencontraient l'une à côté de l'autre en tyrolien. En général, le domaine de *ö* et celui de *ü* se recouvrent; il n'y a qu'à Val Fassa et à Bormio où l'on trouve *œ* à côté de *u*, toutefois ici *u* a pris la place d'un plus ancien *ü*.

216. Le vénitien présente un développement particulier de *uo* dans *siole*, *liogo*, *diol*, *riosa*, *niora*, *nioser*, *ninziol*, *tior*, *fasioi*, dans la Vie de Ste Catherine en a.-véronais *diolandose*, *ciolesse*. On rencontre aussi en frioulan : *ńostri*, *ńozzis*, *ńot*, *ḱoli*, *siorle*, *ńuv*, et, en outre, *kayostre*, *liok*. Toutefois, les conditions dans

lesquelles paraît cet *i* ne sont pas encore bien définies. L'ARÉTIN connaît aussi *liogo*, *siono*, *niovo*, *tioni*.

217. Réduction de *ue* à *e*. En ESPAGNOL *ue* est réduit à *e*, sans que la loi de cette réduction ait encore pu être formulée : *frente* (*fruente* J. Ruiz 978, Enx. 55), *serba*, *culebra* (*culuebra* Enx. 2), *estera*, *lleco* (à côté de *flueco*) ; la même réduction a aussi lieu pour *ue* ayant une autre origine : *enero*, *almedano* à côté de *almuedana*, arab. *mueddin*, et *curueña* à côté de *cureña*, *combrueza* et *combreza*, formes dont l'étymologie est douteuse. Il n'est pas sûr que *cerdo* soit à rapprocher de *sordidus* et *lerdo* de *lọrdus* (§ 67). — A VAL SOANA la réduction de *ue* à *e* est la règle, toutefois la diphtongue persiste dans *linþuel'*, *fasuel* à côté de *peịrel*, *caþjel*, dans *suér* (*soror*) à côté de *ker*, dans *kuel* à côté de *sela*, dans *enkué* (*hodie*) à côté de *diǧé* (*dies jovis*) ; la règle est observée dans *mela*, *seli*, *eli*, *re* (*ruolo*), *ne*, *neva*, *be*, *fer*, *e* (*ọvum*), *resa*, *keịre* (*cuocere*), *pyevre* (*piovere*), *nera*, etc. Par contre, *ue* entravé qui n'apparaît guère que devant une palatale précédant un *o* ou un *u* final du
(191) mot s'est généralement conservé : *fuél*, *uel'*, *muert*, *puerk*, *uet*, on trouve toutefois *perte* (*portae*), *besẹn*, *ǧer* (*giọrno* § 146), et, en outre, *pyel'* (*peduclum*). — En anglo-normand *e* a remplacé *ue* d'assez bonne heure ; le Psautier d'Oxford écrit déjà *ilec*, *presme* ; Adgar *velt*, *selt*, Langtoft *nef*, *neif* ; on rencontre aussi des métathèses orthographiques : *cheot* S. Brendan 1156, *seop* Orth. Gall. 10 (cf. ibid. 45). On est étonné de trouver *u* au lieu de *ue* : *uvre* IV Livr. Rois 274 ; *estut* 194, 211, etc., *espur* 247, *jufnes* 453, *truved* 91, *put* 62, 76. — Cf. encore le français *avec* et le § 204.

218. PASSAGE DE *uo*, *ue* À *u*. En FRIOULAN, *ue* dans les monosyllabes passe à *ū* : *nul* (*olet*) mais plur. *nuelin*, *vul*, *dul*, *pus*, *kur*, *fur*, *fazul*, etc. MUGGIA, PORDENONE et d'autres régions présentent *ou* : *ouf*, *fouk*, *kour*, qui doit être considéré comme un développement postérieur de *u*. — A VEGLIA, *o* libre passe à *u* par l'intermédiaire de *úo* : *bule* (*vuol*), *kur*, *fuk*, *bun*, *dapu*, *dul*, *zue* (*jovia*), et aussi *surko*, *kurko* ; mais on trouve dans les autres cas *ua* : *fuaya*, *pluaya*, *duarmu*, *uasse*, *kuaste*, *vart*. Nicastro offre aussi *ua* (cf. *ia* provenant de *ẹ*, § 178) : *buana*, *tuarti*, *suaffri*, *puazzo*, *sciuaccu*.

c) Particularités.

219. Dans un grand nombre de cas on rencontre *ǫ* au lieu de *uo* qui serait la règle. Bien des mots où apparaît cette exception doivent être regardés comme savants : ital. *tomo*, *mola*, *tono*, *nota*, *modo*, *bǫve* à côté de *bue*. Il en est de même pour les représentants de *rǫsa* : a.-franç. *rǫse*, esp. *rosa*, à côté du piémontais et génois *rœsa*. *Giove* est plus douteux, toutefois, la position atone de l'*ǫ* peut être la raison pour laquelle la diphtongue ne s'est pas produite dans *giovedi*. L'italien *nove* et *nav* au lieu de *nuov*, à S. Fratello, sont obscurs tandis que *nuove* à Pérouse, le milanais, piém. *nœf* et le vénitien *niove* sont réguliers. De même, *nǫme* dans l'Italie du Sud et la Sicile, et *inuem* à Greden ne peuvent pas être des mots indigènes. Sont plus difficiles à expliquer l'italien *vǫla*, a.-franç. *vǫle* rimant avec *parǫle* Ivain 157, etc., en outre *dǫl : Pǫl* Comp. 40, *Aiǫl : fol* Ph. Mousquet 695, tandis que dans la rime *roe : joe* Perc. 9069 l'*o* est fermé, *rọe : jọe*. Si, pour expliquer l'absence de diphtongaison, on admet l'influence des formes à désinence accentuée, il y a lieu de se demander pourquoi on trouve *ǫ* et non *ọ*. La généralisation des formes en *ǫ* a dû avoir lieu à une époque où l'on prononçait encore *vǫlare*. Il pourrait aussi se faire que la flexion **vuǫlat* — *vǫlare* ait été uniformisée en *vǫ́lat* — *volare*. Le français *horo*, *on*, *bon*, en outre *dame*, et l'a.-espagnol *conde* à côté de *cuende*, *pos* à côté de *pues* s'expliquent (192)
comme formes atones (v. Chap. IV).

Ascoli, Arch. Glott. X, 88 voit dans *modo*, *brodo* un traitement spécial de *od*, toutefois *brodo* se rattache mieux au § 206 ; il croit reconnaître dans *bove* une influence dissimilante des deux labiales ; il explique *Giove*, *nove* comme Schuchardt, Litteraturbl. 1887, col. 18, qui y voit, ainsi que dans *chioma*, *mola*, *rosa*, piém. *koma*, *mola*, *roda*, *sola*, *skola*, franç. *roue*, *rose*, *école*, *sole*, esp. *coma*, *rosa*, les derniers restes d'un état qui subsiste encore dans l'Italie du Sud (v. § 185). Mais la question reste douteuse. Le français *roue* est formé nouvellement sur *rouer*, cf. *ruede* O. P. 76, 17, *ruee* Mousquet 5975, *rœį* à Auve et dans d'autres dialectes. *Ecole* et *sole* sont des mots savants de même que les correspondants espagnols et portugais (remarquez la conservation de l'*l* dans le portugais *sola*, *escola*) ; il en est certainement de même pour *rosa* ; sur *coma*, v. le § 201.

220. On ne s'explique pas très clairement non plus le passage de ǫ à ọ, ụ. L'italien *pọsto* à côté de *pǫsta* a été influencé par *pọno*, *sọnno* l'a été par *sǫgno*. A côté de *demŏrat*, a.-franç. *demuere*, prov. *demǫra*, on trouve le provençal *demọra*, l'a.-français *demọre*, l'italien *dimọra* et le sicilien *dimura*; les deux formes *devuere* et *devọre* sont attestées en a.-français par un grand nombre de rimes, ital. *divọra*. La double qualité de la voyelle doit dépendre de la place différente occupée par l'accent : ou bien **démọrat* a dû passer à *demǫ́rat* sous l'influence de **mǫ́rat*, ou bien l'accent s'est simplement reporté du préfixe sur le thème, d'où *demǫ́rat*. L'italien a formé *fọra* sur *dimọra*, *divọra*. Le portugais *dọna* (*domina*) pour un plus ancien *dǫna* a emprunté l'ọ de *dọn*. Le florentin *ọrgano* est obscur en regard du siennois *ǫrgano*; il en est de même du sarde et ital. du Sud *grussu* en regard du sicilien et italien *grǫsso*; du calabrais *survu*, lecc. *survia* à côté du sicilien *zorbu*, bolon. *sorbel*; des formes de Lecco *dussu*, *furse*, ital. *fọrse* et *fǫrse*; de Campobasso, calabr., sic. *atturrere*.

Des exemples de *demore*, *devore* en a.-français sont donnés par Tobler, Gött. Anz. 1872, p. 887.

Enfin l'espagnol *cubro*, *nuce* est formé de *cubrir*, *nueir*; l'italien *spugna* est originaire du Sud et remonte probablement à *spọngia* (§ 17, p. 32); *lungo* tient son *u* de *lunge* = lat. *longe*, mot qui soulève lui-même une question assez difficile. A côté de *lungi* on trouve : prov. *lüeṅ*, a.-franç. *lọṅ*, esp. *lueñe*, roumanche *lunš* à côté de *lieung*, *leunga*, eng. *lœnš* mais *lung*. Le
(193) roumanche et l'a.-espagnol *luengo* d'une part et l'étymologie de l'autre permettent de poser *lǫngus* et non pas *lọngus*, et parallèlement *lǫnge* et non pas *lọnge*. Ce n'est donc qu'en latin vulgaire ou dans les rameaux isolés du roman que s'est produite la divergence du développement de *longe*. C'est de *lǫnge* qu'il faut partir pour expliquer l'a.-français *lõṅ*, *lọ̃ĩṅ* puis *loing*, l'espagnol *lueñe* et *vergüenza* (§ 128), le roumanche *lunš*, l'italien *lungi* (§ 136), et, en outre, le provençal *loịṅ*; c'est aussi *ǫi* qui a donné *üi* (v. § 128) : la différence entre le français du Nord et le français du Sud s'explique par le fait que dans le Nord la voyelle est nasalisée. Il reste encore l'engadin dont l'*œ* s'explique peut-être par *oi*; le fait que la finale verbale *-ungere*

se présente non sous la forme *-œṅg̃er*, mais sous la forme *uṅg̃er* s'explique de différentes manières. Comme *lọnge* est attesté pour le latin vulgaire, on est obligé de recourir à l'influence du groupe palatal pour expliquer le changement de qualité de l'*o*. — Dans le milanais *g̃uka* = *jocat*, l'*u* provient de l'infinitif.

7. A latin.

221. Tandis que pour les autres voyelles la différence quantitative ancienne correspond à une différence dans la nuance vocalique, *ā* et *ă* ont conservé la même qualité. Néanmoins, même pour l'*a*, on peut constater quelques traces du phénomène qui a scindé si complètement les autres voyelles : l'*a* dans les monosyllabes est plus grave, plus vélaire que dans les polysyllabes. Par conséquent, dans les contrées où l'*a* de *dare*, *datus* passe à *e*, on trouve celui de *dat*, *da* conservé ou même tout à fait obscurci en *o*. Ce fait ne peut s'expliquer que si l'on suppose qu'au moment où *dătus*, *dăre*, etc., étaient allongés en *dātus*, *dāre*, *dăt*, *dă* restèrent brefs; cf. encore aujourd'hui l'italien *dă* à côté de *dāto*. Donc :

Lat.	STA	STAT	DA	DAT	JA	FAC
Roum.	*stă*	*stă*	*dă*	*dă*	—	*fă*
Eng.	*sto*	*sto*	*do*	*do*	*g̃o*	*fo*
Greden	*sta*	*sta*	*da*	*da*	—	—
Arét.	*sta*	*sta*	*da*	*da*	*g̃a*	*fa*
Romagn.	*sta*	*sta*	*da*	*da*	*dẓa*	*fa*
Franç.	*esta*	*esta*	—	—	*ja*	—

Il faut encore citer *o* (*habet*), *vo*, *fo*, *enko* (*in ca*[*sa*]) à Gignac, *šlo* (franç. *cela*), *lo*, *pešó* (franç. *pieça*) en picard, d'où, dans les environs d'Arras *uo*, *uẹ*, *eü*, *œ*. En outre, on trouve *stoi* (*stat*), (194)
voi, *doi*, *joi* à Veglia, etc. Dans le normand moderne *pas* devient également *po*. Il y a donc lieu de se demander dans quelle mesure des mots devenus monosyllabes en roman changent leur *a* en *o*. Cf. encore § 228.

222. Les destinées de *a* libre sont très diverses. En ROUMAIN, dans le RHÉTIQUE ORIENTAL et en partie dans le RHÉTIQUE OCCIDENTAL, en ITALIEN, en PROVENÇAL et dans la péninsule IBÉ-

RIQUE, *a* libre est en général conservé. Mais, dans le FRANÇAIS DU NORD, il passe ordinairement à *e*, excepté devant les gutturales; ce changement a plus d'extension encore en ENGADIN et en ÉMILIEN, il en a moins en PIÉMONTAIS, et encore moins dans le FRANÇAIS DU SUD-EST. Les dialectes de la COTE SUD DE L'ITALIE présentent aussi sur ce point de leur vocalisme une nouvelle analogie avec le français du Nord; il en est de même du PORTUGAIS. Cet *ę*, qui doit être regardé comme la première étape de la transformation de *a*, subit ensuite les développements les plus divers.

a) A se conserve.

223.

Lat.	DA	STA	JA	DAT	STAT
Roum.	§ 221	§ 221	—	§ 221	§ 221
Frioul.	*da*	*sta*	*dza*	*da*	*sta*
Ital.	*da*	*sta*	*già*	*da*	*sta*
Prov.	*da*	*esta*	*ja*	*da*	*esta*
Esp.	*da*	*esta*	*ya*	*da*	*esta.*

Lat.	GRATU	-ATU	LATU	PRATU	LATUS
Roum.	—	*-at*	—	*prat*	*lat*
Frioul.	—	*-ad*	—	*prad*	*lai*
Ital.	*grato*	*-ato*	—	*prato*	*lato*
Prov.	*grat*	*-at*	*lat*	*prat*	*latz*
Esp.	*grado*	*-ado*	—	*prado*	*lado.*

Lat.	-ATOR	-ATA	STRATA	SPATA	PRATA
Roum.	*-at*	*-ată*	—	*spată*	—
Frioul.	*-adri*	*-ade*	*strade*	*spade*	—
Ital.	—	*-ata*	*strada*	*spada*	—
Prov.	*-aire*	*-ada*	*estrada*	*espada*	*prada*
Esp.	—	*-ada*	*estrada*	*espada*	—

(195)	Lat.	AESTATE	AETATE	CRATE	SATIS	-ATIS
	Roum.	—	—	—	—	*-aţĭ*
	Frioul.	*stad*	*etad*	*grade*	—	*-ais*
	Ital.	*state*	*età*	*grada*	*assai*	*-ate*
	Prov.	*estat*	*edat*	—	*satz*	*-atz*
	Esp.	—	*edad*	*grada*	*assaz*	*-ades.*

Lat.	GRADU	VADU	ACU	LACU	EBRIACU
Roum.	—	*vad*	—	—	—
Frioul.	—	*vad*	—	*lag*	—
Ital.	*grado*	*guado*	*ago*	*lago*	*briago*
Prov.	*grat*	*guat*	*ac*	*lac*	*embriac*
Esp.	—	port. *vao*	—	*lago*	—
Lat.	BACA	BRACA	PACAT	ILLAC	-AC
Roum.	—	—	—	*la*	—
Frioul.	—	*braga*	*paya*	*la*	*ca*
Ital.	*baga*	*braga*	*paga*	*là*	*quà*
Prov.	*baga*	*braga*	*paga*	*lai*	—
Esp.	*baga*	*braga*	*paga*	*allà*	*acà*.
Lat.	CAPUT	RAPA	SAPA	NAPU	NASU
Roum.	*cap*	—	—	*nap*	*nas*
Frioul.	*ḱav*	*rav*	—	—	*nas*
Ital.	*capo*	*rapa*	*sapa*	—	*naso*
Prov.	*cap*	*raba*	*saba*	—	*nas*
Esp.	*cabo*	—	*saba*	*nabo*	—
Lat.	CASA	RASU	MASU	PACE	-ACE
Roum.	*casă*	*ras*	—	*pace*	—
Frioul.	*ḱase*	*ras*	*mas*	*pas*	*-as*
Ital.	*casa*	*raso*	*maso*	*pace*	*-ace*
Prov.	*casa*	*ras*	*mas*	*patz*	*-atz*
Esp.	*casa*	*raso*	—	*paz*	*-az*.
Lat.	FABA	-ABAT	CLAVE	NAVE	CLAVU
Roum.	—	*-á*	§ 278	—	—
Frioul.	*fave*	*-ave*	*klaf*	*naf*	(*claud*)
Ital.	*fava*	*-ava*	*chiave*	*nave*	§ 274
Prov.	*faba*	*-aba*	*clau*	*nau*	—
Esp.	*haba*	*-aba*	*llave*	*nave*	—

Lat.	OCTAVU	FAVU	RARU	CARU	CLARU	(196)
Roum.	—	*fag*	—	—	—	
Frioul.	—	—	*rar*	*ḱar*	*ḱlar*	
Ital.	*ottavo*	*favo*	*rado*	*caro*	*chiaro*	
Prov.	—	—	*rar*	*car*	*clar*	
Esp.	*ochavo*	(*favo*)	*raro*	*caro*	*claro*.	

Lat.	-ARE	PALU	QUALE	ALA	SCALA
Roum.	*-á*	*par*	*care*	—	*scară*
Frioul.	*-a*	*pal*	*ḱal*	*ale*	*sḱale*
Ital.	*-are*	*palo*	*quale*	*ala*	*scala*
Prov.	*-ar*	*pal*	*qual*	*ala*	*escala*
Esp.	*-ar*	*palo*	*cual*	*ala*	*escala.*

Lat.	-ALE	HAMU	RAMU	AMAT	-AMEN
Roum.	*-ar*	—	*ram*	—	*-am*
Frioul.	*-al*	*am*	*ram*	*ame*	*-am*
Ital.	*-ale*	*amo*	*ramo*	*ama*	*-ame*
Prov.	*-al*	*am*	*ram*	*ama*	*-am*
Esp.	*-al*	—	*ramo*	*ama*	*-ambre.*

Lat.	MANU	PANE	CANE	LANA	RANA
Roum.	§ 244	§ 244	§ 244	—	—
Frioul.	*man*	*pan*	*ḱan*	*lane*	*rane*
Ital.	*mano*	*pane*	*cane*	*lana*	*rana*
Prov.	*ma*	*pa*	*ca*	*lana*	—
Esp.	*man*	*pan*	—	*lana*	*rana.*

Lat.	MAJU	-AGINE	TALIAT	PALEA	-ALIA
Roum.	—	—	*taiă*	*paiu*	*-aie*
Frioul.	*mai*	*-ain*	*taie*	*paie*	*-aie*
Ital.	*maggio*	*-aggine*	*taglia*	*paglia*	*-aglia*
Prov.	*mai*	—	*talha*	*palha*	*-alha*
Esp.	*mayo*	§ 239	*taja*	*paja*	*-aja.*

Lat.	VALEAT	*BANEU	-ANEU	-ANEA	SABIU
Roum.	—	*baie*	*-aiu*	*-aie*	—
Frioul.	—	*bań*	*-ań*	*-ańe*	—
Ital.	*vaglia*	*bagno*	*-agno*	*-agna*	*saggio*
Prov.	*valha*	*banh*	*-anh*	*-anha*	*sabi*
Esp.	*valga*	*baño*	*-año*	*-aña*	*sabio.*

(197) Lat.	RABIE	CAVEA	BRACIU	RADIU	EXAGIU
Roum.	—	—	—	*raẓă*	—
Frioul.	*rabie*	*kebe*	*brats*	*rai*	—
Ital.	*rabbia*	*gabbia*	*braccio*	*raggio*	*saggio*
Prov.	*ratge*	—	*bratẓ*	*rai*	*essai*
Esp.	—	—	*braẓo*	*rayo*	*ensayo.*

Lat.	PALATIU	MINACIA	-ACLU	PATRE	CABALLU
Roum.	—	—	—	—	*cal*
Frioul.	—	*manatse*	*-ali*	*pari*	*ḱaval*
Ital.	*palazzo*	*minaccia*	*-acchio*	*padre*	*cavallo*
Prov.	*palatz*	*manatza*	*-alh*	*paire*	*caval*
Esp.	*palacio*	*amenaza*	*-ajo*	*padre*	*caballo.*

Lat.	ANNU	CARRU	CATTU	PASSU	ASPRU
Roum.	*an*	*car*	—	*pas*	*asprŭ*
Frioul.	*ann*	*ḱar*	*ǵatt*	*pass*	—
Ital.	*anno*	*carro*	*gatto*	*passo*	*aspro*
Franç.	*an*	*char*	*chat*	*pas*	*âpre*
Esp.	*año*	*carro*	*gatto*	*passo*	*aspro.*

Lat.	VASTU	PARTE	ARCU	ARBOR	ARMA
Roum.	—	*part*	*arc*	*arbur*	*armă*
Frioul.	*ųast*	*part*	*ark*	*arbul*	*arme*
Ital.	*guasto*	*parte*	*arco*	*albero*	*arma*
Franç.	*guâte*	*part*	*arc*	*arbre*	*arme*
Esp.	*vasto*	*parte*	*arco*	*arbol*	*arma.*

Lat.	MALVA	ALTRU	CALDU	FALSU	ALNU
Roum.	*malbă*	*alt*	*cald*	*fals*	—
Frioul.	*malve*	*altri*	*ḱald*	*fals*	—
Ital.	*malva*	*altro*	*caldo*	*falso*	*alno*
Franç.	§ 251	§ 251	§ 251	§ 251	§ 251
Esp.	*malva*	§ 253	*caldo*	*falso*	*alno.*

Lat.	CANTAT	ANTE	-ANTIA	AMBO	CAMBIAT
Roum.	§ 244	§ 244	§ 244	§ 244	§ 244
Frioul.	*ḱante*	*nant*	*-antse*	—	—
Ital.	*canta*	*anzi*	*-anza*	*amen-*	*cambia*
Franç.	*chante*	§ 232	*-ance*	*am-*	*change*
Esp.	*canta*	*antes*	*-anza*	*amos*	*cambir.*

Lat.	SANCTU	FACTU	LACTE	METAXA	RAPTU	LABRU	(198)
Roum.	§ 244	*fapt*	*lapta*	*metasă*	—	—	
Frioul.	*sant*	*fatt*	*latt*	—	—	*lavri*	
Ital.	*santo*	*fatto*	*latte*	*metassa*	*ratto*	*labbro*	
Franç.	§ 232	§ 232	§ 232	—	—	—	
Esp.	*santo*	§ 239	§ 239	§ 239	*rato*	*labro.*	

Le portugais *seiva* n'est pas le représentant de *sapa*, mais de *sapia*. Les mots roumains *mestec* (*mastico*) et *fermec* (**farmaco*) sont expliqués dans l'étude des formes; il en est de même des cas tels que *spată* plur. *spete*. — Les mots français *maigre*, *aigre*, *aigle* demandent une explication particulière. Comme, à quelques rares exeptions près, les parlers lorrains présentent non pas *a* mais *ẹ* dans ces formes, il faut en conclure que *ai* ne doit pas être considéré comme une diphtongue, mais comme un véritable *ẹ* (v. § 236). On doit supposer que le latin vulgaire *acrum* est devenu *ẹ̄gru* comme *patrem pẹdre*, *labrum lẹbru*. Les deux dernières formes continuent de se développer en *pẹđre*, *lẹvre*, d'où *pẹre*, *lẹvre*; la première, au contraire, conserve l'explosive : *mẹg-re*, et, par conséquent, ne change pas *ẹ* en *ę*. Cf. encore § 275 *aqua*.

b) Changements spontanés de *a*.

224. Tout *a*, soit libre, soit entravé, se réfracte en *ea*, *iea* à S. Cattarina (Sicile) : *pieatri*, *mieatri*, *eacqua*, *pieasti*, *mirkeatu*, *keasa*, *musikeanti*. — On trouve parallèlement à S. Fratello *ä*, *äa* : *amär*, *fäva*, *ḍḍätt* (*latte*), *fäz*, *quättr*, *k̓änte* (*planta*), *pärt*, *gräss*, *-äa* = *-ate*, *-ato*, *ḍḍuntää̃* (*lontano*), *räam*, etc. Ailleurs on rencontre un assourdissement de *a* en *ua*, *uo*, *o*, *å*; ainsi à Caltanisetta et S. Cataldo (Sicile) : *inzurtuata*, *appizzuava*, *minnicuava*, *suppurtuava*, *stuatu*, *fuatta*, *piligrinuannu*, *suapi*, *puani*, *puašta*, *soardi*, etc.; — à Veglia où l'on trouve en général *ua*, *uo*, mais surtout *u* devant *r*, et *o* devant *i* : *anduar*, *destinuat*, *bokkuale*, *skuole*, *kuosa*, *juolb*, *kuorne*, *puosta*, *sessuanta*, *suang*, *suont*, *fur*, *destinur*, *levur*, *stoi* (*sto*), *foite*, *voita* (ital. *gaita*), etc. — Dans la Haute-Italie occidentale, Ormea (Cuneo) présente *ao* : *saonta*, *pellegrinaoğu*, *ndao* (partic. fém.), *šeleraoi* (partic. plur.), *maoi*, *faoču*, *aoči* (*altri*), *taontu*, *saoče* (ital. *sappia*), *paoše*, *dalmaoğu*. — Tandis qu'on trouve la réfraction dans les régions précédentes, une partie de la France du Sud-Est assourdit l'*a* en *å*, ainsi, dans le canton de Vaud et dans le Sud du canton de Fribourg : *ålo*, *råvo*, *prå*, *-ågo*, *bårbo*, *fråno*, etc., puis, plus au Sud-Ouest, on a *o*, v. g. lyonn. : *pro*, infin. et partic. *-o*, *klo*, *pore*, *obro* (*arbre*), *otro* (*âtre*), *amoblo*, *lorzi*,
(199) *lor* (*lard*), *borma*, *lossi*, *plossi*, *posso* (*passe*), *šossi* (*chêne*), *pota*


ITALIË
Schaal van 1/6,650,000
ZWITSERLAND
OOSTENRIJK
TURKIJE
ADRIATISCHE ZEE
JONISCHE ZEE
TYRRHEENSCHE ZEE
MIDDELLANDSCHE ZEE
AFRIKA
Corsica
Sardinië
Sicilië
VENETIE
FLORENCE
ROME
NAPELS
PALERMO
Malta
Tunis
Golf van Taranto
Aeolische of Liparische Eil^n
Aegadische Eil^n
Pontinische Eil^n
Basilicata
Abruzzo
Calabria
Genua
Livorno
Ajaccio
Cagliari
Messina
Catania
Reggio
Ancona
Foggia
Bari
A. Braakensiek

(*pâte*), *pôle* (*pâle*), etc.; *a* ne persiste que devant les nasales (§ 247).

c) Changement de *a* libre en *e*.

225. Le passage de *a* à *e* est un des caractères les plus importants par lesquels le français du Nord se distingue du provençal; il ne dépasse pas les limites indiquées à la page 66. C'est seulement à l'Est que les limites entre le français du Sud-Est qui conserve l'*a* et le français du Nord ne sont pas très bien connues. A Sornetan, dans le Jura bernois, l'*a* persiste, mais il y a lieu de se demander si dans les vallées supérieures de la Moselle et au Sud du Ballon d'Alsace il n'y a pas eu retour de *e* à *a* par l'intermédiaire de *ẹ*, fait qui a réellement eu lieu dans l'Ouest (§ 226). *Tyẹ* de *clavis* semble parler en faveur de cette hypothèse : *y* aurait conservé l'*e* et l'aurait empêché de retourner à *a*. L'hypothèse inverse, à savoir que *tya* aurait passé à *tyẹ* à cause de l'influence du *y* est exclue par ce fait que le changement de *a* en *e* après *ty* provenant de *cl* ne se rencontre pas (v. § 262). Il n'est guère possible de déterminer la date du passage de *a* à *e* : les Serments écrivent *salvar*, mais déjà Sainte Eulalie et Jonas ont régulièrement *e*, de même tous les monuments suivants. Philippe de Thaon fait bien rimer dans son Comput *Cesar* et *guardar* 775, *vertat* et *soustrairat* 3483; mais c'est pour les besoins de la rime qu'il a hasardé ces latinismes. Une limite inférieure de ce changement est donnée par le traitement de *et* (§ 249) et une limite supérieure par les emprunts germaniques. C'est vers le VIIe siècle que *ē* gothique est devenu *a* dans le franc, cf. *Dado* (ann. 632) du gothique *Dēda*. Dans les emprunts les plus anciens, cet *ā* franc est traité comme l'*a* latin, cf. a-franç. *here*, franc *hāra*, tandis que l'*ē* gothique répond à l'*ẹ* du latin vulgaire, a.-franç. *biere*, goth. *bēra*. Le traitement de *a* libre devant les gutturales et les nasales fournit aussi un moyen de dater le phénomène d'une façon approximative. La palatalisation du *c* a évidement eu lieu avant le passage de *a* à *e* : *acu* a donné non pas *ec*, *ei*, mais *ac*, *ai* avant que *at* fût devenu *et*, mais dans la diphtongue *ai*, *a* a suivi un développement particulier (v. § 235). Sur *a* devant les nasales, v. § 246. Par conséquent les exemples du § 223 sont (200)

à peu près depuis le VII[e] siècle *gret*, *-et*, *pret*, *letz*, *edre*, *-ede*, etc. Cet *e* est différent de celui qui doit son origine à ẹ entravé (§ 111) et à ę (§ 167); mais il rime avec l'*e* primitivement accentué ou atone des mots latins v. g. *secrées : regardées* Chev. II esp. 2269, *clere : matere* 10503, *avoutere : comere* Benoît Chron. 8795, *truvé : tempore* Comp. 751, *tempore : verté* 2379. Sur *erent : tresturnerent* Comp. 1185 v. Chap. IV; sur *Dẹ : apelę* Comp. 431 v. § 223. Il reste maintenant à rechercher quelle était la valeur de cet *e*. Entre *a* et *e*, tel qu'il est prononcé actuellement en syllabe ouverte, le premier degré de développement est *ä*; mais il doit être exclu pour l'a.-français puisque *e* provenant de *a*, abstraction faite de certains cas déterminés, ne rime pas avec *ä*, ę provenant de *ai* (§ 235). Il reste donc ę, c'est-à-dire le son qui représente en français l'ę entravé du latin vulgaire, et le degré immédiatement suivant, c'est-à-dire ẹ. Mais il faut remarquer que ces sons ę, ẹ de l'a.-français remontent à ę̆, ẹ̆ du latin vulgaire, tandis que l'*e* sorti de *a* s'appuie sur *ā*; il faudrait donc supposer pour l'a.-français ę̄, ẹ̄ ce qui s'accorde assez bien avec la graphie par *ee* qu'on rencontre quelquefois : *peer* Jonas 28, *chieef* S[te] Eulalie 22. A partir du XVII[e] siècle, ce son s'est scindé en ẹ et ę, ẹ apparaissant en finale directe et ę devant les consonnes, cf. franç. mod. *aimer*, c'est-à-dire *ęmẹ* à côté de *amer*, c'est-à-dire *amęr*, au lieu qu'en a.-français *aimer* et *amer* étaient toujours associés à la rime. On peut alors se demander si c'est à cause de sa position à la fin du mot que ę est devenu ẹ, ou bien si c'est à cause de l'influence abrégeante d'une consonne suivante que ẹ a passé à ę. En d'autres termes, faut-il admettre pour l'a.-français *amęr* ou *amẹr*? Le développement qui s'est produit au XVII[e] siècle n'apporte aucune lumière sur la question. Mais, d'autre part, on peut s'appuyer sur trois faits pour se décider en faveur de ẹ. On a d'abord la différence entre *eau* (*aqua*) plus anciennement *ę-we* et *pieu* (*palus*) plus anciennement *pẹl* (§ 223). En second lieu, on peut invoquer le groupe *ere*, mentionné plus haut, ayant *e* de *a*. *Ere* est une forme atone, elle a donc la valeur de *ẹre* (§ 352), tandis que la forme accentuée *érat* a passé à *iere*. Mais la différence primitive a disparu de bonne heure et *ẹre* a été employé au lieu de la forme accentuée : toutefois on ne peut guère admettre que la valeur

Le moyen âge disait correctement l'ierre (hedera), et
i n'est que vers le 15ème siècle que l'article se souda
au subst. ; ce nom ainsi formé dut être précédé à son
tour d'un nouvel article : le lierre. Ronsard dit encore
l'ierre et Dubellay emploie les deux formes. Cette corrupt
se rencontre dans plusieurs autres mots : nous disons
le lendemain, le loriot, la luette, lors, tandis que nos an
-cêtres disaient correctement l'endemain, l'oriot, l'uette,
l'ors

de l'*e* ait changé avec ce nouvel emploi. Enfin il faut tenir compte de ce fait que l'*e* provenant de *a* rime avec celui des mots latins, lequel, ainsi qu'on l'a déjà dit (p. 29), devait être un *e* fermé.

La question relative aux différentes espèces d'*e* en a.-français a été touchée bien souvent. C'est G. PARIS, S. Alexis 42, qui a découvert que l'*e* provenant de *a* est différent de celui provenant de *ē* et de *ĕ*. Puis E. BÖHMER, Rom. Stud. I, 599, et A. DARMESTETER ont reconnu, en même temps et chacun de leur côté, la différence entre *ē* et *ĕ*. Mais, tandis que le fait de la distinction est bien établi, on est loin d'être d'accord sur la qualité de chacun de ces trois sons. D'après G. PARIS, Rom. VII, 123-126, l'*ĕ* était ouvert, l'ancien *ē* fermé, et l'*e* provenant de *a* était un son intermédiaire. LÜCKING p. 91 et KOSCHWITZ, *Überlieferung und Sprache der Chanson du voyage de Charlemagne*, p. 21, sont du même avis. BÖHMER regardait l'*e* sorti de *a* comme le plus ouvert. TEN BRINK, *Dauer und Klang* p. 24, reconnaît *ę̄*, *ę̆* et *ẹ̄*; c'est l'opinion admise ici. SUCHIER, Zeitschr. III, 137 sqq., est aussi du même avis, seulement il croit qu'il faut admettre entre l'ancien *ẹ* et l'*e* provenant de *a* une différence quantitative. O. ULBRICH, Zeitschr. II, 530, voit dans l'*e* provenant de *a* un son « qui conserve encore quelque chose de son origine, en ce qu'il commence par être ouvert et laisse déjà prévoir qu'il aboutira à un son fermé..... il doit avoir été très voisin de la combinaison *ęi* ». Mais ne semble-t-il pas qu'il aurait dû se confondre dans ce cas avec *ai*? — On trouve une indication générale des travaux relatifs à cette question et une analyse précise de chacun d'eux dans A. EDSTRÖM, *Studier öfver uppkomsten och utvecklingen af Fornfranskans E-Ljud i betonad stafvelse*, Upsala 1883. — Les mots où l'on trouve *a* conservé sont ou bien des formes savantes comme *cave*, *caver*, ou bien des doublets dus à l'analogie de formes à désinence accentuée comme *lave* au lieu de *leve* à côté de *laver*; c'est ainsi qu'il faut expliquer *chalt*, *valt*, etc., *mal* à côté de l'a.-français *mel* est dû à l'influence de *malezir*. N. NATHAN, *Das suffixe -alis im Französischen*, Diss. Strassburg 1887, a montré en détail que le suffixe *-al* est savant et que c'est grâce à des traductions de textes latins qu'il a supplanté le plus ancien *-el* dans la langue littéraire et a passé de là dans la langue du peuple. (201)

226. Quant au sort ultérieur de *ẹ*, il se conserve en finale directe; à l'intérieur du mot, devant les consonnes, il passe à *ę* à partir du XVIIe siècle. Dès 1625, Maupas enseigne que *e* est ouvert devant *c*, *d*, *l*, *r*, *s*, *t*, *x* : *tęl*, etc. Il en est de même des grammairiens suivants. Cette indication s'applique naturellement à l'*e* de *bec*, *sec*, etc. Peletier indique la double pro- (202)

nonciation *fìlẹ* et *fìlẹt*, *civẹ* et *civẹt*, *cẹp*, *clẹf* et *clẹ*. A côté de *nẹ̄z* existe la 2e personne du pluriel du futur ayant un *e* long et ouvert : *ẹs*. Restaud lui-même (1730) blâme encore cette prononciation. Le XIIIe siècle nous fournit des exemples du passage de *ẹ* à *ẹ* devant *r* dans les rimes suivantes *mẹre : arriere* Ph. de Remi, *amer : fer* Déesse d'Amour, 18, *enfer : trepasser* Alex. IV, 154, *parler : par l'air*, *aller : air* J. Marot. Au XVIe siècle, on trouve déjà *mẹr*, *amẹr*, etc., mais *-ẹr* à l'infinitif avec l'*r* encore prononcée. Maupas exige *menager*, *vacher*, *-ẹr* (infin.), mais *ẹr* dans les autres cas. Il peut donc se faire que *e* soit justifié après les palatales et à l'infinitif des verbes dont le thème se terminait par une palatale et qu'il ait passé ensuite à tous les verbes. Vaugelas distingue déjà très soigneusement *-ẹ* de *-ẹr*. En exigeant *mẹre*, Meigret (1542) montre dans son parler l'influence des dialectes de l'Est. Joubert (1579) et Saint Liens prononcent *ẹ*; Baif (1574) hésite. Toutefois, l'incertitude règne encore pendant tout le XVIIe siècle. Voltaire, dans son Commentaire sur la Mort de Pompée, II, 2, 131, est le premier à regarder *pẹre* et *tẹrre* comme tout à fait équivalents. L'Ouest présente les mêmes faits. Depuis le XIIIe siècle *ei* et *ẹ* riment en anglo-normand; un peu plus tard *ell* provenant de *ẹllus* et *el* provenant de *alis* se confondent; pour Chaucer, ces deux suffixes sonnent *ẹl*.

V. des détails plus précis dans SUCHIER, Zeitschr. III, 139, Litteraturbl. 1882, col. 15 sqq.

L'anglo-normand ne fait que continuer ce qui avait été commencé sur le continent : Etienne de Fougères qui appartient à la Normandie du Sud écrit souvent, dans le dernier quart du XIIe siècle, *ei* au lieu de *ẹ*, graphie dans laquelle il faut voir *ẹ* ou *ẹi*. On trouve le même fait dans le manuscrit du Roman du Mont S. Michel. *E*, *ẹi* sont devenus actuellement *ai*, *aie* à la Hague, à Guernesey et dans le Sud du Cotentin, *a* à Houlme et au Val de Saire, et même *o* au Val de Saire. On trouve aussi *a* plus au Sud, à Montjean (Mayenne) : *parlá*, *ĕtá*, etc.; de même à Montmorillon (Vienne); et, ce qui prouve que cet *a* est secondaire, c'est que *ẹ* du latin vulgaire a aussi abouti à *a* : *ka* = *quid*. On trouve le degré *ẹ*, *ẹ* à S. Maixent : *desidẹe*, *gardẹe* (cf. *aprẹẹ*, mais *mĕzẹ́*, *forsẹ́*, *luzẹ́*, § 259). Enfin, à Louvigné-de-

Bais ę paraît avoir passé à *œ̨* par l'intermédiaire de *ai oi* : *blœ̨*, infin. part. *-œ̨*, *sœ̨l*, *dœ̨*, etc., de même *fõtœ̨n*. La Vienne, les Deux-Sèvres et la Vendée ont en général conservé *ę*.

Ch. Joret, *Mélanges* 12-16, a montré que l'*a* normand ne représente pas directement l'*a* latin, mais est sorti de *e*. (203)

Par contre, dans l'Est, *ę* paraît avoir persisté plus longtemps; on le trouve encore aujourd'hui souvent conservé devant *r* : Seraing, lorr. *mẹr*, *pẹr*, morv. *frẹr*, *mẹr*, *pẹr*. En Lorraine, on rencontre souvent *ei̯* avec un *i̯*, tantôt fortement, tantôt faiblement accentué : *rei̯*, *mogrei̯*, *-ei̯*, etc.; le même fait existe encore en Champagne, v. g. à Possesse. Il faut également voir dans cet *ei̯* un développement de l'ancien *ę* et non une étape antérieure. On le trouve déjà dans les manuscrits et les chartes du XIIIe siècle, et, non seulement en Lorraine, mais aussi en Flandre, en Hainaut, à Cambrai, Saint-Quentin, Tournay, Saint-Omer, en Vermandois et dans le Nord de la Picardie; mais il n'apparaît plus dans l'Artois et le Ponthieu. Il pénètre de là dans le moyen haut-allemand et dans le moyen bas-allemand : *lameir* Tristan 11998, *moraliteit* 8012, *valeie* Partenopeus 76, 5. On manque de renseignements précis sur l'état actuel. — Cet *ei̯* peut ensuite passer à *ęi* et de là à *ęie* en Lorraine, à Raville, à *ai̯*, *a* à Ramonchamp, Ventron, Rupt, S. Amé et plus au Sud (§ 225). — *E* suit un développement particulier à Courtisols : *pœire* = *père*, *alœ* partic., en outre *aprœs* = *après*; on a donc le développement suivant : *ẹ*, *ę*, *œ*.

227. Dans le domaine RHÉTIQUE, *e* appartient surtout au Centre et à une partie de l'Ouest. Il apparaît, en partant de l'Ouest, à Val Bregaglia, Bergün, Stalla, dans la Haute-Engadine, à Süs, Schleins, Val Fassa, à l'Abbaye, Enneberg, Buchenstein et Erto. La qualité de cet *e* hésite entre *ę*, *ę̄*, *ē*, *ä*. Le son *ę*, qui apparaît v. g. en Engadine, est relativement récent : Griti (1560) écrit toujours *ae*, Bifrun et les écrivains plus récents, tantôt *ae*, tantôt *e*. On trouve donc en engadin *-eda*, *sted*, *čited*, *sel*, *ela*, *-er*, *nef*, *klef*, *peš*, *leg*; ainsi qu'on le voit, l'*e* apparaît aussi devant *e*, ce qui constitue une différence entre l'engadin et le français, cf. *ledar*. — L'*e* n'a encore guère pénétré dans les contrées isolées : à Cividale, il n'apparaît que dans les mots oxytons : *stäat*, mais non dans les paroxytons :

stade. L'*ẹ* final en rhétique redevient *a* à Val Fassa et à Greden (§ 255). L'*e* du rhétique supplantant *a* s'est avancé dans la plaine lombarde ; il n'a pas pénétré, il est vrai, dans les villes; mais il se rencontre en qualité de « contadinesco » dans les environs de Milan et encore dans des localités voisines de Bormio et dans la vallée de la Livigna.

Cf. H. Morf, Gött. gel. Anz. 1885, p. 854.

(204) 228. En Italie, abstraction faite des cas mentionnés au § 223, il y a à distinguer deux zones de l'*e* : la zone de l'Émilie et la zone des Abruzzes. La première commence à Reggio d'Emilia (Guastalla est en dehors) et comprend Modène (à l'exception du Nord : Mirandola et la région montagneuse de Sestola), Bologne (à l'exception de la ville), Cento, Codigoro, Ravenne, Forli, la partie de la Toscane située sur le versant oriental des Appenins (Firenzuola, Palazzuolo, etc.), Pesaro Urbino, Arezzo et Castello en Ombrie; il faut encore citer Porto S. Giorgio (Ascoli Piceno) qui est complètement isolé. On a donc v. g. dans l'arétin : *kantẹre*, *kẹva*, *fẹre*, *-ẹta*, *kẹne*, *ẹsono*; en romagnol : *kẹs*, *ẹva*, *mẹl*, *nẹd*, *tẹvula*, infin. *-ẹ* partic. *-ẹ*, *ẹda*, etc., *mẹgra*. Tandis que *asina*, *machina* passent à *esna*, *mesna*, à l'italien *-aggine* répond ici *-asna* : le doublement des consonnes est donc plus ancien que le passage de *a* à *e*. On peut encore citer ici *eaa* qu'on trouve à Vigevano : *riveaa*, *deaa* (*dare*), *streaa*, *kear*, *guadañeaa*, etc. — Dans les Abruzzes, les faits sont encore assez obscurs. Il semble que l'*a* devenu oxyton dans les infinitifs en *-á* = *are* et les substantifs en *á* = *atem* persiste (cf. là-dessus § 221); ainsi nous avons à Pratola Peligna : *sfukeve*, *desperete*, *kieuve* (*clave*), mais infin. *vennekå*; à Ortona a Mare : *eme* (*amo*, *amas*), *-ete* = *atum*, *petre*, 2[e] pers. plur. *-et*, mais infin. en *á*, etc. A Agnone, *a* libre a « un suono lungo che comincia con *e* e va insensibilmente a finir in *a* ». Par contre, on trouve à Cerignola : *keipẹ̥*, *-eitẹ̥*. Aux points extrêmes du domaine, du côté du Sud, appartiennent Cerreto Sannita : *-ẹva*, *-ẹta*, *-êno*, même *pil̃eu* 3[e] pers. sing. parf., infin. en *-á*, Canosa di Puglia : *eve*, etc., infin. en *-e*, mais *-ar*, *-asse*, Cisternino et Trani. En dehors de *e*, on trouve encore d'autres voyelles : *eu* à Modugno (Bari) : *vilteude*, *despereuute*, *nkeupe*, *queuule*, infin. en *-euue* à côté de *stote*, *fo*, *sope*, *arrevote*, à Bitonto : *kieun*,

sbrẹgẹ̄ñeut, *maltratteut*, *seupe*, *steu* (infin.) ; *å* à Lanciano : *-åte*, *-åjo*, *ståvẹ*, *båše*, mais *četá*, infin. en *-á*. La réciproque de ces différents développements, c'est-à-dire le passage de *eu* à *o* qu'on trouve à Modugno, est obscure à cause de l'insuffisance des documents. Il est étonnant jusqu'à un certain point que sur un espace aussi restreint, *a* ait abouti d'une part à *e* par l'intermédiaire de *ä*, d'autre part à *o*, *eu* par l'intermédiaire de *å*. Il est vrai qu'on pourrait comparer ces phénomènes avec ceux observés à Veglia (§ 223) dont le vocalisme, ainsi que pour d'autres cas, est d'accord avec celui des Abruzzes. — Tout à fait au Sud, *a* passe à *ä* : Tarente *kantäre*, *käpe*, *kyäme*, *kyäge*, etc.

229. Enfin il y a aussi en Portugal des régions où *e* prend la place de *a* libre, v. g. à Pena-Lobo (Beira-Baixa) : *bureco*, *aguilheda* ; à Sernache do Bomjardin : *gieda*, *carreda* ; à Oleiros : *felicidede*, *citede* ; à Alpedrinho : *batezedo*, *aguilheda* (Leite de Vasconcellos D. B. 12). (205)

d) Changements conditionnels.

Influence d'un phonème suivant.

230. Au sujet des transformations subies par *a* soit libre, soit entravé sous l'influence des palatales, il y a trois cas à distinguer. Ou bien la palatale persiste et communique à l'*a* sa nuance vocalique. Ou bien elle se résout en *i* et forme avec l'*a* la diphtongue romane *ai* qui tantôt persiste, tantôt passe à *ẹ*, *ę*, *i*, ou à *a*, ou bien à *uai* après les labiales, ou bien à *i* après les palatales. Enfin, en troisième lieu, il peut y avoir à considérer l'inflexion de l'*a* sous l'influence d'un *i* désinentiel séparé de lui par des consonnes.

231. Le premier des trois cas est le plus rare. On trouve *e* au lieu de *a* devant les palatales dans le Tessin : *leč* (*lacte*), *feč*, *k̓eñ* (*cane*), *greñ* (*granum*), *assej* (ital. *assai*), *-ej* = *ati*, *-ate*, etc. ; à Bormio : *breč*, *streč*, *keča*, *gressa*, *rezza* ; à Val Leventina : *breč*, *lei* (*lacus*), *leč*, *nes* (*nasus*), *nes* (*nascere*). A Bregaglia *a* libre passe à *ä* ; devant les palatales il passe à *ẹ* : *mär*, *čär*, *štät* mais *lek*, *pega*. Il convient de parler aussi de l'inflexion produite

dans ces régions par la présence d'une *s* entravée. Autant qu'on peut en juger quant à présent, ce phénomène n'a lieu que là où *s* entravée passe à *š* (§ 468); ce n'est donc pas à l'*s*, ni même à son « épaississement » dental qu'il faut attribuer le changement de *a* en *e*, mais à la présence d'une *š* plus palatale. On trouve donc : *ģešt*, *ešp*, *meškel*, *pešta*, *pešqua* à Scanfs et à Zuz, *päškul*, *käška*, *päšqua*, *päštar* à Bregaglia ; *nešer* à Surselv et déjà dans Barlaam et Josaphat : *fetsch* (*facia*), subj. *fetsch*, à Val Leventina : *breš*, *ness* (*nasci*); il est vrai qu'on y rencontre aussi *nes* (*nasus*). Sur les résultats fournis par S. Fratello, v. plus bas. Dans une tout autre région il faut mentionner la Hague : *gleiše* (*glace*), *pleiše*, *feiše*. — Un autre domaine où *a* devant les palatales passe à *e* est celui de S. Fratello : *tegy* (*talio*), *pegya*,
(206) *kampeña*, *plež* (*piace*), *neš*, *bež*, *tei* (*tali*), *mei* (*mani*), *-ei* (*ati*), *tenč* (*tanti*), *menğ*, *Frentsa*, puis *freška*, *pešta*, *krešt*, *ešpa*, *abbešta*. — Il reste enfin à nommer Veglia où l'inflexion se rencontre aussi devant les gutturales : *lik* (*lac*), *tik* (*tace*), *trik*, puis *biss* (*bacio*), *kis*, *da lics* (*latus*), *anincs* (*inanzi*), *prinz* (*prandium*); devant une syllabe terminée originairement par un *a* on trouve *e* : *rets* (*razza*), *grets* (*grazia*). — Il est difficile de dire si *minezzu* appartenant au parler de Lecce (= ital. *minaccia*) est à citer ici.

232. Sur le sol français, les phénomènes à étudier ici sont ceux que présentent le suffixe très répandu *-aige* au lieu de *-age*, et *a* suivi d'une consonne + *į*. Le premier fait se rencontre dans tout l'Est et le Nord, bien que se présentant plus rarement dans les chartes de la Picardie que dans celles de la Lorraine et de la Bourgogne. A côté de la graphie habituelle *aige* on rencontre aussi *ege* Chev. II esp. 6579, *aedge* dans Baudouin de Sebourg. *Aige* apparaît aussi dans les chartes parisiennes du XIVe et du XVe siècle, et même plus à l'Ouest en Anjou et dans le Maine. Il n'est pas non plus inconnu au domaine provençal; il existe dans les Mystères provenant de la région des Alpes et, en outre, v. g. dans le dialecte de Remoulin. — Il n'est pas encore possible actuellement d'indiquer sur quelle étendue apparaît cette forme du suffixe; Arras ne paraît avoir que *-aš*; par contre *aige* se rencontre en wallon, dans les patois lorrains et bourguignons, dans une partie du canton de Neuchâtel et dans le Maine et l'Anjou. On doit alors se demander si *ai* n'est qu'une

simple représentation graphique du son *ę*, ou bien s'il représente réellement la diphtongue *ai*. La première hypothèse s'appuie sur le fait suivant. En lorrain, *ai* français devient *a*, v. g. *pais* s'y présente sous la forme *pas*. Si l'*ai* de l'a.-français *-aige* avait été le même que celui de *pais*, on aurait dû avoir nécessairement en lorrain *-age*; mais il n'en est pas ainsi, et nous trouvons au contraire en lorrain *-ege*, ainsi qu'il a été remarqué. La palatale sonore *ǧ* ou *ʒ* a donc causé l'inflexion de l'*a* en *ę*. En général *a* persiste devant les consonnes palatales. Il passe à *ai* devant *s* sonore : *baise*, v. § 479, et devant *ń*, *l*, quand ces deux consonnes sont immédiatement en contact avec une autre consonne : *-ańe* de *-anea*, mais *-ains* de *-aneus*, *bains*, mais encore au XVIe siècle *bagner*, *saint* de *sanctu*, *sãńt*, de même *ains*, mais *-ance*, *plaindre*, mais subj. *plange*, *ailt* subj. d'*aller*. Dans le Roland on trouve encore constamment *cumpanz* dans des laisses en *ã* (§ 285, etc.); on prononçait donc encore à cette époque *ãńz*. Voici de quelle manière il faut expliquer ce passage. La consonne palatale, devant une dentale suivante, devient elle-même une simple dentale, puis cette partie de l'articulation palatale est compensée d'une certaine manière en ce que la palatalisation affecte la voyelle : au lieu d'une voyelle pure, on obtient une voyelle palatalisée. Il se produit un fait analogue, sur un vaste domaine, pour *l'* et *ń* commençant la syllabe. Dans le Roland, il est vrai, *-aille* n'apparaît que dans des laisses en *a*, et, dans le Centre, *-al'e* est toujours resté. Mais aussi bien l'Ouest que l'Est présentent le changement de *-al'e* en *-ęl'e*. Le passage de *a* à *ę* dans ce cas n'a lieu dans les Livres des Rois que devant l'accent. Des monuments normands et anglo-normands d'une époque postérieure le montrent aussi sous l'accent; il en est de même des monuments lorrains et bourguignons, cf. *merveille : travaille* Guerre de Metz 93 d. Le résultat actuel *-ęl*, *ey* est d'accord avec ces faits. Cette prononciation a passé aussi des patois au parler du Centre dans le cours du XIVe siècle. Eustache Deschamps fait rimer *conseille* et *travaille*, Alain Chartier *traveille* et *merveille*; mais les grammairiens du XVIe et du XVIIe siècle ne soupçonnent à peu près pas ce fait. Ce qui vient d'être dit s'applique aussi à *-ańe*. Il y a toutefois une différence à observer. Dans le Roland *-aigne* assonne avec *aine*, *aime* comme le montre (207)

la première laisse : *Espaigne*, *fraindre*, *aimet*, c'est-à-dire *espãi̯ñe* : *frãi̯dre* : *ãi̯met*. Mais, de très bonne heure, la nasalisation a disparu dans les premiers exemples et, avec elle, l'*i̯* : *Españe*, tandis qu'elle a persisté plus longtemps dans les autres, de sorte que *ai* y a passé à *ẹ*. Dans l'Est, l'Ouest et une partie du Nord *añe* (ou *ãi̯ñe*?) continue de se développer en *ẹñe*, cf. *compaigne* : *enseigne* Chev. II esp. Tel est le cas pour la plupart des monuments des XIIe et XIIIe siècles originaires de ces contrées; ce qui y correspond actuellement, c'est *ẹñ* qu'on trouve dans le Maine, le Poitou, la Lorraine, le Morvan, etc. Pour le Centre on trouve aussi *Bretaigne* : *enseigne* dans Villon, *Bretaigne* : *retiegne* dans Rutebeuf et dans les grammairiens du XVIe et du XVIIe siècle. L'extension territoriale de *ẹñ* est plus considérable que celle de *ẹl'*. Aujourd'hui *ẹñ* a complètement disparu de la langue littéraire, abstraction faite du cas tout à fait étonnant dans son isolement de *araigne*, *araignée*; *baigner* doit son *ai* à *bain*; *plaigne* doit le sien à *plaindre*; *saigner* a été influencé par **signare*; sur *châtaigne*, v. § 283. — Plancher-les-Mines présente un développement postérieur de *eñ* tout à fait particulier dans *môtiñ*, *foriñ*.

(208) 233. La diphtongue ROMANE *ai* s'est produite très diversement dans chaque domaine. Mais, comme il s'agit ici d'exposer l'histoire des sons latins et non de rechercher l'origine des sons romans, la diphtongue *ai* ne doit entrer en considération que si elle a subi des changements ultérieurs. C'est pourquoi ni le roumain ni l'italien n'offrent matière à quelque remarque. Tout ce qu'il y a à dire, c'est que, dans toute la HAUTE-ITALIE, *ai* roman, quelle que soit son origine, passe à *ä*, *e*, cf. gén. *frä* (*fradre*), *vägu* (*valico*), *šarvägu* (*selvaticus*), *näge* (*naticas*), *ägua*, etc., formes auxquelles correspond l'a.-génois *fraire*, *salvaigo*, *aigua*, etc.; a.-vénit. *me* (*mai*), *asse*, 1re pers. sing. fut. *metteré*, *sepa* (**saipa*, *sapiam*) déjà dans Fra Paolino; Dante reproche aux Padouans de prononcer *bonté*. On trouve encore : Vie de Sainte Catherine en a.-véronais *-ae*, *ai*; milan. *assé*, *sé* (ital. *sai*), *canté* (*cantatis*) déjà dans Bescapé, *pleo* de **plaito* (*placitum*) Bonvesin, a.-véron. *spe* (**spae* ital. *spade*), *ebia*, piém. *asse* Chrys. 27, 40, etc., romagn. *geba* (**caiva*, *cavea*), *era* (*area*). Arét. 1re pers. fut. et parf. *-é*, *se* (*sai*), etc.

234. En RHÉTIQUE, *ai* passe aussi à *e* : roumanche *-er*, *-era* de *-arius*, *-a*, *trer*, *era*, *glera*, etc., eng. *mẹ* (*mai*), *mer* (*major*), *pled*, *bela* (*bajula*), etc. Il en est de même en Tyrol, mais plus dans le Frioul, cf. *ai* = *habeo*, *rai*, *škaipie* (*cavea*), *laip* (*alveu*), etc. Sur *-arius*, *-a*, v. § 522.

235. En FRANÇAIS il y a à tenir compte des dialectes et du nombre des sons suivants. Une place à part doit être faite à *-arius* qui a passé de bonne heure à *-ẹr* par l'intermédiaire de *-air* et est ensuite devenu *-ier* comme l'ancien *ĕr*, v. § 522. Parmi les autres cas, il faut tout d'abord citer *ai* final de la 1re pers. sing. du parfait et du futur et les formes *ai* (*habeo*), *sai*, dans lesquelles *ai* a passé à *ẹ* et rime avec *ẹ* provenant de *a*, cf. *dire* : *raviser* Amis 3327, Durmart 3751, Chev. II esp. XXXV, etc. Au XVIIe siècle les grammairiens hésitent entre *ẹi* ou *ẹi* (Meigret) et *ę* (Peletier), tandis que pour *vrai*, *gai*, etc. ils ne connaissent que la prononciation *ẹ* et qu'aujourd'hui encore le parfait *ẹmẹ* est généralement distingué de l'imparfait *ẹmẹ*. Du reste, *ẹ* apparaît de très bonne heure en Normandie et en Angleterre, et d'abord devant les groupes de consonnes : *fresle* (*greslet*, *mesnil*) Doomsday-book, *pestre* : *beste* Comput, *termes* : *lermes* S. Brendan 891; puis, en hiatus, dans S. Brendan *maneie* : *esmaie* 124 (209) et devant une consonne simple : *pes* Psaut. d'Oxf. c, 12, *meis* ξ 18. Les autres dialectes conservent *ai* plus longtemps; *raiet* se trouve dans des laisses en *-a* du Roland; dans Amis *ai* rime seulement avec lui-même. Le Renclus de Moiliens évite encore complètement de faire rimer *ai* et *e* dans le Roman de Carité; mais, dans le Miserere, cette observance est moins stricte. Jourdain place *ai* dans des laisses en *a* et en *e*, etc. Mais, au XVIe siècle, *ẹ* est déjà général, il est vrai que la graphie étymologique s'est presque partout conservée excepté dans les cas où l'origine du son n'est plus aperçue comme dans *aguet*, a.-franç. *aguait*; on trouve aussi l'inverse : *aîche* de *esca*. L'Ouest se comporte à peu près comme le Centre : Etienne de Fougères et le Roman du Mont S. Michel ne font rimer *ai* suivi d'un groupe de consonnes qu'avec *ẹ*, tandis que dans les autres cas il règne une hésitation entre la prononciation *ẹi* par une diphtongue, et celle par une monophtongue.

236. Mais dans l'Est *ai* persiste à la finale; devant des consonnes il passe en lorrain à *a*, en wallon à *ę*, cf. lorr. *pyai̯*, *mai̯*, *far*, *la* (*lait*), *pa* (*paix*), *fran* (*frêne*), *brame* (*brême*), *ra*, *pyar* (*plaire*), etc., wall. *mai*, *vręi̯*, mais *tęr*, *ęr*, *fę* (*fait*), *fręn*, etc. Plus au Sud on trouve encore *a* v. g. à Champlitte *fare*, en Morvan *ma*, *pa*, etc., dans la Bresse *ma*. Les exemples de ce fait sont assez anciens : *reparent* Guerre de Metz 35 a, *lassent* 65 f, *rasim* 67 d, *maxon* 29 b, *aitre : batre* 268 à côté de *aitre : paistre* 276. On n'a pas encore déterminé les limites de cet *a* du côté du Nord; *-ai* final et *a* paraissent aussi être associés à la rime dans les monuments picards, v. Chev. II esp. XXXIII. A l'Est de la chaîne des Vosges, *ę* s'est introduit à Metz sous l'influence du parler de Paris. — Dans l'Est *t* intervocalique s'est aussi réduit à *y : ata* y a passé à *eye*. Mais il semble que le *y* n'a apparu ici que lorsque l'*a* était déjà devenu *ę*, de sorte que le point de départ du développement postérieur est *ęi*. Cet *ęi* persiste en Lorraine au Nord de la Meurthe et dans la région wallonne; ailleurs il devient *ai̯*, et même *oi* à Ventron et au Puy (Doubs).

Sur *oi* provenant de *ai*, v. § 279.

237. Il existe en PROVENÇAL la même différence qu'en français entre l'ancien et le nouvel *ai* : le latin vulgaire *-ai* 1re pers. sing. parf. a abouti à *-ęi* : c'est ce qu'on trouve dans une charte d'Albi de 1211, Rev. lang. rom. III, 7, etc.; *arius* a passé à *ęir* d'où *iei* dans le Tarn-et-Garonne, à Toulouse, etc., et *i* en catalan. Mais, en regard, le suffixe *-arius* présente encore un autre développement en *ia : cavalia* Milhau 55, 69, *tesauria* 72,
(210) *premia* 271, *taulia* 1495, *intias* 2171, etc. Le plus récent *ai* persiste généralement; il faut probablement lire *ai̯* dans *grayesso*, *frayesso*, *laye*, *maye*. Le passage à *ęi* est attesté pour l'Ariège : *freiše*, *leit*, *neiše*, pour la vallée de la Drôme : *meire*, *freire*, pour Die : *meire*, *peisse*, *neisse* et aussi pour d'autres contrées. Par contre, en catalan, la monophtongaison s'est produite déjà au Moyen-Age : *fet*, *let*, *besa*, *fer*, etc., à côté de *fait*, *fayre*, etc., dans les Sept Sages; actuellement on ne trouve que *e*.

238. Dans la FRANCE DU SUD-EST, *e* est de nouveau la règle comme dans le Nord : cant. Vaud *mẹ*, *lẹ*, *fẹ*, *ǧamẹ*, *vęrẹ*,

fẹre̥, etc. Ce n'est qu'au Sud qu'on rencontre *i* : *mi*, *fi*, *fire*, *ǧami* dans le Valais; on y remarque aussi *pire*, *mire*, qui sont des emprunts au provençal *paire*, *maire*, à côté de *pare*, *mare*, *frare*, *lare*. — De *ariu* est aussi sorti à une très haute époque *ęir* qui a suivi en partie le même développement que *ẹ* (§ 76) : tel est le cas pour la plus grande partie du canton de Vaud, pour les cantons de Fribourg, de Neuchâtel, du Valais, etc. On rencontre un développement divergent à la Côte avec *i*, à Vallorbe avec *ẹ* et à Vallée avec *ẽ*; on trouve également dans cette dernière localité : *pẹvre*, *lẹvre* (*liber*), *dz̨ẹnẹvre* respect. *pẽvre*, *lẽvre*, *dz̨ẹnẽvre*. En outre, *uei* présente dans tous les cas la même transformation : *kuire*, *vui* respect. *kuẹre*, *vuẹ*, *kuẽre*, *vuẽ*; enfin, il en est de même de l'*ę* de *mel*, *retro*, *lepore*, mais celui de *lectus* se comporte différemment. Comme dans tous les cas ce dernier mot a existé autrefois sous la forme *lieit* (v. § 154), il ne reste donc pour les autres que *ęi* lequel, ou bien persiste jusqu'à ce que *ẹi* devienne *ęi*, ou bien se développe en *iei*, *i* à la frontière Ouest du domaine avant le passage de *ęi* à *ẹi*. On ne voit pas bien dans quel rapport sont *ẹ* et *ẽ* avec ces faits. Pour comprendre le développement de *piper*, etc., on doit supposer que *pẹivre* a passé à *pęivre* à une époque où *ẹi* persistait encore dans les autres cas; *ręire* de *retro* est peut-être un mot importé du provençal.

239. Dans la PÉNINSULE IBÉRIQUE, le portugais présente le degré *ei* pour un plus ancien *ai*; à Lisbonne cet *ei* a fait retour à *ai* (§ 85); *ai* récemment produit persiste dans toute l'étendue du Portugal. Dans les deux cas l'espagnol ne connaît que *e* : port. *leigo*, *-ei*, *feito*, *leite*, *eixo*, *-eira*, *beijo*, *raiva*, *caibo*, *caibro*, *caimbo*, *esfaimo*, etc.; esp. *lego*, *-e*, *hecho*, *leche*, *eje*, *-ero* (déjà en 978, Muñoz 47), *beso*, *fresno* (déjà en 780, Yepes III, 17), *quepo*, (211)
sepa. Les intermédiaires entre *factum* et *hecho* sont : *faịtyo*, *feityo*, *feičo*.

W. THOMSEN, Mém. soc. ling. III, 111, nº 3 veut tirer directement *hecho* de *fatum* en supposant que l'*a* a été infléchi sous l'influence du *t'*; s'il en est ainsi, il aurait fallu citer le mot au § 232. GONÇALVES VIANNA, Rom. XII, 44 s'appuie sur la graphie unique *fecto* pour conclure que l'*a* s'était palatalisé devant *ct* avant la vocalisation du *c*. Il est impossible d'admettre aucune de ces deux opinions. *Fecto* doit être regardé comme une faute de copie ou de lecture, ou bien comme une

graphie moitié étymologique, moitié phonétique. Si l'on admet avec Thomsen que le *t'* exerce l'influence mentionnée plus haut d'infléchir un *a* précédent, on devrait aussi trouver l'inflexion devant d'autres consonnes palatales. La forme *fez* = *haz* citée par les lexiques n'est pas castillane.

240. On trouve *a* infléchi sous l'influence d'un *i* final dans des régions très différentes l'une de l'autre : dans la Haute-Italie, à Veglia, dans les Abruzzes. C'est dans le Tessin que ce phénomène est le plus étendu (ou plutôt le mieux étudié). *I* final (= lat. *i*, *es*, *as*) passe dans le thème à Varallo (Sesia) : *k̂af* plur. *k̂aif*, *gat gait*, *grass graiss*, devant les nasales : *kan ken*, *pyan pyen*, *kamp kemp*. Ce n'est que devant les nasales qu'on trouve le même fait à Veglia et en génois : *kalkain*, *čertain*. A Val Maggia l'inflexion de *a* en *ę* au pluriel de tous les substantifs masculins est la règle : *maršaw* plur. *marsęw*, *mar męr*, *kárik kerik*, *frassan fressan*; il en est de même pour les substantifs féminins de la 3ᵉ déclinaison : *val vel*, et pour la 2ᵉ personne du sing. des verbes. Il est difficile d'expliquer pourquoi la qualité de la voyelle infléchie n'est pas la même dans les verbes et dans les noms. Cet *ę* ou *ẹ* passe ensuite à *i* dans les mêmes conditions que *ẹ* (§ 79) : *tinti*, *grind*, *k̂imp*, *byink*. On peut encore rappeler que dans le Tessin un *i* conservé produit l'inflexion : *erbi* (*alveus*), *alesi* (ital. *adagio*), *špevi* (franç. *épave*). Dans *altri* l'*l* est aussi palatalisée : **el't*, *eit*, et, de là, *ek* à Intragna. A Veglia le résultat est *i* : *anincs* (*inanzi*), *skirp* (*scarpe*), *mirte* (*martis dies*), *tierts* (*tardi*), et, dans les Abruzzes, *e*, *ie* : *pesse*, *evetre* (*altri*) à Pratola Peligna, *kyelle* (*caldi*), *-ijete* (= *-ati*), *myengi* (*mangi*) à Roccasalunga, *myescule*, *fryete*, *quyente* à Montenerodomo, *Jirke*, *quindi* à Archi. Ailleurs l'in-
(212) flexion ne se produit que devant la combinaison *n* + *i* ou *n* + consonne + *i* : a.-vénit. *fenti*, *daventi*, *enti*, formes auxquelles il faut encore ajouter *sento* de *sanctus*; Val Soana *quenti*, *kotenti*, *grenti*, *pyenk̂i* (*pianca*), *byenk̂i* (*bianca*), *lavenk̂i* (*lavanca*) où il y a lieu d'hésiter pour savoir si c'est à *i* ou à *k̂* qu'il faut attribuer l'inflexion. *Tenč*, *tenti* comme pluriel de *tanto* est très répandu; on le trouve à Aoste, Palazzo, Canavese, Piverone. — On rencontre aussi dans les Abruzzes l'inflexion restreinte au cas mentionné plus haut : Terano *kindẹ*, *pinnẹ*, *innẹ*, Cf. encore § 318 sqq.

241. L'influence des nasales s'exerce dans les directions les plus diverses, c'est-à-dire qu'un *a* suivi de *n* peut passer à *o* ou bien, au contraire, à *e*. Le chemin suivi par *a* dépend de la nature particulière de l'articulation de l'*n*; si elle est plutôt palatale, on trouve *ẹ*, si elle est plutôt vélaire, on trouve *o*. Il y a aussi à distinguer entre *n* libre et *n* entravée. On peut dire d'une manière générale que c'est la voyelle sourde ou vélaire qui a le plus d'extension, elle apparaît en provençal, en rhétique et en roumain; on trouve la voyelle claire ou palatale dans la France du Nord et la Haute-Italie. Pour *n* entravée il y a à distinguer de nouveau si le second élément du groupe est une dentale ou une palatale.

242. On trouve le premier degré du passage de *a* à une voyelle plus vélaire dans le RHÉTIQUE OCCIDENTAL : roumanche *saun*, *paun*, *maun*; de même à Domleschg et dans la vallée de Munster. Cet *au* a ensuite continué de se développer en *eu* dans la Haute-Engadine, où, toutefois, la graphie historique est encore conservée actuellement; cet *eu* a ensuite passé à *e* dans *pem* (cf. § 299). Telle est aussi la manière d'expliquer *e* provenant de *a* devant *n* à Bregaglia : les intermédiaires sont *au*, *eu*. Il est difficile de dire si *ken*, *pen*, *domen* qu'on rencontre à Busto Arsizio et à Côme sont à citer ici. D'autre part cet *au*, dans le domaine qui nous occupe, passe à *ou* à Dissentis, et à *o* à Trins. Dans la Rhétie centrale, v. g. à Greden, où *a* passe à *e*, *an* persiste, v. g. *man*, *lana*, *ram*, *tlama*, etc., ce qui permet de conclure à une prononciation plus vélaire de l'*a*. On trouve ensuite *o* à Vigevano (Pavie) : *quaond*, *vilon*, *scombi*, *adnon*, *tonta; å* à Saronno : *pån*, *tånt*, *grånd*, *mån*, *ånka*, etc.; en outre, *äau* à S. Fratello : *säauna*, *ḍuntäauna*, *däauna*, etc., mais *-ää*, *täanto*, etc. Novara (Sicile) va plus loin avec *sentu*, *quennu*, *grenni*, *peni* (*pane*), *femi*, formes dans lesquelles *e* remonte à *au*, *eu*. Pour en revenir encore une fois à la région des Grisons, il reste à (213)
remarquer que dans les imprimés engadins *ain* et *aun* sont associés à la rime, *maun : vain* Tobie 593, *pardauuaunts* : *apruuamains* 473, etc., ce qui ne peut être considéré que comme une rime défectueuse. *O* s'est introduit de meilleure heure devant *m* : roumanche *kloma*, *fom*, *rom*, et aussi devant *n* entravée : *plonta*, *ont*, *plonzer*, *soint*, **onma* d'où *olma* (§ 326),

-oñ, mais *saung*, *maunka*, tandis que l'engadin conserve l'*a* devant *m*, *nd* (à moins que cet *a* ne soit un retour) ; par contre, *ant* ne passe pas à *ämt* par l'intermédiaire de *aunt*, *äunt*, mais à *äint* parce que l'*n* est ici maintenue par le *t* et que la succession phonique *un* n'est pas supportée. Dans le bas-engadin *an*, *ant* est devenu *aun*, *aunt* qu'on trouve dans les plus anciens monuments, puis a fait retour à *an*, *ant*, tandis que dans les autres cas d'*n* entravée et, toujours devant *m*, on trouve la réduction à la monophtongue *o*. — Dans les dialectes émiliens et dans les Abruzzes où *a* passe à *e*, *a* devant les nasales persiste tel quel ou s'avance seulement à *ä*, v. g. romagn. : *kän*, *grän*, *män*, *fäm*, *räm*, etc.

Sur le bas-engadin, cf. Ascoli, Arch. Glott. I, 228 sqq.

243. En a.-provençal, *a* devant les nasales est « estreit », c'est-à-dire fermé et par conséquent grave et vélaire, cf. Donat prov. 45 a « in *as* estreit » : *abas* (v. § 303), *degas i. decanus*, *cas i. canis*, *gras i. granum*, *uilas i. uilicus uel indoctus*, etc. Actuellement cet *a* vélaire est devenu *o* en Limousin, dans la Dordogne, le Lot, l'Aveyron, la Corrèze, le Cantal, la Haute-Loire, le Rouergue, etc., c'est-à-dire dans toute la Provence du Nord, cf. Limous. *mo*, *po*, *plo*; rouerg. *lion*, *kombro*, *tonto*, *komp*, *lono*, *plo*, *ko*, *on*, *pon*, *plonto*, *efon*, etc. Gilhoc distingue *demo* et *lano*. Mais le Sud et l'Ouest du domaine provençal ont conservé *a* : béarn. *pa*, *arram*, *tan*, *kamp*, etc., tel est le cas pour Montpellier, Marseille et Menton.

Dans le limousin *mo* plur. *mã* il faut voir une influence de *rozo* plur. *roza*.

244. En roumain, on trouve *î* (*a* guttural fermé) devant *n* simple et devant *n* et *m* entravées. Un ancien exemple est κιμβα λογγου (ann. 1013) dans Cedrenus II, 457. V. encore *lînă*, *mîn*, *cîn*, *-îiu* de *-aneus*, *strîmb*, *sîmbătă*, *îmbi*, *îmblu*, *înger*, *blînd*, *-înd*, *cînd*, *frîng*, etc.; *schimb* et *ghinda* doivent leur *i* à la contraction : les formes originaires doivent être *schîimb*, *ghyîndă*.
(214) La conservation de l'*a* dans *an* reste inexpliquée. La question de savoir si *ă* apparaît devant *mm* est douteuse. On pourrait alléguer en faveur de l'affirmative la 1re pers. parf. en *-ăm* = ital. *amma* et *fărămă* si ce mot venait de *fragmen*, *frammen* (§ 460). Les renseignements fournis sur l'istrique ne sont pas clairs; on

trouve l'un à côté de l'autre *inke̥* (ital. *anche*), *kante̥*, *kant*; *andyel*, *gl'inde*, *planze* et *plẹnze*, *rentse* (*inanzi*), *sẹndze*. Le macédonien paraît se comporter comme le valaque.

245. Tandis que dans les cas énumérés jusqu'à présent, aussi bien *n* libre que *n* entravée exigent avant elles un *a* vélaire, en ANGLO-NORMAND *au*, *o* n'apparaissent que devant *n* entravée : *quaunt*, *graund*, *-aunce*, etc. Les manuscrits du XII[e] siècle ne connaissent pas encore cet *au* que l'orthographe anglaise actuelle n'a pas complètement abandonné. Les plus anciens exemples datés de cette graphie sont de l'an 1266 : *Fraunce*, *Irlaunde*, *creaunce*. Elle est assez fréquente dans le ms. O des poésies de Chardri écrit au milieu du XIII[e] siècle. Plus tard, Palsgrave s'exprime ainsi : « If *m* or *n* folowe nexte after *a* in a frenche worde, all in one syllabe, than *a* shall be sounded lyke this diphtong *au*, and something in the noose. » Il ne fait d'exception que pour les combinaisons *mp*, *ng*, *nc*. Th. de Bèze et les autres s'expriment de la même manière. Peletier dit que *Normaund*, *Nauntes*, *le Mauns*, *graund* sont usités en Normandie, en Bretagne, en Anjou et dans le Maine. D'où actuellement aussi *etrõz̃*, *grõd*, *grõg̃* à S. Maixent, *tõ* dans les Deux-Sèvres. — On trouve aussi *õ* dans la France de l'EST, depuis Liège jusqu'au Geer : *šõ*, *mõš*, *plõš* et exceptionnellement aussi *põ* de *pane* tandis que *granum*, etc., fait ici *grẽ*. En outre, on rencontre en wallon *-oñ* de *-anea* dans une région qui ne coïncide pas complètement avec la précédente. — Enfin *õ* au lieu de *ã* entravé paraît être la règle pour le domaine lorrain situé entre la Meurthe et la Moselle.

Sur l'anglo-normand cf. STÜRZINGER, *Orth. Gall.* XXXVIII, sqq.; sur le wallon, WILMOTTE, Rev. Pat. G.-R. I, 26 sqq.; sur le lorrain, ADAM, *Les patois lorrains*, Nancy-Paris, 1881, p. 15.

246. Si, maintenant, nous passons aux régions dans lesquelles *a* devant les nasales est palatalisé, nous rencontrons d'abord la France du Nord : *pain*, *main*, *aim*, *-aine*, *aime*, mais *plante*, etc. Le son représenté dans ces exemples par *ai* doit avoir été différent de celui dont il a été parlé au § 235 sqq., puisqu'il devient en lorrain non pas *a* mais *ẹ*. En outre, tandis que *cai* passe à *chi* (§ 259), *chien* persiste absolument comme *chief*. (215)
Enfin Sainte Eulalie écrit *maent* pour *manet* a.-franç. *maint*,

tandis que pour *ai* cette graphie ne se présente jamais. Tout cela rend vraisemblable l'explication suivante. Un *a* libre avait un timbre aussi clair devant les nasales que devant les autres consonnes. Mais dans une des premières étapes de son passage à *ę*, il s'est nasalisé et palatalisé. On eut *mãịn* et de là *mẽn* à une époque où *fait* sonnait encore comme une diphtongue. La graphie *ae* de sainte Eulalie exprimerait donc, comme cela a souvent lieu dans l'orthographe latine, le son *ę*. Plus tard *ae* fut remplacé par *ai* dans l'écriture, soit parce que l'ancien *ai* était déjà devenu *ę* dans des cas isolés, soit parce qu'on voulait rendre le son furtif palatal qui se développe facilement entre une voyelle nasale et une *n* dentale. En tout cas, on ne peut pas admettre une palatalisation directe de l'*a* puisque l'absence de cette palatalisation devant *n* entravée resterait inexpliquée. Le développement postérieur de *ẽ* est étroitement lié à l'histoire des nasales. La nuance vocalique hésite selon les lieux et les époques entre *ę* et *ẹ*. Le passage de la voyelle nasale à une voyelle orale a en partie pour conséquence l'allongement : *ẽne* est prononcé *ęne* par Poisson (1609), tandis que H. Estienne blâme cette prononciation. Maupas (1625) admet *lęne*, *sęne*, Saint Liens (1580), au contraire, tient pour *ę*. Sur la confusion qui se produit entre *ẹn* et *an*, v. § 89. Parmi les patois, on peut citer *fãịn*, *etrãịn* à la Hague et dans le Poitou, *fõị*, *põị* à Arras. Il est possible que dans les deux derniers exemples la voyelle sourde dépende des consonnes précédentes, je n'oserais, toutefois, l'affirmer. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est le *ị*. On pourrait voir dans ces formes la plus ancienne étape du développement, mais on pourrait tout aussi bien être trompé par l'apparence que pour l'*a* étudié au § 226, et c'est justement dans la même région que se présente ce phénomène. On doit encore être mis en garde par le fait qu'à Arras -*õ* persiste tandis que *fine* y passe à *fẽị*, et *ainsi* à *ẽtsẽị*. Il paraît donc en résulter que *ẽ*, *ĩ* s'est ici développé en *ãị*, *ẽị* en passant par *ẽị*, *ĩị*, c'est-à-dire qu'une consonne palatale se combine avec l'élément nasal après les voyelles palatales, mais non après les voyelles vélaires.

247. Si déjà en français l'*n* a pour influence, non de palataliser l'*a*, mais plutôt de le maintenir à un de ses premiers développements, elle doit avoir, à plus forte raison, cette

Spécimen du Dialecte de Marseille
(Dép. du Rhône).

Moun (mon) – toun (ton) – soun (son) – vouestré (votre) – lou (le) – deis (des) – de (de) – vouestris (vos) – mi (me) – meis (mes) – teis (tes) – seis (ses) – un (un) – homo (homme) – jouiné (jeune) – pero (père) – fraro (frère) – quauqueis (quelques) – s'en anar (s'en aller) – dounté (où) – aqueou (ce, cet) – dounc (donc) – daou (du) – Aquestou (celui-ci) – pouerc (porc, cochon) – Countent (content) – mangeavoun (mangeaient) – dounavo (donnait) – may (plus) – noun (ne, – yeou (je, moi) – eici (ici) – trouba (trouver) – yeou siéou (je suis) – fieou (fils) – encaro (encore) – luen (loin) – entraillos (entrailles) – Coumpassien (pitié) – couelé (cou, cor – ai (j'ai) – contro (contre) – premiero (premier) – raoubo (robe, habit) – oou (au) – eis (ès, aux, dans les) – pei (p – faguem (faisons) – perce que (parce que) – eici (voici) – mouart (mort) – pardut (perdu) – aven (avons = j'ai) – Coumenceroun (ils commencèrent) – regalar (régaler) – l'ainé (l'aîné) – ero (était) – l'oustaou (la maison) – lou brui (le bruit) – aqueleis (ceux) – dansavoun (ils dansaient) – revengut (revenu) – en santa (en santé) – Coul (colère, courroux) – dins (dans) – sourtit (sorti) – per (pour) – pregar (prier) – intrar (entrer) – desoubei (désobéi) – ren (rien) – bin, ben (bien) – Coumandat (ordonné) – lou vedeou (le veau) – arme, eme (avec) – fairé (faire) – un noueço (une noce) –

influence conservatrice dans les dialectes de la France du Sud-Est dans lesquels, en général, *a* passe à *o* (§ 224) : lyonn. *pan*, (216)
man, *čamba*, *plana*, *gramo*, etc. Mais on trouve déjà à Rive-de-Gier : *mon*, *son*, *fom*, *šomp*. De même, les cantons de Fribourg et de Vaud où, en général, *a* passe à *å* : *grã*, *pãs*, *grãna*, etc., conservent toujours l'*a* pur. Par conséquent, on est étonné de trouver *pẽ*, *grẽ* (*grand*) à Château-Ville-Vieille (Alpes Cottiennes).

248. *N* entravée produit souvent une influence palatalisante, particulièrement quand elle est suivie d'une consonne palatale. *Mẽǧé* appartient à l'Est et au Nord de la France, *menǧar*, *minǧar* à une grande partie du provençal et du catalan. Dans la Guerre de Metz, écrite en lorrain, on lit : *estrainge*, *echainge*, *chainge* 19, *lainge* 256, etc., et on trouve actuellement *pyẽš*, *trẽš*, *grẽš*, etc.; à Bourberain : *pyẽš*, *byẽš*, *brẽš*, etc.; aux Fourgs : *plẽtse*, *frẽdze*, *brẽtse*. On rencontre le même fait sur un tout autre domaine, à Moena dans le Tessin : *menǩo*, *kotenǩ*, *kenť*. Mais, en général, l'Est de la France présente plutôt *ẽ* sans ces conditions : *plẽta*, *abitẽ*, *kẽ* dans l'Ain ; *blẽš*, *plẽto* dans le Jura ; *z̃ẽb*, *degotẽ*, *bẽ* dans le Sud de la Lorraine ; *åfẽ*, *čẽbra*, *tẹ̃* à Sornetan ; il en est de même dans le Pays de Bresse, à Courtisols et dans l'Aube. En outre, on rencontre dans le Pas-de-Calais : *šüsẽ* (*suçant*), *gratẽ*, *demẽde*, *grẽdi*, *gramẽ*, mais *sanez* = *semblez*, *biã* = *bien*. On constate à Arras et à Cambrai une curieuse réfraction : *pẽdeã*, *ǩeã* (*champ*), *deãs*, *sẽãtei̯*, *eã*, etc. — A Bormio, *e* ne se présente que devant *n* suivie d'une gutturale : *enk*, *menk*, *ńenka*.

249. *A* devant les vélaires. Il faut tout d'abord exposer l'histoire du groupe *el* dans la France du Nord. Ainsi que nous l'avons vu au § 476, *els* passe à *els* et celui-ci à *eus*. Mais il peut arriver aussi que *els* ou *ẹus* subisse des modifications et passe à *ieu* par l'intermédiaire de *ẹ̥ẹls* ou *ẹ̥ẹus* (*ẹ̥* désignant un son impossible à déterminer avec plus de précision). Dans le français moderne, cet *ieu* ne s'est conservé que dans *pieu* (*palus*) ; mais, anciennement, on trouve dans toutes les contrées des formes comme *tieus*, *quieus*, cf. *kyük* = *quelque*, *kyœl* (*qualis*), *kyœk* usités actuellement dans la Marne, Rev. Pat. G.-R. I, 206. Là où *ieu* passe à *eu* (§ 37), on trouve parallèlement *journeus* (Aire), *morteus* S. Auban 305, *teus* 444. Un second cas où *e*

provenant de *a* est en contact avec une fricative vélaire est *aqua* qui passe d'abord à *ẹṷa*. Puis, avant que *ẹ* passe à *ę*, il se développe ici aussi le son furtif dont il a déjà été parlé, lequel, après l'*ę*, apparaît sous forme d'*a* : *eaue*. Cet *eaue* continue ensuite de se modifier comme celui qui provient de *ę* du latin vulgaire devant *ł* (§ 163).

(217) 250. Dans la FRANCE DE L'EST, *ł* peut empêcher le passage de *a* à *e*; à Metz et au nord de la Meurthe, cet *a* persiste, ailleurs il passe à *å*, *o*; tel est le cas pour Liège. On a donc en lorrain : *oto* (hôtel), *so* (*sel*), *ol*; puis, plus au Sud, à Sornetan : *åle̜*, etc., et, conformément à ces faits : *aule* dans le Psaut. lorrain, *maule*, *paules* (franç. *pâle*), *saule* (franç. *sale*), *maule* dans l'Yzopet, *aṷlo* aux Fourgs et *ešole*, *ole*, *pole* dans le Morvan. L'opposition entre *etsilo* et *aṷlo* aux Fourgs est intéressante. *Fiole* à côté de l'a.-français *phiele* IV Livr. Rois 244, 257 doit être un mot provenant de l'Est. Il n'est pas facile de dire, si *al* aussi persiste et devient *ol* au lieu de se changer en *el*. Le lorrain *so*, *po*, *oto* semble parler décidément en faveur de cette hypothèse. Il faut peut-être voir une influence littéraire dans le fait que *qualis*, *talis* et *natalis* ne se montrent qu'avec *e*. — Dans l'Ouest et dans l'Est, *ṷ* provenant de *b*, *v* intervocaliques exerce une influence analogue à celle de *ł*, cf. norm. *-oue* = *abat*, *groue* = *grève*, *choue* = **cava*. On trouve de même *grǫe*, *šǫe* au Nord-Est dans les écrits d'Adenet le Roi, et actuellement dans beaucoup de noms de lieu. Mais *faba* ne paraît se rencontrer que sous la forme *fève*. En outre, tandis que le suffixe mi-savant *-able* persiste dans le français du Centre, il passe dans le Nord et le Nord-Est à *avle*, *aule*, *ole*. On ne pourra savoir s'il faut lire dans les textes du Moyen-Age *-avle* ou *-aule* que lorsque les faits actuels seront tout à fait connus. En picard, la forme actuelle du suffixe est *-af* qui, par conséquent, suppose *-avle*; mais en lorrain on trouve *ol* ou *al* répartis de la même manière que *al* primitif, ou bien encore *-oy* pour *tabula* et *stabulum*, ce qui suppose comme série de développement : *able*, *avle*, *avľe*, *aule*, *oľe*, *oye*. Dans toute la France *avu*, *avo* passent à *au*, a.-franç. *ou* : *clou*, *Poitou*, *Anjou*.

Pour l'a.-français cf. A. TOBLER, *Aniel* XXXI, F. NEUMANN, *Laut-und Flexionslehre*, p. 110.

Spécimen du patois du Morvant.

houme (homme) – zeune (jeune) – voute (votre) – le partaize
(le partage) – zors (jour) – ai (à) – fiot (fils) – el (il) –
étranzé (étranger) – eun, e (un, e) – let (là) – sarvice (service) – coiçot (cochon) – parsoune (personne) – douner (donner)
mezer (manger) – ichi (ici) – poûre (pour) – retrouer (retrouver)
mairiter (mériter) – encoôre (encore) – zemin (chemin) – divastir (amuser) – pardu (perdu) – erriver (arriver) – aivot (avait)
evec (avec) – voiqui (voici) – rannée (année) – renfan (enfant)
sarvir (servir) – tozors (toujours) – coumander (commander)
jaimas (jamais) – soulement (seulement) – regailer (régaler) –
mas (mes) – raimi (ami) – lai maïon (la maison) –
répouner (répondre) – viau (veau) – atot (était) – pu (plus)
samp (champ) – coume (comme) – s'aipreser (s'approcher)
santrie (chant) – coumancer (commencer) – tortous (tous)
aimouner (amener) – mezons (mangeons) – aiporter (apporter) – det (doigt) – aitout (aussi) – aipeler (appeler) –
aiparsever (apercevoir) – zeter (jeter) – embraisser (embrasser) – regairder (regarder) – semin (chemin) – sai (sa)
peuçot (peu) – faimène (famine) – veigne (vigne) – feille (fille)

251. Dans le français du Centre, *ł* combinée avec *a* produit *ao*, *ǫ* par l'intermédiaire de *au*. La monophtongaison s'est accomplie au XVIe siècle : Ramus (1562) exige *o*, Meigret voulait qu'on prononçât encore *ao*. Les patois présentent ici aussi une grande diversité. Dans l'Ouest *au̯* a persisté : Montjean *šau̯*, *mau̯*, de même *byau̯* ; on trouve *au* à Louvigné : *taup*, *saus*, *auẓ*, *šaud*. En normand, *å* ne se rencontre qu'à l'intérieur du mot : *ẓån*, *våle*, *gåẓe* (*o* à l'atone : *fokyé*, franç. *faucher*, *kofé*, *hošye*) ; mais à la finale *au̯* passe à *a* : *fa*, *ka*, *ha*, *gva* ; cf. encore *sa*, fém. *suoľ* (*satullus*), *a* (*agustus*). Au contraire, dans le Nord-Ouest, on est en présence d'une dissimilation de *au* en *eu* : Pas-de-Calais *feut*, *eutre* et, par conséquent, *bieu* et *peuše* (*pollice*, (218)
cf. § 198), Arras *keǫš*, *kyeǫt*, *kveǫ*, *epeu̯le* et aussi *peoš*. — Dans l'Est *oł* (*ou*) est très ancien : *cholt* dans Jonas, *defolt* dans S. Grég. 181, 6, etc. Cet *oł* s'est ensuite développé tantôt en *o*, tantôt en *a*. Dans l'Est de la Picardie et en wallon, *a* est la règle au Moyen-Age de même qu'actuellement ; en Lorraine, on trouve *o* dans les régions où *ala* passe à *ole*. Plus au Sud, nous rencontrons *a* et, parallèlement, *ea* provenant de *ẹł* dans Ezéchiel, Girart de Rossillon, Yzopet et Prioraz. Joufroi fait rimer *dame* avec *reiame* 1218, et, actuellement, *a* s'étend encore plus au Sud : bress. *âtre*, *gasse* ; Montbéliard, Jura, Pontarlier *ha*, *tsa*, etc. Il faut regarder cet *a* comme une réduction de *au̯*. La rime *pies* (*palos*) : *pies* (*pedes*) dans Prioraz 10 est étonnante. Si, dans le dialecte dont se sert cet écrivain, c'est seulement *ala* qui passe à *ole*, tandis que *al* devient *el*, la rime citée précédemment prouve que *u̯* après les voyelles peut disparaître et que *au* a pu avoir passé à *a*. Toutefois, il faut encore des documents plus précis et plus amples pour pouvoir résoudre la question. — Il semble qu'on ait en Morvan une métathèse des deux éléments de la diphtongue ancienne : *uaǧe*, *fuašé*, *šuašé*. — Pour la France du Sud-Est, la règle est *o* ; le Val de Travers (Neuchâtel) seulement présente *a* comme la région du Nord. Même dans cette dernière localité, on trouve *ole*, *pole*, *so* (*sel*), etc. Ce n'est que tout à fait au Sud, dans la Tarentaise, qu'on rencontre de nouveau *a* : *tsave*, *tsape*, *epâle*, *fate*, etc.

252. En rhétique on trouve trois développements. En général *ł* a persisté, mais il s'est développé un *u* devant elle : *kauɫd* ;

cet *au* ainsi produit, ou bien persiste, ou bien passe à *o* dans le Centre des Grisons et la Haute-Engadine, à *ā* dans la Vallée de Munster, à *e* (§ 242) dans la partie inférieure de la vallée de Bregaglia, à Süs et à Stalla. On a donc, roumanche : *kaut*, *aut*, *baut*, *fauts*, *autter*; haut-eng. : *ot*, *k̑od*, *bod*, *fo*, *oter*; Vallée de Munster : *k̑at*, *at*, *ater*; Bregaglia : *et*, *ket*, *eter*. Dans le Tyrol *au* persiste; on trouve *ou* à Ampezzo : *kout*, *out*, *outer*; mais, dans la Giudicaria : *aft*, *kavda*, *afsa*, etc. — Les dialectes de la Haute-Italie se comportent de même, seulement *ł* ne développe pas d'*u*; elle fait passer *a* précédent à *o* : a.-vénit. *oltro*, *coldo*, *folso*, *soldo* (Fra Paolino); milan., bergam. *olter*, *molta*, *kold*, *folč*. Mais on trouve *au* dans l'Ouest, ainsi à S. Remo, Monaco et en Piémont *aut*, *faus*, *auter*, *kaud*, etc. Les anciens textes génois aussi présentent encore souvent *ao* : *aotri* P. XII, 275,
(219) *faosi* XIV, 353, *faoda* CII, 58, mais ils offrent aussi parfois la réduction de *ao* en *a*; ainsi les formes suivantes appartiennent également au génois moderne : *atro* VI, 116, *atri* XII, 120, *ato* XVI, 245. On rencontre aujourd'hui *atru*, *kadu*, *atu*, etc. — Les dialectes du Centre et du Sud de l'Italie, de même que le corse, conservent en général *au*; on rencontre rarement la contraction en *o* comme à Tarente; au contraire, l'élargissement en *ovu* est fréquent : Capo di Leuca : *fovusu*, *kovudu*, *ovutru*, *ovutu*, etc.; napol. *kavodo*, *avoto*, *favotso*, *fravoto*, *savotomvanko*. En calabrais *ał* passe à *a* : *atu*, *fače*, *cače*, *satsa* (mais devant l'accent *fočune*, *otaru*, *foddaru*).

253. Enfin en portugais *al* passe à *åł*, fait qui, toutefois, n'est pas exprimé dans l'écriture. Dans certains cas, *ł* passe à *u*, *åu*, puis à *ou*, espagnol *o* : esp. *otro*, *soto*, *coz*, *topo*, *hoz*; port. *outro*, *souto*, *couce*, *toupeira*, *fouce*.

254. Un second *au* se développe de *a*[*t*]*us* dans le rhétique oriental, en lombard et en padouan (§ 435). En Rhétie, le sort de cet *au* est absolument semblable à celui de *au* primitif; de même en padouan (§ 290). Dans l'a.-lombard *ao* est encore conservé; Bonvesin hésite entre *adho*, *ao* et *ā*. La forme actuelle est *ā* qui, en opposition avec l'*a* de l'infinitif, est long parce qu'il provient de *ao*. On trouve *ao* dans la Passion de Côme, Arch. Glott. IX, 1 et *ā* dans le dialecte actuel de cette ville; *ā*

apparaît encore à Monza, Lecco, sur toute la rive droite de l'Adda, à Bregaglia et, en partie, à Poschiavo. Mais, en regard, l'ancien *ao* s'est conservé à Bedonia (Parme) : *pensao, fissao, piao* et cependant *dessedá*; on trouve *aw* dans le Tessin, sur les bords du lac Majeur : *portaw* d'où *ow*, *ǫ* avec différentes nuances et finalement *ō* à Losone et Lavertizza. Val Leventina, Lugano et Mesocco connaissent aussi *o*, *ou*; Poschiavo va même jusqu'à *u*. Au Sud de Milan, Bobbio présente encore *oo* et Comacchio *a* au participe à côté de *ä* de l'infinitif.

255. *A* devant *R*. En s'assourdissant, ou avant de s'assourdir, *r* finale allonge l'*a* précédent, cf. limous. *šantā* infin., *šantă* partic. Cet *ā* (*ār*) passe ensuite à *e* dans le Montferrat : *andé*, *porté*, mais partic. *á*, et dans une partie du Piémont autre que celle où *r* s'est conservée ou n'est tombée que tardivement et où l'on trouve par conséquent *a* à l'infinitif et au participe. Il reste encore à rechercher l'extension de ce phénomène : Sassello (Gênes), Pontremoli (Massa Carrara) et Medicina (Bologne) (220)
offrent encore l'infinitif en *e*, *er*, *är* à côté du participe en *á*. A Gerra, dans le Tessin, on trouve l'un à côté de l'autre *aidé* (*ajutare*) et *aidăl* (*ajuta illum*). S. Fratello présente un état exactement correspondant à celui du Montferrat : *šter*, *kuğiers* (*corricarsi*), etc., mais *štäa*, *stära*. Puis viennent les dialectes savoyards et français du Sud-Est qui ont tantôt l'infinitif en *e* et le participe en *a*, tantôt l'infinitif en *a* et le participe en *o*, v. g. Vetroz : *pare* (*patre*), infin. *-a*, mais partic. *ramašo*; de même à Sembrancher, dans le bagnard et à la Plaine : *amā* (infin.) mais *pro* (*pratum*), *vreto*, etc. Dans le dernier cas *ā* aurait donc persisté et *a* aurait passé à *o*. Il y a lieu de croire que l'on avait à une même époque *ar*, *at*, mais que dans *ăt* l'explosive a abrégé l'*a* précédent et que cet *ă* a passé à *o* tandis que *a* a persisté. L'abrègement devant *t* est assuré dans le Puy-de-Dôme : infin. *-e*, imparf. *-eve*, partic. fém. *-e* mais masc. *-o*; le féminin pluriel est, par un fait étonnant, en *a*. Cf. là-dessus § 266. Ces questions demandent, pour être résolues, à s'appuyer sur une ample collection de documents. Pour le moment, il suffit de citer les faits suivants. On trouve à Aoste : infin. *-e*, partic. *-a*; à S. Remy, S. Marcel, Pays de Bresse, Coligny : inf. *-e*, partic. *o*; Vionnaz, Vetroz, Sembrancher, S. Maurice, embouchure du

Rhône dans le lac de Genève, Trières près Grenoble : infin. *-a*, *ã*, partic. *o*; Thonon : infin. *-ã*, partic. *o*. — Sur un autre point, Greden présente aussi l'infin. *-ę*, le partic. *-a* et, en outre, *gra*, *pra*, *va*, mais *eda* provenant de *-ata*, c'est-à-dire qu'on y retrouve le passage de *at* à *ăt*. Par contre, dans la vallée de la Gadera, on trouve : infin. *dé*, partic, *laldé*, *pre*, *re* (*rapum*), *tlé* (*clavis*), *te* à côté de *tal*, *me* et *mal*, *k̓e*, mais fémin. *laldada*; à Buchenstein *mel*, *sel*, *ef* mais *-ada* : l'allongement paraît donc ici dû, non à une certaine consonne, mais à la présence de l'accent sur la finale. On rencontre dans les Abruzzes juste le contraire de ce que nous venons de constater jusqu'à présent : l'infinitif est en *a* à Ortona, Lanciano (« quasi suono di o »), Pratola Peligna, Martina Franca, tandis qu'en dehors de ce cas (§ 228), *a* passe à *e*. Le développement phonétique de ces parlers est trop peu connu pour qu'on puisse hasarder une explication. L'*o*, *å* qu'on trouve à l'infinitif à côté de l'*a* du participe à Oggione et à Saronno (Lombardie) reste aussi obscur pour le moment.

256. Devant *r* entravée, *a* passe à *e* en GÉNOIS : a.-gén. *erbore*,
(221) *enderno*; gén. mod. *erbu*, *erk*, *erẓe* (*argine*), etc.; piém. *kerpu*; *erbu*; Montferrat *erbo*, *erke*, *erẓo*; corse *berba*, *mermeru*, *querdu*; sarde du Nord *skerpa*. Il en est de même dans la RHÉTIE CENTRALE : Mareo *k̓ärn*, *tärd*, *ärt*, *lärg*, Rocca d'Agordo, etc., et en France : la Hague *terẓe*, *ékerde*. Ce phénomène se rencontre tout particulièrement dans la France de l'Est, v. g. dans la Lorraine septentrionale : *bẹrb*, *ẹrb*, *pẹr*, *tẹr*, etc.; puis dans le Sud-Est, à Vallée et à Vallorbe (cant. Vaud) : *ärtsę*, *bärba*, *fräce*, *pä*, *mä*.

257. Ce phénomène doit être considéré comme une réfraction de l'*a* sous l'influence de l'*r*; mais il faut expliquer tout différemment le passage de *a* à *e* en ROMAGNOL et dans le TYROL (Greden, Buchenstein, vallée de la Gadera, Fassa et Linivallungo) devant *r* et *l* entravées (à condition que *l* ne devienne pas *ł*, § 476). Dans ces régions, *a*, suivi de *r*, *l* entravées, est traité comme libre, c'est-à-dire d'abord allongé, soit qu'il se développe une résonnance entre *r*, *l* et la consonne suivante (*aleba*, *areca*), soit que l'allongement soit dû à *r*, *l* elles-mêmes.

Spécimen du patois berrichon:

rouffer (souffler) — roufigner (= ronronner) — fouin (= putois) — champi (= enfant trouvé) — battaison (= le battage du blé) — Le temps que dure la battaison se nomme en patois „bataille" ou „battoue." Ce dernier désigne aussi l'aire. —

que nous demandissions, gardissions, amussions, etc.

Voir R. Étienne, J. Tillot, Ramus, etc.

foujer, fouger, fouier (= foyer).

vivre dans la trop-aise. }
C'est un gros trop-t-aise. } un vrai coq en pâte.

lire (loir) —

On a donc : romagn. : *belb*, *elba*, *felda*, *melta*, *kerpan*, *mert*, *erca*, *lerg*, *-erd*; Greden *pelma*, *pelpa*, *melva*, *selva*, *velk*, mais *aut*, *aute*, *fauts*, *šauda*, etc.; Linivall. *pelma*, *elter*, *velk*, *mertes*, *ǩern*. — Enfin, on peut mentionner encore l'hésitation qui se produit dans le MOYEN-FRANÇAIS entre ar^k et er^k. Déjà le Roman de la Rose, puis Villon et les poètes du XVe et du XVIe siècle font rimer sans hésitation *ferme* et *arme*, cf. *armes : larmes* Ruteb. II, 76, *lermes : termes* I, 263, *tarmes : armes* Gring. 552; 2009; *fermes : armes* 718, *haubert : plus part* 19; les chartes parisiennes écrivent *perler*, *guernies*, etc. Ce fait est également mentionné par les grammairiens. — Tory (1529) s'exprime ainsi : « les dames de Paris, au lieu de *a* prononcent *e* bien souvent quand elles disent : *mon mery est a la porte de Peris ou il se fait peyer.* » Palsgrave (1530) écrit *enchergé*, *coquemert*, *armines*, et *ermines*, *permy* et *parmy*, etc. Les deux formes sont expressément nommées pour *arrhes*, *bizarre*, *catarre*, *guitarre*, *sarcler*, *jarcer*, *asparge*, *essarter*, *sarpe*, *gerbe*, *charmer*, *ars*, *marque*, *harce*, *sarge*, *harnie*, *boulevard*, *tartre*, *dartre*, *darne*, *espargne*. Actuellement, c'est en général la forme étymologique qui prévaut, même pour *larme* où cependant *lerme* était sorti de *lairme*; on a toutefois *e* au lieu d'un ancien *a* dans *asperge*, *sertir*, *serper*, *serpe*, et après les palatales : *gerbe*, *gercer*. *A* au lieu de *e* dans *boulevard* est dû à l'influence de *rempart*.

258. La France de l'Est présente pour *a* entravé des CHANGEMENTS DE QUANTITÉ ET DE QUALITÉ. Dans le LORRAIN DU SUD, *a* devant *r*, *s* entravées est allongé et persiste; en wallon il passe à *o* : lorr. *āb* (*arbor*), *renārd*, *hāt*, *māl*, aussi *plyan* (*platanus*), *lač* (*lâche*); wall. *pọr* (*part*), *ṙno*, *čor*, *loč* (*large*). Par contre, dans tous les autres cas, c'est-à-dire devant les anciens groupes *pt*, *tt*, *pp*, *ss*, *cy*, etc., *a* est abrégé et passe à *ẹ* : lorr. *pẹ̆t*, *sẹ̆p*, *drĕ*, *vẹ̆č*, *gyẹ̆s*, etc., wall. *sẹ̆č* (*sac*), *čẹ̆s*, *bres* (*brasse*), *gles*, *čẹ* (*chat*). Mais le groupe messin (Faulquemont) dit aussi *ẹ̄n* (*asinus*), *lēš*, *mẹ̄l*, *wēt* (*garde*), *erp* (*arbor*) : le changement est donc sur ce point plus ancien que la loi d'allongement. La partie Nord de la Franche-Comté dit aussi : *vẹš*, *še*, *pẹt*, tandis que celle du Sud dit : *voho*, *poto*, *tsot*. Le patois de Bourberain montre que la Champagne connaît le développement lorrain : *mĕlĕd*, *bĕtr*, *nĕp*, *šet*, *grĕp*, etc., mais *pa*, *regad*, *tad*. — Un ancien *a* en finale (222)

directe (§ 221) est aussi traité comme *a* entravé : *lẹ*, *slẹ* en lorrain et en bourguignon modernes. Les anciens monuments de ces régions présentent déjà des exemples de ce phénomène, mais ils se servent de la graphie mi-étymologique *ai*, cf. *ja : lai* Joufr. 527, *jai*, *ais*, *ait*, *lai* dans le Psautier et dans les autres monuments de l'Est. Pour *a* entravé on trouve dans le Psautier *malaides* 6, 2, *baix* 14, 7, *waislet* 11, 13, en outre *saiche*, *faice*, *plaice*, puis *perle*, *sec*, etc. — Tandis qu'ici *a* entravé devient *e*, il passe à *å*, *o* dans d'autres régions : *toale*, *groa*, *roace* à Auve, *krevosse*, *bezosse*, *bros*, *kosso*, aux Fourgs. — En dehors de la France, S. Fratello présente *äa* pour tout *a* entravé : *äarba*, *täard*, *päas*, *ḍäamp*, *bäank*, *fäat*, etc.

2. Influence d'un phonème précédent.

259. Palatale. Après les palatales romanes, c'est-à-dire après *c*, *g*, *c* + consonne, *ie* + consonne et consonne + *y*, *a* passe à *ie* dans le français du Nord et du Sud-Est : a.-franç. *chief*, *chier*, *chien*, *pechier*, *jugier*, *aprochier*, *congié*, *chalengier*, *pitié*, *moitié*, *aidier*, *amistié*, *afaitier*, *anuitier*, *Poitieve*, *oitieve*, *acointier*, *aidier*, *cuidier*, *vuidier*, *plaidier*, *baisier*, *prisier*, *araisnier*, *aproismier*, *chacier*, *laissier*, *conseillier*, *merveillier*, *tesmoignier*, *accompagnier*, *repairier*, *empirier*, *irier*, *tirier*, *preiier*, *leiier*, *paiier*, *mendiier*. Cet *ie* persiste aussi dans l'Est où, en général, *é* passe à *ei* : les graphies *iei* sont si rares dans les anciens textes qu'elles
(223) n'ont aucune signifiation. Mais on trouve *oubli-er*, *su-er*, *durer*, *disner*, *esmer*, etc. — Parallèlement, *ai* se développe en *i* en passant par *iei* (cf. § 157) : *jist* = *jacet*, *chie* = *cacat*, *Fleury* = *Floriacum*. La langue actuelle n'a plus conservé que *pitié*, *amitié*, *moitié*, *chien*, *chrétien*.; dans tous les autres cas *ie* s'est réduit à *e*. L'hésitation a lieu de bonne heure, particulièrement pour *iré* et *ité : irer*, *désirer*, *deshériter*, *giter*, *aquiter* à côté de *irier*, etc.; *deshéritier* ne peut qu'avoir été reformé sur *gitier* puisque ce mot ne contenait aucune palatale. Les verbes latins en *itare* devaient donner *i-er* : mais ils ont aussi été transformés en *-iier : oubli-ier* Jourd. 907; *mercię : espleitię* Benoît Troies 6631, etc. A côté de *pitié*, etc., on trouve *pité*, *amité* sous l'influence de *bonté*, *santé*, etc.; en regard du fréquent *rené* (*regnatum*, cf. § 466) apparaît le plus rare *renié* Amis et Am. 932, Beroul

(Specimen du patois (conclusion).)

Nebu (neveu) - ne (nuit) - mier (mieux) - kutew (couteau
su (seul) - mau (mal) - hüe (huit) - Coumpasseû (compassion
éfan (enfant) - Soun (son) - pairé (père) - fraîré (frère)
haumé (homme) - jouné (jeune) - moun (mon) - la porc
(la part, la portion) - lowu (leur) - quauquais (quelque) -
anner (aller) - louein (éloigné, loin) - la vito (la vie) -
neinger (manger) - grando (grand) - Coumeincer (commencer
l'indigenço (la pauvreté) - bourgeais (bourgeois) - queue (c
nermo (personne) - baillävo (donnait) -, canbé (combien) -
countré (contre) - boun (bon) - avaqué (avec) - votraûs (vos
caw (ou) - noumer (nommer) - roubo (robe) - beylo (bel, beau
vedeüe (veau) - charo (chère) - fairé (faire) - êro (était -
Campagno (champ, campagne) - mejou (maison) - musi
(musique) - danso (la danse) - reveingu (revenu) - vou
qué (voulait) - preja (priait, pria) - annâda (année)
coumandamion (ordre, commandement) - chabreue (chev
régalar (régaler) - moue (mes) - oussi (aussi) - v'avé (v
avez) - vau se (vous êtes) - fairé bounbanço (faire bom
bance, se réjouir) - retroubé (retrouver) - oquet (ava
doux (deux) - lou (le) - besugno (part, affaire, héritage
drolé (jeune homme, garçon) - poïs (pays) - déssolu
(libertin) - junas (jeûner) - meijodorio (métairie,
ferme) - mingovant (mangeaient) - ré (rien) - mono
bra (ouvrier, valet, manœuvre) - Sount (sont) - cha
(chez) - dovant (devant) - vité (vite) - pourtar (porter
hobit (habit) - onnea (anneau, bague) - quei a co ko
(qu'est-ce que c'est ?) - ~~mais~~ - jomaï (jamais) - Comoro
(camarade) - dénado (argent, bien) - vouyageas (voyag
débauchoa (débauché) - envoyas (= envoyer) - mémo (mê
Serritour (domestique) - abountancô (abondance) - lorsq
(lorsque) - apperséquer (apercevoir) - proumptament (prom
ment) - rejauvissons - noûs (= réjouissons-nous) - procto
(proche, près de) - lou brû (le bruit) - aqui (ceu
en bouna santa (en bonne santé) - paraulo (parole
las fennas perdudas (les femmes perdues) -

Trist. 3495, Benoît Chron. 4841 d'après *duchié.* C'est par l'échange de *il* et de *il'* (§ 457) qu'on explique *avilier* R. Mont. 134, 33; *prisier*, etc., a influencé *avisier* Couronn. Louis 1166. Par contre, *effreer* et *effreier* supposent des formations différentes : le premier vient de **exfridare* et le second de **exfridiare.* Dans *soulier* remplaçant le plus ancien *souler*, le suffixe *-ier* a supplanté *er*.

Listes de doublets et renvois dans TOBLER, *Aniel* XXIX sqq.; ULBRICH, Zeitschr. II, 529 N. 1; SEEGER, Zeitschr. IV, 465; W. FŒRSTER *Chev. II esp.* XXXVI, Zeitschr. öst. Gymn. 1875, 540.

260. Cette hésitation entre *ie* et *e* explique jusqu'à un certain point la réduction de *ie* à *e*; mais seulement jusqu'à un certain point. Il y a encore d'autres facteurs en jeu. Tandis que *iẽ* a persisté dans toutes les conditions, *ie* après *š*, *ž* a passé à *e* : l'*i* a donc été absorbé par la palatale : *chef*, *cher*, *chez*, de même *approcher*, *allonger*, etc., mais *chien*. Il en est de même après *l*, cf. franç. mod. *oreiller*, et aussi, sans aucun doute, après *ṅ*. A ce facteur phonétique s'en joint un autre analogique. Les verbes latins en *-are* se divisent en français en deux classes : la classe en *e* et celle en *ie* qui sont différenciées à l'infinitif, au participe passé, à la 2ᵉ pers. sing. de l'indicatif et originairement aussi à l'imparfait de l'indicatif et à la 3ᵉ pers. plur. du parfait, mais qui, à toutes les autres formes, ont des flexions absolument identiques. De bonne heure, à l'imparfait, la désinence *-oie* de la 2ᵉ conjugaison fut transportée à la 1ʳᵉ et à la 3ᵉ ce qui supprima une des différences existantes entre les deux classes de la 1ʳᵉ. Lorsque les anciens verbes en *-chier*, *-gier*, *-gnier*, *-illier* passèrent dans la classe en *e*, leur prépondérance fut telle que bientôt les autres suivirent. Au xvᵉ siècle, cette transformation s'accomplit (224)
rapidement. H. Estienne prononce non plus *ie*, mais *e* dans *chief*, *chier*, etc.; Maupas exige aussi l'orthographe *chef*.

Cf. G. PARIS, Rom. IV, 122 sqq.; VISING, Zeitschr. VI, 371-385.

261. Les dialectes présentent en partie le développement inverse : ils ont conservé *ie* et même ils l'ont étendu au delà de son domaine primitif, non seulement à des verbes, mais même dans des dérivés nominaux. Ainsi *preschiere* — *predicator* est correct : c'est sur lui que sont formés *janglierres*,

bordierres J. le Marchant, *flattiere*, *tribuliere* Théophile Ruteb. II. L'étude des formes traitera plus longuement de ce point. Tandis qu'au Centre et à l'Ouest les verbes en *-urare* appartiennent non à la classe en *-ié* comme les verbes en *-irare*, mais à celle en *-e*, à l'Est ils font partie de la classe en *-ie*, et ce fait s'observe non seulement dans les patois actuels, mais déjà dans les monuments du Moyen-Age, cf. *durier : usurier* Végèce 740, *mesurier* Ezéch. 119, 4, *jurier* N. E. XXVIII, 129, *curié* 144; actuellement en lorrain *ędüri*, etc. Le fait que le changement de *ü* en *u* n'a pas eu lieu partout à la même époque a déjà été signalé au § 48 sqq. Il est certain que *-ier* ne s'explique que par une prononciation *ü* et qu'à l'époque où *ⁱa* passa à *ie*, *durare*, dans les régions où il a donné *dürer*, ne pouvait pas sonner de la même manière que dans celles où il a donné *dürier*. Mais c'est là à peu près tout ce qu'on peut dire, car l'hypothèse qui admet que dans la première région il aurait encore été prononcé *durer* va trop loin. Encore aujourd'hui, l'*ü* du français du Centre et de l'Ouest est moins palatal que celui de l'Est, et, autant qu'on peut l'affirmer actuellement, c'est seulement le second et non le premier qui se développe jusqu'à *i*. Ce fait suffit pour expliquer le double traitement de *durare*. Maintenant, il est difficile de dire comment il faut expliquer la différence qui existe entre ces deux *ü* : il y a beaucoup de vraisemblance en faveur de l'hypothèse qui admet que *ü* serait plus ancien là où il est complètement palatal, c'est-à-dire dans la région où l'on trouve *dürier*, et que c'est de là qu'il aurait pénétré dans l'Ouest. — *A* entravé passe aussi en partie à *e* après les palatales, cf. § 262. C'est probablement ainsi qu'il faut expliquer le lorrain *čye* (*carrum*, *carnem*), *čĩm* (*cannabis*), et le français moderne *gerbe* et *chair*; toutefois, en regard, *char* est étonnant.

(225) 262. Un second domaine où *ⁱa* passe à *ie* est le Sud-Est de la France qui, contrairement au Nord, conserve dans les autres cas *a* libre. A ce domaine appartiennent encore, au Sud, la Savoie et quelques vallées du Piémont comme Val Soana et Aoste. La limite avec le provençal du côté du Sud-Ouest doit passer par Grenoble. La frontière de l'Ouest est à peu près formée par la chaîne de la Côte-d'Or. Vers le Nord, le domaine

Spécimen du patois poitevin:
(Saint-Maixent : dép. des Deux-Sèvres)

in' fet (une fois) – in' houme (un homme) – in' faill (un
fils) – pu (plus) – jène (jeune) – dau (des) – in' jou (un
jour) – o faut (il faut) – vout (votre) – le boun' houme (le
bonhomme) – gremeler (gronder) – in pouâ (un peu) – thiauque
(quelques) – o jit (il dit) – bé lein (bien loin) – in pouei
(un pays) – avouait (avait) – fouère (faire) – thiau (ce, cet)
coument (comment) – mocieu (monsieur) – ine (une) – sé
(ses) – farme (ferme) – lé gorett (les cochons) – pressoune (per
sonne) – prondre (prendre) – mouesme (même) – li (lui)
oll' y a (= il y a) – itchi (ici) – fouin (faim) – qu'ri (quérir)
pardu (perdu) – éthiurie (écurie) – nout'. mouètre (notre
maître) – veure (voir) – que vous seiguez (que vous soyez)
fumelle (femme) – pouène (peine) – retrouvre (retrouver).

empiète sur celui du français du Nord avec lequel il partage le phénomène en question. On trouve donc v. g. dans le Lyonnais : *priẓi* (*priser*), *menasi*, *dresi*, *šarši*, *mĩẓi*, *affẹti*, *payi*, *baľi*, *ẹdi*, *tiri*, *bẹsi*, etc., par contre, *dürö*, *klo*, *-ova*, etc. Il faut tout particulièrement mentionner *remarsyẹ* (*remercier*), *ublyẹ*, en outre *đoyẹ* (*jouer*), *loyẹ* à Jujurieux, mais *maria*, *fya*. Les palatales secondaires n'exercent plus aucune influence, v. g. Val Soana : *raĥkyar* (ital. *raschiare*), *sembyar*. Le point de départ pour tout le domaine est *ie* qui a ensuite continué de se développer comme l'ancien *ie*, cf. §§ 178 et 266. *A* entravé y prend aussi part : Val Soana *ḱer* (*carnem*), *ǵet*, *ḱeþi*, *filyeĥtro*.

Ascoli, *Schizzi franco-provenzali*, Arch. Glott. III, 61-120.

263. Le développement est le même en Rhétie, en particulier à Oberhalbstein : *paier seier*, *maľer*, *gudoñer*, *erpšer*, *lašer*, *ansiñier*, *ličier*, *ḱesa*, *sḱela*; et aussi devant *r* entravée : *ḱern*, *ḱer*, *ḱertas*. Il en est de même à Domleschg, Schams, Tiefenkasten, Zernetz, Brusio (Poschiavo), dans les patois du Tessin et dans la Rhétie centrale, à Moena et Comelico. Il est digne de remarque que, dans le Tessin, le changement atteint aussi *a* entravé : *ǵel*, *ǵemba*, *vaẓẹša* = ital. *vecchiacca* et que, contrairement à ce qui été remarqué pour Val Soana au § 262, *y* provenant de *l* (§ 421) amène aussi la voyelle palatale : *pyega*, *fied*, en outre *vieǵ* (*viaggio*); *anḱa-mi* mais *mi-enḱa*, *riena* = *rivana*, etc. A Greden, où, en général, *a* passe à *ẹ*, il est étonnant de trouver *ä* après les palatales : *sḱälä*, *ḱär*, infin. *-ḱär*, *ḱä* (*caput*), *madyär*, etc.

264. S. Fratello présente aussi les mêmes phénomènes : *ǵea* (*già*), *mbriyek*, *ḱier*, *ḱieya*, (*piaga*), *kieu* (*qualis*), *skiela*, partic. *-iea*. On y constate aussi le passage de *á* initial à *ie* quand le mot précédent se termine par une voyelle claire. Ces formes avec *ie* apparaissent même au commencement de la phrase : *iela*, *iengul*, *iešpa*, *ieam*, mais non après l'article *ḍ'äam*, *ien* (*annus*) mais *ḍ'äan*, etc.

265. La même loi paraît aussi s'exercer dans l'Italie centrale (226)
et méridionale; toutefois le fait n'est pas absolument certain; cf. cors., sard. du Nord : *pientu*, *pieñu*; Campobasso : *fieska*,

kiezza (*piazza*), *kieye*; Francovilla al mare : *falegneeme*, *magnaete*, infin. *magnea*, *piette* à côté de *fá*, *priya*, *ngape*; S. Vittorino : *amazzé*, *kyeme*, *mañé*, *justiziete*, et aussi *pugghié* (*pigliare*), *arruvete* (*arrivata*), *caputete* (*capitata*), formes dans lesquelles l'*i* atone agit par delà les consonnes, cf. là-dessus § 271.

266. Une série de questions se rattachent à cet *ie* provenant de *ⁱa*. Ainsi qu'il a déjà été remarqué, ses destinées ultérieures sont les mêmes que celles de *ie* provenant de *ę* du latin vulgaire. Mais, dans une grande partie de la France du Sud-Est, le participe de ces verbes en *-ie* offre une autre désinence que celle de l'infinitif, v. g. cant. Vaud : *mędzi* = *manducare* à côté de *mežá* = *manducatum*. Le *ǧ* montre que l'on a affaire à *ia*. A Jujurieux on trouve : *-a*, *pedya*, *ametya*, *metya* (cependant *pi*) dont l'*a* est ouvert tandis que celui de *-bonta*, *pra*, etc., est fermé. Partout *pietatem* et presque partout *pedem* riment avec les participes. Ainsi l'on trouve, v. g. à Val Soana : infin. *-í*, partic. *-ía*, et *pía*; au Val d'Aoste : infin. *-í*, partic. masc. *á*, fém. *aye*; à Commugny : *-i*, *ia*, *pia*, *pediá*, etc. Dans les anciens textes lyonnais les faits sont les suivants : on trouve *ia* pour *iatum*, *iatem*, *iati*, *iatam*, *iacum*; mais *ie*, *i* pour *iatus*, *iatos*, *iare*, *iabat*. Nous avons donc, ce qui s'accorde complètement avec les remarques du § 255, un double traitement de l'ancien *ⁱa*, selon qu'il était suivi d'une explosive ou d'une fricative : à *ăt* = *a*, *o* à côté de *ār* = *e*, *a* répondent exactement *iăt* = *ia*, mais *iar* = *ie*, *i*.

Cf. ODIN 23 sqq., E. PHILIPPON, *L'A accentué précédé d'une palatale dans les dialectes du Lyonnais, de la Bresse et du Bugey*, Rom. XVI, 263-277, H. MORF, *Manducatum = Manducatam en valaisan et en vaudois*, Rom. XVI, 278-287, ODIN et MORF voient dans la désinence *ia* l'influence de la forme du féminin sur celle du masculin. Mais une influence de ce genre ne se rencontre nulle part ailleurs pour le participe, et, de plus, elle n'explique ni le traitement de *pede* et *pietate*, ni l'état de la langue dans les anciens textes. Elle est complètement impossible pour Aoste et n'est pas nécessaire pour les autres régions.

267. Dans la France du Nord *iee* est réduit à *ie*, cf. des rimes comme *maisnie* : *Marie* Richard le beau 3833, *maisnie* :
(227) *guerpie* Chev. II esp. 2117; de même, *cadunt* passe à *chient* Brut 1644 et *laetamente* à *liement*. Cette contraction se rencontre dans

tout l'Est et le Nord-Est jusqu'en Normandie. Elle ne s'explique pas très clairement. Si l'on suppose que dans toute cette région l'accentuation était *íe* et non *yé*, l'abrègement de *íee* en *íe* ne présente pas de difficulté : en réalité, cette explication paraît la seule possible. Mais, pour trancher la question de savoir si cette accentuation était l'accentuation primitive, il faut d'abord rechercher comment s'explique l'*i*. Il s'est développé entre le *k* et la voyelle palatale suivante le son furtif de nature palatale *i*. A quelle époque ? Il y a deux hypothèses. Il a pu apparaître avant que l'*a* se fût modifié, ce qui semble prouvé par les dialectes du Sud-Est où *a* persiste ailleurs qu'après les palatales : c'est à une époque où, dans le Sud-Est, on prononçait encore *plantár* que *k̍ark̍ar* s'est développé en *k̍arkįar*, *karkⁱer*, et cela est vrai aussi pour le domaine du Nord. Mais il peut aussi être plus récent tout en s'étant produit avant que *a* fût devenu *ẹ*. Nous avons vu au § 235 que *a* devant *k* ne passe qu'à *ę* et ne va pas jusqu'à *ẹ* comme *a* suivi d'une consonne autre que *k*. Or, comme le son furtif se développe aussi dans le groupe *kak* qui devient *k̍iei*, ce développement a dû se produire à l'étape *k̍a* ou *k̍ę* et non à l'étape *k̍ẹ*, ce qui, à la rigueur, serait possible pour *chief*, mais ne l'est pas pour *eschiele* (*skęlla*). Le groupe franc *sk* suivi d'une voyelle claire est traité comme le *c* latin devant *a* (§ 18, p. 40). — Les cas traités au § 104 présentent le même phénomène. De *cera* est sorti *cieira*, *cire*, tandis que *cista* a donné non pas *ciiste*, mais *ceste*. On est d'abord tenté de faire dépendre le développement du son furtif de la voyelle libre et par conséquent longue; mais *eschielle* fait opposition. La condition est plutôt la présence d'un *ę* tout à fait ouvert. A l'époque où le *c* latin avait encore à peu près la valeur de *t*, *ei* avait déjà commencé son développement (§ 72) et était arrivé à *ęi*, *ai*, c'est alors que le son furtif se produisit. Dans *t̍ert* (*certus*) l'*ę* était moins ouvert que celui de *ęi*, *ai*, ce qui explique qu'il n'y ait pas eu développement de *i*. Par conséquent, dans une première période, la diphtongue *ie* issue de *a* doit avoir été accentuée sur l'*e*. Cet *ié* s'est ensuite développé de différentes manières. A Sornetan, Bourberain et aussi dans l'Ouest, à S. Maixent il passe à *ę* dans les mêmes conditions qu'en français, tandis que *e* provenant de *a* y sonne *ẹ*. Mais ailleurs on ren-

contre le recul de l'accent : ainsi, dans les régions citées précé-
(228) demment, *iée* a passé à *íee*, *íe*. Ce déplacement de l'accent est également nécessaire pour expliquer la différence qui existe entre les formes haguaises *nię̨* = *necare* et *šãẓiei* = *cambiare : íei* est le produit habituel de *ẹ* (§ 159), cf. encore *šiei* (*carus*), etc. Les formes fondamentales sont *ni-iér*, d'où *ni-ér*, *nię̨*, mais *šãẓié* : *šãẓiér*, *šãẓiei*. Si l'on partait de *ni-íer* on aurait dû avoir *níer*, *níei*. Donc la plus ancienne forme de la diphtongue issue de *a* est *ié* qui est devenu *íe* dans beaucoup de dialectes. A une époque antérieure et sur une étendue encore plus vaste, *iée* est devenue *íe* : dans ce cas, l'accent ne doit pas avoir porté seulement sur deux voyelles, mais il a dû être réparti également sur les trois; un grand effort était nécessaire pour l'émission de la triphtongue, et c'est par suite de cet effort que l'accent s'est porté sur le premier élément : *iée* a passé d'abord à *iee* puis à *íee*, *íe*.

L'accentuation *ie* est regardée comme primitive par L. Havet, Rom. VI, 321-7, et F. Neumann, *Zur Laut -und Flexionslehre* 54-60. Havet s'appuie surtout sur le fait que *mari-er* n'assonne pas avec *pied*, et qu'il est plus facile de prononcer *chresti-ien* que *chresti-ién* : si cette dernière prononciation avait existé, elle aurait promptement abouti à *chrestien*; enfin, pour *chier* il donne la série de développement suivante : *káaro*, *káẹro*, *kẹ́ero*, *kier*, *chier*. D'après les développements donnés au paragraphe précédent, cette troisième raison n'a pas besoin d'être réfutée. Quant à la première, nous voyons que *marier* passe d'assez bonne heure dans la classe des verbes en *-ie*, de sorte que l'on peut se demander si la prononciation de ce mot en trois syllabes et avec la séparation *-ier* ne proviendrait pas, par tradition poétique, de l'époque où l'on prononçait encore *marider*. Enfin, quant à la question de savoir lequel est le plus facile à dire de *chresti-ién* ou de *chresti-ien* cela dépend des habitudes de chacun. — L'argument capital de Neumann est tiré des rimes du m. h.-allemand *forehtier : tier* Parz. 592, 10; *soldier : tier* 64, 20, etc. dont il donne une longue liste (p. 56). Mais elles ne concernent que la France de l'Est, c'est-à-dire les contrées limitrophes de l'Allemagne, et attestent pour cette région une prononciation sensiblement voisine de l'allemand *ie*. Mais nous ne pouvons leur accorder rien de plus qu'une valeur approximative : quand cet *iẹ́*, par une assimilation progressive, est devenu à une certaine époque *ịį̣*, il devait être naturel aux Allemands de rendre ce son étranger par *ię* qui leur était familier, c'est ce que Diez, *Gramm.*, I, p. 410 a vu avec justesse. Vising n'apporte aucun argument nouveau. L'existence de *íe* et l'hypothèse de Havet sur la diphtongaison ont
(229) été contestées par Schuchardt, Zeitschr. II, 187, et par A. Horning dans un article pénétrant : *Uber steigende und fallende Diphtonge im*

Spécimen du Dialecte de l'Engadine.

* Des deux termes, le premier est du dialecte de la Haute-Engadine; le second est de la Basse-Engadine.

Hom – tschert : homme.
havaiva – veva : avait.
Bap. – (idem) : papa.
ad els – (idem) : avec eux.
insemel – insembel : ensemble.
dalônsch – (idem) : éloigné.
pajais – (idem) : pays.
fam – fom : famine.
Sufrir ——— : souffrir.
naglavven, maglievan : mangeaient.
üngün – ingün = personne.
mieu – mees : mon.
chesa – chiasa : maison.
eau – é : je, moi.
il cel – il tschoel : le ciel.
te – tei : toi.
deng ——— digne.
tieu filg – tees filg : ton fils.
sieus – sees : son, ses.
famalag – servient : domestique.
maun – mang : main.
scharpa – schiarpa : soulier.
peis, pees : pied.
vdé – vadee : veau.
senior (idem) : aîné.
campagna, chiampongia : campagne.
tieu frer – tees frare = ton frère.
tu hest – tu has = tu as.
saimper – adüna = toujours.
fas ——— plusieurs
krusa ——— croix.
nabu ——— noix.

Ostfranzösischen, Zeitschr. XI, 411-418. Il comprend le passage de *iee* à *ie* autrement qu'on ne fait ici : de *ié-e* on aurait eu *iéie* d'où, avec développement d'un *i* en hiatus, *ie*. L'explication est assez séduisante; mais il reste à savoir si cet *i̧* en hiatus, qui, il est vrai, est assuré pour le Nord-Est, se rencontre sur tout le domaine où *iée* passe à *ie*.

268. Dans le ROUMAIN DU NORD, *a* après les palatales passe à *ę* s'il y a dans la syllabe suivante un *e* ou un *i*. Cet *ę* persiste encore en Transylvanie; partout ailleurs, il est devenu *ẹ : chee* (*clave*), mold. 2[e] pers. plur. *taeți*, et, en finale directe, infin. *taẹ́*. En outre, il faut citer *ghieț* de *glacie* à côté de *ghiața* de **glacia*, et aussi *chiem* et *ghiendă*. Ainsi s'explique aussi *mineriu* provenant de *manuarium* par l'intermédiaire de *maniairu*. Dans la Moldavie occidentale, l'*a* sorti de *e* (§ 83) passe aussi à *e* après *š : šes* = lat. *sessus*, et fait ainsi retour à son état primitif. En outre, en moldave, l'ancien *ea* en finale directe passe à *e* par l'intermédiaire de *ia : sté* de *stia* (*stea*, *stellă*), de même que *taié* de *taiá*. Par contre, *a* précédé de *š*, *j* passe à *ă : furišăt*, *ingrijăt*, *furišăm*, *ingrijăm*. Le macédonien ne connaît pas ces lois; il conserve *klae* et aussi *syate*, etc.

Cf. TIKTIN, Studien I, 100.

269. Les LABIALES changent quelquefois *a* en *o*. C'est par une double influence labiale que s'expliquent le roumain *foame*, le portugais *fome* et le lombard *fom*. Il en est de même de tess. *dimó*, roumanche *mó*, eng. *mu* de *magis*, à moins que ces particules ne doivent être regardées comme atones. Il est possible que le français *taon* de *tabanus* soit à citer ici. — Entre une labiale et un *a*, il se développe un *u* dans les Deux-Sèvres : *pua*, *mualadiye*.

270. Le passage de *ẹ* provenant de *ai* (§ 235) à *uẹ*, dans cette position, est un fait beaucoup plus général, cf. gén. *puä*, *muä*, *muän*, *fuä*, *repuäru*, *spuäntu*. Il existe aussi en FRANÇAIS : Tabourot (1587) blâme *voua* (*vais*), *jamoua*, *foua* comme des parisianismes; encore aujourd'hui, nous disons *armoire*, *grimoire*, *Amboise*, *poêle*, *émoi*, *aboi*. On trouve à Bayeux : *puẹs* (*pays*), *foẽ*, *poẽ*, *muẹtr*, *zamuẹ*, *muẹsõ*; dans les Deux-Sèvres : *afuẹr*; à S. Maixent : *puẹi*, *fuẹr*, *fuẽ*, *avuẹ*; en Auvergne : *zamuẹ*, *fuẹ*, *fuẹre*. On rencontre de même en Lorraine *a* changé

en *ę* : *foęv*, *emoeh* à Uriménil tandis qu'en Picardie *fęve* devient
(230) *fœf*.

271. Dans l'Italie du Sud, *u-á* passe à *u-uá*, ainsi à Montenero de Bisaccia (Molise) : *aruvuete*, *sbruvuñuata*, *addulurnata*, *kuntsuluá* ; à Palena : *nu cuane*, *suppurtuá*, *rubbuá*, *nu pluande*, *spujjuate* ; à Villa Santa Maria : *arruvuat*, *ne puatre*, *le druahbe*, *purtua*, *le muarite*, vocat. *mmuarite* (mais *a ppatre*), *kumbuá* ; à Torricella : *urtuluone*, *perdunuate*.

272. On s'explique difficilement en roumain *ea*, *ia* qu'on trouve dialectalement au lieu de *a* après *r*, *l*, *t* : macéd. *briaṭu*, *griasu* ; mold. *musteaṭă*, particulièrement dans des mots qui ne sont pas d'origine latine : *steangă*, *steamp*, *bleastur*, *cleampă*, etc.

Cf. Tiktin, Studien I, 59, Zeitschr. X, 252.

e) Particularités.

273. *A* remplacé par *E*. Le latin *malum* a été supplanté par *melum* μῆλον : ital. *melo*, rhét. *meil*, roum. *măr*, lorr. *meį*, cat. *mela*. *Ceráseus* n'appartient qu'à l'Italie du Sud : napol. *čerasę*, Lecce *čerasu*, sard. *kerasa*, romain *čerasa*, sienn. *saraẕa*. Partout ailleurs, ce mot a été supplanté par *cerę́sea* : ital. *ciliegia*, prov. *cerę̨isa*, franç. *cerise*, roum. *cirašă* d'un plus ancien *ciriasă*. L'espagnol *cereẕa* et le portugais *cereja* restent douteux. Le fait que le produit de *basium* ne rime pas avec celui de *cerasea* exclut l'hypothèse d'une inflexion ancienne. Le grec κέρασος devait, conformément aux lois phonétiques du latin, devenir *céresus*, d'où, par la suite, *cerę́seus*. Les contrées romanes qui ont le plus profondément subi l'influence grecque, possèdent la forme grecque ; les autres ont conservé la forme latine.

Cf. J. Cornu, Rom. XIII, 286, 3.

On explique de la même manière l'italien *allęgro*, a.-franç. *alięgre*, Jura *aliegru*, rhét. *legr*, dans le cas où ces formes devraient être rattachées à *alacer*. La flexion ancienne était **álacer*, **álecris*, d'où le roman *alécrus*, *a*, *um*. — L'italien *gettare* et le français *jetter* remontent peut-être à *ejectare*. — L'italien *greve*, le français *grief*, le roumain *greŭ* et le rhétique *gref* du

latin *gravis* ont été influencés par *levis*, *brevis*. — Le roumain *alerg* (courir) à côté du macédonien *alarg* du latin *largus* a subi l'influence de *merg* (aller). — Le français moderne *acheter* (231) montre aussi, dans ses formes à désinence accentuée, l'influence des verbes en *-eter* = *ittare*, mais cf. *achat*; Eustache Deschamps 206 fait encore rimer *achatte* et *escarlate*, et le Roman de la Rose II, 298, *achete* et *nete*. — Restent inexpliqués le rhétique *ẑeina*, sard. *ienna* à côté de *ẑanna* (*janua*) et *castegna* à côté de *castagna*; c'est à la première forme que se rattachent le français *châtaigne* (d'un plus ancien *chasteigne*), milan., berg., Pavie, Canavese, Alatri. *kasteña*, Val Soana *keña*.

274. *A* remplacé par *O*. Les formes italiennes *chiodo*, *chiovo* se rattachent à *clavus*. En français, le développement est régulier (§ 250), mais, en italien, *chiavo* aurait dû persister. Il est possible que ces formes aient subi de bonne heure l'influence de *claudere*, ce qui expliquerait aussi le *d*. Le sicilien *kyoru* et le calabrais *kyuovu* sont des emprunts à l'italien littéraire. — L'espagnol *cueva* (caverne), le béarnais *kobe* et le portugais *covo* (creux) à côté de l'italien *cavo*, prov. *cou* s'expliquent par le fait que l'ancienne flexion *cous*, *coum*, plur. *cavi*, fém. *cava* a été simplifiée de diverses manières. — L'italien *vuoto* et le français *vide* remontent à *vocitus*, partic. du verbe *vocare* appartenant au latin archaïque, et remplacé dans le latin classique par *vacare* et *vacuus*.

Cf. THURNEYSEN, Zeitschr. vergl. Sprachforsch. XXVIII, 156 et 161.

Le français *fantôme*, le provençal *fantauma* et le catalan *fantarma* paraissent remonter à *fantagma* au lieu de *fantasma*, et présenter le changement de *gm* en *um* d'après le § 403. Sont étonnants dans leur isolément l'apulien *šome* et le portugais *estrume* de *stramen*; toutefois, à côté de la forme portugaise, on rencontre *estrumar* dont l'*u* pourrait s'expliquer par la position atone. — L'italien *nuota*, roum. *innoată*, alban. *notoig*, rhét. *nuota*, a.-franç *nuede* à côté de l'italien du Sud *nata*, esp., port. *nada* sont obscurs. — On trouve souvent dans la Haute-Italie *piona* (rabot) pour *piana* : tess. *piuna*, montferr. *piuna*, mil. *piona*, gén. *čuna*, etc. Le mot, sous cette forme, doit provenir du rhétique, et là il doit être regardé comme un dérivé post-verbal de *plonár* puisque *plana* devait donner *plauna*.

Le français *ouvre* de *aprio* est influencé par *couvre*. Cette forme est très répandue : sarde du Sud *oberiri* ; on la trouve encore en a.-siennois, en ombrien, en romain, en piémontais, à S. Fratello et en gascon.

275. Du latin *aqua* est sorti dans la Haute-Italie, la Rhétie et la France du Sud **augua*, d'où eng. *auua*, Fourgs *auwa*,
(232) Plancher *ove*, ailleurs *aiga* : a.-vénit., a.-véron., a.-gen., a.-piém., a.-prov., gén. moderne *äva*, piém. *eva*, gallur. *eba*.

Ascoli, Arch. Glott. I, 300.

8. Voyelles latines en hiatus.

276. Pour les voyelles en hiatus latin, l'ancienne quantité n'entre pas en considération. Au point de vue de la versification, elles sont toutes brèves soit d'origine, soit qu'elles aient été abrégées. Mais ce fait importe peu, car la langue populaire les traite suivant leur timbre ou suivant le timbre de la seconde voyelle atone. La règle est la suivante : *i* et *u* anciens persistent ; *ĕ* ancien passe à *ẹ* devant un *i* suivant et à *e* devant un *a* ; un ancien *o* passe à *ọ* devant un *u* suivant, et à *ọ* respect. *ụ* devant un *a* ou un *i* suivant : *dịes*, *fụi*, *mẹi*, *mẹa*, *vẹa*, *sọus*, *sọa*, *cọi*. La différence de qualité n'est donc pas due à la quantité, mais est un phénomène de dissimilation. L'*i* clair, fait passer, par dissimilation, un *e* immédiatement précédent à *ẹ* ; l'*u* sourd fait changer de même un *ụ* en *ọ*. Ces changements qui appartiennent en propre au latin vulgaire n'ont pas été exposés plus tôt afin que l'accord des phénomènes propres à chaque langue romane ressorte avec plus d'évidence (v. §§ 152, 186). Mais ces lois ont été troublées déjà dans le latin vulgaire : le singulier *mẹus* se règle sur le pluriel *mẹi*, et le pluriel *sọi* sur le singulier *sọus*. Toutefois, la forme isolée *cụi* se conserve telle quelle. — Des voyelles qui ne furent en contact qu'à la suite de lois phonétiques propres au latin vulgaire conservèrent la nuance en rapport avec leur ancienne quantité ; ainsi on eut *íus* de *-īvus*, *sịat* de *sĭt*, *ẹo* de *ĕgo*.

Cf. Zeitschr. vergl. Sprachforsch. XXX, 333-345, où se trouve aussi expliquée la différence entre le latin classique *via*, *-dies* et le latin vulgaire *vẹa*, *dịes*.

277. Si maintenant nous considérons isolément chacune des langues romanes, nous voyons d'abord que *ī* du latin vulgaire en hiatus est traité comme devant les consonnes, v. les exemples au § 31, p. 60. Au contraire, ẹ dans *vẹa*, *mẹa* n'est que partiellement identique à celui de *fẹde*. A côté du roumain *mea*, franç. *veie*, *meie*, on trouve dans d'autres régions *via*, *mia*. Ce fait curieux se rencontre dans le français de l'Est, cf. *vie*, *sient* dans l'Yzopet, Prioraz et encore actuellement v. g. en Morvan. A côté de ces formes en *i*, on rencontre en engadin *traia* de *tria*, (233)
saia de *siat* : le premier de ces mots s'explique par l'influence du masculin *trais* et le second par le fait que dans *sẹat* l'hiatus ne s'est produit que tardivement, v. l'étude des formes. Du reste, ce qui prouve que cet *ia* est sorti de *ea*, c'est *kurija* (*corrigia*) à Alatri, et des noms de lieu tels que *Pulia* = *Apuleja*, *Fontia* = *Fonteja*.

278. C'est aussi seulement en roumain et en français que ę du latin vulgaire en hiatus dans *męus*, *męi*, *dęus*, *ręus*, *judaeus* est traité comme ę ordinaire : roum. *zeu*, *mieu*, *mieĭ*, a.-franç. *Dieus*, **miei* d'où *mi*, **mieus* d'où le féminin picard *mieue*, *iudieu*. En portugais ę devient ẹ : *dẹus*, *mẹu*, *Judẹu*, *Hebrẹu*. Sur les destinées ultérieures de cet *ieu*, cf. § 38. Comme l'accusatif *pęl* existait à côté du nomin. *pieus* (§ 249), on forma un accus. *dę* sur le nomin. *dieus*. En provençal, on trouve la diphtongue : *Dieus*, *mieus*, *juzieus* ; en italien et en espagnol, l'*i* simple : *Dio*, *mio*, *rio*, esp. *Dios*, *mio*, *cria*, *judio*, excepté dans le pluriel italien *miei*. On pourrait croire que l'italien *mio*, etc., remonte à *męus*, de telle sorte qu'il conserverait l'état le plus ancien, et que la confusion entre *męus* et *męi* ne se serait accomplie que dans les rameaux isolés du roman. L'a.-vénitien *mieu* (Panfilo) serait donc une forme plus récente que l'italien *mio*. Seulement *macía* (*macęria*) montre que ę, *ie* passe à *i* devant une voyelle sourde. En rhétique, *Dius*, *miu* peuvent être donnés comme les formes fondamentales, lesquelles se sont ensuite développées de diverse manière (§ 38). Le développement de *eo* est tout à fait d'accord avec ce qui précède, cf. roum. *eu*, rhét. *ieu*, ital. *io*, esp. *yo*, port. *eu*. En a.-français, il existe différentes formes selon que le mot était atone ou accentué. Dans les Serments, on trouve deux fois *io* et deux fois

eo; dans Jonas et dans S. Alexis *io*; plus tard *jou*, *jo* d'où, avec affaiblissement, *je*; et la forme moderne *gię* rimant avec *ę* qui provient de *a*, Rich. 957 *gię́* : *congié*, Chardri Set dorm. 1425 *jé* : *congé*. Cf. là-dessus le Chap. IV.

279. Pour les voyelles labiales nous trouvons les mêmes phénomènes que pour les palatales. *Fui* apparaît toujours avec le représentant de *ū*. Pour *u̯* et *ọ*, le roumain et le français, et, en partie aussi, le rhétique et le portugais, présentent le développement ordinaire; mais l'italien et l'espagnol offrent la dernière voyelle de la série. En outre, *u̯i*, excepté en rhétique, passe toujours à *ụi* : rhét. *kui*, *koi*, mais a.-franç., prov. *küi*, ital. *cui*. Du reste nous avons pour *u̯* du latin vulgaire : *fu̯t, du̯as*,
(234) *su̯a*, *su̯as*, roum. *fu*, eng. *fo*, a.-franç. *fọ, dọus*, *dọes*, *sọe*, port. *foi, dọs*, *sos*, mais, quand l'hiatus est conservé, *duas*, *sua*, ital. *fu*, *due*, *sua*; *duoi* et *suoi* sont douteux puisqu'ils pourraient reposer sur *duos*, *suos*, esp. *dos*, *tos* — *duas*, *tuas*. — De plus amples renseignements sur les différents dérivés de *fui* seront donnés dans l'étude des formes. On peut encore citer *gru̯em*, port. *grou* d'un plus ancien *groi* (§ 300), sic. *groi*, napol. *gruoyo* à côté de **gru̯a* formé sur *gru̯s*; esp. port. *grua*, franç. *grue*. L'italien *bue* remonte au lat. vulg. *bọem* de *bọs* au lieu de *bŏvem*; le traitement est le même dans l'a.-siennois *ue* = *ubi*. Le roumain *doue* est sorti de *duas* par l'intermédiaire de *dou̯e*, *duu̯e*, forme dans laquelle *u* suivi de *u̯* a passé à *o* (§ 131). Ainsi s'explique qu'on n'ait pas *doae*. — On peut encore mentionner que l'*ọ* roman en hiatus ne passe pas à *u*, mais persiste à Lecce, à moins que *u* n'ait fait retour à *o* : *foi*, *doi roi* (*gruem*), *sou*, *soi*, *soa*, *ǧoa* (*juvat*), *ǧoane*, cf. là-dessus § 34.

280. Enfin il reste à parler de *ọ* dans *sọi*, *dọi*, le nouveau pluriel de *duo*. Il est difficile de découvrir la vérité sur ce point, parce qu'à côté de ces deux exemples uniques on trouve des formes flexionnelles avec *u*. Il suffit de citer ici comme représentants certains de l'*ọ*, le roumain *doĭ* et l'a.-français *dui*, *sui*; pour le reste v. l'étude des formes.

Cf. aussi d'Ovidio, Arch. Glott. IX, 33-52.

9. Diphtongues.

a) Diphtongues latines.

281. *Au* LATIN. On a dejà vu au § 27 que *au* du latin vulgaire ne coïncide qu'en partie avec *au* du latin littéraire. La première partie de la diphtongue ne diffère pas ou ne diffère qu'à peine de *a* ordinaire : ce n'est ni *å* ou *o* comme dans l'allemand du Nord, ou *au* comme dans le provençal moderne, ni *ą* ou *ę* comme dans l'allemand du Sud et une partie du rhétique. La diphtongue *au* s'est conservée dans le sarde-sicilien, l'albano-roumain et en béarnais, tandis qu'en provençal et dans le rhétique occidental elle est actuellement devenue *åu* ou plus habituellement *ou*; en portugais elle a avancé jusqu'à *ou*, et de là à *o* dans les dialectes portugais du Nord, v. g. à Beira : *pọco*, *mọco*, *lọco*, *ọbe*, *rọco*, *ọro*, *ọ́*, *rọbar*, aussi *ọtro* et *nọte* à côté de *oitro*, *coive*, *soito*, etc. En général, sur une grande partie du domaine, à (235)
Lisbonne et au Sud, la différence entre *ou* et *ọ* n'est que graphique. L'*u* du français du Sud-Est et de l'Est doit aussi remonter à *ou*; partout ailleurs *au* par l'intermédiaire de *ao* passe à *o* qui, en vénitien, et en partie aussi dans l'italien du Sud, est diphtongué en *uo* comme l'ancien *ǫ*. La monophtongaison est plus ancienne en France, et plus récente, en Espagne et en Italie, que la résolution de la ténue intervocalique, ce qui explique que *auca* persiste ici sous la forme *oca*, et passe là à *oue* par l'intermédiaire de *oga*. Mais elle s'est produite en France après la palatalisation de *ka*, cf. *causa*, *ḱausa*, *ḱose*, *chose*; *gaudia*, *ǵauye*, *ǵoye*, *joie*.

282.

Lat.	AMAUT	*PLAUTA	CAUTU	FAUTUS	ALAUDA
Roum.	—	—	*caută*	—	—
Eng.	—	—	—	—	—
Ital.	*amó*	*piota*	—	—	*lodola*
Prov.	—	—	—	—	*alauza*
Franç.	—	—	—	—	(*alouette*)
Esp.	*amó*	—	*coto*	*hoto*	—
Port.	*amou*	—	*couto*	*fouto*	—

Lat.	LAUDAT	AUDIT	CLAUDIT	GAUDET	GAUTA
Roum.	*laudă*	*aude*	—	—	—
Eng.	*laud*	*auda*	*klauda*	—	*gaulta*
Ital.	*loda*	*ode*	*chiude*	*gode*	*gota*
Prov.	*lauẓa*	*au*	*clau*	*gau*	*gauta*
Franç.	—	*ǫt*	*clǫt*	—	§ 289
Esp.	*loa*	*ode*	—	—	—
Port.	*louva*	*ouve*	*chouve*	*gouve*	—

Lat.	PAUCU	RAUCU	AUCA	PAUPRE	RAUBA
Roum.	—	—	—	—	—
Eng.	*pauk*	*rauk*	*auka*	*pauper*	*rauba*
Ital.	*poco*	*roco*	*oca*	*povero*	*roba*
Prov.	*pauc*	*rauc*	*auca*	*paubre*	*rauba*
Franç.	*pǫ*	*rǫ*	*ǫue*	*pǫvre*	*rǫbe*
Esp.	*poco*	—	*oca*	*pobre*	*roba*
Port.	*pouco*	*rouco*	*ouca*	*pobre*	*roupa.*

Lat.	AUGET	AUSAT	PAUSA	CAUSA	LAUSA
Roum.	*adaoge*	—	*pausă*	—	—
(236) Eng.	—	—	—	*kausa*	—
Ital.	—	*osa*	*posa*	*cosa*	—
Prov.	—	*auẓa*	*pauẓa*	*cauẓa*	—
Franç.	*ǫit*	*ǫse*	*pǫse*	*chose*	—
Esp.	—	*osa*	*posa*	*cosa*	*losa*
Port.	—	*ousa*	*pousa*	*cousa*	*lousa.*

Lat.	TAURU	AURU	LAURU	THESAURU	AURA
Roum.	*taur*	*aur*	*laur*	—	—
Eng.	*taur*	*aur*	—	—	*aura*
Ital.	*toro*	*oro*	*alloro*	*tesoro*	*ora*
Prov.	*taur*	*aur*	*laur*	*tesaur*	*aura*
Franç.	—	*or*	—	*tresor*	—
Esp.	*toro*	*oro*	—	*tesoro*	—
Port.	*touro*	*ouro*	*louro*	*tesouro*	—

Lat.	CAULE	PARAULA
Roum.	—	—
Eng.	—	—
Ital.	—	*parola*

Prov.	*caul*	*paraula*
Franç.	*chǫl*	*parole*
Esp.	—	(*palabra*)
Port.	*couve*	(*palavra*).

On peut encore citer *graulus, -a* (corneille) de **gravulus, -a*, mot se rattachant à *ravus* ou *ravis* avec le *g* de *gracula*, cf. roum. *graur*, Lecce *raulu*, Giudicaria *grǫlo*, franç. *grolle*, gasc., albig. *agraulo*, lyonn. *grolo*, etc.; puis le français *fǫrge*, esp. *froga* à côté de *fragua* de *fabrica*, tandis que le plus récent *laude* persiste. *Paulus, paraula* se présentent sous des formes divergentes, ce qui s'explique par le fait que ce sont des mots récents, esp. *Pablo, palabra*, port. *palavra*, Lecce *palora* à côté de *caulu*, ital. *Paolo, Pavolo*; de même *navolo* de ναῦλον, qui, pour des raisons intrinsèques, ne peut pas être toscan; quant à *cavolo*, il doit provenir du Sud. Le grec αὐλή, lat. *aula*, fréquent dans les noms de lieu passe tantôt à *ola, olla*, tantôt à *avola* : cette dernière forme appartient à la Toscane méridionale. *Au* présente une physionomie particulière en macédonien : *avdu, kaftă, adapse.* Comme le changement de αυ en αφ, et en αψ devant σ est la règle en grec moderne, on ne manquera pas d'y voir une influence du grec sur le macédonien. — Ce n'est que (237)
lorsque le latin *au* était déjà devenu *o* que le grec καῦμα a pénétré en italien et de là dans les autres langues romanes; *au* a passé dans ce cas à *al*, *al* : ital., esp., port. *calma*, ital. *calmo.* On ne voit pas bien pourquoi *áur, láudă* persistent en roumain tandis que *răpáos, adáoge* changent *u* en *o* et que *aúz* déplace son accent. — L'*o* du portugais *pobre* en regard de *ou* qui est la règle actuellement, a sa raison d'être dans le groupe de consonnes suivant. — L'italien *chiude* doit son *u* aux formes à désinence accentuée.

Sur *aula* dans les noms de lieu toscans, v. Bianchi, Arch. Glott. IX, 447, Rem. 2.

283. Souvent l'*ǫ* provenant de *au* est réfracté en *uo*, v. g. en calabrais et encore sur de plus larges bases dans l'Italie du Sud, en outre, en vénitien. En calabrais, on trouve l'un à côté de l'autre *taguru* (*taurus*), *laguru* et *uoru, trisuoru, puoku, guodu, nkyuostru, ripuosu, povaru.* Ce double traitement se rencontre

en sicilien : *tauru*, *aḍḍauru*, *lausu* mais *lodu*, *godiri* (et *guadiri* § 360), *oru*, *tresoru*, *poeru*, *kosa*; à Lecce : *auka*, *kaulu*, *lauru* à côté de *oru*, *trisoru*, *poviru*, *kosa*, *ṅošu*, *reposu*, *poku*. Tout d'abord, il y a lieu de croire que *poviru*, en qualité de proparoxyton, occupe une place à part. Mais, pour les autres, on peut penser, avec assez de probabilité, que ce sont des emprunts à la langue littéraire. *Aurum* exprime surtout une idée littéraire; dans le français du Sud-Est il est aussi emprunté à la langue littéraire. Il en est de même à plus forte raison pour *tesaurus* et *incaustum*. Au lieu de *paucus* le sicilien dit *pikku*, tandis que la langue des livres se sert d'un indéclinable *pocu*. Par conséquent on peut regarder comme assuré pour l'italien du Sud *au* respect. *avu*, *ovu* : *kovulu*, *lovuru*, *tovuru* à Capo di Leuca (cf. § 252) et *ovunu* de *ounu*, *aunu* (*agnum*); de plus *avu* se développe aussi en *agu*, v. ci-dessus. Dans les Abruzzes aussi on trouve encore *taurẹ̊*, etc., mais à Alatri, à ce qu'il semble, on ne rencontre que *ọ* : *pọkẹ̊*, *lọre*, *gọdi*, *lọdolo*, *kọsa*, *pọsa*, etc.

284. En vénitien, en frioulan et en tyrolien on trouve aussi l'équivalence de *au* et de *ǫ*; mais ici aussi il n'y a que quelques exemples. Ainsi, en frioulan on rencontre *taur*, *aur*, *laud*, *aurí* (*haurire*), *klaustri*, *auke*, *ause*, etc., et, en regard, *oḱe*, *pọk*, *odele* (*alaudula*), *ǵólde* et *gódi*, *puar*; en a.-vénitien *puoko*, *puovri*,
(238) deux formes que possède aussi le tyrolien. Parmi les exemples frioulans, il faut d'abord exclure *godí* qui, par son *g*, se dénonce comme savant. Il en est de même pour *odule*, où la conservation de l'*u* et la chute de l'*l* montrent aussi qu'on a affaire à un emprunt. Comme on trouve l'un à côté de l'autre *ǵolde* et *ǵaude*, *polsá* et *pausá*, *olsá* et *ausá*, on est en présence d'un traitement particulier de *au* devant les dentales ou en syllabe atone. Il ne reste donc plus que deux exemples qui font également difficulté pour l'Italie du Sud, et il y a lieu de se demander si *paucus* est partout populaire (il faut remarquer que le roumain ne connaît pas non plus ce mot); quant à *pauper*, la place de la diphtongue entre deux consonnes labiales et à l'antépénultième suffit pour justifier son irrégularité.

285. Le rhétique du Centre, abstraction faite des deux cas mentionnés plus haut, conserve donc *au*, et change également

aɫ en *au*. Toutefois, le parler de la Giudicaria montre partout *ǫ*, aussi dans *koẓa*, *lǫdula*; par conséquent *luvda*, *pufša* ne peuvent être que des formes refaites sur *luvdar*, *pufšar* par l'intermédiaire de **loldár*, *laudar* (cf. § 252). Mais à Enneberg et à Badia *aɫ* persiste et *au* passe toujours à *aɫ* : *fraɫda*, *alḱa* (cependant *ater*).

286. Dans la FRANCE DE L'EST on trouve le croisement de deux domaines de l'*u* : l'un dans lequel *ǫ* entravé persiste ou passe à *ao*, c'est-à-dire la Suisse française (à l'exclusion de Val Soana où *au* devient *o*), l'autre dans lequel *ǫ* entravé passe à *u*, et où par conséquent entre *au* et *u* il peut y avoir l'intermédiaire *o*. Dans le Sud-Est, ainsi que le montre *dẓure* = *gaudere* (cant. de Vaud), la monophtongaison est de date plus récente que la palatalisation du *g* devant *a*; mais à l'époque où *ǫ* par l'intermédiaire de *ǫu*, et *ǫ* par l'intermédiaire de *ǫu* avaient passé tous deux à *ao*, la diphtongue *au* devait déjà avoir atteint le degré *u* après avoir franchi *ou*. En bourguignon *œ* est obscur : *éklœ*, *fœ* (*fagum*). Comme *follis* y passe aussi à *fœ*, on peut admettre la série suivante : *au*, *ǫu*, *œ̨u*, *œ̨*. — L'Ouest présente aussi *ou* (*u*?) : *chouse*, *repous*, *pouvre*, chez J. le Marchant et actuellement en Bretagne et en Anjou; ce traitement va rejoindre le provençal *ou*. Au XVIe siècle cette prononciation pénètre aussi à Paris; H. Estienne reproche aux courtisans de prononcer *chouse*, *repouse*.

287. Tandis que dans tous les cas traités jusqu'ici l'élément labial de la diphtongue a persisté, on le trouve totalement disparu dans la VALLÉE DE MUNSTER : *ar*, *tar*, *kasă*; à BREGAGLIA : *raba*, *šam*, *pak kaẓa*, respect. *reba*, *šẹma*, *pẹk*, et aussi à S. FRATELLO : *tar*, *ar*, *pak*, *gar*, *aka*, etc., seulement la chose n'est pas (239)
aussi simple à expliquer. Dans la vallée de Munster et dans l'Engadine, *au* a passé à *a* devant les vélaires (§ 288); il y aurait lieu de se demander si le changement n'est pas sorti de ces conditions originelles pour un motif quelconque et n'a pas étendu ses limites.

b) Changements conditionnels de *au*.

288. En SARDE, *au* passe à *a* quand la syllabe suivante renferme un *u* : *laru*, *pagu*, *pasu*, *trau* de **taru*, en regard de quoi

oru est un mot savant. — Dans l'ENGADINE et la vallée de Munster, l'*u* de la diphtongue suivi d'une consonne vélaire passe devant cette consonne : *pauca* devient *pakua*, eng. *paka* dont le *k* au lieu de *k̓* (cf. *vak̓a*) atteste l'existence antérieure de la voyelle labiale.

289. En FRANÇAIS, *au* + *i̯* devient *ǫi* qui passe ensuite à *u̯a* comme les autres *ǫi* : *cloître*, *joie*; dans l'Ouest on a *uę*, *ę*, ainsi *pei* dans le Livre des Manières. En hiatus, *au* devient *ou* : *joue*, *loue*, *jouir*, d'où *ou* de *aut* devant des mots commençant par une voyelle; *aul* donne naturellement *ǫu*, *ou* : *chou*. Enfin on trouve dans le français moderne *peu* de *paucum*. En a.-français *pou* et *poi* existent l'un à côté de l'autre; ce dernier provient de *pauco* (cf. § 438) d'où v. g. à S. Maixent *pu̯a*. Le français moderne *peu* remonte au contraire à *pọu* qui, contrairement à *joue*, a.-franç. *joe*, etc. a un *o* fermé. La raison n'en est pas très claire, à moins qu'on ne veuille admettre que c'est parce qu'il s'est trouvé directement final que cet *o* s'est fermé de bonne heure; enfin *oie* au lieu de l'a.-français *oue* paraît appartenir à un dialecte. — A Seraing, *ǫ* provenant de *au* est réfracté en *uę* comme *ǫ* ancien suivi de *s* : *uęs*, *repuęs*.

290. Enfin il reste à parler de *al*, *ol* provenant de *au* dans le groupe dialectal formé par le HAUT-ITALIEN et le TOSCAN. En général, le changement est restreint à *au* placé devant les dentales (*t*, *d*, *s*) : a.-vénit. *galdere* Ex. 600, *aldi* 9, 14, a.-véron. *golça*, *golda*, *oldir* dans Fra Giacomino, a.-milan. *golte* Bonv. G. 120, *golẓo* D. 270, a.-tosc. *lalda*, *fralda*, etc. Ce changement se rencontre beaucoup plus fréquemmment dans les syllabes atones que dans les accentuées, de sorte qu'on est naturellement amené à cette hypothèse que *al* s'est d'abord produit uniquement avant l'accent, puis par erreur sous l'accent et peut-être même seulement dans l'orthographe (v. § 354). L'italien *chiodo* (§ 274) apparaît aussi en émilien sous la forme *čold*, a.-vénit.
(240) *chioldo*, tyrol. *čold*. Ce mot est difficile; on ne trouve nulle part ailleurs, en émilien, le passage de *au* à *ol*, il faut peut-être y voir un emprunt au rhéto-vénitien.

Le romagnol présente un traitement particulier de *au* dans les mots savants : l'*u* de la diphtongue est consonnantifié,

mais l'*a*, de même que l'*a* primaire, passe à *e* : *aplefs*, *kefsa*, *keft*, *frevd*, *levd*. Il en est de même du milanais : *kaved* = *cauto*, *kavesa*, *lavor*, *plaves*, *pavesa*, *restavor*, etc. Ailleurs que dans ces contrées, l'*au* des mots savants est conservé comme en italien et en espagnol, ou bien changé en *o* comme en français.

291. *Œ* LATIN est traité comme *ẹ* du latin vulgaire, et *ae* est traité comme *ę*, cf. *coena*, *poena*; ital. *cẹna*, *pẹna*; eng. *čaina*, *paina*; franç. *peine*; a.-franç. *cine*; esp. *pena*, *cena*. Il n'y a pas d'autres cas de *oe* puisque *obscoenus* et *coetus* manquent et que *foemina* n'est qu'une mauvaise graphie pour *fēmina*. Exemples de *ae* : *caelum* : eng. *čiel*, ital. *cielo*, franç. *ciel*, esp. *cielo*; *caecus* : eng. *čiek*, ital. *cieco*, a.-franç. *ciu*, esp. *ciego*; *caespes* : roumanche *čispad*, ital. *cęspe*, port. *cęspede*; *graecus* : ital. *gręco*, a.-franç. *griu*, esp. *griego*; *laetus* : ital. *lieto*, a.-franç. *liet*, port. *lędo*; *quaerit* : ital. *chiede*, franç. *quiert*, esp. *quiere*; *saeculum* : ital. *sęcolo*, a.-franç. *siecle*, esp. *siglo*. Beaucoup d'autres exemples ne se rencontrent que dans quelques régions seulement, et alors le traitement n'est pas toujours d'accord avec ce qui précède. On trouve *ae* représenté par *ẹ* dans *aestimat* : prov. *aẹsma*, a.-franç. *ẹsme*; *aesculus* : ital. *ischio* (§ 80); *aequus* : prov. *ẹc*; *blaesus* : a.-franç. *blois*; *haedus* : alban. *eþ*; le roumain *ied* ne prouve rien pas plus que le sarde *edu*. Par contre, *ę* représente *ae* dans *caenum* : esp. *cieno*; *caesa* : Pavie *sesa*, franc-comt. *sisa*; *maestus* : ital. *mẹsto*, sic. *mestu*; *praegna* : calabr. *prena*, *prienu*, sic. *prenu*, ital. *prẹgno* avec *ẹ* à cause de l'*ń*, sard. *prinzu*. Le toscan *incignare* doit son *i* à l'absence d'accent. Le portugais *leiva* ne peut pas venir de *glaeba* puisque ni *ę* ni *ẹ* ne passent à *ei*, il remonte plutôt à *glaebea*; le sarde *lea* est indécis.

292. A côté de ces exemples dans lesquels l'accord des langues romanes arrive au moins à indiquer une forme fondamentale commune, il en existe d'autres pour lesquels le roumain et l'italien supposent *ę* tandis que les autres langues exigent *ẹ* : *faeces* : ital. *fęccia* — esp. *hez*, cependant béarn. *hętz*; *fœnum* : ital. *fieno* — eng. *fain*, franç. *foin*, esp. *heno*; ital. *prẹda* — franç. *proie*, esp. *prea*; *praestus* : ital. *prẹsto*, roumanche *d'amprest*, (241)
a.-franç. *prẹst*, lorr. *pro*, esp. *presto*; *saepes* : ital. *siepe* — eng. *saif*, a.-franç. *soif*, esp, *seto* (*saeptum*); *taeda* : roum. *zadă*, sic. *deda* — roumanche *teya* de *taedea*, bagn. *teya*, esp. *tea*.

293. Reste enfin le latin vulgaire *ai*. Abstraction faite de *amai*, on trouve cette diphongue dans *traicere* (écrit étymologiquement *trajicere*) : roum. *trece*, franç. du Sud-Est *trezi* et dans *traecta* : roum. *trepta*; en outre, dans *bajulus*, *bailus* : ital. *bailo*, *balio*, prov., a.-franç. *bail*, prov. *bailar*, mais a.-franç. *baillier*, eng. *bela* (*bajula*).

c) Diphtongues romanes.

294. Le sort des diphtongues romanes, particulièrement en ce qui regarde leur premier élément, a dejà été exposé aux §§ 38, 71 sqq., 120 sqq. Il arrive assez fréquemment que le premier élément persiste tandis que le second est modifié. Il en a déjà été question incidemment v. g. §§ 32, 77, 125. Les phénomènes qu'il reste à examiner se divisent en trois catégories : CHUTE DE I, U ; CONSONNANTIFICATION DE I U ; CHANGEMENT DE I, U EN D'AUTRES VOYELLES.

295. Le premier de ces trois phénomènes se rencontre en ITALIEN, cf. *piato*, de *piaito*, *vuoto*, *trǫta* (§ 16, p. 30), *sartana* de *sartagin-a*, *frana* de *voragin-a*, *guatare* du français *guaitier*, *mai* en tant qu'adverbe indépendant, mais *ma* en qualité de conjonction au verbe suivant. Ainsi l'italien *strano* remonte à *straino* (§ 512). Par contre, *daino* et *laido* persistent. En siennois, l'*i* passe dans la syllabe suivante : *votio*, *guatiare*; de même : *contio* de *cognitus*, *santio* de *sanctus*; l'italien *madía* de *magida* présente le même traitement. En sicilien et dans l'Italie du Sud, on trouve aussi cette métathèse, au moins pour *i̯n* : sic. *daniu* = ital. *daino*, *furrania* de *furraina* (*farragin-*), *pitinia*, *inkunia* (**incugin-a* au lieu de **incudin-a*), napol., abruzz. *lentineya*, *petineya*, *ankuneya*, *čestuneya* (**testugine*), sard. du Sud *bania* de *báina* = *baína* (§ 598), *vagina*; *maladiu* de *malaidu* — Ce phénomène apparaît aussi en andalou : *fralie* de *fraile*, et aussi *sudiá* de **suidad* = esp. *ciudad*, *kudiao* = esp. *cuidado*. — En engadin, le changement de *ai* en *a* se produit immédiatement après un *i* : *paias* = *paese*, **paiais*, *oriant* mais *očidaint*, imparf. *tńaven*, *ariaven*, *kraiaven* mais *tmaiven*.

(242) 296. L'assourdissement de l'*u* est rare; on le rencontre cependant quelquefois, v. § 317 et Jujurieux : *Dyẹ* de *Dieu*,

Spécimen du Provençal moderne.

el Bonur (le bonheur) — une arpo (une greffe) —
touti (toutes) — nos veiren (nous verrons) — la mer
dro (la moindre) — la senhoria (la seigneurie) — la cort (la
our) — la eretgia (l'hérésie) — aicelas (= cette) — aisel (cet
aquella (celle) — ichir (sortir) — auzia (entendue) — la
leyçon (la leçon) — vos trobaretz (vous trouverez) — els (eux
fag (fait) — prezicador (prédicateur) — puden (puant)
amado (aimé) — denier (argent) — seran (ils seront)
l'erguelh (l'orgueil) — la cobeitat (la convoitise) — il sa,
(il sait) — so, que ns es restat (ce qui nous est res.
la vertat (la vérité) — soven (souvent) — raubador (
vol) — vedat (défendu) — lo cap (la tête) — dreg (droi.
al autar (à l'autel) — el mon (le monde) — del m
(du monde) — despiei (depuis) — l'auriho (l'oreille) — d
rei (des rois) — la lengo (la langue) — ils cantavon (ils
chantaient) — nou (neuf) — un mounde (un monde) —
l'avenimen (l'avènement) — lou mespres (le mépris) — lo
trebalh (le travail) — lo bon rey (le bon roi) — fon (fut
enganar (tromper) — la berbitz (la brebis) — frachar
(briser) — cargar (charger) — semblan (semblant) —
la tezura (la trame) — lo morselh (le morceau) — man
(main) — l'anelh (l'agneau) — engenrar (produire)
al sieu privat (son ami) — escriure (écrire) — cami
(chemin) — lo perdo (le pardon) — vesta (vêtu) — la fron
(la reine, le visage) — lo Papa (le Pape) — sobre (sur,
contre) — de las mias partz (de ma part) — lor (leur
l'auzeu (l'oiseau) — culhir (cueillir) — adreitamen (à
droitement) — negun (aucun) — neguna (aucune) —
un parladura (un langage) — ellas (elles) — l'aragno
(l'araignée) — camie, camise (chemise) — peu (poils)
gau, plési (plaisir) — courribour, calour (chaleur) —
lou cachafio (la bûche de Noël) — rans (la terre, la campagne) —
vas (tombeau) — anap, enap (coupe, vase) —
ruska (écorce d'arbre) — fel (mauvais, méchant) —
truan (vagabond, mendiant) — cuenc (gracieux, poli
mabouл (enfantin) — savour (savoir) — doulour
(douleur) — emperador (empereur) — emperairis (impé-
ratrice) — mai (plus, davantage) — hounour (honneur
un espitau (hôpital, pluriel: espitals. — cau (ciel) —
li cels (les cieux) — li tolier (le couvreur) — calado

plantado (plante d'arbres) - [illegible] (chemin [illegible]
manado (troupe de taureaux) - escarrado (file de
bestiaux) - ribo (rive) - vigne (vigne) - barco (barque
vignarés (vignoble) - vaco (vache) - valarés (ensem[illegible]
lagunes où vivent les vaches) - ai canta (j'ai c[illegible]
té) - folletat (folie) - amigueto (amitié) - besti (bête
festo (fête) - testo (tête) - canto (chante) - cantèro[illegible]
ils chantèrent) - canton (ils chantent) - pregar ([illegible]
madona (ma dame) - ti (tui) - fos (fut) - el (le.
lo = le (acc.) - los (les) - al (au, à l') - del (du
e (et) - ben (bien) - far (faire) - valer (valoir) - ret[illegible]
(retenir) - per (pour) - cavayer (cavalier) - servidor ([illegible]
viteur) - mantener (maintenir) - las mas (la mai[illegible]
prever (prêtre) - mi (moi) - ieu (je) - solver (abso[illegible]
anen nos en (allons-nous-en) - (si³) = si el, si [illegible]
dos (deux) - quascus (chacun) - lialmen (loyalment[illegible]
pois (puis) - descobrir (découvrir) - paor (peur) - [illegible]
(tout) - tota (toute) - so que (ce que) - il vol ([illegible]
veut) - nos venrem (nous viendrons) - vos ave[illegible]
(vous avez) - la fe (la foi) - plevida (promise) -
plevir (la promesse) - vos faretz (vous ferez) - [illegible]
(péché) - vos seretz (vous serez) - un ser (un [illegible]
bratz (bras) - il auria (il aurait) - la donna (la [illegible]
me) - ils pregavon (ils priaient) - il aïa (il av[illegible]
la moller (la femme) - prës (pris) - amdui (tous [illegible]
rën (rien) - las flors (les fleurs) - Toloza (Tou[illegible]
félibre (docteur, lettré) - li prouvençals (le prove[illegible]
li saber (le savoir) - di (des) - adoubar (arran[illegible]
publicar (publier) - la man (la main) - nosto [illegible]
la Prouvenço (la Provence) - nacioun (nation) - a[illegible]
na (almanach) - Queirie (César) - la terra de prome[illegible]
(la terre de promission) - o ben amada! (ô bien ai[illegible]
négro (noir) - l'amo (âme) - moun, toun, soun ([illegible]
ton, son) - iro (colère) - pleno (plein) - bèure ([illegible]
estrambord (enthousiasme) - vèici (voici) - rau (enr[illegible]
armounio (harmonie) - l'aurige (l'orage) - an gau[illegible]
coq) - mut (muet) - lou fio (le feu) - jouvenço ([illegible]
dins (dans) - pouesio (poésie) - un mes (un m[illegible]
coume (comme) - la font (la source, la fontaine) - bell[illegible]
roso (rose) - emé (avec) - poutoun, poutouno (baiser
sourdo (sourd) - l'oundado (le flot) - alegro (joyeux) - [illegible]

...) - l'aubre (l'arbre) - iéu farai (je ferai) - blan
(blanc) - moungeto (nonnette) - tu fas (tu fais) - Capela
(prêtre) - blanqueto (blanc) - la morto (la mort) - aqu
là) - adounc (alors) - aro (maintenant) - crèire (crou
vaqui (voici) - vèire (verre) - souvenènço (souvenir) - jou
vènt (jeune homme) - las (lacet) - l'erbo flourido (l'herb
fleurie) - li pradas (les vastes prés) - la margarido (la
marguerite) - l'aigo (l'eau) - lindo (limpide) - lou nivo
as (le grand nuage) - l'auro (le vent) - la marinado (l
vent marin) - lou soulèu (le soleil) - lou glas (la gla
x souleiado (le rayonnement du soleil) - lou limbert (l
lézard) - l'alabreno (salamandre) - la luno pleno (la
pleine lune) - la niue (la nuit) - sereno (serein) - nèb
la brume) - l'espinas (le buisson) - lou parpaioun (le
papillon) - toumbado (tombé) - broundo (branche) -
roucas (roche) - lou peis (le poisson) - lou pescaire (l
pêcheur) - lou cassaire (le chasseur) - moun amigo
(mon ami) - uno voues dauço (une voix douce)
l'auceliho (l'oiseau) - cauliho (chou) - paure (pauvre)
chassado (passé) - vého (veille) - dor (le dormir, le
sommeil) - una bello fiho (une belle fille) - mis iue
mes yeux) - un pau (un peu) - la fourfòrio (la corn
use) - senoun (sinon) - lou lié (le lit) - la fou
lié (la folie) - au-jour-d'uei (aujourd'hui) - li gèn
juines (les jeunes gens) - la journado (la journée) -
li bouissoun (les buissons) - blu (bleu) - li pervenco
les pervenches) - la trenco (la pioche) - la branco (la
branche) - benurouso (bienheureux) - la muso (la muse)
calanco (la retraite) - prouspèro (prospère) - la façoun
façon la manière) - la cato (la chatte) - charmanto (char
mant) - lou pan (le pain) - sabourous (savoureux) - per
s (parfois) - autuuro (hauteur) - celestialo (céleste) - gous
ous (savoureux) - milo (mille) - plour (les pleurs) -
clarour (la clarté) - la parpello (la paupière) - un
ntai (un rêve) - eterne (éternel) - eici (ici) - la
nsoun (la chanson) - lou cor (le coeur) - duro (dur) - un
ro (une heure) - cade (chaque) - la mouié (la femme) -
uço (doux) - la paruro (la parure) - lo nas (le nez) -
oun catoun (mon chaton) - plasento (agréable) - li
io (les feuilles) - lou fougau (le foyer) - lou rèi (le roi)
raubo (la robe) - la bouimiano (la bohémienne) -
ouresto (brun, noir.) - de pato (de patte) - ai (j'ai
lou (plein) - lou vieiounge (la vieillesse) - marsiho
Marseille) - tremoulant (frissonnant, tremblant) -
u blasin (l'averse) - la colo (la colline) - ai ! (hélas !) -
du chivau (du cheval) - Pèire (Pierre) - ...

engrouessanço (engroissonne) - revoulu (révolu) - ...
ou coumbat (le combat) - à la perdudo (à l'aventure)
darrié (derrière) - souleto (seul) - Ounte vas ! (où vas-tu)
o roure (le chêne) - encaro (encore) - fresco (frais) - uno b...
(un rayon de miel) - lou piboulo (le peuplier) - la pièu...
(la fillette) - usi (entendu) - lou calignaire (l'amoureux)
l'armado (l'armée) - saludo (salué) - lou cavaucaire (le
chevalier) - desplegado (déployé) - éu (lui) - autant-lè...
(aussitôt) - pamens (cependant) - dre (debout) - subra...
(soudain) - un bram (un cri) - routo (brisé, rompu)
un espaso (une épée) - noun (non) - douge (douze) - lou
poung (le poing) - la roumanço (la romance) - d'ava...
(de là-bas) - lou casco (le casque) - aram (airain)
pounchudo (pointue) - lou pople (le peuple) - an (on...
ploura (pleuré) - poulido (joli) - la rapiho (la rapine)
li flour-dalis (les fleurs de lys) - moun paurige (ma pa...
vreté) - l'esfame (l'essaim) - lou brut (le bruit) - u...
recàti (un réduit) - peralin (au lointain) - li rèire
les ancêtres) - la gentilesso (la gentillesse) - uno draio (
sentier) - lou Miejour (le Midi) - un gara (un ...
la courouno (la couronne) - un jo (un jeu) - la braso (la b...
uno novio, uno nouvièto (une épouse, une fiancée) - cren...
(peureux) - souvertouso (formidable) - l'esluciado (l'é...
tion) - li fiho (les filles) - lou quinsoun (le pinson), - or...
(horrible) - sadoulo (assouvi, soûl) - ti det (ton d...
tau (tel) - traito (traître) - frejo (froid) - lou barri (
rempart) - l'aurasso (la tempête) - lèu (vite) - la ca...
(la chaleur) - la set (la soif) - la pepido (la pépie) -
vido (la vie) - cremesino (empourpré) - lou taio (la ta...
coumbel (corset) - bessouno (jumeaux) - arrasso ! (arri...
lou tarrasso (le vautour) - un flèu (un fléau) - ferouge
rouche) - gento (charmant) - la beuta (la beauté)
l'innoucènço (l'innocence) - l'einado (l'aîné) - estado
allé) - pounderouso (puissant) - la caro (le visage) -
estré (étroit) - lou camin (le chemin) - pichot (pe...
telo (toile) - l'asé (l'âne) - Mize (Mademoiselle) - u...
babeto (un baiser) - la bello bouqueto (la belle petite bou...
l'espino (l'épine) - vesino (voisin) - tourtourello (tour...
aco (cela) - uno flour (une fleur) - la pousso (la pous...
la testiero (le chevet) - la bresso (le berceau) - malaut
lade) - liuen (loin) - l'auceloun (le petit oiseau) - be...
(béni) - begu (bu) - l'amarun (l'amertume) - uno pe...
(une perle) - facho (fait) - poulideto (sage) - couloun (
gars) - la calandrello (l'alouette) - iéu vese (je ...
l'oumbrun (l'ombre) - batudo (battu) - ansin (ain...
... (souvenir) - mounte (où) - trofo (...

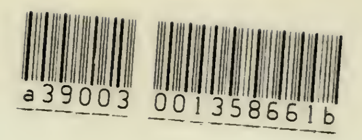
anto (chant) – lou ciseu (le ciseau) – lou lioun (le lion
ou mourvèn (le genièvre) – counquistaire (conquérant) –
antaire (chanteur) – glori (gloire) – la muraio (la mur
) – engermenido (gazonneux) – unido (uni) – rouman (
nan) – la flourido (la floraison) – tourno (retourne,
iens) – deman (demain) – belori (beauté) – lou p
vaioun (le pavillon) – lou goufre (le golfe) – li erso (les
vagues) – lou flume (le fleuve) – ilegi (élire) – lou cou
pagnoun (le compagnon) – enuei (ennui) – plaço (pla
un lesert (un lézard) – li clapiho (la pierraille) – ou
gloun (ongle) – l'escaloun (l'échelon) – l'engano (la inse
lou trigossi (le tumulte) – agrouva (accroupi) – soulitâ
solitaire) – lou vent-terrau (le mistral) – uno pes (un
ois) – la tignasso (la crinière) – lou vertouioun (le ve
ige) – querre (chercher) – l'escabot (le troupeau) – lou cast
u = le château-fort; – bèn-vengu (bienvenu) – la coup
(la coupe, le gobelet) – versanto (débordant) – la fin
oun (la fin) – la patrio (la patrie) – la fe (la foi
nsèn (l'ensemble) – l'enavans (l'énergie) – la pouv
uro (la race, les fils) – l'oulivié (l'olivier) – l'oli (l'h
nadivo (renaissant) – lou Rose (le Rhône) – piouso
ieux, religieux) – séuvo (bois) – dou la (du lait)
counfin (les frontières) – l'aclapaire (le fossoyeur) –
jouinesso (la jeunesse) – lou sang (le sang) – la
randour (la grandeur) –

Vocabulaire de quelques dialectes et patois :



SEINE DEPARTEMENT
ATLANTISCHE OCEAAN
Golf van Gascogne
MIDDELLANDSCHE ZEE
Golf van Lyon
SPANJE
ITALIE
ZWITSERLAND
DUITSCHRIJK
LUXEMBURG
CORSIKA
Normandsche Eil.
Fransche mylen
Paris
Lyon
Bordeaux
Marseille
Toulouse
Nantes
Rennes
Orleans
Bourges
Grenoble
Strassburg
Metz


SPANJE
Schaal van 7,168,000
Spaansche mijlen
Uitspraak
GOLF VAN LYON
BALEARISCHE EIL.N
Minorca
MALLORCA
Palma
Cabrera
PITYUSISCHE EIL.
Iviza
Formentera
GOLF VAN VALENCIA
MIDDELLANDSCHE ZEE
ALGERIË
AFRIKA
MAROCCO
Tanger
Ceuta
Gibraltar
Straat van Gibraltar
K.Trafalgar
Cadiz
Malaga
Almeria
Granada
Sevilla
Cordova
Jaen
Cartagena
Murcia
Alicante
Valencia
Castellon de la Plana
Teruel
Cuenca
Toledo
MADRID
Guadalaxara
Segovia
Avila
Salamanca
Valladolid
Burgos
Leon
Oviedo
Gijon
Bilbao
Vitoria
Pampelona
Zaragoza
Lerida
Barcelona
Taragona
Gerona
Figueras
Andorra
Perpignan
Toulouse
Bayonne
Soria
Logroño
Santander
Lugo
Santiago de Compostella
K.de Finisterre
Pontevedra
Vigo
Oporto
Coimbra
LISSABON
Badajoz
Merida
Caceres
Plasencia
Ciudad Rodrigo
Zamora
Ciudad Real
La Mancha
Albacete
Huesca
Tortosa
Huelva
Ayamonte
Asturië
Cantabrische Geb.
Baskische Prov.
Navarra
Aragonië
Catalonië
Castilië
Leon
Galicië
Portugal
Estremadura
Andalusië
Murcia
Valencia
Sierra Nevada
Atlantische Oceaan


a39003 001358661b